This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 193 442

BT3076.B3
refer to
BT 3002

PANÉGYRIQUES

ET

ORAISONS FUNÈBRES

DU MÊME AUTEUR :

Les Sacrements ou la grâce de l'Homme-Dieu, conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon, années 1869, 1870, 1871, 1872, par M. l'abbé BESSON, supérieur du collége Saint-François-Xavier. 2 volumes in-8 : 10 fr.
— Ou deux volumes in-18 jésus : . . . . . 6 fr.

L'homme-Dieu, conférences, 9e édit. 1 vol. in-12 . . 3 fr.
— *Le même ouvrage*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr.

L'Église, œuvre de l'Homme-Dieu, 6e édit. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr
— ou 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr

Le R. P Toulemont a dit de ces conférences dans les *Études religieuses* :

Il est rare de rencontrer à un tel degré la solidité, l'opulence même de la doctrine théologique, la variété des connaissances de tout genre, jointes aux plus remarquables qualités de la forme : ordre lumineux, élégance, noblesse et dignité toujours ; souvent splendeur et magnificence, parfois chaleur entraînante et enthousiasme coulant à plein bord... »

Le Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu, 5e édit. 2 vol. in-12 . . . . . 6 fr.
— Le même ouvrage. 2 vol. in-8 . . . . . 10 fr.

Abbeville. — Imprimerie Briez, C. Paillart et Retaux.

PANÉGYRIQUES

ET

ORAISONS FUNÈBRES

PAR

M. L'ABBÉ BESSON,

SUPÉRIEUR DU COLLÉGE SAINT-FRANÇOIS XAVIER DE BESANÇON.

TROISIÈME ÉDITION

TOME PREMIER.

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82.

1874

(Droits de traduction et de reproduction réservés).

c'est le parfum de la pénitence qui se répand jusque dans les Gaules, grâce aux voyages de sainte Madeleine ; c'est le nom du premier martyr qui signale en Occident comme en Orient les pacifiques conquêtes de l'Évangile.

L'ère des martyrs et des solitaires a inspiré deux discours, l'un en l'honneur de *sainte Cécile*, l'autre à la louange de *saint Claude*. Ainsi le christianisme est étudié dans les catacombes de l'ancienne Rome et dans les forêts encore vierges des monts Jura. Double berceau, plein de mystère et de promesses, d'où il sort avec une vigueur divine, soit pour conquérir le monde romain, soit pour civiliser le monde barbare. Les martyrs ont sauvé le premier, les moines le second. L'Église continue sa marche victorieuse, et pénètre, pendant le moyen-âge, jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Aucune ère ne fut plus féconde que le moyen-âge en héros et en saints, et leur histoire est, sous les formes les plus diverses, une nouvelle démonstration de la foi catholique. Le XIe siècle a fourni à l'auteur l'*Oraison funèbre des comtes de Bourgogne*, héros des croisades et bienfaiteurs de leurs peu-

ples ; le XIIe, le *Panégyrique de saint Pierre de Tarentaise*, que ses miracles ont fait appeler le prodige du monde ; le XIIIe, *saint Dominique* et *saint François*, ces deux patriarches des nouvelles tribus monastiques, dont les mains, aussi inséparables que les noms, se sont réunies pour soutenir l'Église et ranimer la ferveur dans les âmes ; le XVe, la mission extraordinaire de *sainte Colette*, signalée par tant de prodiges, suivie de tant de fondations pieuses, reconnue à la fin du grand schisme par le concile de Constance,

Avec le XVIe siècle commencent pour l'Église d'autres combats et d'autres triomphes. Le *Panégyrique de saint Pie V* les résume, car ce grand pape achève, par l'intrépidité de sa foi, la victoire du concile de Trente sur Luther, gagne, par la ferveur de ses prières, la bataille de Lépante sur Mahomet, et laisse en mourant les deux vaincus de ces glorieuses journées sous le poids d'une immense défaite, dont ils ne se relèveront jamais.

L'Église fleurit partout dans l'âge suivant, et l'Europe, régénérée, enfante des hommes d'élite, dignes d'être proposés pour modèles à toutes les

conditions sociales. Le XVIIe siècle est le rival heureux des siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X ; mais ce n'est pas seulement par le goût qu'il l'emporte, c'est par la sainteté. Le *B. Pierre Fourier* laisse à la Lorraine et à la Franche-Comté les exemples incomparables des vertus civiques et sacerdotales ; *sainte Jeanne de Chantal*, cette épouse si fidèle, cette veuve si éprouvée, cette religieuse si parfaite, sanctifie en Bourgogne et en Savoie toutes les occupations du foyer et tous les exercices du cloître ; *saint Vincent de Paul* paraît capable d'égaler les ressources de la charité aux ravages des calamités publiques, devient la providence de la patrie et l'admiration de tous les siècles à venir. Ce n'est pas tout encore, l'Église ne cesse de tirer des annales du grand siècle des mémoires dignes de respect et d'admiration. Voici des saints récemment placés sur les autels, qui rendent la gloire de cette époque chaque jour plus éclatante : Le *B. Berchmans* a illustré les colléges, le *B. Spinola* les missions, la *B. Germaine Cousin* la vie des champs ; enfin, pour que rien ne manque aux leçons ni aux exemples donnés d'une façon si diverse

et si mémorable, à côté des apôtres, des solitaires, des vierges, des saintes veuves, l'Église a béatifié dans *Marguerite-Marie Alacoque* le témoin privilégié de la Passion de Jésus-Christ et la confidente des peines intimes de l'amour divin.

Le XVIIIe siècle eut aussi d'illustres serviteurs de Dieu, entre lesquels un pèlerin devenu célèbre, le *B. Benoît Labre,* occupe une place d'autant plus grande qu'il ne voulut en avoir aucune parmi les hommes. L'étude de cet âge fameux est complétée par l'*Oraison funèbre de Mgr de Durfort*, archevêque de Besançon, et par un discours académique sur les *Apologistes du christianisme* au temps de Voltaire. Bullet, Bergier, Nonnotte, défendirent d'une plume savante et courageuse l'Église attaquée de toutes parts ; Mgr de Durfort en demeura le champion contre le schisme constitutionnel et le fidèle témoin sur la terre d'exil.

On retrouvera presque toute l'histoire religieuse de notre sicèle dans les morceaux qui terminent ce recueil, depuis l'*Éloge* académique *du cardinal Gousset*, ce prélat qui eut tant de popularité et de renom dans l'Église de France, jusqu'à l'*Oraison*

funèbre d'un de ses meilleurs amis, *M. l'abbé Bergier*, dont la vie tout entière appartient à l'administration des paroisses, au gouvernement d'un grand diocèse et aux congrégations religieuses de Besançon, jusqu'à la *Notice* plus modeste encore écrite sur un prêtre non moins distingué, *M. l'abbé Marmier*, mort au service de l'Église, après trente-quatre ans de fatigues, sur le seuil de sa classe de philosophie, pour l'immortel honneur de l'enseignement libre. Trois autres figures d'un grand relief viennent se mêler à celles de ces vénérables maîtres. Le XIXe siècle a déjà eu ses martyrs, et le sang des apôtres franc-comtois coule encore sur tous les rivages pour la cause de la religion. Témoin *M. l'abbé Rigaud*, missionnaire au Su-Tchuen, qui a été mis à mort au pied des autels avec plus de cinquante néophytes; temoins *Adéodat* et *Emmanuel Dufournel*, ces deux Graylois tombés avec tant de gloire sous le drapeau pontifical, et dont le sang paraît avoir acheté au saint-siége la victoire décisive de Mentana.

Dans la suite de ces sujets comme dans la variété de ces figures, on verra assez tout ce que l'Église

peut faire des hommes. Elle développe chez les uns le don de la tendresse, chez d'autres celui de l'austérité ; ici elle s'étale avec toute sa grandeur, là avec toute sa grâce, ailleurs dans toute sa vaillance, partout elle fait des merveilles. Notre siècle n'est point, dans les annales de la vertu, au-dessous des âges précédents. Chaque province, chaque Église a là-dessus ses exemples domestiques. Ceux que l'auteur a choisis appartiennent au diocèse de Besançon. Il a la confiance que ces noms modestes seront bien accueillis par le lecteur, et que les vertus cachées dans notre bonne terre de Franche-Comté peuvent être racontées partout pour l'édification commune.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE [1].

Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

(*Matth.*, XVI, 18.)

Combien ce texte, tant de fois cité, convient à la solennité qui nous rassemble et aux sentiments de piété dont vous êtes animés envers votre saint patron ! En prononçant le nom par lequel Jésus sacre le premier pape et l'investit de ses hautes destinées, vous vous rappelez à la fois ce qu'il y a eu dans le monde, et de plus faible et de plus fort parmi les hommes : d'un côté le pêcheur de Galilée, l'apostat du prétoire, le fugitif du Calvaire, prodige inouï d'ignorance, de pauvreté, de découragement et d'apostasie ; de l'autre, le chef de l'Église, le Père commun des fidèles, le vainqueur de Rome idolâtre, le maître de la terre. Non, vous aurez beau chercher dans les profondeurs de l'histoire,

1 Prononcé dans l'église de Saint-Pierre, à Besançon, le jour de la fête patronale.

vous ne trouverez jamais un nom en qui se réunissent tant de souvenirs opposés, jamais un homme qui ait été si différent de lui-même, jamais une histoire qui offre avec des contrastes si sensibles, si vifs, si animés, toutes les extrémités des choses humaines.

Voilà la pensée qui me frappe en abordant cette chaire, pour y prononcer le panégyrique du prince des apôtres. Je m'arrête à cette pensée si juste et si féconde, car elle a suffi aux plus fières intelligences pour leur persuader la divinité de la religion dont nous sommes les ministres, aux plus nobles cœurs pour leur rendre moins coûteuse la pratique des devoirs sacrés que cette religion nous impose.

Retraçons dans une esquisse rapide les faits caractéristiques d'une vie si pleine d'enseignements. Deux tableaux la partagent : je vous ferai, dans le premier, l'histoire de l'éducation de saint Pierre; dans le second, l'histoire de son apostolat. Vous reconnaîtrez dans l'une des prodiges de faiblesse, dans l'autre des prodiges de puissance, et vous verrez comment Dieu, après avoir élevé saint Pierre à force de bienfaits, l'a visiblement soutenu à force de miracles.

I. Rien de plus commun que la naissance, la condition et l'état de Simon le pêcheur, fils de Jonas. Il habite d'abord avec André, son frère, la cabane paternelle située à Bethsaïde, dans la tribu de Nephtali, sur le lac de Génésareth; puis, quittant cette résidence pour Capharnaüm, où il se marie, il y apporte ses humbles filets qui sont toute sa richesse, et continue à l'embouchure du Jourdain l'exercice de sa vulgaire profession.

C'est là que Jésus le voit, le regarde au fond du

cœur et se l'attache aussitôt par ce doux et profond regard. C'était André qui le lui avait amené; mais Jésus n'avait, ce semble, regardé que Simon : « Tu es, lui dit-il, Simon fils de Jonas ; mais tu seras désormais appelé Pierre [1]. » Ainsi il lui donne son nom, il lui dit de qui il est fils, et par là il se fait connaître pour celui qui scrute les reins et les cœurs. Ensuite il prophétise sa grandeur future, et la lui annonce sous le voile du nouveau nom qu'il portera. Ce fut la première élection de Simon. Quelque temps après, Jésus passant sur le bord de la mer, vit Simon et André qui jetaient le filet. « Suivez-moi, leur dit-il ; » puis s'avançant un peu, il rencontra dans une autre barque Jacques et Jean, fils de Zébédée, et il les appela également à lui. Enfin, montant dans la barque de Simon, il s'assit et il enseigna. Quand son discours fut achevé, il dit au disciple déjà distingué par tant de préférence : « Conduis-nous en pleine eau et jette le filet. — Maître, répondit-il, nous avons déjà passé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je le jetterai encore. » A ce coup, ils prirent tant de poissons que le filet menaça de rompre. Comme ce miracle les jetait dans la stupeur : « Ne crains point, dit Jésus à Simon, désormais tu seras pêcheur d'hommes [2]. » Voilà la destinée de tous les disciples, mais la parole du Maître s'adresse spécialement à Simon : c'est lui qui dirige la pêche, qui jette le grand filet, qui appelle afin qu'on vienne l'aider ; c'est à lui qu'appartient la barque ; l'Église est encore la barque de Pierre.

Cependant le moment était venu d'instituer le col-

1. *Joan.*, I, 25-42. 2. *Luc.*, V.. 1 11.

lége apostolique. Jésus passe la nuit en prières, puis appelle ses disciples et en choisit douze d'entre eux, à dessein de les envoyer prêcher. Il leur donne le titre d'apôtres et met Simon à leur tête en lui imposant le nom de Pierre [1], dont il lui a déjà fait pressentir la grandeur.

Dès lors c'est Pierre qui interroge et qui répond au nom de tous. C'est Pierre qui déclare le premier ce qu'il croit de la mission et de la qualité de Jésus. « Que dit-on qu'est le Fils de l'homme ? leur demanda le Seigneur sur le chemin de Bethsaïde à Césarée. Les uns répondaient : c'est Élie, les autres Jérémie, les autres, quelque prophète ressuscité. — Et toi, reprit Jésus ? » Simon, qui s'appellera désormais Pierre, répond aussitôt : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Et Jésus reprit : « Tu es heureux, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais mon Père qui est dans le ciel. »

Puis il ajouta avec une solennité divine : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que tu lieras et délieras sur la terre sera lié et délié dans le ciel [2]. »

Au premier cri de la foi qui s'est échappé de la bouche de Pierre, Jésus a répondu en déclarant qu'il le fera pape, en lui promettant les clefs du ciel, en lui donnant l'assurance que les papes régneront ici-bas jusqu'à la fin des temps, et que leurs arrêts seront ratifiés dans l'éternité.

1. *Luc.*, VI, 12-13. 2. *Matth.*, XVI, 16-20.

Mais cette déclaration et cette promesse étaient de nature à faire prendre le change à l'apôtre sur le véritable caractère de la domination que son maître venait de lui assurer. Pierre commence à croire. Mais que doit-il attendre? Écoutez. Voilà que Jésus sans lui donner le temps de se forger une flatteuse image d'une gloire purement humaine, déchire le voile de l'avenir et lui montre le Calvaire. Il déclare qu'il doit aller à Jérusalem, souffrir la Passion, être condamné et mis à mort par les anciens, puis ressusciter le troisième jour. Au mot de passion et de supplice, Pierre se récrie : « Non, Seigneur, à Dieu ne plaise ! il n'en sera pas ainsi ! » Mais Jésus prend un ton sévère, et regardant Pierre avec menaces : « Retire-toi, Satan, tu es pour moi un objet de scandale, car tu n'as point le goût des choses de Dieu. » Pierre se tut. Et Jésus, élevant la voix en présence de la foule : « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Que servirait à l'homme de gagner le monde, s'il venait à perdre son âme [1] ? »

Ainsi se mêlaient, dans l'éducation de Pierre, les plus rudes vérités aux plus grandes espérances. Il s'écriait parfois : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi [2]. » Prières profondes, paroles triomphantes. Sa foi augmentait, en effet, comme il l'avait demandé ; mais quoiqu'elle fût plus grande que celle des autres apôtres, elle l'était moins que Pierre ne le pensait. Jésus seul en connaissait la faiblesse, et il la lui fit toucher du doigt dans une circonstance mémorable :

Un jour qu'il vit Jésus venir à lui en marchant sur

1. *Matth.*, XVI, 23 *et seq.* 2. *Luc.*, XVII, 5.

les eaux, il élève la voix et demande la permission d'aller le rejoindre de la même manière, ne doutant point que Jésus n'eût le pouvoir d'opérer le prodige : c'était rendre hommage à sa divinité.

« Seigneur, s'écria Pierre, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux. — Viens, lui dit Jésus. » Et Pierre, sorti de la barque, se mit à marcher sur la mer. Voilà la foi qui se révèle encore et la récompense qui la suit. Mais le vent était fort, Pierre eut peur, il se prit à douter. « Sauvez-moi, Seigneur, sauvez-moi. » Jésus le prit par la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté [1] ? »

Ah ! pauvre apôtre, tu croyais avoir la foi et tu ne la possédais qu'à demi. Mais Jésus, qui te tend la main, est semblable à la mère qui va chercher le petit oiseau sorti avant le temps, le prend sur ses ailes et le rapporte au nid. Cette foi, si faible encore, est tantôt mise à l'épreuve par des mystères qui la déconcertent, tantôt consolée par des visions qui la transfigurent. Quand Jésus enseigne, révèle et promet le mystère de l'Eucharistie, les Juifs se scandalisent, plusieurs disciples se retirent, seul Pierre s'écrie en acceptant le legs précieux que le Sauveur annonce au monde : « Où pourrions-nous aller, Seigneur, c'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. » Quand Jésus veut couvrir le Thabor des rayons de sa gloire, c'est Pierre qu'il prend pour témoin, et l'apôtre s'écrie avec une naïve expression d'enthousiasme et de bonheur : « Il est bon que nous restions ici, faisons trois tentes, ô mon maître, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Mais la vision disparaît, la gloire s'efface, et il

1. *Joann*, VI, 21.

ne reste plus que la croix à porter et la passion à souffrir .

C'est là, mes frères, la grande épreuve. La foi est rare, mais le courage l'est encore plus. On trouve des esprits éclairés, mais les âmes fermes, bien trempées, capables de résister jusqu'au sang, où sont-elles ? Pierre a donné des marques de sa foi, mais cette foi est encore faible, timide, facile à déconcerter. A l'expression naïve et franche de ses convictions, se mêlent la présomption et la témérité. Son éducation n'est pas finie. Il va manquer de courage, il va pécher, il va renier son maître.

En apparence, rien n'était moins probable. Rappelez-vous que Jésus, ayant autour de lui ses apôtres, leur annonça sa passion, ses outrages, sa mort, et leur dit avec sa divine douceur et sa certitude infaillible : « Tous cette nuit vous serez scandalisés en moi. » Puis, regardant le chef du collége apostolique : « Satan demande à vous cribler tous comme on crible le froment; mais toi, quand tu auras été converti, tu confirmeras tes frères dans la foi. » Pierre tombera donc, Pierre aura besoin de conversion. Pierre se récrie : « Quand même tous se scandaliseraient, pour moi je ne me scandaliserai jamais, je suis prêt à aller avec vous en prison, à la mort. — Tu mourras pour moi, reprit Jésus ? En vérité, en vérité, je te le dis, avant que le coq ait deux fois chanté, tu m'auras renié trois fois. » O courage, que tu es rare ! O faiblesse, que tu es prodigieuse ! C'est dans la nuit même que la parole divine s'accomplit. A l'heure de l'agonie, Pierre commence à délaisser son maître, il dort quand Jésus

1. *Matth.*, XVII, 4.

prie et quand il souffre ; c'est le premier trait de la langueur de son âme. Une troupe armée entraîne le Sauveur. Et Pierre... Ah ! déjà il ne le suit plus que de loin : *Sequebatur eum à longè* ; c'est la timidité qui le gagne [1].

Ainsi cet apôtre qui protestait de son dévouement jusqu'à la mort, ce brave qui venait de tirer l'épée pour défendre Jésus, laisse son maître s'éloigner, le suit à peine et entre, par curiosité autant que par affection pour son maître, dans le prétoire où l'on entraîne l'accusé divin. Il était encore à la porte quand une servante l'interpelle : « Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth. » Mais Pierre en rougit, Pierre le nie par une simple déclaration : « Je ne sais ce que vous voulez dire ; » voilà le premier pas dans la chute. Il va s'asseoir parmi les gens du grand prêtre et se chauffe avec eux ; une autre servante l'aperçoit et dit à ceux qui étaient présents : « Cet homme-là était avec Jésus. » Pierre se récrie à ce mot et répond d'un ton méprisant: « Je ne sais ce que vous dites ; je ne connais point cet homme. »

O Pierre, que fais-tu dans cette assemblée ? N'as-tu déjà pas entendu le coq chanter pour la première fois ? Mais non, il tombera plus bas encore. Il entre dans le prétoire ; on l'entoure : « Assurément, disent les curieux, vous appartenez à Jésus, votre langage vous trahit ; vous êtes Galiléen comme lui. » Mais Pierre le nie encore, et le nie sous la foi du serment : « En vérité, je ne le connais pas. » Le premier reniement était un timide mensonge, le second est un outrage, le troisième un parjure.

1. *Luc.*, XXII.

Quoi ! coupable apôtre, tu ne le connais pas ! C'est lui qui t'a appelé à sa suite, lui qui t'a promis les clefs du royaume des cieux, lui qui t'a enseigné de sa bouche et nourri de ses mains, lui qui a tenu tes yeux constamment ouverts sur ses miracles, lui qui t'a donné sa chair à manger et son sang à boire, lui qui hier soir encore t'a si humblement lavé les pieds. Ah ! tu ne le connais pas ! connais du moins le signe auquel il a marqué ta troisième chute. Écoute, le coq chante pour la seconde fois. Regarde, Jésus fixe les yeux sur toi. Sors, va pleurer ta faute et que ces pleurs laissent sur ton visage la trace de ton repentir [1].

Le voilà, ce prodige de faiblesse; il touche, après tant d'incertitudes dans sa foi, tant de retours sur lui-même dans son humilité, tant de chutes dans son courage, il touche à la fin de son éducation apostolique, mais Jésus veut l'achever à force de bontés, de merveilles, de prévenances et de bienfaits. Pour faire voir comme il pardonne, il apprend à Pierre avant de l'apprendre aux autres le miracle si décisif de sa résurrection, et il lui apparaît à lui seul le jour même où il est sorti du tombeau.

Pierre retourne à ses filets, Jésus le poursuit jusque sur la mer de Tibériade, il se montre à lui dès le point du jour, il indique l'endroit où il faut jeter le filet, il compte les poissons, et prépare le repas. Jésus l'aborde ensuite, mais il ne lui dit point : « Malheureux, qu'avez-vous fait ? Pécheur, qu'avez-vous mérité ? » C'est ainsi que parleraient les hommes, mais ce n'est pas ainsi que parle un Dieu sauveur. Écoutez. Il le distingue, il le tire de rang : « Simon, lui dit-il, m'aimes-

1. *Luc.*, XII, 62.

tu plus que ne m'aiment tous ceux qui sont ici? — Oui, Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. » Jésus ajouta aussitôt : « Pais mes agneaux. » Il lui dit encore : « Simon, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus répondit encore : « Pais mes agneaux. » Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, m'aimes-tu ? » Et Pierre répondit avec un accent plein d'affliction et de surprise : « Seigneur, vous connaissez toute chose, et vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit alors : « Pais mes brebis [1]. »

Il fallait trois affirmations pour expier les trois reniements ; car, selon la doctrine de saint Augustin, il ne faut pas que Pierre montre moins d'amour qu'il n'a montré de crainte et qu'il ait prononcé plus de paroles pour conjurer la mort que pour attirer la vie. « Pais mes agneaux, » dit le Seigneur par deux fois, pour confirmer Pierre dans la dignité d'apôtre ; mais en ajoutant : « Pais mes brebis, » il fait de Pierre l'apôtre universel, le chef de l'Église, le premier pape. Pierre reçoit d'un mot l'ordre et le pouvoir d'instruire et de corriger, de reprendre et de gouverner agneaux et brebis, fidèles et pasteurs. Voilà le fondement établi et les clefs remises ; voilà le pouvoir de lier et de délier que Pierre seul doit exercer par toute la terre, et dont le Ciel veut ratifier les jugements. Jésus a mis la dernière main à son Église, Pierre a reçu tous les pouvoirs. Encore un mot qui n'est dit qu'à lui seul, un mot qui prédise à Pierre sa fidélité désormais inébranlable et sa docilité à suivre son maître : « En vérité, en vérité, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras

1. *Joann.*, XXI, 15-17.

vieux, tu tendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voulais pas aller. » Oui, désormais le Seigneur le conduira et il ira. Il ira plus loin que personne dans la voie des humiliations, des souffrances et de la mort. Il ressemblera plus que personne à Jésus-Christ. Le Maître lui dit encore et à lui seul : « Suis-moi. » C'est sa dernière confidence, son dernier ordre, son dernier adieu. Pierre le suivra jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Tout est promis, tout est donné, tout est à Pierre jusqu'à la consommation des siècles. Il ne reste plus qu'à voir l'effet de ces divines paroles, c'est-à-dire l'ignorance devenue éloquente, la lâcheté changée en courage, la faiblesse éclatant en prodiges de zèle et de puissance, et le supplice d'une seconde croix fondant dans Rome le règne immortel de Pierre et de ses successeurs.

II. C'était le jour de la Pentecôte : une multitude immense remplissait la ville de Jérusalem. Parthes, Mèdes, Élamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de la Phrygie, Grecs et Romains, Arabes et Crétois, les députés du monde entier se pressaient aux abords du temple. Ils croyaient voir et entendre des Juifs. C'est Pierre, c'est le premier pape qui se trouve au milieu d'eux et qui leur prêche le christianisme. « Hommes d'Israël, et vous tous qui êtes aujourd'hui à Jérusalem, leur dit-il, écoutez : Jésus que l'on vient de crucifier, est ressuscité d'entre les morts, et nous venons l'attester devant vous [1]. » Il parle : les étrangers l'entendent dans leur langue, comme les Juifs dans la leur ; Pierre est devenu

1. *Act.*, II, 22.

le prodige de la science universelle. Huit mille hommes le croient sur sa parole ; Pierre est devenu le prodige de l'éloquence populaire et entraînante. Quelques jours après, cette autorité si nouvelle est citée devant le sanhédrin. Les anciens, les scribes, les princes des prêtres ne lui en imposent point; devant Anne, Caïphe, Jean, Alexandre, et toute la race sacerdotale, Pierre déclare encore une fois la résurrection de Jésus-Christ. « Jésus, dit-il, est désormais le seul nom qui donnera le salut. Jésus est la pierre angulaire qui soutiendra le monde. Vous l'avez rejetée, et le voilà le fondement du nouvel édifice [1]. » On l'écoute, on se tait, on n'ose le contredire ; Pierre est devenu le prodige du courage.

Les miracles se mêlent aux prédications. Pierre rencontre un boiteux à la porte du temple : « Levez-vous et marchez, » lui dit-il pour répondre à la prière par laquelle il lui demandait l'aumône. L'apôtre parlait encore que le boiteux était déjà guéri et qu'il entrait dans le temple avec son bienfaiteur pour remercier Dieu de ce prodige. Il avait rappelé la vie dans les membres du boiteux, il appelle la mort sur la tête d'Ananie et de Saphire, et les deux époux tombent aussitôt pour justifier sa parole. Il ne fait que passer, les démons s'enfuient, les malades se lèvent et l'ombre seule de ses vêtements ranime, le long des rues de Jérusalem, et les corps et les âmes. On l'emprisonne, mais un ange vient, dans la nuit même, ouvrir les portes de sa prison et le mettre en liberté. On lui défend de prêcher Jésus-Christ, mais il déclare pour toute réponse qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes;

1. *Act.*, III, 12 *et seq.*

on le frappe de verges, mais il s'estime heureux d'avoir à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ [1].

Cependant Jérusalem ne suffit plus à son zèle. Semblable, dit saint Chrysostôme, à un général qui fait sa ronde pour savoir si tout est dans l'ordre, Pierre visite toutes les tribus d'Israël, et la vertu miraculeuse qu'il porte avec lui éclate partout. A Lydda, il touche et il guérit un paralytique qui gardait le lit depuis huit ans ; à Joppé, il ressuscite Tabite à la prière des pauvres qui vinrent lui montrer en pleurant les habits que cette charitable veuve avait filés pour eux. C'est ici que l'esprit de Pierre est initié aux plus hauts mystères. Il priait sur la terrasse de la maison où Simon le corroyeur lui avait donné l'hospitalité, quand une extase le ravit à la terre et lui apprit, par une allégorie sublime, jusqu'où devait aller la propagande de son zèle et la puissance de son bras. Cette grande nappe descendue du ciel et qui renferme toutes sortes de bêtes impures ; cette voix qui crie à l'apôtre : « Lève-toi, tue et mange ; » cet étonnement de Pierre, qui résiste d'abord à l'ordre d'en-haut : « Seigneur, je n'ai garde, car jamais rien d'impur n'a souillé ma bouche : » cet avis que le Ciel lui donne : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié, » qu'est-ce autre chose que l'image de la gentilité soumise à toutes les passions humaines et en qui l'apôtre doit tuer le vieil homme pour ne donner à l'Église que l'homme nouveau. Mais pendant qu'il cherche le sens de la divine apparition, voici que les soldats du centurion Corneille sont déjà à sa porte, et que l'Esprit saint, le pressant de les suivre, lui dit : « Descends et va sans crainte avec ces

1. *Act.*, v, 29.

hommes, c'est moi qui les ai envoyés. » Pierre n'hésite plus, il part pour Césarée, où l'attend cet homme de bien, ce païen craignant Dieu, dont les prières et les aumônes avaient trouvé grâce auprès du Ciel. Il commence à l'instruire, mais pendant son discours le miracle de la Pentecôte se renouvelle, le Saint-Esprit descend sur la maison et tous ceux qui l'habitent se mettent à parler les langues et à glorifier Dieu. Comment refuser le baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit[1] ? L'apôtre est éclairé désormais sur la vocation de la gentilité, il la publie dans Jérusalem, il en montre la miraculeuse certitude, il apaise tous les scrupules, et ceux qui murmuraient d'abord contre la fréquentation des païens et des étrangers, comprenant que Dieu les appelle, répondent par des actions de grâces au discours du prince des apôtres : « Que Dieu soit glorifié, disaient-ils, lui qui a donné la grâce et la pénitence aux étrangers, afin qu'ils aient la vie !

Sors donc d'Israël, ô bienheureux Pierre, et va porter parmi les Gentils ce siége glorieux que tu dois fonder. L'apôtre, docile à cette voix, entre d'abord en Syrie, et évangélise le Pont, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure. C'est à Antioche qu'il a fixé son séjour, et la ville où les fidèles prirent le nom de chrétiens, a pour premier pasteur le prince des apôtres. N'allez pas croire que ses destinées soient accomplies et qu'il ne reste plus qu'à attendre le martyre. Sept ans s'écoulent, et la main qui l'avait conduit à Antioche le transporte à Rome. Ici se révèlent dans toute leur étendue les desseins de Dieu sur son Église et sur son vicaire. Rome était alors au comble de la puissance.

1. *Act.*, x, 1-31.

Ses conquêtes avaient porté son nom et la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de la terre; l'autorité de ses lois s'étendait aussi loin que le prestige de son nom ; sa langue était parlée et enseignée partout avec l'accent de la domination souveraine : elle était le centre du monde. Du milieu de l'Italie, elle commandait aux Gaules et à la Germanie, à l'Afrique et aux Espagnes, à la Grèce et à l'Asie Mineure. Trop loin de la mer pour être la victime d'une surprise, elle en était assez rapprochée pour en recueillir les tributs, et les flots qui baignent ses rivages étaient alors la voie publique des nations. L'autorité du chef de l'Église ne pouvait être mieux placée qu'au centre où les affaires de l'univers entier venaient aboutir.

Soulevez d'ailleurs un coin du voile qui cache encore l'avenir à nos yeux. Que ferait désormais Pierre en Orient? Bientôt Jérusalem et Antioche seront dévastées, le sacerdoce y sera asservi ; le mouvement et la vie se retireront de ces contrées, auxquelles il ne restera plus que les dons de la nature et les premiers regards du soleil ; mais le sceptre de l'intelligence et de la politique, perdu par les descendants de Sem, passera tout entier aux mains des fils de Japhet, avec le dépôt des sciences, des arts et des lettres. Il faut donc que le chef de l'Église quitte l'Orient pour l'Occident, et qu'il aille gouverner les âmes dans un monde où l'empire appartiendra non à la force, mais à la sagesse, non à la matière, mais à l'esprit.

Tel était l'avenir. Mais combien le présent le laisse peu soupçonner ! A juger de l'entreprise de Pierre avec les lumières de la raison, rien n'était alors plus insensé. Rome était le siége de la superstition ; Pierre vient en

faire le trône de la foi. L'ambition, l'avarice, le plaisir, y règnent en tyrans ; c'est de là que partiront désormais les leçons du détachement, de la mortification et de la pauvreté. Le Capitole étalait tout l'orgueil de l'homme ; c'est là que la croix vient étaler toute la faiblesse de Dieu. L'humble Juif qui l'apporte, la montre aux Juifs qui habitaient le quartier le plus méprisé de la ville. puis, la découvrant davantage, il fait peu à peu des prosélytes parmi les Gentils. C'est de Rome désormais que se répandra la lumière.

Quand les apôtres dispersés se réunissent à Jérusalem et y forment le premier concile, Pierre quitte son siége, vient présider l'assemblée, parle avant tous les autres, fait adopter son avis sur l'abandon des cérémonies judaïques, et ordonne que l'on porte à toutes les Églises le décret qu'il a fait rendre. Mais l'instinct qui l'avait attiré dans la ville éternelle, le force bientôt à y rentrer. De là partent les écrits qu'il adresse, sous le titre de lettres aux Gentils éclairés et aux Juifs convertis. Le style en est noble, majestueux, plein de vigueur ; le sens en est profond et exprimé en peu de mots ; le but de l'apôtre est d'exhorter les fidèles à travailler sans relâche à leur sanctification, et de les précautionner contre les piéges de l'hérésie. De là sortent, munis de ses instructions et de ses pouvoirs, les disciples qu'il envoie à la conquête du monde : saint Marc, cet abréviateur sublime, qui écrit pour les Latins l'Évangile composé par saint Mathieu pour les Hébreux, et qui laisse l'Égypte toute remplie du nom de Jésus-Christ ; saint Martial, qui pénètre dans les Gaules, et qui donne naissance à l'Église de Limoges ; saint Lin, destiné à remplacer à Rome le prince des

apôtres, mais qui avant d'être élevé à ce rang suprême, vient annoncer Jésus-Christ en Séquanie, fait tomber d'un mot les colonnes des faux dieux, et laisse, en quittant Besançon, leurs idoles muettes et leurs autels renversés. O tradition sainte ! ô passage rapide, dont les Ferréol et Ferjeux devaient retrouver bientôt la trace glorieuse ! Non, il ne nous est pas permis d'oublier ici que saint Pierre a eu pour cette cité une pensée et un regard, qu'il y a envoyé un de ses disciples, que ce disciple est devenu son successeur, et qu'en célébrant dans cette paroisse la fête du prince des apôtres, nous réveillons dans ces murs les premiers accents de la foi et les souvenir de ses premières conquêtes.

Tandis que saint Pierre tenait ses yeux attachés sur les progrès de l'Évangile, un magicien fameux, qui n'avait pu obtenir de lui le don des miracles, Simon, venait à Rome et obtenait, à force de flatteries et de prestiges, la faveur de l'empereur Claude. Agrippine le gagna à sa cause et se servit de lui pour frayer à Néron, son fils, le chemin du trône. Le pouvoir du magicien augmenta encore sous le règne de Néron, et ses prestiges devinrent plus séduisants que jamais. Il avait promis de prendre son essor dans les airs, sur des ailes invisibles, en présence du peuple et de l'empereur ; mais les prières de saint Pierre détruisirent le charme, l'imposteur tomba et mourut quelques jours après dans les accès de la rage et du désespoir : c'était encore un trait de la puissance de Pierre.

Il n'en fallait pas plus pour augmenter la haine de Néron contre les chrétiens. Déjà les fidèles, accusés d'avoir incendié Rome par le prince qui s'était donné ce spectacle pour le plaisir de voir un bel incendie, avaient

été couverts de peaux de bêtes, livrés à la dent des lions, ou enduits de résine et attachés deux à deux aux arbres du jardin, où ils brûlaient comme des torches, en éclairant les jeux de l'empereur. Pierre ne tarda pas à être signalé à la vengeance et à la fureur de cet ennemi du genre humain. Au premier bruit du danger qui le menace, les fidèles le conjurent de prendre la fuite. Il hésite d'abord, il se rend enfin, il sort de Rome et va mettre sa tête en sûreté. Mais quoi! le seuil de la porte est à peine franchi qu'il se trouble, il s'arrête, il recule. Jésus lui apparaît. « Où allez vous, Seigneur, s'écrie l'apôtre à cette vue ? — Je viens à Rome, répond le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. » Quel avertissement! quel paternel reproche ! quelle révélation soudaine ! Pierre a tout compris. Il rentre dans la ville, on l'arrête, et la prison Mamertine, dans laquelle il est enfermé, devient pour sa puissance un nouveau théâtre.

Qu'elle est admirable et divine cette grâce attachée à ses mains ! Tous ceux qui l'entendent ou qui l'approchent sont touchés, éclairés, convertis. Les Processe et les Martinien lui sont donnés pour gardes, il les instruits et les baptise. On enferme avec lui des innocents et des criminels ; il console les uns, il absout les autres, il les gagne tous à Jésus-Christ. Quarante-sept personne de l'un et l'autre sexe sont la dernière capture de ce pêcheur d'hommes ; il sera dit que, dans la prison comme dans la liberté, son ministère s'exercera toujours avec le même zèle et portera les mêmes fruits. La prison Mamertine ne saurait échappper au filet que le divin pêcheur a jeté sur le monde.

Après huit mois de prison et vingt-cinq ans de

règne, le premier pape fut enfin envoyé au supplice. Paul, qui avait partagé sa captivité et ses épreuves, sortit de la ville avec lui par la porte d'Ostie ; mais si leur destinée fut la même, leur mort fut différente. Laissez les soldats romains emmener avec respect l'apôtre des Gentils, ils lui ont épargné les humiliations du fouet, et c'est par le glaive qu'il doit périr, parce qu'il est citoyen. Pierre n'aura pour partage que le supplice des esclaves. On le flagelle avec la dernière cruauté : c'était un nouveau trait de ressemblance avec son divin Maître. On l'attache à une croix ; c'était la seconde croix, élevée sur le second Calvaire, aux portes d'une seconde Jérusalem. Ses pieds et ses mains sont percés de clous ; on eut dit une nouvelle passion. Mais ici la ressemblance cesse, car l'humilité de Pierre ne lui avait pas permis de mourir comme son divin Maître. Il demande, il obtient d'être crucifié d'une façon particulière. Ses pieds, que Jésus avait lavés, sont dressés vers le ciel comme pour en chercher l'entrée à la suite du Sauveur. Sa tête est tournée vers la terre comme pour y faire tomber une couronne. Il meurt, et sa mort fonde une dynastie qui compte déjà deux cent cinquante-neuf rois.

O dernier trait de l'immortelle et divine puissance qui a été annoncée au premier pape ! Qu'était-ce auprès de la tête de Pierre que cette tête fameuse trouvée dans les fondations du Capitole et qui avait présagé à Rome païenne la domination du monde entier ? Voici le vrai présage de l'autorité éternelle, celui qui s'accomplit depuis dix-huit siècles et que tous les siècles à venir vérifieront à leur tour. La ville de Romulus va devenir la proie des barbares, elle sera

pillée trois et quatre fois, les fers dont elle a accablé le monde seront brisés, et ses humiliations réjouiront les peuples fatigués de son joug odieux : mais la ville de saint Pierre refleurira, comme un lis au milieu des ruines, parmi les débris fumants de l'orgueil, de la cruauté et de la corruption. La seconde Rome doit tout à saint Pierre. Son nom est devenu plus que jamais synonyme de religion, d'empire, de durée immortelle. Ces basiliques dont le nombre égale celui des jours de l'année et qui entourent comme d'un cordon d'honneur l'église métropolitaine de la ville et du monde ; ces pèlerins qui apportent à saint Pierre les tributs des nations ; ce manteau de pourpre dont il couvre jusqu'aux décombres des monuments païens pour en protéger les glorieux souvenirs contre les injures des hommes et du temps ; le tombeau de l'apôtre, la chaire où il a prêché, ses chaînes, sa prison, les moindres traces de ses pas, son ombre dix-huit fois séculaire planant, comme celle d'un ange protecteur, au dessus de la cité, voilà ce qui vaut à Rome d'être appelée maintenant et toujours, selon l'expression d'un poëte :

Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde.

Régnez, Jérusalem nouvelle, en dépit de ceux qui ont voulu briser votre couronne et qui menacent encore vos portes de l'invasion étrangère. Il n'y a qu'un drapeau qui puisse prendre racine sur vos murs, c'est le drapeau de la croix; il n'y a qu'une dynastie qui puisse vous gouverner et vous rendre heureuse, c'est la dynastie des papes; il n'y a qu'un nom à qui il appartienne d'en commencer et d'en finir la liste, c'est celui de Pierre : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL [1].

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.

Je ne sais vous prêcher autre chose que Jésus, et Jésus crucifié. (*II Cor.*, II, 2.)

ÉMINENCE (2),

Les reliques de la vraie croix, exposées dans le sanctuaire de cette métropole, ne sont pas un stérile objet proposé à notre piété ni un vain spectacle donné à nos regards (3). C'est le signe le plus auguste devant lequel tout genou fléchit au ciel et sur la terre ; c'est le drapeau même de la justice, de la vérité et de la vertu ; c'est l'emblême du christianisme et le fondement de la bienheureuse éternité. Au pied de cette croix divine apparaissent les héros qu'elle a formés, les saints

1. Prêché dans l'église métropolitaine de Besançon.

2. Mgr Mathieu, cardinal archevêque de Besançon.

3. Les reliques insignes de la vraie croix, données à l'église métropolitaine de Besançon par M. Léonel, marquis de Moustier, sont exposées chaque vendredi de carême à l'adoration des fidèles.

dont elle a vivifié l'esprit, animé le cœur, agrandi le rôle et fait éclater les illustres mérites. Qu'elle est belle cette école de grands hommes, que les rangs en sont serrés et que les palmes en sont glorieuses ! Saint Paul, le docteur de la prédestination et de la grâce, l'apôtre instruit par les anges eux-mêmes dans ses entretiens merveilleux, le saint ravi en extase jusqu'au troisième ciel, oublie tous ses priviléges et déclare qu'il n'a ni d'autre gloire ni d'autre science que celle de la croix. Entrons dans son école en étudiant sa vie. Sa vocation, son enseignement, ses travaux, ne sont que le commentaire de cette parole, à la fois si humble et si féconde. Je vais vous dire comment Paul fut appelé, comment il prêcha et comment il souffrit persécution. Partout vous trouverez le docteur de la croix, partout vous verrez, justifiant ses leçons par ses exemples, ce prédicateur qui disait aux Juifs et aux Gentils, aux Grecs et aux Barbares, aux petits et aux grands, aux faibles et aux parfaits : « Je n'ai d'autre science que celle de Jésus, mais de Jésus crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum et hunc crucifixum.* »

I. Jésus-Christ avait annoncé que, lorsqu'il serait élevé de terre, il attirerait tout à lui. Parmi les instruments qu'il prédestine à cette œuvre si étrange et si universelle, il en est un qu'il distingue entre tous les autres et qu'il veut mettre à la tête de l'entreprise. C'est un Juif, mais un Juif dont on ne saurait dire ce qui l'éloigne le plus du christianisme, ou la science, ou l'orgueil, ou la haine. Paul est, de tous les hommes, le plus naturellement rebelle à la croix et le plus inca-

pable de la porter, de la comprendre et de l'enseigner. Né à Tarse, élevé à Jérusalem dans l'école de Gamaliel, instruit, éloquent, ambitieux peut-être, il témoigne de bonne heure une vénération profonde pour les traditions des pharisiens alors si florissantes, et il déploie un zèle inouï pour en assurer le triomphe. Ajoutez à l'orgueil de l'éducation celui de la naissance. La cité à laquelle il appartient s'est signalée par sa fidélité envers les Césars; il est citoyen romain, et ce titre, le plus envié qui fût alors, lui assure d'éclatants priviléges et de précieuses immunités. Enfin, pendant qu'il s'instruit dans la doctrine des pharisiens, les prédications d'Étienne allument leur colère et excitent la première persécution qui fit couler le sang dans Jérusalem. Il se précipite, avec l'ardeur de sa jeunesse, au milieu de la troupe qui enveloppe de toutes parts le saint diacre et qui l'accable sous une grêle de pierres. C'est lui qui garde les habits des bourreaux et qui applaudit à leur facile triomphe. Il consent au meurtre d'Étienne, il y participe, il lapide lui-même le premier martyr par la main de tous les autres. Ah ! que ne doit pas redouter d'une telle éducation, d'un tel orgueil, d'un tel zèle, le christianisme naissant ! Un an s'écoule à peine, et sa malice, devançant l'âge, ne lui permet plus de supporter l'inaction. Il abandonne l'étude de la loi pour la venger, il ne respire que menace et carnage. Le voilà qui demande au grand prêtre des lettres d'arrestation contre tous les chrétiens. Ils les arrache de leurs maisons, les charge de chaînes, les dépouille de leurs biens, les traduit devant les tribunaux, les enferme en prison. Hommes, femmes, enfants, tout sexe et tout âge, paie tribut à sa fureur. Déjà Jérusalem ne suffit plus à ce farouche

persécuteur, il court à Damas, à la tête d'une troupe armée. Il approche!.... On fuit de toutes parts. Il va entrer. Non, c'est dans ce moment même que le Seigneur l'arrête et le convertit.

Voyez toute cette troupe terrassée par une lumière surnaturelle. Les persécuteurs sont renversés par terre ; une voix se fait entendre ; tous l'entendent aussi, mais un seul la comprend : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* Saul répond : *Qui êtes-vous, Seigneur?* Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon.* O parole à la fois douce et terrible! ô vertu qui abat et qui relève en même temps! ô glaive qui frappe et qui guérit! ô prodige de conversion après un prodige d'aveuglement et de fureur! La fureur est éteinte, l'orgueil est guéri. Ce n'est plus le juif, ce n'est plus le citoyen romain, ce n'est plus Saul, c'est le chrétien, c'est Paul, c'est l'apôtre et le docteur de la croix.

Ceux qui l'accompagnaient s'étaient arrêtés, ils avaient entendu la voix, mais ils n'avaient vu personne. Seul le persécuteur avait entrevu le visage lumineux du Seigneur, ses yeux s'étaient fermés devant un tel éclat et il en était devenu aveugle. Il faut le prendre par la main et le mener à Damas. Là il s'enferme dans la maison de Jude, refuse toute nourriture et passe trois jours à prier. Son esprit commence à recevoir la lumière, un homme lui apparaît en songe avec toute la majesté du sacerdoce et lui impose les mains pour lui rendre la vue. Qui est ce prêtre? C'est Ananie ; il va bientôt le connaître, car Ananie, de son côté, a entendu la voix du Sei-

gneur : *Va,* lui disait-elle, *entre dans la maison de Jude, demande Paul de Tharse ; car voici qu'il est en prière.* Le fidèle disciple hésitait à se rendre : *Seigneur, j'ai ouï dire que cet homme a cruellement persécuté vos saints dans Jérusalem, et il a reçu pouvoir des princes des prêtres pour arrêter tous ceux qui invoquent votre nom.* Jésus le rassure : *Va, celui-là même, je l'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël.* Il ajouta : *Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.* Ananie se rend sans délai auprès du persécuteur, et, lui imposant les mains : *Mon frère Saul,* lui dit-il, *le Seigneur Jésus qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin de vous faire recouvrer la vue et de vous remplir du Saint-Esprit.* Il parlait encore, et voilà qu'il tombe comme des écailles des yeux du malade. Paul voit, se lève, reçoit le baptême, et après quelques jours passés avec les disciples de Damas, il entre dans les synagogues, publiant que Jésus est le Fils de Dieu.

Les Juifs le haïssent, beaucoup de fidèles le suspectent encore, ce n'est pas sans peine qu'Ananie le fait agréer à Damas, Pierre à Jérusalem, parmi les prêtres de l'Église naissante et déjà persécutée.

Mais il faut entrer plus avant dans le mystère de cette élection. Méditez les paroles que le Seigneur a dites à Ananie en l'envoyant à Paul : *Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.* Voilà devant Dieu tout le secret de la vocation de saint Paul. Il est élu pour prêcher et pour souffrir, pour montrer la croix et pour la porter lui-même : cette conversion si éclatante, ce dialogue si inattendu, cette

apparition à Ananie, les ordres pressants du Seigneur deux fois renouvelés, tant de bouleversements dans la nature, tant de changements dans le cœur de l'homme, tant de prodiges accomplis au ciel et sur la terre, tout cela n'a qu'un but : créer par un acte de la puissance éternelle, l'apôtre de la croix.

C'est aussi là une preuve démonstrative du miracle qui a convertit saint Paul. Non, ce fier docteur de la loi, ce pharisien haineux, cet ennemi violent, qui avait résisté à la parole de saint Pierre et que le martyre de saint Étienne n'avait pas converti, n'a pas été sur le chemin de Damas la victime d'une pure hallucination, non, ce n'est pas un coup de soleil qui lui a troublé l'esprit, mais il a clairement vu, distinctement entendu, parfaitement reconnu et compris que c'était Jésus-Christ lui-même qui l'appelait. Qu'avait-il à perdre en se faisant chrétien ? Tout ce qui peut flatter l'ambition de l'homme : un grand renom de science et de doctrine dans sa secte, une influence prépondérante à Jérusalem et dans la Judée, l'espoir de dominer les pharisiens, d'en devenir le chef et de gouverner par eux tout le pays. Qu'avait-il à gagner ? Rien que la haine furieuse des Juifs, la défiance longtemps irréconciliable des chrétiens, une vie de traverses, de tribulations, d'angoisses, de supplices, telle que l'imagination humaine ne saurait se la représenter sans d'incroyables efforts. Cette vie n'aura pour lui ni surprise ni regrets. Jésus-Christ la lui a prédite dès le commencement par la bouche d'Ananie. Jésus-Christ a dit à son disciple et son disciple a répété à saint Paul : *Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.* Croyez-en donc cette élection librement ac-

ceptée par le nouvel apôtre. Il sait ce qu'il abandonne et ce qu'il embrasse, il s'engage parmi ceux qu'il venait proscrire, avec la claire vue du sort affreux qui l'attend. L'isolement dans lequel il vit après sa conversion, l'espèce de scandale qu'elle produit, le peu de confiance qu'elle inspire, tout devait contribuer à l'éloigner de la croix. Non, il n'en sera rien, c'est pour la prêcher et la glorifier qu'il a été élu. Plus il médite, plus il s'assure de son élection, et il faut bien que le monde qui va l'entendre confesse que saint Paul est non-seulement convaincu et sincère, mais éclairé et bien instruit ; c'est le témoin de Jésus-Christ qui n'est ni trompé ni trompeur ; c'est le véritable apôtre de la croix.

II. Après son élection, soyez attentifs à son enseignement. Les Hébreux, les Romains, les habitants d'Ephèse, de Corinthe et de Thessalonique, Tite, Philémon, Timothée, ses disciples les plus chers comme les églises les plus éloignées de lui, chacun l'entendra. Bossuet salue avec les incomparables mouvements de sa grande éloquence les conquêtes de cette parole apostolique : « Il ira, s'écrie-t-il, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence que l'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage à l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la

majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de saint Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron [1]. » Ah ! que les délicats de la terre ne s'offensent pas de la rudesse de ses paroles. Il est permis, il est ordonné à Paul de mépriser la rhétorique et d'ignorer la philosophie. Que feraient ici les vaines disputes de l'école, ou l'art plus frivole encore de polir une phrase pour le plaisir de l'oreille ? Qui songera à parer de fleurs la croix de Jésus-Christ ? Qui prétendrait en déguiser la nudité et en alléger la pesanteur ? Le christianisme n'est pas autre chose que la vie du Christ reproduite dans ses disciples. Qui dit chrétien dit un autre Christ. Or, ouvrez l'Évangile et voyez ce que c'est que Jésus-Christ. C'est une crèche pauvre, c'est un atelier laborieux, c'est une croix douloureuse ; c'est, entre cette crèche et cette croix, trente années d'abnégation et de sacrifices. Jésus-Christ c'est la lutte à mort contre la chair et contre le péché, c'est la guerre à outrance contre le monde. Il a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même qu'il porte sa croix et qu'il me suive* [2].

Écoutez donc le grand apôtre sorti de cette grande école, le premier commentateur de l'Évangile. Écoutez comme il enseigne le renoncement, l'immolation et le sacrifice : *Usez de ce monde comme n'en usant pas,*

1. Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.*
2. *Matth*, xvi.

possédez comme ne possédant pas, jouissez comme ne jouissant pas, et n'oubliez jamais que la figure de ce monde passe tous les jours [1]. Après avoir animé ses disciples de cet esprit de désintéressement, le grand apôtre ajoute en demandant encore plus : *Supportez avec joie la perte de vos biens, sachant que vous possédez une autre fortune meilleure et permanente* [2]. Il cite les anciens prophètes pour encourager les enfants de la nouvelle alliance. Il montre Moïse refusant les honneurs que lui offrait la cour de Pharaon et choisissant d'être affligé avec le peuple de Dieu plutôt que de goûter les délices passagères du péché. Il parle de ces justes qui ont été cruellement torturés, ne voulant pas racheter la vie présente, afin de trouver une résurrection meilleure. *D'autres*, dit-il encore, *ont été vus errants dans les antres et dans les montagnes; d'autres se sont cachés dans les entrailles de la terre ; d'autres ont enduré les moqueries, les fouets, les chaînes, les prisons. D'autres enfin ont été lapidés, sciés en deux, soumis à mille épreuves, immolés par le glaive* [3]. Voilà les modèles que saint Paul offre aux premiers chrétiens. Ce n'est donc point en déguisant la foi qu'il veut la faire aimer. Il ne cherche point à la rendre agréable aux yeux des mondains. Non, il la présente avec son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec ses souffrances.

Mais que cette doctrine est rude et blessante ! Du temps même de saint Paul, au pied du Calvaire tout fumant encore du sang de Jésus-Christ, il y a de lâches chrétiens qui essaient d'allier leurs plaisirs avec la

1. *I Cor.*, VII.
2. *Id.*, Ibid.
3. *Heb.*, IX.

religion. Ils prennent un masque de dévotion et de piété, et par un renversement aussi monstrueux que sacrilége, le Dieu vivant et véritable sert à excuser à leurs propres yeux les excès de leur vanité, de leur luxure et de leur cupidité. Écoutez comme saint Paul les signale et les flétrit : *Il s'est glissé parmi nous certains hommes impies qui ont transporté parmi nous au profit de leurs passions la grâce du Seigneur. Amateurs de la volupté plus que de Dieu, ils ont la religion sur les lèvres, mais ils n'en ont pas la vertu dans le cœur et lors même qu'ils invoquent les idées chrétiennes, ils ne travaillent point pour le Christ et le Seigneur, mais pour leur ventre* [1]. O mondains ! ô hommes sensuels, n'est-ce pas là votre condamnation ?

A côté de ces hommes qui nient l'esprit de la croix en acceptant en apparence ce sacré fardeau, l'apôtre signale ceux qui se font gloire d'être les ennemis même de la croix. Voici leurs portraits : *Hommes amoureux d'eux-mêmes, cupides autant que superbes, vivant d'une vie tout animale*, étrangers à toute notion de spiritualisme, satisfaits pourvu qu'ils regorgent, et au milieu de leurs festins sans retenue, vomissant en propos impies l'écume de leurs désordres. *Ils ne s'apprivoisent*, dit-il encore, *qu'en face du lucre. Évitez, évitez ces hommes*, ajoute saint Paul. *Et hos devita. Ils sont sans soumission pour leurs parents ; ils poussent l'ingratitude jusqu'à la cruauté ; ils ne connaissent ni les pures affections ni les sentiments généreux* [2].

Voilà les deux sortes d'ennemis de la croix, voilà

1. *Philip.*, III, 19. 2. *II Tim*, III, 5.

le portrait qu'en trace saint Paul. Ils sont nombreux, dit l'apôtre, et il le dit en pleurant : « Pour eux, le terme fatal, c'est la damnation ; leur Dieu, c'est leur ventre, et n'ayant de goût que pour ce qui est charnel et terrestre, ils placent leur gloire dans ce qui fait leur confusion. »

Écoutez maintenant ce que saint Paul dit de lui-même. D'abord il ressent, c'est son aveu, toutes les passions de la chair. Satan l'attaque et le soufflette. Il trouve deux hommes en lui, l'homme de la mortification et de la croix, l'homme du plaisir et du péché. Il y a une guerre intérieure qui s'élève entre eux. Cette guerre ne lui laisse ni trève ni repos. En vain est-il instruit par les anges mêmes et ravi au troisième ciel ; à peine rendu à la terre, il trouve les mêmes dangers et les mêmes combats.« Qui me délivrera, s'écrie-t-il, de ce corps de péché ? Chaque jour je le châtie, je le mâte, je le réduis en servitude. » Mais chaque jour la guerre recommence. Il fait le mal qu'il déteste, et il ne fait pas le bien qu'il aime. Ah ! que la mortification redouble donc de rigueur : *Portons partout*, écrit-il, *la mort et la croix de Jésus sur notre corps* : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* Ce n'est pas assez. Qu'elle s'applique à l'esprit comme aux sens et au cœur. Plus je paraîtrai faible, plus Dieu me donnera de force : *Cùm infirmor, tunc potens sum.* Allons plus loin, il faut aimer l'obscurité, la misère, les humiliations, il faut se plaire dans cette faiblesse : *Placeo mihi in infirmitatibus.* Sera-ce là le comble de la perfection et toute la doctrine de la croix ? Non. Il faut non-seulement se plaire sur la croix, mais se glorifier de la croix et de la croix toute

seule : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* [1].

Telle est la doctrine de saint Paul : elle est claire, elle est complète, elle mortifie toute chair, elle abaisse toute vanité. Elle poursuit l'idole de l'ambition, de l'orgueil, de la volupté, elle la pousse à bout, elle la fait tomber, elle l'anéantit devant les autels de Jésus-Christ. Et de tout ce qu'il a appris dans les écoles, de tout ce que la sagesse humaine peut lui opposer, il ne lui reste qu'un mot, le premier et le dernier mot de l'Évangile : la croix : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.*

III. Il est dans l'ordre de la Providence que pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas. Il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies ; il faut l'émouvoir par du sang, et c'est à force de souffrir, c'est par des supplices, que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée Donnez donc du sang, bienheureux apôtre ; votre Maître donnera à ce sang une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante, mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés ni sur des métaux insensibles, portez-la sur votre corps même et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur puisse y graver une image vive et naturelle de Jésus crucifié. Il courra donc par toute la terre, portant partout la

1. *Galat.* VI, 14.

croix de Jésus ; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable ; sans repos durant trente années, passant d'un travail à un autre et trouvant partout de nouveaux périls : des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre : de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs, des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes, dans l'Église même et dans sa maison de faux prêtres qui le trahissent : partout la mort et la mort de la croix : *Quotidiè morior* [1].

A peine est-il élu avec Barnabé pour travailler à la conversion des gentils, que les persécutions commencent en même temps que sa mission divine. On le chasse d'Antioche, il se réfugie à Icone. Icone veut le lapider, il s'enfuit à Lystre, il visite Derbe et toutes les villes de la Lycaonie. C'est Mercure, s'écrie le peuple frappé de son éloquence. A ce mot, Paul déchire ses vêtements et se récrie contre le blasphème. Oh ! ne crains rien, apôtre de la croix, ce peuple qui veut t'adorer va bientôt changer de sentiment ; on le lapide et on le laisse pour mort, tant il a bien raison de dire : partout la mort et la mort de la croix : *Quotidiè morior.*

Qu'il vienne maintenant en Syrie, il essuyera toutes sortes de fatigues, de longues veilles, des jeûnes fréquents, la faim, la soif, la nudité. Cinq fois les Juifs lui donneront trente-neuf coups de fouet ; trois fois les Romains le battront de verges ; trois fois il fera naufrage et il demeurera toute une nuit au fond de la mer : c'est toujours la mort, mais la mort de la croix qui se

1. *I Cor.*, xv, 31.

renouvelle chaque jour plus terrible et plus cruelle que jamais : *Quotidiè morior.*

Il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand et par le nom des peuples qu'il convertit. La Phrygie le reçoit comme un ange, la Macédoine l'appelle, Philippes entend sa voix. Pendant qu'il fait taire les démons, la populace s'ameute, on le frappe de verges, on l'enferme dans une noire prison ; ses disciples, Silas, Luc et Thimothée, partagent son sort. Ils prient ensemble, le cachot s'ouvre, les fers sont rompus, le geôlier se désespère, mais Paul le rassure et demeure dans la prison ouverte, en présence des magistrats et du peuple émerveillés, mourant ainsi sur sa croix, même quand on lui offre la délivrance et la vie : *Quotidiè morior.*

A Thessalonique on l'assiége, mais les fidèles se multiplient à sa voix. A Athènes on le raille, mais Denys l'Aréopagite embrasse la foi, et la sagesse humaine s'humilie devant la folie du Crucifié. A Corinthe, Jésus-Christ lui donne lui même l'assurance que ses persécutions ont porté des fruits de salut. A Éphèse, les païens se troublent et les idoles tombent en discrédit. Entendez-vous ce tumulte excité par la cupidité déçue : *Vive la grande Diane des Ephésiens !* répète le peuple ameuté. On le cherche inutilement pour l'exposer aux bêtes de l'amphithéâtre ; Paul doit mourir, mais par un martyre plus lent encore. Il faut qu'il meure chaque jour et chaque jour sur la croix : *Quotidiè morior.*

Suivez-le d'île en île, dans toutes ces villes fameuses qui bordent l'Asie Mineure, à Samos, à Milet, à Mytilène. Partout ses blessures font des conquêtes ;

il ne reçoit pas plus tôt une plaie qu'il la couvre par une couronne ; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes ; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences. Arrivé à Tyr, il semble que la croix ne soit plus pour lui au milieu des païens. Eh bien, il ira la rechercher au milieu des juifs, tant il l'aime, tant il la souhaite, tant il la poursuit avec ardeur. C'est là qu'il prend la résolution de se rendre à Jérusalem. Quelques fidèles qui avaient le don de prophétie, le conjurent de renoncer à ce dessein; tout est inutile, il ne leur reste plus qu'à l'embrasser et à prier pour lui. Dès qu'il aborde à Césarée, le même avis se confirme et se renouvelle : ah! c'est précisément ce qui redouble son ardeur. Il entre dans la ville déicide, on s'attroupe autour de lui, on l'enlève, on le charge de chaînes, mais il prêche toujours Jésus crucifié. Permettez donc, Seigneur, que votre apôtre termine ici ses combats et sa vie. Non, il n'en sera rien, Dieu a sur lui des desseins plus grands encore. Dès la seconde nuit qu'il passe dans sa prison, il est averti que le terme de sa course n'est pas arrivé et que son maître lui demande de vivre pour mourir encore: *Quotidiè morior.*

Docile à cet ordre suprême, il va montrer aux juifs qu'il n'a rien à redouter de leur haine ni de leurs coups. Si Ananie le soufflette, il menace ce prêtre sacrilége de la justice divine et l'appelle une muraille blanchie. Si on veut le fouetter, il arrête les bourreaux, il interpelle le centurion, il se déclare citoyen romain. A ce mot, leur fureur tombe et l'apôtre respire. On le conduit devant Félix, qui ne réussit point à tirer de l'argent de son prisonnier, et devant Festus, dont il décline le ju-

gement en se couvrant encore de son titre de citoyen et en appelant au jugement de César. Il vivra donc, mais captif et enchaîné. C'est dans cet état qu'il paraît devant la cour d'Agrippa et qu'il persuade presque à ce roi de se faire chrétien. *Plaise à Dieu*, s'écrie l'Apôtre, *que vous n'y songiez pas un peu, mais beaucoup ! Plaise à Dieu que vous deveniez tous semblables à moi, à l'exception des chaînes que je porte*[1] ! O charité incomparable ! ô souhaits vraiment paternels ! Saint Paul souffrait, saint Paul était crucifié, et, tout mourant qu'il était, il eût voulu adoucir pour les autres, à force de charité, les douleurs de la croix. Ses chaînes lui sont chères, il les garde et pour lui-même et pour les autres : *Quotidiè morior.*

Mais pourquoi tant de délai dans ce martyre ? Ah ! c'est que le Sauveur Jésus, peu content d'avoir confondu les sages d'Athènes et la mollesse de Corinthe et d'Ephèse, veut encore abattre à ses pieds, comme dit Bossuet, l'impérieuse majesté de Rome. Il y conduit le divin apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. « Il faut plus de sang, continue le grand orateur, pour fonder cette illustre Église qui doit être la mère de toutes les autres. Saint Paul y répandra tout le sien, il y trouvera un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, et cette vie apostolique tant de fois éprouvée, tant de fois condamnée, tant de fois sauvée, n'expirera qu'aux pieds des sept collines, où son dernier souffle doit sceller un jour pour l'éternité tout entière l'empire de Jésus-Christ. »

Qu'importe que les vents l'écartent de ce but suprême et que le naufrage le jette tantôt vers Sidon,

1. *Act.* XXV, 29.

tantôt vers l'île de Chypre. Dieu qui le garde, garde aussi avec lui tout l'équipage : c'est un prisonnier qui sauve du naufrage tous les compagnons de sa route et qui assure leur délivrance. Qu'importe qu'une vipère s'attache à sa main, il en secoue le poids venimeux comme il a secoué l'eau de la tempête. Malte, Syracuse, Reggio, Pouzolles, l'entendent et l'admirent. Rome le connaît enfin ; deux ans de séjour l'y rendent populaire ; il est prisonnier, mais il est apôtre : le temps de sa mort n'était pas encore arrivé, le temps de son martyre durait toujours. On vient le voir, on se convertit en l'entendant. Si les juifs demeurent incrédules, les gentils ouvrent les yeux à la lumière. Voilà Paul évangélisant la ville éternelle. Il y raconte ses épreuves et ses extases, il y surabonde de joie, d'espérance et de paix, parce qu'il y est captif ; il s'y déclare tellement plein de son Dieu qu'il va jusqu'à dire : *Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Vous croyez peut-être qu'il ne quittera la prison que pour l'échafaud? Détrompez-vous. Après deux ans d'une telle captivité, on prononce son élargissement, et l'apôtre songe d'abord à évangéliser l'Espagne et les Gaules. Mais ses chères Églises d'Orient le rappellent dans leur sein. Il établit la foi dans l'île de Crète, confie à saint Timothée le gouvernement de l'Église d'Éphèse, visite le Péloponèse, séjourne à Troade, prêche et souffre dans tous ces lieux par amour pour Dieu et pour la croix. Ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses tourments, se renouvellent partout ; partout il échappe encore aux embûches et à la mort, jusqu'à ce que Dieu le ramène pour la seconde fois dans la ville où il a résolu d'établir

le siége de sa religion et de faire couler en même temps le sang de saint Pierre et de saint Paul.

Représentez-vous cette Rome animée contre les chrétiens par la fureur de Néron. C'est Paul surtout que le tyran veut poursuivre, Paul qui a fait des conversions jusque dans le palais impérial, Paul qui a arraché aux mains de ce farouche persécuteur un des officiers qui servaient à sa table, une des victimes de ses infâmes voluptés. Il comparaît devant l'empereur, mais Dieu le console et le fortifie. Il retourne en prison, mais dans l'année qui s'écoule avant son supplice, il écrit à Timothée et aux Éphésiens et il prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ. Titre honorable entre tous les titres ! Titre plus glorieux que celui d'apôtre, de docteur ou d'évangéliste. Le diadème le plus brillant décore moins que ne fait une chaîne portée pour Jésus-Christ. « Ah ! dit saint Chrysostôme, si l'on me donnait à choisir entre le ciel et cette chaîne, c'est la chaîne que je choisirais. Oui, je préférerais la prison et la gloire d'être enchaîné avec Paul à l'avantage d'être avec les anges auprès du trône de Dieu. Ce don des chaînes est quelque chose de plus grand que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'ébranler l'univers et de commander aux démons. »

Ne soyez donc pas surpris des miracles qui s'opèrent dans la prison Mamertine. Le prince des apôtres y est enfermé avec l'apôtre des Gentils, la foi de Pierre avec la parole de Paul, la tête et le chef du monde entier avec la langue qui a publié dans tout le monde les merveilles de Jésus-Christ. Quarante-sept personnes sont converties par leurs soins : deux de leurs gardes, saint Processe et saint Martinien, partagent ce bon-

heur; il sera dit qu'on ne tient nulle part contre le spectacle des souffrances endurées pour Jésus-Christ et des chaînes portées en son nom.

Je les vois, ces deux apôtres, sortir ensemble de leur glorieuse captivité. Ils quittent la ville et s'arrêtent sur le chemin d'Ostie. C'est là que la croix de l'esclave attend le Juif; c'est là que le glaive frappera le citoyen romain. Ainsi disent les bourreaux ; mais les chrétiens, dans leurs vœux et leurs hommages, ne séparent plus le citoyen de l'esclave. On dira désormais saint Pierre et saint Paul; unis par la même mission durant leur vie, ils le sont plus encore par leur mort, sinon par leur supplice. La postérité, qui distingue leurs corps, ne sépare ni leurs souffrances ni leurs gloires. Oh! que de héros naîtront de leur sang! Que de prières répandues sur leur tombe! Que de basiliques élevées en leur honneur!

Il en est une, la plus ancienne et la plus vénérable de toutes, que la piété de Grégoire XVI a restaurée et que la foi de Pie IX a consacrée. Le lendemain du jour où il avait défini le dogme de l'Immaculée Conception [1], ce grand pape, encore entouré de l'épiscopat tout entier, et assisté à l'autel par ces princes de l'Église, qu'il avait choisis en France, en Angleterre, en Allemagne, pour les revêtir de la pourpre romaine, a offert pour la première fois les saints mystères dans l'église restaurée de Saint-Paul, aux lieux mêmes où ce grand apôtre paya de sa tête son courage, sa fidélité et sa vertu. Envisagiez-vous alors, ô saint pontife, les rudes épreuves réservées à votre règne, l'égarement de vos sujets, la perte de vos provinces, les insultes de

1. 9 décembre 1854.

vos ennemis et l'abandon du monde entier ? Ah ! vous pourriez nous dire, Monseigneur, quelle était, dans ce jour, la piété de ce grand pape : vous avez pu contempler de près la sérénité de son visage, la vivacité de sa foi, l'ardeur de sa prière, et quand votre cœur, si justement alarmé des périls de l'Église et si profondément peiné des angoisses de Pie IX, cherche quelque consolation aux pieds de la croix, il n'en a point de plus présente, ni de plus douce, ni de plus assurée, que le souvenir de ce grand jour. Pour nous, qui ne l'avons contemplé que de loin, nous nous en sentons comme rassurés, et, nous tournant vers les protecteurs de la sainte Eglise : « Levez-vous, dirons-nous avec l'accent de la plus vive confiance, levez-vous, Pierre, et délivrez le vicaire de Jésus-Christ ! Levez-vous, Paul, et sauvez celui qui vous honore, qui vous invoque et qui vous bénit. Prenez en main la cause de la justice outragée, de l'innocence méconnue ; confondez la politique, trompez la ruse, déconcertez la force ; faites triompher enfin celui qui se glorifie, comme vous, de n'avoir d'autre gloire ni d'autre science que celle de Jésus crucifié : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN.

Hic est discipulus ille quem diligebat Jesus.

Voici le disciple que Jésus aimait.

(*Joann.*, XXI, 7.)

Parmi les douze apôtres que l'Homme-Dieu a choisis pour évangéliser les nations, et qui dans l'assemblée du jugement général seront assis, comme juges d'Israël, sur des trônes resplendissants de gloire, il en est trois dont l'Église célèbre surtout le nom et les louanges à cause du caractère propre de leur sainteté, de leur mission ou de leurs œuvres.

C'est Pierre, le chef du collége apostolique, à qui il a été donné de paître et les agneaux et les brebis, l'infaillible oracle de la foi, le premier pape, celui dont le nom est le symbole aussi bien que le garant de la durée immortelle de l'Église.

C'est Paul, le dernier-né de ce collége divin, mais le plus fameux par ses écrits, par ses épreuves et par ses voyages, véritable modèle du nouvel homme élu, conquis, formé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le docteurs des gentils, l'apôtre de la croix.

Enfin c'est Jean, qui survit à tous les autres pour of-

frir pendant cent années le portrait du nouveau prêtre, et le faire personnellement connaître au genre humain dans la parfaite intégrité de ses mœurs.

Le panégyrique de saint Jean, que j'entreprends aujourd'hui, est autant au dessus de la parole humaine que la vie de ce grand apôtre est au dessus de l'admiration. Mais il ne faut pas renoncer à nous instruire, et dans tous ces grands sujets où la louange semble languir, la foi, la piété, la vertu, recueillent trop d'exemples, entendent trop de leçons, pour ne pas oublier l'orateur en ne voyant que le héros.

Écoutez donc avec la vie de saint Jean les louanges de la chasteté chrétienne. Vous reconnaîtrez que personne ne la prêche mieux que le disciple bien-aimé, et que sa propre histoire est la plus éloquente recommandation qu'on puisse faire de cette belle vertu. Rien ne saurait nous persuader d'une manière plus décisive ni plus complète, qu'avec la chasteté on possède le secret du bonheur, du courage, de la science et de la longue vie.

I. Pour traiter les mystères de la nouvelle alliance, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait résolu de créer une race sacerdotale dont l'antiquité païenne avait rêvé la perfection sans y prétendre, et que Dieu lui-même n'avait pas cherchée dans la tribu de Lévi. Il voulut des prêtres à la fois semblables aux hommes par leur faiblesse, et aux anges par leur pureté, qui eussent pour les infirmités humaines toute la compassion imaginable, mais pour qui les anges eussent à leur tour des regards de complaisance et d'admiration. Cette race choisie doit se recruter dans toutes les tribus, vivre

sous tous les soleils, se rafraîchir incessamment dans la prière, faire des prodiges de courage qui n'appartiennent point à la chair, goûter dans sa féconde solitude les délices des sciences sacrées, que ne troublent jamais les soucis de la famille et du monde, et se couronner dans sa vieillesse de ces cheveux blancs que le temps et la chasteté rendent doublement vénérables aux yeux des nations. A cette race, il faut un modèle ; quel est l'apôtre qui va le fournir ? Pierre, André, Mathieu, Thomas et tous les autres, sont déjà engagés, quand Jésus les appelle, dans l'état du mariage. Les obligations saintes qu'ils ont contractées avec le monde partagent leur cœur et leur vie. Ils se trouvent comme divisés, et leur état, moins parfait, quoique permis et autorisé de Dieu, a des soins qui peuvent les occuper et les distraire. Les yeux du sauveur s'arrêtent sur le plus jeune des enfants de Zébédée. C'est saint Jean, c'est l'adolescent dans la séve et dans la fleur de la vie, c'est l'élu des divins conseils ; voici le disciple que chérit Jésus, voici le prêtre-vierge.

Jean, qui cherchait la perfection dès l'âge le plus tendre, s'était fait le disciple du précurseur, avec André, frère de Simon ; mais le précurseur ne cessait de leur répéter qu'il n'était pas le Christ, leur faisant souhaiter par là de le saluer bientôt. Il y avait un an que les deux disciples entendaient préconiser le Fils de Dieu, quand enfin Jésus se montra sur le rivage de Béthanie. C'était le soir, dit Bossuet à l'heure solennelle où les prêtres du temple de Jérusalem avaient coutume d'offrir le sacrifice de l'agneau [1]. Le précurseur, en le voyant venir, s'écrie : Voici l'Agneau de Dieu : *Ecce*

1. *Elévation sur les mystères*, 24e semaine.

Agnus Dei ; voici celui qui efface les péchés du monde : *Ecce qui tollit peccata mundi* [1]. A ce mot André et Jean comprennent qu'il s'agit du Messie, et se mettent à suivre le nouveau roi. Jésus se retourne : « Qui cherchez-vous ? — Maître, où demeurez-vous, répondent les deux disciples ? — Venez et voyez. » Ils vinrent, ils virent celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, ils demeurèrent avec lui ce jour-là, et la nuit même se passa tout entière dans ces entretiens intimes où Jean et ses amis purent entrevoir le mystère du royaume de Dieu. Heureuse journée, s'écrie Bossuet, heureuse nuit que l'on passe avec Jésus-Christ dans sa maison ! Que ces paroles sont douces et qu'il est doux de savoir où Jésus habite. Ce fut la première joie de la chasteté de saint Jean, ce fut son premier bonheur.

Qu'était-ce donc que saint Jean ? Il était fils de Zébédée, l'humble pêcheur, et de Salomé, l'humble femme. Ces deux époux habitaient Bethsaïde, n'ayant pour science que leur profession et pour fortune que leur barque. Jacques, leur fils aîné, partageait avec Jean le pain de leur pauvreté et l'amour de leur cœur généreux. C'est là que Jésus vient le trouver. Après avoir choisi André et Mathieu pour commencer le collége apostolique, « il vit, dit le texte sacré, deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, qui se trouvaient aussi dans une barque, raccommodant leurs filets, et il les appela. Ceux-ci quittèrent aussitôt leur père et leurs filets et suivirent Jésus [2]. » Mais Salomé ne veut pas se séparer de ses fils. Elle suit les pas du Seigneur, elle pourvoit à sa subsistance, elle écoute ses leçons avec les deux

1 *Joann.*, I, 37. 2. *Marc.*, I, 19 ; *Matth.*, IV, 21.

enfants qu'elle lui a donnés pour disciples. Ceux-ci sont distingués par Jésus-Christ et lui servent de précurseurs. Le maître les envoie devant lui dans les terres de Samarie, mais les Samaritains leur ferment les portes, refusant à Jésus l'entrée de leur province. Les fils de Zébédée s'en indignent : « Seigneur, s'écrient-ils, ne voulez-vous pas que nous ordonnions au feu du ciel de descendre sur ces hommes et de les consumer?» A cette prière, dictée par un zèle qui n'est pas selon la sagesse, Jésus se tourne et les gourmande : « Quoi ! vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez ! Le Fils de l'homme n'est pas venu pour tuer les hommes, mais pour les sauver [1]. »

Jean ne sait pas encore, il est vrai, quel est cet esprit, mais il va l'apprendre, car Jésus l'initie aux secrets de sa miséricorde, Jésus le rend heureux en lui faisant goûter dans son cœur les tendres émotions de la charité. Ce n'est pas assez qu'il accompagne son maître sur le Thabor, car il y partage avec Pierre et avec Jacques le magnifique énivrement de la transfiguration. C'est encore trop peu qu'il le suive dans la maison de Jaïre et qu'il voie ressusciter la fille de ce prince de la synagogue, car Pierre et Jacques eurent comme lui la joie de cette résurrection miraculeuse. Il n'y avait jusque-là ni priviléges extraordinaires ni bonheur intime. Tout cela est grand, mais si c'est assez pour relever l'apôtre au-dessus des autres hommes, cela ne suffit pas pour le distinguer des autres disciples. Or, Jésus veut que l'enfant du tonnerre, comme il l'appelle lui-même, se consume à aimer son maître et non à dévorer par excès de zèle leurs communs en-

1. *Luc.*, IX, 45-52.

nemis. Il faut que cette jeunesse, si chaste et si vive, soit occupée d'un objet unique, et il veut être lui-même pour son disciple cet amour ardent, cette passion sainte qui embrase tout. Il rapproche donc de sa personne son cher apôtre, il l'anime de son souffle, il l'échauffe sur son sein, il le remplit de ses pensées, il le pénetre de ses sentiments, il en fait, par ses confidences, le portrait le plus ressemblant qu'il ait laissé de lui-même en passant sur la terre. Voilà ce qui n'était réservé qu'à Jean et qui fut pour lui le don le plus singulier et le plus marqué. Cette prédilection, cette faveur, cet amour spécial dont l'honore Jésus-Christ, ce bonheur qu'il goûte dans le commerce intime de son maître, c'est la récompense de sa virginité.

Que d'avantages et de priviléges cette vertu mérite à saint Jean ! De là vient cette préséance que les apôtres lui défèrent, ce rang qu'il tient dans l'occasion si mémorable de la dernière cène. Les autres s'estimaient heureux d'avoir place à la table de Jésus-Christ ; mais à cette table sainte il fallait que Jean fût assis à côté même de Jésus. C'était pour eux une singulière jouissance de se voir en présence de leur maître, mais il fallait que Jean appuyât sa tête sur la poitrine de Jésus et qu'il reposât sur son cœur. Quand la mère du jeune apôtre, par une affection toute humaine et peut-être par un esprit de vanité et d'ambition, vient demander pour lui au Fils de Dieu qu'il prenne place dans le ciel à sa droite ou à sa gauche, les disciples s'en scandalisent et en murmurent. Mais ici, devant le choix du divin maître, ils se taisent, ils cèdent sans peine : ils respectent la volonté du Seigneur ; ils reconnaissent à la pureté parfaite le droit d'avoir avec Dieu un com-

merce plus intime et d'y trouver un bonheur plus complet. Saint Jean était donc heureux, heureux pour la prédilection particulière dont son maître lui donnait la preuve. Il aimait Jésus, et Jésus l'aimait. Ce n'était plus seulement ce David qui avait aimé Jonathas mieux qu'une mère ; ce n'était ni ces baisers, ni ces larmes, ni ces serments qui scellèrent l'union du fils du roi avec le fils du berger ; ce n'était pas même ce Lazare que Jésus aima, pleura et ressuscita comme un ami mortel. Non, c'est un amour plus grand, parce que la vertu qui en est le lien est elle-même plus grande et plus sensible. O disciple bien-aimé, vous n'avez connu d'autre plaisir que de vous entretenir avec le Seigneur et de juger combien il est doux. De quelles grâces, de quelles lumières, de quelles consolations avez-vous été comblé ! Ah ! quand je vous vois la tête doucement posée sur le cœur de Jésus, je ne comparerai point ce bonheur ni à la défaillance dans laquelle tombent les saints, ni aux contemplations qui les ravissent, ni aux longues et fréquentes extases dans lesquelles ils sont abîmés. Il y a quelque chose de plus encore ; c'est un bonheur intime, doux, constant, profond. C'est l'onction secrète, la paix inaltérable, la familiarité la plus étonnante et la plus incompréhensible, et s'il est vrai, comme dit Bossuet, que le plaisir de l'homme, c'est l'homme lui-même, quel plaisir, quel amour, quelles délices a dû goûter celui à qui est échu l'incomparable honneur d'aimer particulièrement l'Homme-Dieu et d'en être particulièrement aimé !

Ni l'absence ni la mort ne pouvait éteindre dans le cœur de saint Jean ces flammes du saint amour ; rien

ne pouvait y tarir la source du vrai bonheur. Jésus d'ailleurs y a pourvu par le plus sublime des testaments. Après lui, c'est la mère qui fera aimer la chasteté au jeune apôtre et qui continuera à lui faire connaître l'art d'être heureux. Ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnaient l'amour de Jésus pour Marie, ne mourront point avec lui. Cette divine paix dont il a comblé le cœur du disciple continuera de couler dans ce cœur. Il gardera par là à Marie sa tendresse, à Jean ses priviléges ; à tous deux la virginité et le bonheur. Étant près de passer par la mort de la croix, de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère vivra désormais dans le cœur de Jean. C'est lui qui sera le fils de Marie, et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de la croix, non point avec une action tremblante, comme un patient prêt à rendre l'âme, mais avec toute la force d'un homme vivant et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter : lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît et dont la parole est toute-puisante, opère en eux tout ce qu'il leur dit et fait Marie mère de Jean et Jean fils de Marie : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.*

Voilà donc Marie mère de saint Jean, et dans ce legs divin voilà pour le disciple bien-aimé le gage de la chasteté et la continuation du bonheur. Oui, ma divine Mère, regardez-le sans trop de peine, cet autre

fils que Jésus vous donne pour tenir sa place auprès de vous. C'est son portrait qu'il vous a laissé, mais un portrait de la ressemblance la plus vive et la plus naturelle, le plus beau qui soit parmi les âmes. Oh ! que cette représentation est sensible, que cette image se rapproche bien de l'original ! Jean n'a jamais connu d'amour que l'amour de Dieu même, il est encore comme embrasé de son feu, enivré de ses délices, rempli de son esprit. C'est bien lui, ô bonne Mère, qui peut charmer votre douleur, adoucir votre attente, et, s'il se peut, consoler votre amour par la naïveté de la ressemblance.

Admirez maintenant le disciple au milieu des soins qu'il donne à sa mère adoptive. Comme les ardeurs de la charité s'accroissent en lui par la chaste communication de celles qui brûlent le cœur de Marie ! Comme sa chasteté virginale s'épure encore dans le commerce et dans les entretiens de la plus chaste des vierges ! Son regard se réfléchit comme dans un miroir dans les regards modestes de Marie ; sa parole entend comme un écho dans la conversation angélique de Marie ; sa prière trouve comme des ailes dans les prières ferventes de Marie. Tous deux ont la même pensée, servir Jésus ; le même désir, revoir Jésus ; le même amour, aimer Jésus et l'aimer encore. Tous deux possèdent, dans ce chaste amour, tout ce qu'ils cherchent, tout ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils espèrent. Ah ! l'épreuve de Marie a été assez longue ; Marie peut quiter la terre : elle laisse à saint Jean, et dans saint Jean à tous les prêtres, l'héritage sacré de la chasteté. Non, cet héritage ne périra plus dans l'Eglise. Non, jamais nous n'irons chercher ailleurs

le secret du bonheur. Soyons chastes, et nous serons heureux. Telle est la force de la pureté qu'elle mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur. C'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder à sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage et qui lui donne la Vierge pour mère ; n'est-ce pas là le bonheur ?

II. Là aussi est le courage. Un jour, le seigneur, s'adressant à ses disciples, leur demanda s'ils pouvaient boire après lui le calice de sa passion : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* Les autres se taisaient ; Jean prit la parole et répondit : « Je le puis : *Possumus*[1]. » Qu'elle est bien justifiée, mes frères, cette confiance simple et naïve, mais grande et pleine de courage ! L'heure était venue, cette heure que le Sauveur attendait pour accomplir son sacrifice. Le juste est trahi, l'innocent vendu, et Jésus-Christ, tombé au pouvoir de ses ennemis, porte sa croix, marche au Calvaire, y arrive, est crucifié. Où êtes-vous, Pierre, vous qui avez dit à Jésus : « Quand même tous vous abandonneraient, moi, je vous le jure, je ne vous abandonnerai jamais : *Etiamsi omnes, ego non?* » Thomas, où êtes-vous ? Où est cette résolution que vous avez annoncée de suivre Jésus au péril de votre vie ? Tous ont pris la fuite, tous ont disparu ! Non, je me trompe ; il en reste un, mais un seul : c'est le disciple bien-aimé, c'est l'apôtre fidèle, c'est le prêtre vierge. Il suit son maître, il le cherche au travers d'une troupe ennemie, comme l'épouse des

1. *Matth.*, xx, 22.

Cantiques cherchait son époux. Jean vient boire à longs traits le calice d'amertume. Il est debout au pied de la croix, la tête levée, la face découverte, le regard fixe, mourant mille fois du regret de ne pas mourir pour le Dieu qu'il aime, qu'il adore et qui meurt pour lui. Ah ! sa promesse est loyalement tenue, et sa bouche disait vrai quand elle s'écriait : « Oui, avec la grâce, je puis boire ce calice de douleur : *Possumus* ! » Et vous, Seigneur, vous aviez bien promis cette épreuve à son courage, quand vous répondiez : « Et moi, je vous annonce que vous le boirez avec moi : *Calicem quidem meum bibetis.* »

Prenez-le maintenant, ô saint apôtre, prenez-le des mains de Jésus mourant, ce calice de propitiation et de salut. Voilà que Jésus vous envoie dans les contrées les plus vastes et les plus lointaines. Quittez Ephèse, passez en Phrygie, évangélisez les Parthes : vos prédications, vos succès, vos miracles, signalent partout la trace de vos pas ; mais partout vous tenez avec gloire, vous buvez avec courage, le calice des tribulations et de l'amertume. Quels rudes assauts ! quelles persécutions ! quelle constance ! quelle misère dans vos captivités ! quelle calamité dans votre exil ! Ce n'est pas encore assez : il faut qu'il fasse voir à Rome comment la vertu chaste est aussi la vertu courageuse.

Rome était alors la maîtresse tranquille du monde ; elle avait divinisé tous les vices, ouvert des temples à toutes les ignominies de la chair et reproduit toutes les hontes sur des images d'or, de marbre et d'ivoire. Eh bien ! c'est en face de ce spectacle, aux portes de ce Panthéon qu'on amène un jour du fond de l'exil le dernier survivant du collége apostolique, le premier

qui fut sacré pour le ministère de la loi nouvelle dans l'intégrité d'une chair virginale. Il plante à côté un double signe : une croix d'abord, et, au-dessous, l'image de la Vierge sans tache, et, les yeux fixés sur ces symboles consolateurs, il attend l'arrêt de Domitien.

Ce tyran soupçonneux, que l'histoire nous présente entouré de pâles flatteurs et assemblant le sénat pour délibérer sur les mets de la table impériale, se plaisait aux supplices des chrétiens comme aux angoisses de ses propres favoris. Il vint sans doute devant cette porte fameuse, où il avait fait placer sa statue et où des hécatombes entières étaient immolées en son honneur. Il y vint, entouré, on peut le croire, des patriciens et des flamines qui applaudissaient à ses caprices; et comme il se divertissait aux jongleries savantes d'Apollonius de Tyanes, peut-être espérait-il que le vieil évêque offrirait à ses yeux le spectacle de quelque prodige. Jean avait gardé toute sa chevelure; le premier ordre donné par le tyran fut de l'en dépouiller. On le livre ensuite aux mains des licteurs pour être battu de verges, et quand son corps n'est plus qu'une plaie, il faut procéder à l'exécution capitale. Quel sera donc l'instrument du supplice? La croix de saint Pierre? le glaive de saint Paul? les pierres qui ont accablé saint Jacques et saint Etienne? Non : Jésus-Christ avait prédit à son apôtre un supplice extraordinaire, et c'est Domitien qui, sans le savoir, va justifier la prédiction. Le divin maître a dit à Jean : « Pouvez-vous donc être baptisé dans le baptême de sang où je suis baptisé moi-même [1] ? Eh bien ! ce

1. *Marc*, x, 39.

baptême, ce bain, c'est l'empereur qui l'apprête. Regardez, saint apôtre, et jugez combien l'expression du Sauveur était juste et prophétique.

Parmi les supplices réservés aux plus grands criminels, la cruauté romaine avait inventé celui de l'eau bouillante; mais quand on voulait en doubler la peine sans en accélérer l'issue, ce n'était pas de l'eau, mais de l'huile enflammée ou de plomb fondu, qui servait de bain aux condamnés. La nouvelle Babylone, si avide du sang des martyrs, avait déjà essayé sur eux tous les instruments de torture, ni les ongles, ni les chevalets, ni les bûchers, ni les glaives, n'avaient satisfait sa rage ; il fallait épuiser les raffinements de la cruauté. Mais plus l'appareil est formidable, moins l'apôtre tremble en le voyant. A l'aspect de ce bain enflammé, son courage s'anime, sa jeunesse reverdit et se renouvelle. Parlons ici la langue de Bossuet, car la grandeur du sujet l'exige : « Il se précipite dans l'étuve ardente, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. » O surprise ! ô prodige ! cette huile, qui fume et qui bouillonne, se refroidit tout à coup et devient comme une tiède rosée. Bourreaux, apportez du feu, redoublez de zèle, variez tous les raffinements de la barbarie : tout cédera devant les ordres d'en haut. La flamme épargne cette chair que la vertu a consacrée, les éléments inutilement conjurés respectent le premier modèle de la chasteté sacerdotale, et à défaut des hommes qui ne veulent pas le reconnaître encore, la nature, troublée dans ses lois, avoue par ce miracle que la mère du monde nouveau, du monde chrétien, ne sera pas la fécondité, même légitime, mais la vir-

ginité, la virginité qui donne le courage aussi bien que le bonheur, qui enfante les vrais savants et qui prolonge les jours des vieillards.

III. Le triomphe de saint Jean, sorti de l'huile bouillante était grand et nouveau. Domitien, furieux, relègue l'apôtre dans l'île de Pathmos, et là commence, pour cet infatigable et vigoureux athlète, une vie non moins féconde en merveilleux ouvrages. Pendant le mystérieux sommeil que sa chasteté avait goûté sur le cœur de son divin Maître, il avait découvert l'abîme sans fond et sans bornes de l'essence divine. Il avait connu cette éternité de l'Etre souverain, cette nécessité de principe, cette unité de nature, cette trinité de personnes, ce Père, ce Fils, ce Saint-Esprit, dont les rapports sont sans dépendance et les perfections infinies. C'est là, qu'à travers la plus vive splendeur et parmi des milliers d'éclairs, fixant ses regards sur le Verbe fait chair, à la fois visible et invisible, il en avait contemplé toutes les grandeurs au milieu des plus profonds abaissements. Il y avait plus de cinquante ans que ces trésors de science et de piété reposaient dans son âme, quand, sur les vives instances des Églises d'Asie, il ouvrit enfin cette source sacrée et laissa couler de sa plume ces fleuves de doctrine qui devaient arroser le monde. Les autres évangélistes avaient commencé leur récit, l'un par la génération temporelle de Jésus-Christ, l'autre par son baptême, le troisième par le sacrifice de Zacharie ; saint Jean, dès son début, quitte la terre, prend les grandes ailes de l'esprit, passe les mers, s'élève au dessus des cieux et va comme un aigle se présenter au soleil de justice,

pour le considérer en lui-même et dans son éternelle génération. En trois courtes propositions il résout les trois questions les plus élevées. Vous demandez quand le Verbe était ; saint Jean répond qu'il était dès le commencement : *In principio erat Verbum.* Il ne dit pas que le Verbe fut dès le commencement, *fuit,* mais qu'il était, *erat.* Pourquoi ? Écoutez saint Augustin et saint Chrysostôme : par cette expression, *fuit,* on marque ce qui a été et ce qui n'est plus. Au contraire cette autre expression, *erat,* il était, donne à entendre que, comme il était, il est encore. Or, puisque dès le commencement, quelque éloigné que nous puissions l'imaginer, le Verbe était déjà, il est donc sans commencement.

Continuons l'explication de ce mystère de science : vous demandez où était le Verbe dès le commencement. Saint Jean vous apprend qu'il était dans Dieu dont il est émané : *Et Verbum erat apud Deum.* D'où il suit qu'il y a tout ensemble entre le Père et le Fils distinction et unité : distinction de personne et unité d'essence, si bien que la personne du Père n'est pas celle du Fils, mais que le Père et le Fils c'est le même Dieu, et que là où est le Père, le Fils y est, comme là où est le Fils, le Père s'y trouve.

Enfin saint Jean descend à cette troisième vérité, comprise essentiellement dans celles qui précèdent : Et le Verbe était Dieu. *Et Deus erat Verbum.* Il l'était, il l'est, il le sera toujours. Vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, maître absolu de tous les êtres créés, puisque tout a été fait par lui et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.

Après avoir ainsi représenté les grandeurs incom-

préhensibles du Verbe, l'évangéliste en peint d'un mot les humiliations profondes et les anéantissements ineffables. Il nous enseigne qu'il s'est fait chair non point en figure, mais en vérité ; qu'il a conversé et habité parmi nous ; que sa grandeur se révèle non aux enfants de la chair et du sang, mais à ceux de l'esprit ; enfin que le monde a vu la gloire de son nom et de ses œuvres, telle qu'il convenait au Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

Autant l'évangéliste est sublime, autant le prophète est éclairé. Tout est mystère dans son Apocalypse, mais les prédictions dont il est rempli sont déjà vérifiées en partie, et ce qui n'est pas encore accompli se vérifiera avec la même exactitude. Saint Jean marque les persécutions de l'Église, et l'Église n'a cessé d'être persécutée ; la constance des martyrs, et les martyrs ont lassé les bourreaux ; la chute de Rome païenne, et Rome est tombée d'une grande chute au milieu du sang et des ruines. Ils se hâtent maintenant, ils viennent, ces jours de menace et de colère, ces jours d'épreuves et de terreurs dont saint Jean a signalé l'approche. Et nous voilà, après dix-huit siècles, les yeux fixés sur l'aube blanchissante des derniers temps et sur les signes avants-coureurs de la fin du monde. Ah ! que la sagesse humaine s'en offense et que l'incrédulité nous raille là-dessus : comment pouvons-nous ouvrir les yeux et ne pas signaler ces troubles, ces séditions, ces mouvements des peuples, ces bouleversements inouïs où nous sommes à la fois acteurs et victimes ? Elle marche, elle marche toujours, cette révolution dont le nom même indique la puissance et l'aveuglement, et à qui ses fauteurs ont promis l'empire

du monde sur les ruines du christianisme. Va, parcours la terre, trompe et défais les peuples, enchaîne à ton char les rois déconcertés qui ne commandent plus que parce qu'ils te servent et qui t'ont donné leur sceptre pour conserver leur couronne. Triomphe, esprit du mal, le prophète m'avertit que ce triomphe sera de courte durée, et qu'un jour viendra où toutes choses étant consommées, tous les ministres de l'enfer, tyrans et persécuteurs, étant détruits, le monde sera réduit en cendres, et Jésus-Christ, la croix en main, viendra juger les vivants et les morts.

IV. Telle est la science dont saint Jean reçut le don. Quand il pénétrait ainsi dans les plus lointaines profondeurs, sa verte et vigoureuse vieillesse, couronnée des gloires de l'apôtre, du martyr et du prophète, se prolongeait, comme un nouveau miracle, bien au delà des bornes ordinaires de la vie humaine. Ainsi la chasteté ne trouve pas seulement une récompenee dans les nobles veilles et les grands travaux de l'esprit, mais encore dans les jours d'une longue et glorieuse existence. Éloignez de votre pensée l'idée d'une machine qui se dissout, d'un corps qui se décompose et d'une âme qui s'éteint. On parle de l'égoïsme de la viellesse et de l'oubli qu'elle fait du reste du monde pour ne songer qu'à elle-même. Ici, rien de pareil ne s'offre à nos yeux : saint Jean demeure, sous les glaces de l'âge le plus avancé, toujours jeune et toujours aimant. Grâce à la chasteté, son esprit n'a rien perdu de sa noble vigueur, ni son cœur de ses tendres et douces émotions. Écoutez le disciple que Jésus a choisi avant tous les temps pour être le docteur de la charité. « Pour

nous, dit-il, nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous : *nos credidimus caritati.* Dieu est charité : qui persévère dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui : *Deus caritas est.* [1]. » A l'amour de Dieu il oppose l'amour du monde, et, s'adressant à ses disciples, il les appelle du nom le plus doux : *filioli.* « N'aimez point le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père céleste n'est point en lui [2].

A ces touchantes épîtres il joint des exemples plus touchants encore. Le zèle dont il brûle pour le salut des âmes, loin d'être refroidi par l'âge, croît et se fortifie chaque jour à mesure qu'on lui donne de nouveaux aliments. J'en atteste ce jeune homme qui lui avait inspiré tant d'affection et qui s'oublia jusqu'à se mettre à la tête d'une troupe de voleurs. A cette nouvelle, le saint apôtre déchire ses habits, pleure amèrement et se met aussitôt à la recherche de la brebis égarée. « C'est moi, dit-il en apercevant le coupable. » Sa vue, ses paroles, troublent le prodigue ; le prodigue s'enfuit pour éviter son bienfaiteur. Mais la charité donne des ailes au saint vieillard Il court après l'enfant perdu : « Mon fils, s'écriait-il, pourquoi fuyez-vous votre père ? mon fils, ayez pitié de moi. Votre salut n'est point désespéré, pour vous j'engagerai ma vie, pour vous, je donnerai mon âme. » A ces mots le jeune homme s'arrête, jette ses armes et se met à fondre en pleurs. Il cachait sa main droite qui avait été souillée par le crime. Saint Jean s'en aperçoit, tombe à ses pieds, baise cette main criminelle et lui fait ainsi trouver dans ces larmes un second baptême. Il prie et il

1. *I Joann.*, III, IV, V. 2. *Id.*, Ibid.

jeûne avec lui. Il l'encourage, il le console, il le réconcilie, et la parabole du prodigue devient une page de l'histoire de saint Jean.

Oh ! que j'aime l'entendre dire avec autant d'onction que de vérité : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres ! » Que j'aime le voir jouant avec une colombe et cherchant dans cette douce compagnie le délassement de ses derniers jours ! Avec quel empressement il se fait porter dans l'assemblée des fidèles ! Avec quelle douce autorité il la gouverne ! Avec quelle grâce il l'édifie ! Avec quelle singulière persuasion il répète sa recommandation suprême : « Aimez-vous les uns les autres ! — Pourquoi demandent ses auditeurs, répétez-vous toujours la même chose ? — Ah ! répond-il en souriant, c'est le précepte du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit. »

Non, je n'ajouterai rien à ce tableau, puisque l'apôtre n'a rien voulu ajouter à cette parole. L'heure du départ est venue pour lui, heure désirée, heure attendue, heure de joie et de bonheur. Ah ! que la mort est douce, quand elle se présente sous les traits de Marie qui vient chercher une âme retenue loin de ses bras ! Venez, tendre Mère, achevez de briser les derniers liens de cette âme encore captive ; elle a terminé sa course et elle est restée pure de toute affection terrestre. Prenez-la et rendez-la vous-même au Dieu qui vous l'a confiée. Déjà l'apôtre bien-aimé n'a plus de regards que pour vous. Qu'il est beau de le voir dans ce doux transport ! Il chante le dernier triomphe de sa vertu sur la mort et sur le péché : « La véritable victoire, celle qui met le monde sous nos pieds, c'est notre foi. » Les saintes obscurités de cette foi, transfi-

gurée dans la gloire, s'évanouissent ; il nage, il se plonge dans un océan de vérité et de bonheur, il voit Dieu face à face et tel qu'il est : *sicuti est ; facie ad faciem*, et, debout près de ce trône dont il a chanté les splendeurs il dit, il répète, il dira et répétera à jamais avec des millions d'ange : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse et la bénédiction : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere fortitudinem, divinitatem, sapientiam et benedictionem* [1]. »

1. *Apoc.*, v, 12.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉTIENNE

PREMIER MARTYR [1].

Eritis mihi testes in Jerusalem et usque ad extremum terræ.

Vous me servirez de témoins dans Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre. (*Act.*, I. 8.)

ÉMINENCE [2],

Telles furent les dernières paroles que l'Homme-Dieu prononça avant de remonter au ciel, et la dernière prophétie dans laquelle il annonça à ses disciples leur mission, leurs voyages et leur destinée. Regardez cette foule composée d'apôtres, de justes, de saintes femmes : leurs yeux demeurent attachés à l'endroit où le divin Sauveur vient de disparaître ; leurs oreilles et leurs cœurs sont tout remplis de ses prédictions ; ils n'osent quitter la montagne où le miracle de l'Ascension s'est accompli, jusqu'à ce que deux anges viennent les tirer de leur silencieuse extase et leur fassent reprendre le chemin de Jérusalem.

1. Prononcé dans l'église métropolitaine de Besançon, le 3 août 1860, jour de l'invention des reliques de saint Étienne.
2. Mgr le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon.

Or, l'année ne sera pas achevée, qu'un des disciples justifiera déjà les paroles du Maître. C'est le premier témoin de Jésus-Christ, c'est le premier martyr de l'Église naissante, c'est Étienne, l'un des patrons de cette cité.

Tout le panégyrique de ce grand saint est comme renfermé dans le texte que j'ai choisi. Saint Étienne a servi de témoin à Jésus-Christ et dans Jérusalem et jusqu'aux extrémités de la terre ; à Jérusalem par la gloire de son apostolat et de son martyre, dans le reste du monde, et en particulier dans nos contrées, par la gloire de son culte et de ses reliques. Recueillons avec une attention respecteuse tous les faits qui composent cette grande prédication. Vous verrez comment les témoins de Jésus-Christ, après avoir déposé dès le commencement en faveur de sa divinité, en confessent jusqu'au bout du monde et jusqu'à la fin des siècles, le glorieux mystère.

I. Quels sont les témoignages que Jésus-Christ demande à ses disciples, et qu'Étienne lui rend avec tant d'éloquence dans la ville même de Jérusalem ? Le témoignage du cœur par la charité, le témoignage de l'esprit par la science, le témoignage du corps par le martyre. Étienne se donne tout entier, et déclare ainsi, par toutes les puissances et toutes les paroles de son être, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

Étienne était de la race d'Abraham, comme il le déclare lui-même [1] ; mais il vivait parmi les Grecs qui habitaient Jérusalem, il en parlait la langue, et il en fréquentait les écoles et les synagogues. On le voit

1. *Act.*, VII, 39.

dès les premiers jours de l'Église à la tête des disciples. Il est parfaitement instruit de la loi évangélique, tous les dons du Saint-Esprit remplissent son intelligence, et le pouvoir de faire des miracles est attaché à ses mains. Déjà la multitude des fidèles augmentait de jour en jour ; mais comme ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, ceux qui étaient riches se dépouillaient de leurs biens, et les apôtres les partageaient entre les pauvres. Les Grecs murmuraient contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes. Pour mettre fin à leurs plaintes, les apôtres firent élire sept diacres, prièrent sur eux en leur imposant les mains, et leur confièrent les intérêts matériels de la communauté. Ce fut Étienne qui fut élu le premier. Il eut la primauté et la préséance parmi les diacres, comme saint Pierre l'avait parmi les apôtres. Quel noble et touchant ministère que celui de distribuer les aumônes, et de présider aux agapes de l'Église naissante ! Représentez-vous le saint diacre apprenant aux riches à donner, aux pauvres à recevoir, aux uns à se dépouiller de l'orgueil, aux autres de l'envie, à tous à s'édifier l'un l'autre par le commerce de la charité parfaite. C'est lui qui forme et qui développe cet esprit nouveau dont le monde va s'animer et se remplir ; c'est à son école que les chrétiens apprennent à s'entr'aider et, ce qui est plus difficile, à s'aimer comme Jésus-Christ les a aimés lui-même. Non-seulement il reçoit les biens de la terre pour en faire la distribution aux fidèles, mais il en prélève les prémices pour les dédier au Seigneur comme la matière du saint sacrifice. Ministre des choses saintes aussi bien que des

choses temporelles, il apporte, après le repas du soir, le pain et le vain consacrés par les apôtres, et la sainte Eucharistie, le sang du Sauveur, devient, par ses soins, l'aliment quotidien de cette charité qui va faire l'entretien et l'admiration de l'univers. Ainsi se mêlent dans la vie du premier diacre les ministères les plus différents. Ce n'est pas assez, il faut que sa science éclate comme sa charité, et qu'en faisant aimer l'Évangile à force de vertu, il en démontre la vérité à force de doctrine.

Le témoignage de sa parole ne manquera pas plus à Jésus-Christ que celui de sa vie. Étienne prêche, les juifs se convertissent en foule et leurs prêtres renoncent au sacerdoce figuratif de l'ancienne loi pour ouvrir les yeux à la lumière de la loi nouvelle. Ce succès anime contre lui ces colonies de Cyrène, d'Alexandrie, de Cilicie et de l'Asie Mineure, qui avaient embrassé la religion de Moïse et qui possédaient dans Jérusalem des synagogues fameuses par leurs lumières. Leurs docteurs entreprennent contre Étienne des controverses publiques ; mais ils ne peuvent résister à la sagesse et à l'Esprit qui parle par sa bouche, et s'étant vus couverts de confusion dans la dispute, il ne leur reste plus, pour la terminer, d'autre ressource que la calomnie. Ils subornent de faux témoins, ils accusent Étienne d'avoir blasphémé, ils le traînent devant le conseil des Juifs. Voilà donc les disciples de Jésus traduits devant le même tribunal que leur Maître et chargés des mêmes crimes ; pour comble de ressemblance, c'est Caïphe qui préside encore le sanhédrin.

Écoutez les accusateurs. Ils reprochent à Étienne d'avoir assuré que le temple serait détruit, que les sa-

crifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des types, que les observances de la loi n'étaient plus agréables à Dieu et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth. A la lecture de ces charges, Caïphe ne s'emporte ni ne s'indigne ; le conseil tout entier demeure comme glacé de crainte ; les juges regardent avec une muette admiration. Qui donc leur impose silence et les rend comme stupides ? C'est Étienne, mais Étienne déjà transfiguré. Son visage devient tout éclatant de lumière et semblable à celui d'un ange. Il fallait ce prodige pour que le sanhédrin lui permît de parler. Caïphe, éperdu, autorise la défense ; Caïphe, qui n'a pu supporter que Jésus-Christ prît en sa présence la qualité de Dieu, est réduit à entendre comment le premier témoin de Jésus-Christ, Étienne, la soutient et la démontre avec la dernière évidence.

Étienne trouve dans l'ancienne loi l'annonce authentique et l'apologie complète de la nouvelle. Il fait voir qu'Abraham, le père et le fondateur de la nation juive, avait été justifié et comblé de faveurs célestes, parce qu'il préparait l'avènement du Messie ; que Moïse, en faisant ériger un tabernacle, avait figuré et prédit le christianisme ; que Salomon, en construisant le temple, ne s'était pas imaginé que Dieu pût être renfermé dans un édifice bâti par la main des hommes, mais que le temple n'était qu'une ombre et que les observances légales devaient s'effacer un jour, pour faire place à la lumière et à la vérité. Cependant Étienne ne doit pas seulement éclairer et instruire ; son zèle lui fait un devoir de corriger et de reprendre. Il s'adresse donc aux Juifs, qui l'écoutent, aux juges qui tiennent son sort dans leurs mains, leur reprochant d'avoir,

comme leurs pères, une tête dure et inflexible, d'être circoncis dans leur chair, mais non dans leur cœur, et de résister au Saint-Esprit. « Vos pères, leur dit-il, ont persécuté et mis à mort les prophètes qui prédisaient Jésus-Christ, et vous-mêmes vous venez de trahir, de persécuter et de mettre à mort ce Jésus-Christ, prédit par les prophètes et préfiguré par Moïse. N'invoquez plus la loi : cette loi, que vous avez reçue par le ministère des anges, fera votre condamnation, parce que vous ne l'avez point gardée. »

A ces mots, le sanhédrin est saisi d'une sorte de frénésie, et les juges se mettent à grincer les dents contre l'intrépide témoin de Jésus-Christ. Mais qu'importe la rage humaine ? Étienne, les yeux levés au ciel, n'observe point ce qui se passe dans le tribunal. Il continue, il s'écrie d'une voix ravie comme son âme par une sainte extase : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.* Vous l'entendez, c'est le premier témoin du christianisme, le premier qui reçut en ce monde l'accomplissement de la première promesse faite par Jésus à ses premiers disciples : *Vous verrez le ciel ouvert.*

Mais il était prédit aussi que le monde se révolterait contre ce témoignage, et la prédiction s'accomplit contre le monde comme en faveur des disciples. Les juifs, devenus plus furieux, poussent de grandes clameurs, se précipitent sur Étienne et le traînent hors de la ville pour être lapidé. Point d'autre forme de procès, point de sentence, point de recours au gouverneur romain. Leur rage ne saurait supporter le moindre délai. Qu'importent les formalités requises ! Qu'importe qu'Étienne meure illégalement, pourvu

qu'il meure ! Ainsi le premier martyr sera la victime d'une émeute populaire. C'est la force qui triomphera du droit partout où les témoins de Jésus-Christ seront méconnus, condamnés, mis à mort ; mais ici la force ne requiert pas même le glaive de la loi, elle éclate, elle se déchaîne, elle frappe en aveugle, comme pour étouffer avec plus de violence la voix du témoignage.

Vaine espérance ! la prédication d'Étienne, commencée par la parole, s'achèvera par le sang, et chacune des plaies dont le corps du martyr sera couvert deviendra comme une bouche éloquente pour parler de Jésus-Christ. Les témoins qui l'ont accusé devant le sanhédrin le suivent hors de Jérusalem et lui jettent les premières pierres ; le peuple les imite, tandis que Saul, trop jeune encore pour prendre part à ce supplice, garde les vêtements des bourreaux, partage tous leurs sentiments et lapide le saint diacre de toute l'ardeur de son âme, de toute la fureur de son regard. Mais plus Étienne approche de la mort, plus sa prière devient fervente. A chaque pierre qui l'atteint il répond par un cri d'espérance ou de pardon. *Seigneur Jésus*, s'écrie-t-il, *recevez mon esprit*. Son corps ne fléchit point pendant le supplice, il en demeure le maître aussi bien que de son âme, parmi les coups dont il est accablé. C'est de lui-même qu'il se met à genoux, c'est de toute la force de sa voix, comme de toute l'énergie de son cœur, qu'il se tourne vers Dieu pour l'implorer en faveur des bourreaux : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché*. Il dit, et, selon l'expression de l'Écriture, *il s'endort dans le Seigneur*. Reconnaissez à ce mot la sérénité de son visage et la douceur de son dernier moment. Ne dirait-on pas un

juste qui meurt tranquillement dans son lit ? Quel lit affreux ! Des pierres teintes et imprégnées de son sang ! Je me trompe, ce sont autant de pierres précieuses qui vont former sa couronne. Il ne demande pas vengeance, mais miséricorde ; il ne tombe pas, il s'agenouille ; il ne périt pas, il s'endort. Les pensées, les sentiments, les mots, tout change, dans la langue comme dans l'esprit, quand on veut se représenter ce bienheureux martyre. C'est le premier témoin d'une grande cause que nous venons d'entendre à Jérusalem. Accoutumons-nous à cette langue nouvelle, car Étienne va la parler après sa mort jusqu'aux extrémités de la terre. Jésus-Christ veut qu'il lui serve partout de témoin, c'est pourquoi il revêt son corps de puissance et de gloire, non-seulement à Jérusalem et dans la Judée, mais en Afrique, mais dans les Gaules, et en particulier dans l'église de Besançon.

II. Là où tomba le premier martyr, là aussi on recueillit et on vénéra les premières reliques. Derrière les bourreaux qui l'ont accablé, viennent les fidèles qui l'ensevelissent avec honneur. Ceux-là l'avaient tué en blasphémant, ceux-ci baignèrent de leurs larmes sa dépouille mortelle. Ce fut par les soins et aux frais du juste Gamaliel qu'il fut enterré, environ à deux milles de Jérusalem. La communauté chrétienne était persuadée que la mort d'Étienne était un triomphe, et la conversion de saint Paul, qui la suivit de si près, justifia assez la confiance avec laquelle on invoquait le saint diacre ; mais de si précieux avantages ne servirent qu'à rendre une telle perte plus sensible encore, et tous ceux qui craignaient Dieu le pleurèrent long-

temps : *Curaverunt Stephanum viri timorati, et fecerunt planctum magnum super eum.*

Pendant que Jérusalem gardait ce précieux dépôt, Antioche réunissait dans un trésor les os de l'incomparable Ignace ; Smyrne se glorifiait de posséder ceux de saint Polycarpe ; Constantinople rassemblait dans ses riches sanctuaires toutes les reliques insignes de l'Orient ; enfin Rome, mal défendue par ses murailles contre les insultes des barbares, se confiait plus dans les tombeaux de ses martyrs et dans les glorieuses chaînes de Pierre et de Paul, ses bienheureux apôtres, que dans la terreur de son Capitole, désarmé de son tonnerre, et dans la valeur de ses légions, qui avaient oublié la victoire.

Les Gaules, devenues chrétiennes, ne manifestaient pas un empressement moins vif, soit à honorer les cendres des hommes apostoliques qui leur avaient apporté le don de la foi, soit à demander aux nations orientales une part dans les riches trésors qu'elles possédaient. Saint Lin, le premier qui apporta l'Évangile dans nos murs, y fit connaître le premier le nom et les vertus d'Étienne. C'était justice : il convenait de placer le premier autel sous le vocable du premier martyr. Saint Maximin le répara, saint Hilaire l'embellit, la pieuse Hélène, mère de Constantin, y versa des larmes et des prières en conjurant le Seigneur, par l'intercession de saint Étienne, d'assurer à son fils l'empire que lui disputait Maxence [1]. Vœu touchant ! prière bien digne d'une mère chrétienne ! L'histoire n'enregistre guère ces traits de foi et de piété ; mais nous, qui prions dans les mêmes lieux, nous qui

1. *Vesontio*, pars II, 34 et 36.

invoquons le même saint, nous rappelons avec un glorieux empressement une prière si féconde, qui assura la victoire à Constantin, la paix à l'Église et les bienfaits du christianisme à l'univers entier.

Sainte Hélène ne pouvait oublier, au milieu de la fortune, le vœu qu'elle avait fait au milieu de l'inquiétude et des larmes. Du haut du trône impérial, ses yeux se tournèrent encore vers la cité de Besançon, et elle envoya, en témoignage de reconnaissance, la dalmatique de saint Étienne avec une pierre teinte de son sang [1], reliques d'autant plus précieuses que l'Orient n'en possédait presque pas d'autre et que le corps du saint diacre n'avait pas encore été découvert.

Un siècle s'écoule, et cette heureuse invention, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, met le comble aux veux de toute la chrétienté. C'est une vision qui révèle au prêtre Lucien le lieu où repose le corps d'Étienne ; l'évêque de Jérusalem le reconnaît ; saint Augustin en proclame la gloire, tous les écrivains publient la découverte ; tous les fidèles répètent les éloquentes paroles du grand évêque d'Hippone ; toutes les églises se disputent une portion de cette grande et glorieuse relique [2].

Aucune ne méritait mieux cette faveur que l'église de Besançon. Saint Fronime, qui la gouvernait, venait d'achever dans nos murs cette noble basilique que ses prédécesseurs avaient commencée sous le vocable de saint Étienne. Ce temple attendait un gardien, cet autel, des reliques. Voici les ossements sacrés d'Étienne, que

1. *Liber de miraculis sancti Stephani*, manuscrit de la bibliothèque nationale, supplément latin, 244.
2. TILLEMONT, *Mémoires*, t. II.

la munificence des empereurs offre à la métropole de la Séquanie. Tout s'émeut à la nouvelle de leur arrivée triomphante. Dix évêques entourent saint Célidoine, l'évêque de Besançon ; l'impératrice Placide ajoute par sa présence à l'éclat de la fête, et le peuple salue par mille acclamations d'espérance et de joie ce protecteur, cet ami, dont il invoque le nom depuis si longtemps et dont il va enfin posséder les dépouilles [1].

Comment vous peindre ces pompes et ces triomphes ? Voir les reliques d'Étienne, les toucher, y appliquer des lèvres respectueuses, était un bonheur envié de tout le clergé et de tout le peuple. Les aveugles recouvrent la vue pour les contempler ; la langue des muets se délie pour leur permettre de mêler leur voix à la voix de la foule ; les infirmes qui se traînent sur le chemin recouvrent subitement leurs forces pour prendre leur place dans ce cortége triomphal. Mais parmi ces miracles il en est un que l'histoire signale avec une vive admiration. Célidoine veut détacher quelque parcelle de la relique pour satisfaire aux pieux désirs des évêques qui l'entourent. O prodige ! l'os du bras se ranime, le sang coule avec abondance, le martyr semble s'immoler de nouveau pour le salut de toute la contrée. Ah ! couvrez d'or et de pierreries ce bras si vivant encore, prenez-le, ô saint Pontife, et bénissez-en désormais votre clergé et votre peuple. Non, ce bras n'est pas raccourci, ces ossements ne cesseront pas de prophétiser, et ils reverdiront, de siècle en siècle, tant que la foi ardente, la confiance naïve, la charité parfaite, solliciteront de nouveaux prodiges.

1. En 446.

Si la cupidité tente de s'emparer des richesses dont la piété des fidèles a orné ce bras miraculeux, ne craignez rien pour la sainte relique. On la dépouille, on la profane, on la précipite dans les eaux du Doubs. N'importe, elle n'y périra pas. Les eaux l'entourent de toutes parts comme d'une muraille ; le Ciel la signale à l'attention publique par une lumière extraordinaire ; pendant qu'elle est privée des hommages des hommes, elle reçoit les hommages des esprits bienheureux, et l'éclat dont Dieu l'environne est la plus belle parure qui l'ait jamais décorée. Ce fut saint Prothade qui mérita d'être le témoin de cet éclatant prodige et de reporter dans son église au milieu d'un peuple en larmes, le trésor devenu plus populaire et plus précieux que jamais [1].

Si les fléaux ravagent la terre et si la barbarie s'appesantit sur notre province, les offrandes déposées aux pieds de saint Étienne excitent, plus que tout le reste, la sollicitude publique. On est plus sensible aux injures des saints qu'à ses propres douleurs. De toutes les terres que désolent les fléaux, celles de saint Étienne et de saint Jean sont les plus dignes d'intérêt, et l'Église de Besançon exprime sa douleur par les lamentations les plus déchirantes. Écoutez-la : « Nous venons à vous, Seigneur, nous implorons votre secours contre les iniques et les superbes. Ils envahissent, ils pillent, ils dévastent le patrimoine de saint Étienne. Ils font vivre dans la faim, la douleur et la nudité, vos pauvres qui les cultivent. Ils les font périr par les tourments et par le glaive. Votre Église que vous avez fondée dans les temps anciens en l'honneur du

1. *Vesuntio*, pars II, p. 133.

martyr saint Étienne, est assise dans la tristesse, et il n'est personne que vous pour la consoler et la délivrer [1]. »

Ainsi s'exprimaient vos pères au milieu des fléaux réunis de la guerre, de la peste et de la famine. Mais Dieu ne cessait pas de faire éclater la gloire de son serviteur. Quand il semblait sourd à d'autres vœux, sa bonté se révélait encore pour manifester le pouvoir de saint Étienne et pour autoriser son culte. J'en atteste ce pieux marchand, ce pèlerin de la Catalogne, qui s'attarde dans son voyage pour ne pas omettre de déposer aux pieds de saint Étienne son offrande accoutumée. Surpris par la nuit, entouré de rochers et de précipices, il est menacé d'une mort certaine. Mais notre glorieux patron l'a pris sous sa garde ; une main inconnue le soulève, et le voilà tout à coup transporté au milieu de ses compagnons étonnés d'un retour si inattendu [2]. De tels prodiges augmentaient la confiance en même temps qu'ils la récompensaient. Que de pèlerinages entrepris ! que de vœux comblés ! que de malades guéris ! que de grâces obtenues ! Tantôt c'est un gentilhomme de Langres dont la main enflée et couverte de tumeurs reprend, à l'aspect du bras de saint Étienne, sa vigueur et sa beauté [3] : tantôt c'est l'évêque de Metz qui recueille avec un soin pieux le récit des merveilles opérées dans nos cathédrales par l'intervention de saint Étienne. A toutes les pages de nos annales on trouve le même nom, le même souvenir, la même foi. Que le pape Léon IX s'arrête à Besançon,

1. Dunod, *Histoire de l'Église de Besançon*, t. I, aux preuves.
2. *Liber de miraculis sancti Stephani.*
3. *Vesuntio*, pars II, p. 136.

c'est pour y dédier au saint martyr un maître-autel dont la dernière pierre, arrachée à la destruction, a été incrustée dans les pierres même de ce sanctuaire. Que le vénérable Hugues Ier, ce modèle de nos archevêques, entreprenne de relever le commerce et de favoriser l'industrie, c'est la fête de la dédicace de Saint-Étienne qu'il choisit pour sanctifier les opérations du négoce, en mêlant aux pensées de l'intérêt mondain la pensée si salutaire de la prière et du ciel [1]. Que la trève de Dieu soit proclamée sur les montagnes du Jura, les papes et les évêques en étendent les bienfaits aux personnes et aux biens de tous ceux qui visiteront l'église de Saint-Étienne et aux jours dans lesquels on célèbre la fête ou la mémoire du premier martyr.

Ah ! je ne m'étonne plus que notre diocèse célèbre cinq fois dans sa liturgie la commémoraison de ce grand saint. C'étaient cinq fêtes qui faisaient cesser la guerre et qui arrêtaient l'effusion du sang. Je ne m'étonne plus de trouver dans nos annales et ces vigiles rigoureusement observées, et ces processions pompeuses, ces octaves solennelles, ces festins qui réunissaient, au nom de saint Étienne, les représentants de nos abbayes et de nos chapitres. C'étaient autant de pieux moyens qui entretenaient les bienfaits de la paix publique, l'union et la concorde entre tous les membres du clergé. Gravez le bras de saint Étienne sur la monnaie ; c'est le bras qui bénit et qui sauve. Donnez à ces pièces populaires le nom même du saint ? c'est l'emblème et le souvenir du pardon et du dévouement [2].

1. *Id.*, Ibid., p. 205.
2. Le privilége de battre monnaie avait été accordé par Charles

Pourquoi n'ajouterais-je pas que nos villages les plus reculés apportaient à ces fêtes leur concours et leur tribut, ceux-ci le pain et le vin du sacrifice, ceux-là les palmes vertes qui rappelaient la gloire du martyr, d'autres, à défaut de richesses, la neige et les glaces suspendues aux grottes du voisinage : naïves et simples offrandes que fournissait la nature, que le cœur présentait et qu'on payait par quelques morceaux de la soie et de la pourpre dont les reliques du saint étaient enveloppées. C'en était assez pour la foi de nos pères et pour la simplicité de leurs mœurs. Ils s'en revenaient dans leurs foyers plus joyeux et plus fiers d'un tel trésor que les triomphateurs de l'ancienne Rome quand ils montaient les marches du Capitole, tout chargés des dépouilles des peuples vaincus [1].

Le sanctuaire où reposaient ces reliques était réputé un asile inviolable. Dans plus d'une circonstance mentionnée par l'histoire, la sainte terreur du bras de saint Étienne avait fait tomber le fer des mains du meurtrier et protégé les jours de l'innocence. Les comtes de Bourgogne, nos souverains, partageaient la foi du peuple et s'appuyaient sur elle. Ils avaient établi à la porte de l'église de Saint-Étienne le tribunal de leur haute justice, et c'était au nom de saint Étienne qu'ils rendaient leurs arrêts. Là aussi était leur tombeau. Les maîtres du pays ne pouvaient trouver en effet ni un asile plus antique et plus digne de leur

le Chauve au chapitre de Saint-Etienne. Cette monnaie s'appelait *moneta Stephaniensis*. De là l'expression de *sou estevenant*.

2. Lettre de l'abbé Fleury, chanoine semi-prébendé de Sainte Madeleine, au *Mercure de France*, 1er septembre 1741.

race, ni un repos plus assuré et pour les espérances de leur âme et pour les restes de leur corps. Quatorze siècles avaient passé sur ce sol béni et sanctifié par les vertus d'Étienne, quand d'impérieuses circonstances forcèrent à démolir la vieille cathédrale qui portait son nom [1]. Ce sacrifice était douloureux, mais il ne fut pas sans consolation. Saint-Jean ouvrit ses portes aux restes de saint Étienne. C'était un frère qui recevait un frère et qui lui faisait partager ses honneurs dans les processions et les solennités. Les reliques du premier martyr étaient toujours, selon l'expression de l'ancienne légende, aussi puissantes que vénérables, continuant à obtenir le pardon aux coupables, la guérison aux malades et la consolation aux affligés. Enfin, pour conserver sur la montagne le souvenir de ce glorieux patron, la piété de Louis XIV y dédia un sanctuaire parmi les remparts formidables qui en formaient la couronne, et les fidèles, en la visitant chaque année, dans les jours de fête, croyaient la fortune de leur ville bien plus assurée par l'humble autel de saint Étienne que par l'art infini de Vauban et les prodigieuses dépenses du grand roi.

Nous voici arrivés à ces jours où l'impiété détruisit tout, quand la philosophie s'applaudissait d'avoir tout réformé. Ah ! pourquoi faut-il que je vous représente ici les plus odieux attentats contre la religion, la patrie et l'histoire : cet immense bûcher élevé au milieu de la cité et où l'on a accumulé les ossements de nos saints, les statues de nos temples, les ornements de nos prêtres ; cette foule en délire qui forme des danses obscènes autour de ce trophée sacrilége ; ce proconsul

1. En 1675.

d'odieuse mémoire qui préside à la fête [1], et qui, après avoir vomi contre ce qu'il appelle la superstition et le fanatisme les injures les plus abominables, met le feu au bûcher et anéantit en un moment tout ce que le christianisme avait honoré [2]. Ah ! détournons la tête, j'y consens, d'un spectacle si propre à navrer le cœur d'un chrétien. Retirons-nous et gémissons sur la prodigieuse malignité de l'homme. Mais, je vous le demande, hommes sensés, était-il étonnant qu'on ne vît plus alors les signes d'autrefois, qu'il ne se fît plus de miracles et que Dieu parût abandonner la poussière et les reliques des saints. Oui, ce n'était plus le temps des prodiges, parce que ce n'était plus le temps de la foi. N'en accusons que nous-mêmes, notre indifférence, notre impiété, nos profanations sacriléges. Nos ancêtres couvraient d'or et de pierreries les cendres des saints ; leurs enfants dégénérés, dans leur avarice, dans leur délire, n'ont su que les jeter aux vents, après les avoir dépouillées des richesses qu'avait accumulées sur elle la pieuse prodigalité des siècles.

Ainsi périrent les reliques de saint Étienne. Quand la France vit luire des jours meilleurs, notre plus cher trésor était perdu, mais le nom de notre glorieux patron vivait encore dans tous les cœurs. Admirez ici les desseins de Dieu, qui frappe et qui console quand on s'y attend le moins, et qui fait tourner à sa gloire les événements en apparence les plus redoutables et les plus désastreux. Il y a trente ans, le grand pontife, le prince de l'Église qui présidait aux destinées de ce diocèse, est emporté hors de France par une tempête

1. Le représentant Lejeune.
2. Le 8 juin 1794.

révolutionnaire. Rome l'accueille dans son exil ; Mgr le cardinal de Rohan prend place dans le sacré collége, et il siége au conclave. Mais quand la peste menace son peuple, oubliant les honneurs de son exil aussi bien que les dangers de son retour, le voilà qui sort de la ville éternelle et qui reprend le chemin de son diocèse. Ah ! n'essayez point de ralentir sa marche ni de paralyser son zèle. Il rapporte une relique insigne qui lui fait braver tous les périls et qui le rend insensible à tous les conseils de la prudence humaine. Il écrit à ses diocésains : « Nous avions perdu l'un des bras de saint Étienne ; mais Rome, qui possède le corps de ce grand saint, nous a permis d'en détacher l'autre bras, qui protégera de nouveau de son ombre tutélaire notre église et notre peuple. C'est muni de ce puissant et nouvel appui que nous avons quitté la ville sainte pour revenir au milieu de vous, et à l'approche de la fête solennelle que nous célébrons chaque année, nous voulons l'exposer à vos hommages, à votre culte, à votre foi [1]. »

C'étaient là vos paroles, ô grand pontife, dans la solennité même que nous célébrons aujourd'hui. Il me semble que votre bouche de marbre s'ouvre pour nous les redire encore, et que votre cœur, tout poudre qu'il est, se réveille sous ces dalles pour joindre ses vœux aux vœux de votre peuple. Qu'il a bien compris cette pensée, qu'il a bien saisi cette tradition, le prélat qui possède aujourd'hui votre siége et qui est assis, comme vous, dans tout l'éclat de la pourpre romaine ! C'est lui qui, pour accomplir un vœu cher à son cœur, a enchâssé dans l'or et les pierreries l'in-

1. Mandement du 20 juillet 1832.

signe relique de saint Étienne [1]. C'est lui qui a sollicité et obtenu la réouverture de l'église dédiée au premier martyr, et qui a restauré les pèlerinages et les fêtes si chers à nos ancêtres [2]. Enfin, pour n'omettre aucune des circonstances propres à nous consoler et à nous instruire dans ces derniers événements, Dieu a béni la main du guerrier qui a signé cette ordonnance de restauration [3]. Je le vois aujourd'hui à côté du souverain pontife qui l'a appelé à sa défense ; il y tient, au nom du monde catholique, l'épée de la vaillance, de l'honneur et de la foi.

Pour nous, les yeux tournés vers cette relique qui fait notre honneur et notre joie, nous nous écrierons : Vous reposez parmi nous, ô saint Étienne, bras sacré et mille fois béni. Ah ! comme autrefois vous vous êtes élevé vers le ciel pour demander grâce en faveur de vos bourreaux ; redressez-vous encore et parlez ; parlez à Dieu avec toute l'autorité de votre nom, de vos mérites et de votre sang. Parlez en faveur de ces chrétientés d'Orient dont les épreuves sont si longues, si cruelles, si sanglantes. La Syrie n'est plus qu'un vaste champ de carnage, le Liban est arrosé du sang le plus pur, Damas va devenir un monceau de ruines, et Jérusalem, votre berceau, est menacé des mêmes malheurs. C'est vous, ô saint Étienne, qui, par vos prières, avez arrêté sur le chemin de Damas ce Paul

1. En 1848, la relique de saint Etienne fut richement enchâssée dans un bras en vermeil, que Son Em. Mgr le cardinal Mathieu offrit à l'insigne chapitre de son église métropolitaine.

2. L'église de la citadelle fut rendue au culte le 17 février 1849.

3. Le général Lamoricière.

qui ne respirait que la vengeance et que la guerre. C'est par votre intercession que le Seigneur l'a terrassé et qu'il est devenu un vase d'honneur et d'élection. Eh bien ! d'autres persécuteurs parcourent les mêmes routes, les martyres des premiers temps se renouvellent, on ne voit que carnage, nos prêtres tombent de toutes parts, et parmi ceux qui ont été formés à l'ombre de ces autels, qui ont invoqué ici votre nom et chanté vos louanges, il est, il est déjà des victimes de la nouvelle persécution. L'un a succombé, martyr de son zèle, dans l'exercice de son ministère [1], l'autre, les yeux tournés vers nous, implore nos prières et nos aumônes [2]. Ah ! sauvez ce peuple qui périt, ces sanctuaires menacés, ces prêtres et ces religieuses qui n'ont plus d'asile. Soyez leur avocat dans le ciel, fléchissez le Seigneur par vos prières, obtenez miséricorde à ceux qui vous connaissent et qui vous implorent, et que l'indignation du Tout-Puissant, si elle n'est pas encore apaisée, s'exerce par l'épée des princes chrétiens, sur les nations barbares qui méprisent Dieu, son Christ et son Église. C'est la grâce particulière que nous demandons aujourd'hui, par l'intercession et les mérites de saint Étienne, avec la bénédiction de Son Éminence.

1. Le P. Billotet, jésuite franc-comtois, tué par les Druses à Zahlé, dans les massacres de Syrie, au mois de juillet 1860.

2. Le P. Rousseau, né dans la même province, religieux de la même compagnie, en résidence à Saïda.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MADELEINE [1].

Et domus impleta est ex odore unguenti.

La maison tout entière a été remplie par la douceur de ce parfum. (*Joann.*, XII, 3.)

Le divin Sauveur, qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous les malheureux, a donné dans son Évangile un rôle et une place aux femmes de toutes les conditions. Elles s'empressaient autour de lui et se rangeaient parmi ses disciples. Leur cœur était ému, leur imagination frappée de sa vie, de ses préceptes, de ses miracles, de son langage. Il leur inspirait un tendre respect et une admiration confiante. La Samaritaine l'écoute avidemment sans le connaître; la Chananéenne vient lui demander timidement la guérison de sa fille ; la femme adultère, amenée en sa présence par ceux qui veulent la lapider selon la loi de Moïse, reste immobile devant lui quand ses accusateurs se sont éloignés, et attend en silence ce qu'il

1. Prononcé dans l'église paroissiale de Sainte-Madeleine, à Besançon.

va lui dire. Marthe le reçoit, le traite et s'empresse de le servir. Mais il est, parmi ces femmes, un nom plus saint et plus illustre encore : c'est celui de Marie-Madeleine, c'est celui de votre patronne.

J'ai entrepris d'en retracer la vie dans un rapide panégyrique. Vous y verrez, comme en abrégé, l'histoire la plus complète de la femme régénérée par le christianisme.

Modèle de pénitence, Madeleine est proposée comme un encouragement aux plus grands pécheurs.

Modèle de prière et de vie intérieure, Madeleine est offerte en exemple aux plus grands saints.

Modèle de zèle et de courage, Madeleine devient le hérant du collége apostolique.

En trois mots : Madeleine est la première pénitente, la première sainte, le premier apôtre.

Type touchant et sublime, que Jésus a pétri et façonné de ses mains dans la boue de la nature la plus corrompue, pour faire voir ce qu'il peut faire des hommes et jusqu'où peut aller la pénitence qu'il accueille, la sainteté qu'il inspire, le zèle qu'il enflamme. Telles sont les trois sortes de parfums qui s'échappent des mains de Madeleine et qui rempliront jusqu'à la fin des temps l'univers tout entier : *Et domus impleta est ex odore unguenti.*

I. Les regards de Jésus étaient tombés, dès le commencement de sa vie publique, sur une famille choisie entre toutes pour faire éclater sa puissance et révéler sa bonté. C'étaient un frère et deux sœurs, dont les noms sont aujourd'hui répétés et célébrés partout : Lazare, à qui Jésus ne donnait jamais d'autre nom que

celui d'ami ; Marthe, diligente et empressée auprès du Sauveur, et Madeleine, indigne d'abord d'une telle famille à cause de ses désordres.

Je ne vous peindrai point les désordres de Madeleine, l'Évangile se borne à l'appeler la femme pécheressse, et les commentateurs la représentent comme une épouse répudiée par son mari, dont la naissance était illustre, la beauté frappante, la chute profonde et les scandales connus de toute la contrée. Jésus, dans une première entrevue, l'avait délivrée de la puissance des esprits ténébreux, en chassant les sept démons qui la tourmentaient. A partir de ce moment, Madeleine n'est plus la même. Elle abandonne sa patrie, théâtre de ses péchés ; son cœur tout entier était à son Sauveur ; elle le cherche, elle apprend qu'il vient d'entrer à Capharnaüm, dans la maison de Simon le Pharisien.

Jésus, qui haïssait les vices des pharisiens, mais non pas leurs personnes, avait accepté le dîner de Simon. Pendant ce festin, Madeleine entra dans la salle, portant un vase d'albâtre qui contenait une liqueur odoriférante. A la vue des convives, elle se prosterne derrière Jésus, lui baise les pieds en pleurant, y verse ses parfums mêlés de ses larmes et les essuie de ses cheveux. Elle voulait par là témoigner à Jésus qu'elle lui était entièrement soumise et qu'elle se consacrait à son service. C'était en effet un signe de servitude chez les anciens, de laver les pieds de leurs maîtres. Mais Madeleine va plus loin. Accablée par le souvenir et le remords de ses fautes, elle se découvre la tête et laisse tomber ses cheveux, malgré l'opprobre attaché à cette action, qui ne convenait qu'au grand deuil et à la

grande douleur. Oh ! que ce deuil est légitime et que cette douleur est véritable ! Tombez, cheveux coupables dont elle s'est trop servie pour attirer les regards et captiver les cœurs ! Madeleine veut goûter en quelque sorte la honte et l'opprobre dans les objets mêmes où elle a goûté les faux charmes du péché.

Cependant, le pharisien, voyant l'action de Madeleine, s'étonnait que Jésus la souffrit. Il pensait en son esprit : *S'il était prophète, il saurait quelle est cette femme et combien elle est pécheresse.* Jésus voulut montrer au pharisien qu'il connaissait Madeleine aussi bien que lui, et qu'il ne le connaissait pas moins lui-même. *Simon*, lui dit-il en pénétrant sa pensée, *j'ai quelque chose à te dire. — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante seulement ; et comme ils ne pouvaient le payer ni l'un ni l'autre, il leur remit à tous deux leur dette. Dis-moi, maintenant, lequel des deux l'aimera davantage. — Suivant moi, c'est celui à qui il a le plus remis. — Tu juges bien,* repris Jésus. Puis, se tournant vers la pécheresse, mais continuant de parler au pharisien : *Vois-tu cette femme? Je suis venu dans ta maison, et tu ne m'a point donné d'eau pour me laver les pieds ; cette femme au contraire les a arrosés de ses larmes. Tu ne m'a point donné de baiser ; cette femme, au contraire, n'a point cessé de me baiser les pieds depuis qu'elle est entrée. Tu n'as point répandu d'huile sur ma tête; cette femme, au contraire, a répandu sur mes pieds tout son parfum. C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce*

qu'elle a beaucoup aimé. Celui-là aime moins à qui il est moins remis[1].

Voilà, mes frères, le premier parfum de Madeleine, le parfum de la pénitence, plus précieux encore que celui de l'innocence et de la vertu. Ce parfum, accepté par Jésus, est devenu la bonne odeur de Jésus lui-même. Madeleine est la première pénitente du Sauveur. Elle a la vraie foi, comme disent les Pères, en venant le trouver sans honte et sans détour. Elle lui demande la vraie guérison, celle du péché, qui est la plaie mortelle de son âme. Elle offre la vraie satisfaction, celle des larmes. Elle paie le vrai tribut, celui de l'amour. Jésus lui décerne une gloire qu'il n'a donnée à aucune autre : *Elle a beaucoup aimé*. Parole profonde que la terre n'avait jamais entendue, et qui a éclairé, remué, entraîné plus de cœurs que toutes les lumières de la raison, tous les livres de la sagesse, toutes les contraintes de la loi. Parole divine, qui atteste le regard scrutateur de Celui qui voit tout, pour qui le cœur n'a rien de secret et à qui seul il est permis d'absoudre le cœur d'un seul mot, parce que seul il peut le mesurer d'un coup d'œil dans toute sa profondeur.

Jésus disait donc à la grande pécheresse devenue la grande pénitente : *Tes péchés te sont remis*. Mais à ce mot, les pharisiens murmurent et se récrient. *Quel est-il donc, celui qui remet ainsi les péchés?* Oh! voilà bien le monde avec son infâme indulgence et son implacable rigueur. Le monde, tantôt ne permet pas que l'on condamne le péché, tantôt il se scandalise que l'on pardonne au pécheur. Dans le premier cas, il

1. *Luc.*, VII, 1-42.

écoute la chair corrompue, dans le second, il suit l'esprit étroit, égoïste, rétréci et plein d'orgueil. Dieu seul voit le repentir, Dieu pardonne, Dieu purifie.

Sans répondre davantage aux pharisiens, Jésus dit donc à Madeleine : « Ta foi t'a sauvée : vas en paix. » Il n'ajoute point ce qu'il a dit au paralytique, ce qu'il dira plus tard à la femme adultère : « Ne péchez plus. » Madeleine aime Jésus. Tout est dit, tout est pardonné. Voilà la première gloire de Madeleine.

II. Ne soyez pas surpris qu'une âme si pénitente devienne aussitôt une âme contemplative. Le regard de Jésus avait pénétré et agrandi le cœur de Madeleine. Du foyer de l'éternelle lumière et de l'éternel amour il était tombé sur ce cœur une étincelle qui avait tout purifié, tout animé, tout illuminé. Elle ne marche plus, elle court, elle vole, non pas seulement dans la voie des commandements, mais dans les pratiques de la perfection. On la voit tantôt enfermée dans sa maison de Béthanie; tantôt à la suite du divin Maître, mais toujours occupée de lui plaire et de justifier sa parole : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Lazare, son frère, tomba gravement malade; elle se joignit a Marthe pour envoyer chercher Jésus. Lazare mourut, elle l'ensevelit et se retira ensuite dans sa demeure pour attendre avec le silence de la résignation la visite du bon Maître. Quand Jésus, revenant du fond de la Galilée, approcha du bourg de Béthanie, ce fut Marthe qui se précipita la première aux pieds du Sauveur, tandis que sa sœur, demeurée dans l'intérieur de la maison, gardait une austère solitude.

Marthe implora Jésus la première ; puis, craignant de n'avoir rien obtenu et voulant toucher davantage le cœur de leur divin ami, elle vint chercher Marie, et ce furent les prières de la pécheresse régénérée qui, jointes à celles de l'innocence, déterminèrent le Seigneur à se rendre au tombeau de Lazare et à rappeler à la vie cette victime sur laquelle il versa de si précieuses larmes.

Ainsi, Jésus, qui avait paru résister aux prières de Marthe, céda dès que Madeleine eut prié à son tour. Voilà le privilége de la pénitence que le Seigneur agrée ; voilà ce qu'il accorde au cœur à qui il a beaucoup remis, parce que ce cœur a beaucoup aimé.

Ces préférences éclatantes continuent à se manifester. Quelques jours après la résurrection de Lazare, Jésus revint à Béthanie. Marthe le servit à table, Lazare était l'un des convives, et Madeleine, se tenant, comme auparavant, dans une paix profonde aux pieds du Sauveur, les embaumait et les baisait encore. Mais ce n'est plus la pécheresse, c'est la sainte. Elle ne doute plus de son pardon, elle en a l'assurance. Elle ne se borne pas a verser des parfums sur les pieds de Jésus, elle brise le vase et elle répand sur la tête du Sauveur ce qui restait de la précieuse liqueur.

Oui, Madeleine, sois plus confiante et plus hardie, rien ne t'arrachera désormais de ce poste d'honneur que tu possèdes aux pieds de Jésus. Qu'importent les contradictions et les reproches qu'excite ta conduite ? Marthe vient se plaindre : *Ma sœur*, dit-elle à Jésus, *me laisse vous servir seule.* Mais Jésus répond à Marthe : *Marie a choisi la meilleure part, et cette part ne lui sera point ôtée.* C'est la justification de

toutes les âmes qui habitent le cloître et pour qui l'ignorance réclame une part dans les sollicitudes de ce monde. Judas, l'un des douze, élève aigrement la voix : *On aurait pu vendre ce parfum, en tirer trois cents deniers et les donner aux pauvres.* C'est la banale réclamation du monde contre les prétendues prodigalités que nous faisons dans nos églises, et l'oisiveté imaginaire de nos couvents. Prenez-y garde, car l'Évangile ajoute, après avoir cité ce trait, *que Judas se souciait fort peu des pauvres.* Mais plusieurs disciples donnèrent dans le piége et se mirent à murmurer ; ainsi murmurent encore aujourd'hui tant de chrétiens mal avisés, qui jugent Dieu, la religion, l'Église, la vie contemplative, avec les préjugés de l'impiété et qui s'indignent à tout propos contre les envahissements du cloître. Ah! souvenez-vous des paroles par lesquelles Jésus leur commande de ne pas contrister Madeleine: *Ne faites pas de peine à cette femme, car elle a fait une bonne œuvre envers moi. En répandant ce parfum sur mes pieds, elle a voulu d'avance honorer ma sépulture.* Puis il ajouta avec un ton solennel : *Je vous le dis en vérité, partout où cet Évangile sera prêché, et il le sera dans tout l'univers, on dira ce que cette femme a fait en mémoire d'elle.*

O prophétie ! ô bonté ! ô divine vengeance promise à la sainteté méconnue! Non, il n'y a pas dans l'Évangile une page plus attendrissante ni plus profonde. Jésus va mourir, il annonce lui-même sa mort, il en parle avec une tranquillité suprême et une certitude

1. *Matth.*, XXVI, 10-13.

absolue, et il est sûr de deux choses ! lui, cet homme qui va être livré aux Juifs et attaché sur une croix, il est sûr que l'univers entier l'adorera. Et il y a de cela dix-huit siècles, et vous n'êtes ici et je ne vous parle, et vous ne m'écoutez, qu'en vertu de cette parole qui ne pouvait se tromper. Mais cette adoration de l'univers me touche bien moins encore que la divine vengeance promise à la sainteté méconnue et outragée dans la personne de Madeleine. Entendez-là bien, cette prodigalité qu'elle vient de faire, cet acte de pieuse folie, comme en font les saints, sera célébré dans tout l'univers, en mémoire d'elle. Ah ! quelle tendresse ! quelle rencontre de la miséricorde divine et de la faiblesse humaine ! Quelle adorable attention pour cette pauvre pécheresse, devenue un modèle d'extase et de charité.

Quand il prononçait cette parole, notre Besançon était déjà une vieille cité, assise au penchant de la montagne ; mais ces quartiers que vous habitez offraient le spectacle d'une vaste et sanglante arène, où des milliers d'esclaves venaient mourir pour le plaisir de quelques païens engraissés de leur substance et avides de leur sang. Eh bien ! ces arènes ont disparu, il n'en reste que le nom, et c'est la pécheresse de Jérusalem qui est devenue la patronne de cette nouvelle ville régénérée par le christianisme ; c'est son image que nous saluons au fond de ce riche et noble sanctuaire ; c'est en son honneur que les siècles se sont épuisés pour restaurer et embellir cette basilique, et si vous êtes ici, si je vous prêche, si la joie de cette fête est grande au milieu de vous, c'est en vertu de cette parole qui a promis à Madeleine la reconnais-

sance de l'univers. *Ce qu'elle a fait sera célébré à jamais, en mémoire d'elle.*

Paris n'existait point encore, mais Jésus le voyait déjà dans toute sa corruption et dans toute sa grandeur. Il voyait Napoléon entrer, comme un autre Alexandre, dans cette autre Babylonne, et y jeter les fondements d'un temple qu'il voulait dédier à la gloire pour y suspendre les dépouilles des nations vaincues. Napoléon ne s'est trompé qu'à demi. Ce temple sera, en effet, dédié à la gloire, mais ce n'est pas à la gloire de ces armes que le conquérant avait promenées dans tout l'univers, c'est à la gloire plus réelle et plus durable de la sainteté que Jésus a prédite, c'est à la gloire de Madeleine. Allez voir ce vaste édifice, il est achevé, mais c'est l'histoire de Madeleine et non celle de Napoléon que vous lirez sur le frontispice. Là comme ici, on chante aujourd'hui la gloire de la pécheresse convertie, de la vie contemplative, de l'amour parfait, de la sainteté. Madeleine est bénie, vénérée, célébrée, par toute la terre. Toute la terre est remplie du parfum de sa vertu.

III. Ce n'est pas tout. De même que la pécheresse est devenue une sainte, la sainte va devenir un apôtre. Après le parfum de la pénitence qu'elle a répandu à Capharnaüm, après le parfum de la sainteté qu'elle a versé à Béthanie, voici une autre vertu sous la même image ; voici encore un parfum dans un aütre vase, c'est le parfum du saint sépulcre, c'est le courage de l'apostolat.

Ce n'était pas sans raison que Jésus avait promis tant de gloire à Madeleine, il connaissait son noble cœur. Montez au Calvaire, vous la verrez debout, au

pied de la croix, à côté de Marie et de Jean. La Vierge très-pure et le disciple bien-aimé sont là, dans la douce et sainte intrépidité d'une pureté sans tache; Madeleine représente la vaillance généreuse, entraînante, sublime, d'une âme régénérée. Quand le sacrifice est consommé, Madeleine commence un nouveau rôle. Des disciples s'approchèrent et on détacha la victime de l'instrument de son supplice. Si l'on en croit la tradition, Nicodème détacha les clous, Joseph soutenait le corps, Jean et Madeleine pleuraient ensemble. Avant qu'on l'ensevelit, Madeleine baisa encore une fois ces pieds divins qu'elle avait arrosés de ses pleurs. Jean posa encore une fois sa tête sur cette poitrine qui l'avait déjà reçue et où il avait trouvé tant d'intelligence et de foi. Puis le sépulcre se referma sur la sainte victime, et Madeleine, forcée de rentrer à Jésusalem pour y passer dans le repos la fête du sabbat, se proposa de retourner au tombeau le dimanche, dès la première lueur de l'aurore.

Quelle activité dans ses démarches! quel empressement à devancer le jour! quel zèle pour embaumer le corps du Sauveur! Je la vois avec Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, mère de Jean. Elles portent toutes trois des aromates et des parfums, et elles s'entretiennent des difficultés de leur entreprise. Le sépulcre est fermé, le sceau de l'État est apposé à l'entrée, une pierre énorme en ferme la porte : *Qui d'entre nous,* se disent-elles, *pourra soulever cette pierre qui ferme le sépulcre?* Mais ce n'est pas de la défiance, ce n'est qu'une légitime et pieuse inquiétude. Elles poursuivent leur route, puis Madeleine, les trouvant trop lentes encore au gré de son amour, arrive la

première au tombeau. O prodige ! La pierre est renversée, le sceau de l'État est rompu, les gardes sont en fuite, Jésus est ressuscité. Madeleine ne s'arrête point, car son apostolat commence, et elle vient en toute hâte avertir Pierre et Jean. *Ils ont enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* Puis elle revient avec eux et ne peut se résoudre à quitter la sépulcre. Elle y reste seule et se met à pleurer. Oui, reste, Madeleine, car c'est à toi qu'il appartient de le retrouver la première et d'annoncer la première au monde un Dieu ressuscité. Bientôt elle se penche comme pour regarder dans le tombeau et s'assurer que son maître n'y était plus. Elle voit alors deux anges assis où avait été posé le corps du Seigneur, l'un à la tête, l'autre aux pieds. L'un deux l'interpelle: *Femme, pourquoi pleures-tu* ? Madeleine, sans le regarder, sans s'étonner de l'apparition, s'écrie, en ne songeant qu'à son maître : *Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.* Puis, se retournant, elle voit Jésus qu'elle ne reconnaît point et qu'elle prend pour le jardinier: *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai !* Quelle entreprise ! quel zèle ! quelle vaillance ! quel amour ! Cette pauvre femme demande ce corps et veut l'emporter dans ses bras. Mais Jésus, l'interpellant d'une voix bien connue : *Marie !* A ce mot ses yeux s'ouvrent. *Mon Maître !* s'écrie-t-elle, et elle se jette à ses pieds et elle les tient étroitement embrassés. *Va trouver mes frères,* continue Jésus, *et porte-leur ces paroles : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu*[1].

1. *Joann.*, xx, 18-17.

Ainsi la mission est authentique, certaine, pressante. Mad eleine est la première qui eut le bonheur de voir Jésus ressuscité ; Madeleine a reçu l'ordre d'annoncer ce miracle aux apôtres ; Madeleine est dans le monde entier la messagère de la bonne nouvelle. Venez, Pierre et Jacques ; venez, Thomas; apôtres et disciples, venez chacun à votre tour, c'est un pécheur pénitent, c'est le bon larron qui vous a précédé dans le ciel; c'est une pécheresse autrefois possédée par sept démons qui vous précédera dans le monde et qui prend aujourd'hui l'initiative du zèle, du courage et de l'apostolat. O parfum précieux apporté pour ensevelir Jésus, voilà donc à quoi tu devais servir ! Brise-toi, urne sacrée, te voilà répandue dans l'univers entier : ce n'est plus le parfum du tombeau, c'est la vie, c'est la résurrection, c'est la gloire !

Mais là ne se borna pas l'apostolat de sainte Madeleine. Elle quitta l'Orient avec son frère et sa sœur, et, poussée par une inspiration divine, elle aborda aux rives de la Provence. Saint Trophime et saint Maximin s'étaient faits les compagnons de leur voyage. Ces cinq créatures choisis se partagèrent les travaux du zèle dans le midi des Gaules.Saint-Lazare fonda l'Église de Marseille, dont il fut le premier évêque : saint Trophime, l'Eglise d'Arles; saint Maximin, l'Église d'Aix. Marthe, active, généreuse, saintement inquiète du salut des âmes, allait des uns aux autres, se faisant apôtre le long de sa route, et prêchant son Maître; elle convertit la ville de Tarascon. Quant à Madeleine , quoique son âme eût déjà été purifiée dans les humbles et brûlantes larmes versées au pied de Jésus, elle se réfugia, pour pleurer encore et pour

pleurer toujours, dans les rochers de la Sainte-Baume

Représentez-vous une sombre forêt que la hache n'a pas encore touchée, à peine sillonnée de quelques sentiers scabreux, et si sauvage encore qu'elle semble conserver, même aujourd'hui, l'aspect d'une primitive solitude. Elle couvre l'entrée d'une grotte profonde, et laisse entrevoir un rocher aigu, dont la pointe s'avance du côté de la mer. C'est là que Madeleine ensevelit son nom, sa douleur et ses larmes. C'est là qu'elle prie, qu'elle pleure, qu'elle médite pendant trente ans ces immortelles paroles: *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* La tradition nous la représente se nourrissant d'herbes sauvages et de racines amères, buvant l'eau qui coule dans cette grotte et qui sort toute vive de la pierre, quittant sept fois par jour ce lieu retiré et venant prier sept fois sur la cime de la montagne.

Oh ! qu'elle était belle et touchante, cette femme bénie, quand, agenouillée sur le sommet le plus voisin du ciel, elle regardait la Méditerrannée se dérouler à ses pieds et qu'elle repassait dans son âme tous les souvenirs chers à son cœur. Il me semble que vous me demandez alors: Pourquoi a-t-elle quitté sa maison de Béthanie, où elle a tant de fois reçu le Sauveur et où elle s'est tenue à ses pieds? ce mont des Oliviers où elle avait vu la nuée le ravir à la terre? ce tombeau d'où son frère était sorti? ces lieux qui lui rappelaient Jésus-Christ et toutes les paroles qu'il lui avait adressées, depuis le parfum qu'elle a versé sur ses pieds jusqu'à cette interpellation du jardin: *Marie !* Pourquoi cet exil ? Pourquoi cette résidence sur une terre inconnue et lointaine ? Pourquoi ? pourquoi ? Ah !

la réponse est dans l'Évangile : *c'est qu'elle a beaucoup aimé* ; c'est qu'elle est apôtre.

Elle est apôtre, et voilà pourquoi elle est venue de si loin pour nous donner ses pleurs, nous laisser son tombeau, et faire la France dépositaire de ses restes sacrés. Son apostolat n'a point été de prêcher, mais de pleurer, de prier, de convertir par son exemple. Non, il n'y a point de nation à qui il convenait mieux qu'à la France d'accueillir cette sainte, de lui donner asile, de recevoir son dernier soupir et de méditer sur les paroles tombées des lèvres de Jésus-Christ : *Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Vous le voyez, mes frères, par ce touchant et noble exemple, la grande merveille du christianisme, c'est le pardon. Il a suffi d'un rayon tombé de l'éternelle bonté dans l'âme de Madeleine pour transformer la pécheresse en pénitente, la pénitente en sainte, la sainte en apôtre. Alliance adorable de la bonté divine et de la faiblesse humaine, soyez bénie ! Parfums du repentir, de l'extase et de l'apostolat, exhalez-vous encore et faites-nous sentir tout ce qu'il y a dans la religion de grand, de consolant, de divin.

C'est pour cette paroisse que je vous implore surtout, ô Madeleine. Donnez au pasteur la joie qu'on éprouve à rapporter la brebis perdue ; donnez aux brebis qui s'égarent la joie de rentrer au bercail. Que les cœurs des prodigues se laissent attendrir à votre école ; mettez des larmes dans leurs yeux, des remords dans leur cœur, une lumière vive et pénétrante au fond de leur esprit. Que les cœurs vraiment purs se montrent doux et compatissants à ceux qui reviennent, en se rappelant

que la vertu reconquise est plus méritoire encore que la vertu conservée. Enfin, que sainte Madeleine dis un jour de chacun de nous ce que Jésus a dit d'elle-même : *Elle a beaucoup aimé.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CÉCILE.

Adducentur regi virgines post eam ; afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum regis.

Des vierges la suivront, pleines d'allégresse et de joie, et elle les présentera dans le temple du roi. (*Ps.* XLIV. 15.)

David a publié d'avance les magnifiques triomphes de Marie, en montrant le cortége avec lequel elle se présente dans les cieux. Ce n'est plus la femme pécheresse, dans la magnanimité de sa pénitence, qui apparaît à nos regards ; c'est la Vierge de la nouvelle loi, dans toute l'intégrité de son chaste amour. Au lieu des larmes du repentir, la joie, l'allégresse, le bonheur. Après Madeleine, voici Cécile. C'est encore un apôtre, mais par une autre destinée, qui entre dans les plans de la miséricorde divine, cet apôtre offrira la vertu sous un autre aspect et touchera les cœurs par d'autres exemples. Cécile a deux palmes dans les mains: celle de la virginité et celle du martyre. Arrêtons-nous devant cette noble et radieuse figure, et essayons de la peindre avec les couleurs que nous fournissent les traditions les plus autorisées.

I. Saint Ambroise, dans son livre admirable sur la virginité, déclare que depuis que la Vierge Marie est devenue mère de Jésus-Christ, les vierges ne sont plus stériles. A l'exemple des prêtres, qui produisent le Fils de Dieu sur nos autels par une simple parole, elles enfantent par leurs discours les âmes à l'Église ; plus heureuses que les mères de la terre, elles ont autant d'héritiers qu'elles font de conversions ; elles se réjouissent de la naissance de leurs enfants et ne s'affligent point de leur mort, parce qu'elles les engendrent pour l'éternité : *Partus virginis fœtus labiorum ; nescit funera, novit hæredes, omnes pro liberis habet.*

Ce miracle de l'enfantement virginal ne fut nulle part plus sensible que dans la vie de sainte Cécile. Écoutez-en les principaux traits, et vous verrez comment la grâce de la virginité transforme la faiblesse en puissance, la modestie en autorité, le sexe le plus délicat et le plus fragile en un levier puissant qui remue les âmes, les élève au-dessus d'elles-mêmes et les conquiert à la vérité et à la vertu. Voici la vierge des premiers siècles dans toute sa pureté et dans toute sa grandeur ; voici l'un des instruments les plus merveilleux de la conversion de la noblesse romaine, et de l'univers tout entier.

Cécile avait vu le jour dans Rome au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, dans une maison comblée, de toute antiquité, des priviléges les plus enviés du patriciat. Les monuments publics, es arcs de triomphe, les monnaies, les tombeaux, tout dans la ville éternelle parlait de la gloire des Cécilius ; depuis les Tarquins jusqu'aux Césars, toutes les familles s'étaient honorées de leur alliance ; et la

voie Appienne reproduisait à chaque pas, dans les innombrables sépultures dont elle était bordée, le nom, les titres, les cendres d'une race qui durait depuis dix siècles.

Cette race n'avait plus qu'un rejeton, et ce rejeton était une fille parée de tous les charmes de la beauté et de tous les dons de l'intelligence. Le père et la mère de Cécile étaient restés dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais leur tendresse n'avait pas contrarié les inclinations naissantes de leur enfant, et dans une demeure opulente, au milieu des trophées de ses ancêtres, ils l'avaient laissée, dès le plus bas âge s'initier aux mystères du christianisme. La prière, le jeune, la charité, faisaient sa joie et partageaient son temps. Elle fréquentait les cryptes des martyrs et animait par les charmes de sa voix les solennités des catacombes. Tout entière au divin Maître à qui elle s'était donnée sans partage et sans retour, elle vivait au fond de son cœur dans cette compagnie mystérieuse, et ses entretiens avec lui ne cessaient ni pendant la nuit ni pendant le jour. Ravie par la beauté de sa parole intérieure, elle le cherchait à tout heure dans les saints oracles ; le livre des évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine ; elle recevait de ce contact une vertu qui l'élevait au-dessus de la faible nature, et la vertu des paroles qui sont esprit et vie se communiquait à elle.

Ainsi croissait, sous le règne d'Alexandre-Sévère et sous le pontificat de saint Urbain, cette fleur si fraîche et si pure au milieu des épines de la gentilité. La main de l'époux céleste pouvait seule prétendre à la cueillir, dans les extases du divin commerce qu'il entretenait

avec elle, il lui inspira un amour vraiment digne de lui. Saint Urbain avait pénétré les secrets desseins de Jésus-Christ sur cette âme choisie. Ravi des merveilles que la grâce d'en haut opérait en elle, il reposait avec une douce complaisance ses regards attendris sur ce trésor de fidélité, de zèle et d'amour, et quand la persécution l'obligeait à fuir, il lui adressait des messages pour se recommander à ses prières, comme un père à la fille chérie dont il est séparé. Cette circonstance avait privé Cécile de l'honneur de recevoir des mains du pontife le voile sacré que les vierges chrétiennes commençaient à porter dans Rome ; mais elle n'en accomplit pas moins au fond de son cœur le sacrifice qui vouait à Dieu sa virginité. Cécile jura au pied des autels qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Quel serment, mes frères ! Sa famille est idolâtre, le pape se cache, l'empereur va sévir contre les chrétiens. Au dehors et au dedans, tout est péril et séduction pour la jeune fille, dont l'âme est au ciel, mais dont les pieds foulent encore la terre. Ah ! rassurez-vous, l'époux qu'elle a choisi a pourvu depuis longtemps à la garde de sa fiancée. O prodige ! c'est une légion d'anges qui vient veiller sur elle et ranger autour de sa demeure ses escadrons invisibles. Jamais sainte n'a vu les anges plus intéressés à sa gloire ni plus empressés à son service. Il semble que ces purs esprits aient renoncé au ciel pour demeurer avec elle sur la terrre. Si elle dort, ils écartent de son front les songes trompeurs ; si elle s'enfonce dans les mystérieuses profondeurs des catacombes, ils en ouvrent devant elle les mille détours et les mille replis ; si elle rentre

dans son palais, ils la suivent et s'y enferment avec elle. O douce amitié! ô noble plaisir des vierges, que tu es bien acquis à celles qui combattent si vaillamment les combats de la chair! Inférieure à ces bienheureux en nature, Cécile leur est égale en pureté, mais supérieure en courage. Être un ange, c'est un pur bonheur ; le devenir, c'est une haute vertu. Vivre dans la chair contre les lois de la chair, c'est une vie qui tient plus du ciel que du monde. C'est un travail qui attire l'attention des esprits célestes, c'est une noble et sainte émulation qui les touche, qui les ravit, qui les attache, qui les remplit de zèle pour la perfection de la vierge, qui les constitue ses gardiens et qui les détermine à la suivre et à la protéger en toute rencontre.

Mais Cécile avait encore un autre titre à leur protection. Semblable aux anges, dont le principal exercice est de louer Dieu dans le ciel, elle avait fait de la musique et du chant sa principale occupation dans l'Église. Telle était sa pensée dominante qu'elle n'avait de mouvements que pour Dieu, qu'elle n'élevait la voix que pour le bénir, et qu'en touchant de sa main les instruments de l'harmonie, elle en tirait des sons jusque là inconnus aux hommes, écho lointain de la musique céleste à laquelle les anges l'avaient initiée. Quel accord touchant de toutes les facultés de son âme et de toutes les puissances de son corps! Les sentiments de son cœur, les paroles de sa bouche, les mouvements de sa main, tout chantait en elle, tout parlait sous ses doigts, du Christ et de l'Église. Oh! ne me vantez plus les merveilles d'Orphée et de Linus ; ne me citez plus ces poëtes fameux qui suspendaient le cours des fleuves, bâtissaient des villes au son de leur lyre et

allaient racheter aux enfers une épouse chérie. Fables antiques, symboles gracieux, éloquents mensonges, non, vous n'êtes rien auprès des victoires que Cécile va remporter et des conquêtes qu'elle va faire. Écoutez ce que peut la pureté d'une vierge.

Cécile était destinée par ses parents à une alliance honorable, et la fiancée du Christ avait été contrainte de recevoir un fiancé parmi les hommes. Deux frères, Valérien et Tiburce, brillaient alors dans la jeunesse romaine. Leur noblesse, leur beauté, les qualités de leur âme, les avaient fait distinguer entre tous les autres. Valérien fut choisi par les parents de Cécile, mais Tiburce, franchement dévoué à son frère, ne lui envia point ce bonheur, pensant qu'une telle union resserrerait encore entre eux les liens de l'amitié en associant à leur tendresse mutuelle la tendresse d'une épouse et d'une sœur.

Le jour du mariage approchait. La vierge chrétienne redouble de jeûnes, d'austérités, de prières. Sous les broderies d'or de sa robe somptueuse, elle porte un cilice qui meurtrit sa chair innocente, elle implore la miséricorde divine, elle appelle à son aide l'ange gardien de sa chasteté, elle attend, sans trouble et sans crainte, l'heureux effet de sa protection.

Cependant tout s'ébranle dans le palais de Cécilius ; la vierge est amenée à son jeune époux. Qu'elle était belle dans la parure nuptiale des patriciennes ! La foule qui se pressait autour d'elle applaudissait aux grâces de sa jeunesse et aux souvenirs de sa maison ; mais les anges, témoins invisibles de cette pompe toute païenne, la trouvaient plus belle encore et la menaient à un autre triomphe.

Déjà la vierge a pris place au festin des noces. Écoutez, peuple curieux, tout le palais retentit de l'épithalame qui célèbre l'union de Valérien et de Cécile, et un chœur de musiciens choisis fait éclater dans la salle le son harmonieux des instruments. Écoutez aussi, anges du ciel; Cécile chante ; mais sa mélodie s'unit à la vôtre. Elle redisait au Seigneur cette strophe du psalmiste, qu'elle adaptait à sa situation : « Que mon cœur, que mes sens demeurent toujours purs, ô mon Dieu, et que ma pudeur ne souffre point d'atteinte ! *Fiat cor meum immaculatum* ! »

Les chants ont cessé, le festin est fini. Cécile, demeurée seule, s'adresse à Valérien : « Jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier, mais jure que tu le garderas. » Valérien jure, et Cécile continue : « J'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur moi avec sollicitude : c'est le gardien de ma chasteté. Respecte-le, il t'aimera comme moi et te prodiguera ses faveurs. — Cet ange, où est-il, que je le voie ? » La vierge reprend : « Pour le voir, il faut croire au Dieu unique et véritable qui règne dans les cieux. Va, fais-toi chrétien. — Eh bien ! quel est celui qui me purifiera ? — Écoute : sors de la ville par la voie Appienne ; là, tu trouveras des pauvres, objet de ma sollicitude et de mes soins. Aborde-les et dis-leur : Cécile m'envoie vers vous afin que vous me conduisiez auprès d'Urbain ; j'ai un secret message à lui transmettre. »

Il va, plus ému que jamais, sous la garde des pauvres ; il trouve Urbain, il courbe la tête sous l'eau du baptême, et, tout couvert de la tunique blanche des néophytes, il revient sous la garde des anges. Valérien croit, ses yeux s'ouvrent : il voit Cécile en

prière et l'ange du Seigneur, aux ailes brillantes, au visage éclatant, tenant dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis : « Gardez ces couronnes, « dit-il en les offrant aux deux époux ; c'est du jardin « du ciel que je vous les apporte ; ces fleurs ne se fa- « nêront jamais et leur parfum sera toujours aussi « suave. Et toi, Valérien, que veux-tu ? dis-le moi. « Parce que tu as acquiescé au pudique désir de Cécile, « le Christ m'a envoyé vers toi pour recevoir et exau- « cer tes demandes. » Que pouvait souhaiter Valérien, sinon la conversion de Tiburce. L'ange la promet, et, déployant ses ailes, quitte aussitôt sa chaste compagne. Oh ! pars, messager céleste, ne crains plus rien pour la vertu de Cécile : Valérien est devenu pour elle un autre ange gardien ; c'est Joseph auprès de Marie, c'est la vertu auprès de l'innocence.

Voilà le premier miracle de la pureté virginale. Tiburce ressentira le second. Ce n'est point en vain que sa conversion a été promise à Valérien. A peine a-t-il abordé la demeure de ces chastes époux, qu'il apprend le doux mystère de leur pudique alliance et la religion que son frère a embrassée. Cécile commence à l'instruire à son tour. Empruntant tantôt la langue des philosophes, tantôt celle des prophètes, plus souvent encore l'onction persuasive des apôtres, elle disait avec un entraînement plein de grandeur et de charmes, les mystères de la foi chrétienne, la naissance, la vie, la passion et la mort du Sauveur, la grâce promise aux hommes de bonne volonté et la félicité qui les attend dans un royaume à venir. Le jeune païen comprend tout, ses larmes coulent, ses sanglots éclatent ; et deux jours à peine se sont écoulés depuis

ces noces dont l'approche avait causé tant d'alarmes à Cécile, que Tiburce embrasse la foi de Valérien, et que ces deux frères connaissent et adorent le même Dieu que leur sœur. Tant la virginité est féconde! tant ses fruits sont doux et glorieux !

Représentez-vous maintenant cette maison sainte toute remplie des grâces divines. Les néophytes, les pauvres, les catéchumènes, les affligés, en connaissent le chemin et en éprouvent la tendre compassion. Cécile domine tout par l'autorité de son caractère et par la mâle éloquence de sa parole. Ce n'est plus la vierge timide que ses parents livraient à un époux idolâtre ; c'est un soldat désormais armé pour toutes les luttes, prêt à tous les combats comme à tous les dévouements ; c'est un des plus fermes appuis de l'Église de Rome. Sa pureté lui a valu la grâce de l'apostolat ; son apostolat lui méritera bientôt la gloire du martyre.

II. C'était l'an 230 de notre ère. L'empereur Alexandre Sévère venait de quitter Rome à la tête d'une armée formidable pour reprendre la guerre contre les Perses, et il laissait, en son absence, le gouvernement de la ville aux mains du préfet Amalchius. De tous les hauts dignitaires de l'empire, aucun n'avait plus de haine pour la foi de Jésus-Christ. Ses violences s'étendirent d'abord sur le peuple, et par un raffinement de cruauté, après avoir torturé et déchiré les membres des pauvres et des malheureux, il avait ordonné de les laisser sans sépulture pour servir de pâture aux bêtes et d'exemple aux chrétiens. Cependant Valérien et Tiburce, bravant ces ordres cruels, rachetaient à prix d'or ces précieuses

dépouilles, les embaumaient de parfums et les portaient, avec une vénération pleine d'attendrissement, dans le vaste cimetière creusé sous la voie Appienne, auquel saint Calixte a laissé son nom. On les dénonce au préfet ; on les amène devant le magistrat. Tiburce lui répond avec l'impétueuse indignation d'une grande âme qui s'indigne, Valérien avec la gravité douce d'un cœur modeste qui ne tremble pas. Un geste peut les sauver. Amalchius fait apporter la coupe que l'on doit verser sur l'autel de Jupiter ; qu'ils y trempent seulement leurs lèvres, et cette action, à peine aperçue des assistants, suffira pour les affranchir de toute poursuite. Ils refusent, on les frappe de verges ; ils refusent encore, on les conduit en prison. Mais Cécile les devance et les encourage. Là, sous l'inspiration de sa parole, éclatent de nouveaux traits de la miséricorde divine. Maxime, qui garde les deux condamnés, ouvre les yeux à la foi ; les soldats qu'il a amenés sont à leur tour instruits, convertis, baptisés ; la prison devient un temple ; et les mains des prêtres se fatiguent à verser l'eau sainte sur les fronts qui se courbent devant eux. O nuit plus belle que le plus beau jour ! que de prières touchantes, que de tendres adieux, que de ravissants concerts tu as entendus. Cécile et Valérien, Tiburce et Maxime, prêtres et soldats, n'ont qu'une foi, qu'un cœur et qu'une langue pour louer et glorifier le même Dieu par le même Jésus-Christ.

Cependant la nuit avait achevé son cours, et l'aurore paraissait au ciel. Le silence succède aux cantiques, et le cœur demeure sans voix, mais non sans prières. Tout à coup Cécile se lève. « Partez, s'écrie-t-elle, soldats du Christ, revêtez-vous des armes de la lumière et allez

à la conquête de l'immortelle couronne. » A ce signal, chacun se lève et marche à la mort comme on eût marché à la victoire. Cécile les suit des yeux, et voit de loin le glaive se lever sur leur tête. Ils tombent, et elle n'a point reçu leur dernier soupir ; leur sang coule, et ce n'est pas sa main qui l'a recueilli. O vierge, où êtes-vous ? Avez-vous pris la fuite ? Et qu'est devenu votre courage ?

Il entrait dans les desseins de Dieu de laisser encore à Cécile quelques jours de vie pour achever ses conquêtes apostoliques. Sa naissance, sa beauté, la mort de son frère et de son époux, la profession ouverte qu'elle faisait du christianisme, tout contribuait à la designer à la vengeance d'Amalchius. De quoi ne se flatte pas l'audace de l'impie ? Le préfet se persuade que la vierge, instrument de tant de conversions, abjurera peut-être sa croyance et que son parjure rendra aux idoles leur lustre et leur crédit. Il envoie dans sa demeure des officiers et des magistrats pour lui proposer une apostasie. La vierge démêla aisément, à travers l'embarras de leurs paroles et de leur attitude, les secrètes dispositions de leur cœur, et, se mettant à prêcher son Dieu : « Je vous plains, s'écrie-t-elle, d'avoir à remplir une mission d'iniquité que vous déplorez au fond de votre âme. » Puis, elle s'aperçoit que leurs larmes coulent et elle redouble d'instances : « Ne me plaignez pas ; mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, c'est la renouveler. Je donne un peu de boue, et c'est de l'or que je vais recevoir ; j'offre une chose périssable, et je gagne en retour un bien immortel. » En prononçant ces mots, elle monte sur un socle de marbre qui se trouvait près d'elle, et

d'une voix inspirée : « Croyez-vous ce que je viens de vous dire ? — Oui, nous croyons que le Christ Fils de Dieu, qui possède une telle servante, est le Dieu véritable. — Allez donc, faites-vous instruire et recevez le saint baptême. »

Elle dit, et on la croit. Officiers et magistrats, chacun cède à sa parole, tout un quartier de Rome ressent l'ébranlement de la grâce divine, et plus de quatre cents personnes reçoivent l'eau de la régénération. C'en était trop pour l'autorité d'Amalchius. Il se reproche ses délais et il cite Cécile devant son tribunal. Venez la voir en face de l'homme qui a versé le sang de son époux et de son frère, et au milieu de ce prétoire où les images des faux dieux étalent leurs foudres impuissantes et leurs sacriléges nudités. Jamais la fiancée du Christ n'a paru plus imposante par l'ineffable modestie de sa contenance. Amalchius frémit à la vue d'une victime si douce et si fière, et, feignant de ne pas la reconnaître :

« Jeune fille, quel est ton nom ?

— Devant les hommes je m'appelle Cécile, devant Dieu chrétienne.

— D'où te vient cette assurance devant moi ?

— D'une conscience pure et d'une foi sincère.

— Ne sais-tu pas que nos maîtres, les invincibles empereurs, ont ordonné d'acquitter tous ceux qui nieraient qu'ils sont chrétiens et de punir tous ceux qui persisteraient à prendre ce titre ?

— La loi dont tu t'appuies prouve une seule chose : c'est que vous êtes cruels, puisque vous punissez en nous un simple titre, et nous innocents, puisque vous ne nous reprochez aucun autre crime.

— Finissons-en, nie simplement le nom de chrétienne, et tu te retireras en paix.

A cette proposition, un sourire de pitié paraît sur les lèvres de Cécile. « Quelle humiliante situation pour un magistrat ! Il veut que je renie le titre qui témoigne de mon innocence et que je me rende coupable d'un mensonge !

— Nie seulement que tu es chrétienne, et toute l'accusation est mise à néant.

— Non, l'accusation est mon triomphe et le supplice sera ma victoire.

— Malheureuse femme ! comment oses-tu me parler avec tant d'orgueil ?

— Autre chose est l'orgueil, autre chose est la fermeté.

— Laisse là cette audace et sacrifie aux dieux.

— Ces dieux, je les brave : c'est du bois, du marbre et de la pierre.

— J'ai méprisé en philosophe tes injures quand elles n'avaient que moi pour but ; mais l'injure contre les dieux, je ne la supporterai pas.

— Ah ! touche-les plutôt, ces vaines idoles, et tu sentiras ce qu'il en est. Elles s'usent dans leur oisiveté et sont incapables de se défendre des flammes et de t'en sauver toi-même. Seul le Christ peut sauver de la mort et délivrer du feu l'homme coupable. »

Ici le préfet se trouble, quitte son siége et ordonne que l'on reconduise Cécile en sa maison. Il la destine à la mort, mais il veut que l'exécution n'ait ni éclat ni tumulte. Il en coûtait au juge de verser en public un sang si illustre ; Néron laissait à ses victimes le choix du supplice ; Alexandre veut que la dernière des Cécilius meure avec distinction.

Il est donc résolu qu'on l'étouffera dans la vapeur embrasée d'un bain et que la mort viendra à elle sous les apparences d'un lourd sommeil. Précaution inutile ! inutile ménagement ! Cécile ne doit pas mourir de la mort des Sénèque et des Lucain ; Cécile doit verser son sang, Cecile doit tomber sous le glaive. Au milieu des vapeurs bouillantes de ce bain homicide, elle demeure calme, invulnérable, radieuse. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchissait les trois enfants dans la fournaise de Babylone, tempère pendant trois jours les ardeurs du feu ; la jeune vierge se joue avec les flammes comme Daniel avec les lions, et la mort, pour la frapper, attend un autre signal,

Au bruit de ce miracle, le préfet se résigne à employer le glaive. Un licteur entre ; il frappe, il redouble, il frappe encore ; mais après trois coups, Cécile, étendue par terre, baignée dans son sang, respire, parle et sourit toujours. Retire-toi, soldat, ta tâche est achevée. Et vous, peuples chrétiens, venez voir la dernière héritière des Cécilius aux prises avec la mort, et jugez si elle est digne de son nom et de ses ancêtres. Voici les pauvres qu'elle aimait et les néophytes auxquels sa parole avait ouvert le chemin de la vie. Ils s'agenouillent à ses pieds ; ils collent leurs lèvres respectueuses sur ses plaies, d'où s'exhale la bonne odeur du martyre ; ils recueillent dans des urnes le sang qui s'échappe de ses blessures mortelles ; ils lui prodiguent les marques de leur charité et les larmes de leur admiration.

Qu'attend-elle pour exhaler son dernier souffle, l'humble servante du Christ ? La couronne est suspendue sur sa tête, qu'elle lève la main, elle n'a qu'à la

saisir. Mais non, son agonie durera trois jours ; elle se dépouille de ses dernières parures, elle partage entre les pauvres les derniers restes de son patrimoine épuisé, et quand elle a tout donné, qu'attend-elle encore ? Regardez, la foule s'est écoulée, une porte s'ouvre avec un bruit discret, un vieillard entre dans la salle du bain. C'est Urbain, c'est le successeur de Pierre, c'est le vicaire de Jésus-Christ. A peine a-t-il jeté un regard sur sa fille bien aimée : « Père, s'écrie-t-elle, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours pour remettre entre les mains de votre béatitude mon dernier trésor. Ce trésor, ce sont les pauvres que je nourrissais et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi ma maison, faites-en un temple et consacrez-la au Seigneur. »

Ce furent ses dernières paroles. Déjà les cieux s'ouvrent, et une extrême défaillance annonce les approches du trépas. Ses bras s'affaissent l'un sur l'autre, et comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait à Jésus, l'objet divin de son unique amour, elle tourne vers la terre sa tête fendue par le glaive, ses genoux se réunissent, son corps se replie sur lui-même, et l'âme qui s'en détache lui commande jusqu'au dernier souffle l'humilité et la modestie.

Non, ce n'est pas trop des mains d'un pontife pour toucher ces restes précieux. Urbain, aidé du ministère des diacres, préside aux funérailles de Cécile. Qu'on respecte sa noble attitude ; qu'on ne touche ni aux vêtements de la vierge ni aux voiles dans lesquels on a recueilli le trésor de son sang ; qu'on la porte dans le cimetière de Saint-Calixte et que, pour honorer son

apostolat on place son cercueil auprès de celui des pontifes. Les Actes de son martyre sont l'entretien de toute la chrétienté, son nom est écrit en tête des dyptiques sacrés de l'Église, avec ceux d'Agnès et d'Anastasie, ces filles de Rome, d'Agathe, et de Lucie, ces filles de Catane et de Syracuse ; son éloge retentit dans la bouche des Ambroise, des Léon, des Grégoire le Grand ; l'Espagne et les Gaules disputent à l'Italie l'honneur de célébrer ses victoires, et la maison qu'elle a léguée à saint Urbain avant d'expirer, est devenue un des plus glorieux sanctuaires de Rome régénérée par le sang des martyrs.

Je vous invoque en finissant, ô sainte épouse de Jésus-Christ. Votre nom est resté populaire parmi les nations, et partout où la bouche d'un prêtre s'ouvre sur un autel, ce nom est prononcé chaque jour mille et mille fois avec autant de confiance que d'amour, dans l'action du plus sacré et du plus redoutable de nos mystères. Ah ! quand ce nom glorieux vient effleurer nos lèvres, purifiez-les encore, ô Cécile, et rendez-les dignes de prier, de prêcher, de bénir, de consacrer. Veillez, du sein de vos splendeurs, sur l'immortel honneur du sacerdoce ; montrez-nous vos palmes et vos couronnes ; rendez-nous la chasteté plus chère, fortifiez notre cœur contre les persécutions du monde ; assistez-nous sur notre couche funèbre, et, après avoir reçu notre âme dans vos bras, portez-la dans cet immortel séjour où il nous sera donné de comprendre, en vous voyant, et le prix de la virginité et la gloire du martyre.

PANÉGYRIQUE

DES SAINTS FERRÉOL ET FERJEUX.

APOTRES DE BESANÇON.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquàm mutant ab eo.

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons la vie que Dieu doit donner à ceux qui gardent leur foi.

(*Tob.*, II, 18.)

Par quelles paroles plus heureuses pourrais-je vous annoncer la fête que nous célébrons en ce jour et le sujet dont je viens vous entretenir ? Que de hautes pensées, que de sentiments généreux, que de souvenirs touchants sont attachés à la mémoire des saints Ferréol et Ferjeux, premiers apôtres de nos contrées! Comme il nous sied de nous appeler les enfants des saints et d'attendre fermement la vie éternelle qu'ils nous ont apportée avec le don inestimable de la foi ? En invoquant leur nom, vous rappelez par de solennelles actions de grâces, la ruine des idoles qui souillaient cette province, l'abolition de leur culte impur et barbare, l'heureux moment où vos ancêtres passèrent, avec toute lenr postérité, des ténèbres à la lumière, de la licence

des mœurs païennes à la pureté des vertus évangéliques, du joug ignominieux des démons à la douce et sainte liberté des enfants de Dieu. Ce n'est pas tout ; les mains qui plantèrent dans cette terre l'arbre sacré de la rédemption, n'ont pas cessé de le défendre et de l'affermir, du haut du ciel, contre les coups de la tempête, et si cette croix nous couvre et nous protége encore de son ombre divine, c'est à l'action de nos saints apôtres, tantôt plus secrète, tantôt plus visible, mais toujours efficace, que nous devons, après tant de siècles et d'orages, cet inestimable bienfait. Telles sont les merveilles dont je viens vous présenter le tableau ; c'est vous dire assez quel doit être le plan de ce discours. Apôtres et martyrs, Ferréol et Ferjeux nous ont apporté les dons de la foi ; vous l'apprendrez par les actes de leur vie. Intercesseurs puissants auprès de Dieu, Ferréol et Ferjeux ont conservé parmi nous les dons de la foi ; cette vérité ressortira des témoignages de l'histoire. En un mot, ils sont nos pères et nos sauveurs dans la vie spirituelle ; c'est à ce double titre qu'ils méritent nos hommages, notre reconnaissance et notre amour.

I. Un siècle et demi s'était écoulé depuis que le Fils de Dieu, élevé sur l'arbre de la croix, commençait, selon sa promesse, à attirer et à réunir autour de lui les hommes de toutes les croyances et de toutes les nations. La plume des sophistes et le glaive des bourreaux s'usaient en vain contre la chaire de saint Pierre ; déjà le sang de douze pontifes l'avait cimentée, saint Eleuthère venait d'y monter à son tour, et, du haut de ce roc inébranlable, ses regards paternels

suivaient, non sans une tendre inquiétude, les ouvriers évangéliques qui, répandus sur la surface du monde, disputaient avec l'aigle romaine de vitesse, d'audace et de succès. Un merveilleux spectacle fixa ses yeux sur ces fameuses provinces des Gaules qui s'étendent des bords du Rhin à ceux du Rhône, des pieds des Alpes aux plateaux du Jura et aux ballons des Vosges. Les portes de ces contrées, déjà forcées, par les premiers disciples des apôtres, s'ouvraient définitivement devant une légion de nouveaux missionnaires, qui venaient en prendre possession au nom de Jésus-Christ. O Lyonnaise, ô Séquanie, ô nations trop longtemps ensevelies dans les ombres de la mort, secouez la poussière des tombeaux, levez la tête et regardez à l'Orient. Voilà que la foi, pareille à l'astre du jour, se lève pour vous dans ce ciel lointain. Regardez et voyez comme des bords de l'Asie s'élance vers vos rivages cette nuée de jeunes apôtres. Plus rapides que des aigles, plus courageux que des lions, la noblesse de leur naissance spirituelle est au-dessus de tout éloge. Ils ont été enfantés à Jésus-Christ par l'illustre évêque de Smyrne, saint Polycarpe, qui a reçu lui-même les leçons de saint Jean. Irénée est à leur tête ; sa voix les instruit, son exemple les encourage et les anime. Parvenus aux bords du Rhône, ils s'arrêtent, et, semblables à des conquérants, ils mesurent des yeux le pays qu'ils viennent soumettre au joug du Seigneur. C'est à Lyon que nos héros se partagent le vaste champ du combat. Irénée choisit cette ville pour le théâtre de ses travaux ; d'autres se dirigent sur Vienne ; saint Thyrse et saint Andoche s'établissent sur les bords de l'Ain ; saint Bénigne devient l'apôtre

de Langres et de Dijon ; le prêtre Félix et les deux diacres Fortunat et Achillée sont envoyés à Valence ; enfin deux frères, Grecs d'origine et disciples de l'école d'Athènes, Ferréol et Ferjeux, prennent leur route vers le nord et entrent dans la Séquanie.

Rappelez-vous, M. F., ce qu'était alors le pays que nous habitons. Il tire son nom d'une race antique, fière et habile dans l'art de dompter les chevaux. D'un caractère hautin, mais franc, d'un esprit vif, mais crédule, d'une imagination ardente et mobile, les Séquanes tenaient dans les Gaules un des premiers rangs. César seul avait pu les soumettre, mais il leur avait imposé plus que les fers de la servitude, en leur apportant les dieux, les lois et les mœurs de l'ancienne Rome. Sous ce sceptre nouveau, Besançon n'eut rien à envier aux cités les plus magnifiques et les plus dépravées. Toutes les idoles obtinrent des autels dans cette ville hospitalière, l'Égyptien même y trouva ses divinités ridicules à côté de celles du Capitole, et par une conséquence inévitable, aux excès violents qu'autorisait déjà le culte ancien des druides, se joignirent bientôt les désordres du foyer domestique, la licence des jeux, la fureur des spectacles, fruits d'une idolâtrie plus savante et plus corrompue. Ainsi éprise de la superstition jusqu'à la folie, enivrée de la volupté jusqu'au délire, notre patrie opposait à la doctrine évangélique la ligue de toutes les passions et de toutes les erreurs que l'esprit et le cœur conjurés ensemble peuvent élever contre la vérité et contre la vertu.

Ce n'était pas la première fois que Jésus-Christ venait frapper à la porte de la Séquanie. Dès le milieu du siècle précédent, saint Lin, disciple de saint Pierre, y

avait jeté, comme en passant, dans la rapidité de sa course évangélique, les premières semences de la vraie religion. Besançon l'avait entendu, témoins son nom conservé dans nos litanies aussi bien que dans les monuments de l'Église universelle, le baptistère dans lequel il régénéra quelques âmes et auquel son nom est resté, enfin les colonnes bâties sur le mont Cœlius en l'honneur des faux dieux, qui s'écroulèrent en sa présence comme pour annoncer que les destinées de l'idôlatrie allaient finir. Mais saint Lin n'avait fait que passer en Séquanie, saint Pierre le rappela auprès de lui, mourut dans ses bras et le recommanda aux suffrages des prêtres et des fidèles, qui l'élevèrent, d'une voix unanime, sur le siége du prince des apôtres. Les persécutions qui se succédèrent si rapidement sous Néron, sous Domitien, sous Trajan, sous Marc-Aurèle, et qui firent des martyrs de presque tous les papes, les avaient empêchés jusque-là de reprendre l'œuvre interrompue de saint Lin. Il ne restait guère à Besançon qu'un vague souvenir de la croix, quand Ferréol et Ferjeux entreprirent de la prêcher et de l'établir.

Représentez-vous ces deux étrangers au commencement de leur apostolat. L'Asie Mineure les a vus naître ; Athènes a formé leur esprit ; le séjour qu'ils ont fait à Lyon les a familiarisés avec les mœurs, le langage et les lois des populations gallo-romaines. A tous les avantages d'une éducation distinguée ils joignent les qualités d'une âme que l'erreur et le vice n'ont jamais atteinte. Pleins de jeunesse, de force et de zèle, ils brillent dans le sanctuaire comme des pierres précieuses dont la pureté égale la splendeur.

Ferréol a reçu le caractère épiscopal ; Ferjeux, qui n'est que diacre, assiste son frère dans la célébration des saints mystères et s'occupe particulièrement du soin des pauvres et des veuves. Des mains consacrées, un ministère plein de douceur et de charité, la vérité qui éclaire les âmes, les exemples de vertu qui les persuadent et qui les entraînent, voilà les armes avec lesquelles ils viennent conquérir une terre chère aux idoles. Ils prédiront à ceux qui renonceront aux faux dieux, les injures, les tourments, la mort de Jésus crucifié ; ils n'attendent eux-mêmes que la croix pour récompense de leurs prédications et de leurs efforts ; la croix, qui paraît un scandale aux juifs, une folie aux gentils, une honte à l'univers entier, est leur unique appui. Mais, pourvu que la croix leur reste, ils se sentent assez riches, assez puissants, assez heureux : c'est la croix qui doit vaincre le monde.

Voyez les effets de cette admirable confiance : les deux apôtres entrent à Besançon, il y sont encore cachés et inconnus, et déjà la puissance du Dieu qui les envoie se trahit par des prodiges mystérieux. On interroge en vain les oracles du mensonge, les prêtres se troublent, les idoles chancèlent, des présages funestes apparaissent dans les entrailles des victimes ; je ne sais quelle vague rumeur se répand parmi la multitude : on croit que l'empire est menacé d'une ruine prochaine, parce que les dieux refusent l'encens des mortels.

Cependant Ferréol et Ferjeux annoncent la doctrine du salut. Leur maintien grave et modeste, leurs mœurs simples et douces, l'austérité de leur vie, l'éclat de leurs miracles, tout fortifie l'autorité de leurs

discours. On écoute, on s'étonne, on admire, et la grâce vient embellir et féconder leur éloquence. Des conversions nombreuses sont le fruit de leurs premiers travaux. Bientôt le nombre des fidèles qui s'accroît chaque jour ne leur permet plus de s'assembler dans les maisons de la ville ; ils cherchent un asile plus sûr pour abriter nos saints mystères contre les soupçons des païens.

Non loin des murs de Besançon, on voit une grotte profonde dont l'accès était autrefois défendu par des buissons et des rochers. Ce lieu devient la retraite de nos deux apôtres et le berceau de leur chrétienté naissante. Là, dans les loisirs de leur mission héroïque, Ferréol et Ferjeux répandent ensemble, aux pieds du Seigneur, leurs prières, leurs supplications et leurs larmes pour le salut de toute la contrée, et, les yeux tournés vers les montagnes saintes d'où ils attendent leur secours, ils en font descendre ces grâces fécondes qui doivent changer les cœurs et opérer des miracles. Là, se réunissent, à l'entrée de la nuit les premiers disciples dont ils ont reçu la foi ; l'amour qui les embrase éclate en soupirs ardents et en hymnes de reconnaissance, des sentiments unanimes de recueillement font de ces néophytes un seul cœur et une seule âme ; devenus comme étrangers au monde, ils n'ont plus d'actions de grâces que pour le baptême, ils ne forment plus de vœux que pour le martyre. Là, sur une simple pierre, s'offre par les mains de Ferréol le sacrifice de l'Agneau sans tache, et Ferjeux, élevé à la dignité de diacre, assiste son compagnon dans cet auguste ministère ; là, dès que la majesté du Très-Haut s'est voilée sous les apparences d'un pain qui n'est plus, tous les

membres de l'assemblée, également avides de cette manne divine, s'empressent autour du prêtre qui la distribue, et, non contents de s'en nourir eux-mêmes, ils en recueillent dans des voiles bénis jusqu'aux moindres parcelles pour les porter à leurs frères absents, avec les consolations d'une charité compatissante. Croissez dans l'ombre et le silence, troupeau faible et timide encore, le jour de la persécution n'est pas éloigné. J'entends les clameurs intéressées des ministres du paganisme; on commence à déserter leurs autels, leurs dieux sont tournés en ridicule, et, pour comble de scandale, la femme de Claudius, gouverneur de la province, passe pour avoir abjuré le culte de l'empire.

Que fera le gouverneur ? La persécution ordonnée par Sévère vient de finir ; peut-on invoquer encore les édits rendus par les empereurs, ou bien faut-il attendre des ordres nouveaux? Claude en réfère à Cornélius, général romain, qui, ayant été investi d'un commandement supérieur pour visiter les provinces lyonnaises, venait d'établir son tribunal à Valence. Qu'il aille prendre dans cette ville les ordres du proconsul, les apôtres de Besançon comme ceux de Valence ont été instruits par une voix extraordinaire des desseins que Dieu a sur eux. Félix avait vu cinq agneaux sans tache, aussi blancs que la neige, paître au milieu des roses et des lis, dans les jardins d'un paradis délicieux ; Ferréol, non moins favorisé du Ciel, a entrevu à son tour, dans une nuée lumineuse, cinq anges portant chacun dans leurs mains une couronne ornée de pierreries, et dans l'humble cabane où habite Félix aux portes de Valence, comme dans la grotte où se cache Ferréol

aux portes de Besançon, retentissent pendant la vision ces prophétiques et consolantes paroles : « Venez, disciples d'Irénée, joignez-vous à vos frères et recevez la récompense que le Seigneur vous a préparée. » C'est Félix, ce sont ces deux compagnons Fortunat et Achillée, qui cueillent les premiers ces palmes glorieuses ; mais Ferréol et Ferjeux ne tarderont pas à les suivre. Claudius rentre à Besançon plus irrité que jamais contre les deux étrangers qui prêchent la religion nouvelle. Il rapporte des ordres précis, trop bien d'accord avec ses propres sentiments pour que l'exécution en soit différée d'un seul jour. On cherche les apôtres, on les charge de chaînes, on les amène à son tribunal.

Pour rendre cet interrogatoire plus solennel, le gouverneur s'est entouré d'un nombreux cortége et d'un appareil imposant. Voilà d'un côté, l'autel des idoles et le trépied où l'encens fume en leur honneur ; et de l'autre les fouets, les ongles de fer, les chevalets, instruments de supplice affreux qu'on réserve à l'obstination et à l'impiété. Claude presse les deux confesseurs de sacrifier aux faux dieux, en leur offrant, s'ils consentent à le faire, les plus brillantes récompenses. Promesses, flatteries, menaces, tout est mis en usage, tout demeure inutile. Ferréol et Ferjeux ne répondent qu'en marquant leur front du signe de la croix. Puis Ferréol, prenant la parole : « Que votre argent périsse avec vous. Faites de nous ce qu'il vous plaira ; nous n'avons d'espoir et de confiance que dans le nom de Jésus-Christ. » Confus, indigné, furieux, le préfet ordonne qu'on saisisse les deux frères, qu'on les étende sur un chevalet et qu'on les fouette cruellement.

Mais le tyran sera encore une fois déçu. Dieu, dans sa miséricorde, rend les martyrs insensibles à la douleur ; une sérénité angélique brille sur leurs fronts, et le peuple frappé de ce spectacle, témoigne hautement l'admiration qu'il lui inspire; Claude en rougit, il veut gagner du temps, et les deux apôtres sont reconduits en prison.

Courage! vaillants soldats de Jésus-Christ, courage ! Encore trois jours et l'heure de votre triomphe sera venue. Que ce terme semble long à l'impatience des saints confesseurs ! Ils se consolent en relisant les lettres dans lesquelles les martyrs de Valence les entretenaient de leurs saintes visions et leur demandaient le secours de leurs prières. Ils s'affermissent en apprenant que ces généreux frères ont bravement soutenu le dernier combat et ils s'apprêtent eux-mêmes à suivre un si glorieux exemple. Claude en veut finir. Il ramène devant lui les deux athlètes du Seigneur, et, les interpellant encore une fois du haut de son tribunal, il les presse de sacrifier aux dieux de l'empire. « Je suis chrétien, » répond Ferréol ; Ferjeux répète les mêmes paroles : « Je suis chrétien. » A ces mots la colère du préfet ne connaît plus de bornes. Il fait signe au bourreau qui les étend sur le chevalet. On leur arrache la langue ; ô prodige ! ces bouches éloquentes continuent à parler. « Bienheureux, disaient-elles, ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. » On perce de trente alènes leurs pieds, leurs mains, leur poitrine, et ils bénissent les bourreaux qui les déchirent. D'énormes clous sont plantés dans leurs tempes ; et ils sourient sous ce diadème, aux meurtriers qui les

couronnent. Enfin leur tête tombe sous le glaive, ils priaient encore, leur prière s'achève dans les cieux.

Je vois ces illustres confesseurs prendre possession de leur héritage éternel. Irénée s'avance à leur rencontre et reçoit dans ses bras ses disciples chéris ; voici les martyrs de Valence qui les ont précédés de quelques jours. Leur cortége se grossit encore des apôtres de toutes les contrées ; les anges s'émeuvent à leur aspect ; Jésus-Christ les reconnaît au sang qui découle de leurs plaies et les présente à son Père ; un trône s'élève sous leurs pieds : ils règnent, ils jouissent, ils sont heureux. Mais leur mission n'est pas achevée parmi nous. Quoique séparés des enfants qu'ils ont engendrés à Jésus-Christ, ils s'associent encore à leurs destinées et tiennent leurs regards fixés sur eux. Nous venons de voir comment ils nous ont donné la foi, je vais vous montrer comment ils l'ont répandue par leur esprit et conservée par leur intercession.

II. Plus les persécutions agitèrent le flambeau de l'Évangile, dit saint Augustin, plus devint éclatante et vive la lumière qu'il répandit dans le monde. Les fastes de l'Église de Besançon prouvent cette vérité par un admirable exemple. Ouvrez-les, la mort de nos saints apôtres inaugure dans notre histoire une longue suite de combats et de triomphes. C'est en vain qu'on se flattait d'avoir dispersé le troupeau en frappant les pasteurs ; il semble, au contraire, que le sacrifice des justes ait purifié de ses souillures antiques une terre encore idolâtre et qu'il l'ait rendue fertile en fruits de grâces et de bénédictions. L'épiscopat commence ; les

successeurs de saint Ferréol portent avec la même gloire la houlette des pontifes et la palme des martyrs, et la grande âme de nos premiers héros continue de présider, dans ces lieux, aux pacifiques conquêtes de l'Évangile. Qu'ils jouissent des progrès de ce saint et magnifique ouvrage, ceux qui l'ont si dignement commencé. Partout où tombe un confesseur, mille chrétiens se lèvent et sortent de ses cendres. Germain meurt, mais ses reliques apportées à Baume y fondent à jamais l'empire de Jésus-Christ. Hilaire et Justin sont persécutés ; mais, en quittant Besançon, ils vont prêcher au loin la doctrine proscrite et rattachent au siége métropolitain les principales églises de l'Helvétie. O Séquanie, ô vaste héritage des saints, que tu es bien acquise aux domaines du Seigneur ! bientôt tu n'auras plus de retraite où le fer qui moissonne des martyrs n'ait fait germer de fervents disciples. Saint Antide expire sur les bords de l'Ognon, la Saône voit le supplice de saint Valier, et aussitôt de nouveaux autels, entourés de néophytes, marquent sur ces rivages ensanglantés la place même où les athlètes ont gagné leur couronne. De là, comme d'un foyer lumineux, la foi rayonne et s'étend au loin. On dirait que nos fleuves, teints d'un sang si généreux, sont comme autant de veines fécondes qui portent de toutes parts la vie de Jésus-Christ et vont animer le corps de la nouvelle chrétienté. C'en est fait, comme autrefois Israël sortit triomphant de la mer Rouge en laissant derrière lui les Égyptiens engloutis dans l'abîme, ainsi l'Église de Besançon s'élève, du sein des persécutions, le front paré de blessures et de victoires, foudroyant d'une main le paganisme qui s'écroule, appuyée

de l'autre sur les deux apôtres de qui elle a reçu le jour, et déjà fière des nombreux et héroïques enfants qui se pressent autour d'elle en chantant l'hymne de la délivrance.

Il eût manqué quelque chose à ce triomphe si les restes sacrés des saints Ferréol et Ferjeux n'eussent été désormais l'objet d'un culte public. On ignorait le lieu où la piété des fidèles les avait déposés ; une circonstance providentielle permit enfin de les recueillir. L'an 370, un tribun militaire s'était avancé jusqu'à un mille et demi de Besançon, en poursuivant une bête fauve qui se réfugia dans une caverne. L'officier la suivit et il trouva, au fond de cette grotte obscure, les corps de nos premiers martyrs, avec les clous dont on avait percé leurs chefs vénérables et les alènes qu'on leur avait enfoncées dans les membres. A cette nouvelle, une foule pieuse s'empresse autour de ces saintes reliques, tandis que des miracles éclatants signalent la vertu que Dieu leur a communiquée. Bientôt leur tombeau se change en autel, une communauté de prêtres destinés à chanter sans interruption les louanges des saints, veille, nuit et jour, à la garde de ce précieux dépôt, et on élève dans les lieux marqués par tant de bienfaits une église qui porte encore aujourd'hui le nom de saint Ferjeux.

Ne redoutons rien pour le diocèse qui se montre si jaloux de conserser son plus cher trésor. Que l'arianisme, habile à semer ses doctrines, emprunte le secours des rois, séduise des nations tout entières, et, pareil à un loup ravisseur, usurpe même, pour tromper les brebis, la houlette du ministère pastoral ; Besançon échappera à une contagion qui menace

d'envahir le monde. Aucun évêque prévaricateur n'interrompra la chaîne antique dont les disciples d'Irénée ont attaché le premier anneau à la barque de saint Pierre, et, dans le temps même où des Églises voisines, entraînées par l'amour des nouveautés, périssent ou s'égarent avec leurs pasteurs, on voit nos pontifes, gardiens incorruptibles des traditions apostoliques, venir marquer leur demeure dernière auprès des Ferréol et des Ferjeux, comme pour leur donner la main jusqu'au fond du tombeau, comme pour obtenir de se lever avec eux devant le juge éternel des vivants et des morts. Que, dans les premiers jours du moyen-âge, l'ignorance, la corruption, la barbarie, commencent à envahir le sanctuaire, Ferréol et Ferjeux sauvent encore la foi menacée. Ils suscitent pour la défendre un prélat selon le cœur de Dieu et l'animent de leur esprit ; Hugues Ier médite et accomplit, pendant trente années, de courageuses réformes, et c'est au pied de leur autel, à l'aspect de leurs dépouilles sacrées, d'où s'exhale une suave odeur, que ce grand évêque, suivit de son clergé et de son peuple, vint solennellement, le 30 mai 1063, appeler sur son ouvrage l'abondance des grâce divines par la médiation de nos illustres protecteurs.

L'histoire nous atteste que ses vœux furent exaucés, car l'Église de Besançon, renouvelée et rajeunie dans le onzième siècle, traversa, pure de toute erreur et presque franche de toute souillure, la licence qui signala les âges suivants. Mais d'autres combats, d'autres périls doivent encore éprouver la foi de nos pères. O sentinelles vigilantes, ne les abandonnez pas ! Ah ! si l'encens a toujours fumé sur vos autels, si les fleurs

de nos vallées ont toujours paré vos tombeaux, montrez-vous propices à nos prières, secourez-nous, voici l'heure du danger le plus effrayant. C'était le temps mes frères, où l'hérésie de Luther, favorisée par les princes de Montbéliard, envahissait la partie orientale de la province et s'efforçait d'étendre de toutes parts ses affreux ravages. L'erreur comptait à Besançon des partisans pleins de zèle et d'audace ; ils troublèrent la ville par leurs menées et un arrêt des gouverneurs les condamna à l'exil. Déçus dans leurs projets, outrés des châtiments qu'ils avaient subis, ils cherchent partout des vengeurs. Nombre de Suisses, d'Allemands et de Français accourent sous leurs drapeaux, ils se divisent en petites troupes, prennent des chemins détournés, et, le 21 juin 1575, reviennent de différents côtés sous les murs de la place qui les avait rejetés de son sein. C'est là qu'ils se promettent de régner bientôt sur les ruines de la liberté et de la religion. Une nuit obscure semble favoriser leurs dessein, rien n'a transpiré, des traîtres les attendent, tout est prêt. Ils franchissent le Doubs, ils montent à l'assaut ; les remparts et les portes sont remplis de leurs cris, et partout retentit, comme un éclat de tonnerre, cette effrayante nouvelle : *Ville gagnée ! ville gagnée !* Non, soldats de l'hérésie, vous n'avez pas gagné la bataille, car le Seigneur et ses saints combattent avec nous. Les reliques de nos augustes patrons ne sont-elles pas, depuis cinq jours, exposées sur nos autels ? L'archevêque, le gouverneur, les officiers, tous les citoyens, se lèvent en sursaut, en invoquant le nom de ces bienheureux apôtres. Debout sur la place Saint-Pierre, le pontife appelle, bénit, encourage les troupes, tandis

que, les yeux fixés vers le ciel, il croit voir, dans un nuage de lumière, Ferréol et Ferjeux sourire avec bienveillance à ses pieux efforts. Les Bisontins se précipitent au devant des étrangers et les repoussent au delà des murs. Le fer et le feu font justice du plus grand nombre ; d'autres périssent en se sauvant à la nage ; le reste expie dans les prisons cet odieux attentat, et de quinze cents furieux, armés par la vengeance et par l'erreur, il n'en reste pas un seul pour porter aux disciples de Luther la nouvelle de cette honteuse défaite. Mais les vainqueurs ont reconnu à des signes éclatants le bras qui les protége ; ils iront s'agenouiller en priant sur les cendres de leurs défenseurs ; des fêtes annuelles consacreront la mémoire de cette glorieuse journée, elles vivront, et nous les célébrerons nous-mêmes en les saluant comme un monument de notre affection filiale et de notre reconnaissance éternelle.

Quand les faits parlent si haut, ce serait en affaiblir l'impression que de vouloir y ajouter quelque chose. Souffrez donc que j'abandonne à votre cœur ces nobles et touchants souvenirs, en me contentant de vous dire avec saint Paul : *O Timothee, depositum custodi*[1]. *O Thimothée, gardez fidèlement le dépôt de la foi.* Ce sont les sueurs des apôtres : c'est le sang des martyrs : c'est l'esprit vivant qui a animé les pontifes et élevé nos églises ; c'est le titre de notre véritable noblesse ; c'est l'unique héritage qui, malgré les bouleversements du monde, se soit, pendant dix-huit siècles, transmis des pères aux enfants avec une inviolable fidélité.

1. *I Timoth.*, VI, 20.

O Timothee, depositum custodi. Ministres du sanctuaire, c'est d'abord à nous que saint Paul s'adresse dans la personne de son disciple. Nous portons dans nos faibles mains les vases fragiles qui contiennent cet antique et précieux dépôt. Malheur à nous s'il venait à se briser et à périr ! Ah ! pourrions-nous oublier les douces émotions dont notre cœur fut rempli lorsque, près de recevoir l'onction du sacerdoce, nous allâmes visiter la grotte de nos saints protecteurs ! Quel trouble délicieux ! quels sentiments de tendresse et de joie ! Nous baisions avec respect cette poussière où leurs pas s'imprimèrent, ces murs qui avaient entendu leur voix, ces cendres qui furent trempées de leur sang ! Nous versions des larmes d'attendrissement et de bonheur ; nous jurions de prêcher, de combattre et de mourir, à l'exemple de ces apôtres, pour le nom de Jésus-Christ !

O Timothee, depositum custodi. Sauvez-le, parents chrétiens, sauvez-le, ce dépôt dont vous devez à vos enfants un compte rigoureux. Que les yeux de l'impie ne s'arrêtent point dans votre maison ; que l'erreur n'aille point s'asseoir à vos foyers ; que le souffle glacé de l'indifférence n'éteigne pas les dernières lueurs de la foi, qui pâlit déjà au sein de tant de familles !

O Timothee, depositum custodi. Vous êtes aussi les gardiens de ce trésor public, maîtres et maîtresses préposés à l'éducation de la jeunesse chrétienne. Qu'importent les talents au salut de vos élèves, si de perfides leçons et des exemples plus coupables encore leur insinuent le mépris de la religion ou leur permettent seulement d'en oublier les devoirs. Ah ! mieux vaut mille

fois un esprit inculte qu'un cœur perverti ; la fausse science est le plus funeste des présents quand elle s'achète aux dépens de la foi.

Gardons-le tous par nos soins réciproques, ce bienfait dont la conservation intéresse à un degré si éminent la prospérité de la patrie. Ferréol et Ferjeux nous ont apporté de la source même les eaux vives de la vérité religieuse ; ils nous ont engendrés non à un père mortel, mais à Jésus-Christ ; ils nous ont donné pour mère non l'adultère ou l'esclave, mais l'Église catholique et romaine, cette chaste et féconde épouse, loin de laquelle il n'y a pas de salut. Nos ancêtres nous ont légué le titre et les droits d'enfants légitimes ; léguons-les nous-mêmes à nos descendants : heureux si, par notre vigilance, la religion se perpétue dans nos contrées sans atteinte et sans défection, mille fois heureux si nos derniers neveux, fidèles au culte paternel, adorent le même Dieu, vénèrent les mêmes apôtres, et, après avoir obtenu les mêmes grâces sur la terre, partagent avec nous la gloire et le bonheur du ciel !

PANÉGYRIQUE DE SAINT CLAUDE [1].

Patres nostri narraverunt nobis opus quod operatus es in diebus eorum et in diebus antiquis.

Nos pères nous ont raconté, Seigneur, les merveilles que vous avez opérées pour eux dans leur temps et dans les jours anciens qui les ont précédés.

(*Ps.* LXXVII, 13).

ÉMINENCE (2),

Ainsi chantait David, au milieu de l'assemblée d'Israël, en remerciant le Seigneur des prodiges qu'il avait accomplis en faveur de son peuple. Il chantait la sortie d'Égypte, le passage de la mer Rouge, la manne du désert, la colonne qui avait marché à la tête des Hébreux pendant leur miraculeux voyage, leurs combats, leurs victoires, leur établissement dans la terre promise à leur vaillance et à leur fidélité. Au souvenir de ces jours fameux qui composaient toute leur histoire, les Israélites redoublaient de reconnaissance envers le Dieu de leurs pères, et, mêlant leur voix à celle des

1. Prononcé le 6 juin 1869, dans la cathédrale de Saint-Claude.
2. Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux.
Étaient présents : NN. SS. Fillion, évêque du Mans, et Nogret, évêque de Saint-Claude.

instruments, ils se prosternaient avec des cris de joie, d'enthousiasme et d'amour, au pied de l'arche sainte, compagne inséparable de leurs épreuves aussi bien que de leurs triomphes. Laissez notre voix s'animer elle-même à ce spectacle, répéter le psaume du prophète royal et préluder ainsi aux actions de grâces que nous devons au Seigneur dans la solennité de ce jour. C'est un spectacle plus grand encore qui nous attire dans ce temple, c'est une histoire plus longue et plus belle encore que celle d'Israël que nous venons chanter dans cette fête ; c'est le témoignage de quatorze siècles qne nous allons invoquer pour remercier Dieu, avec vos pères, avec vos ancêtres, avec les générations les plus reculées des merveilles qu'il a opérées dans vos montagnes. Les vivants et les morts se lèvent ensemble et veulent entendre le récit. Ce mouvement de toute la cité communiqué aux campagnes voisines, ces reliques de saint Claude tirées de leur sanctuaire, allant à la rencontre des reliques de saint Lupicin, pour les introduire dans cette cathédrale et les inviter à partager les honneurs de la cérémonie, ces saints du ve et du viie siècle portés comme des triomphateurs sur les épaules des prêtres et parcourant la ville, entourés d'encens, de lumières et de chants sacrés, deux évêques menant la pompe triomphale, enfin, au milieu d'eux, un prince de l'Église accouru des extrémités de la France pour ajouter à toutes ces splendeurs l'éclat de sa pourpre et la popularité de son nom, tout parle ici plus haut que ma parole, tout m'avertit que nous célébrons la grande œuvre, l'œuvre de Dieu par excellence, l'œuvre de la foi et de la civilisation établie dans vos contrées:

Patres nostri narraverunt nobis opus quod operatus es in diebus eorum et in diebus antiquis.

Un nom, celui de saint Claude, le patron de la cité et le protecteur du diocèse, rappelle toute cette gloire, tant il est populaire : son histoire résume en quelque sorte toutes nos annales, tant elle dure, tant elle se prolonge au-delà du tombeau. Je viens, en faisant son panégyrique, remercier Dieu de l'avoir choisi pour être au milieu de nous le principal instrument de sa miséricorde. Jamais saint n'a reçu ici-bas une mission plus longue, plus complète, plus efficace. Qu'il vive ou qu'il meure, du haut de son siége abbatial comme au fond de sa tombe, cette mission demeure la même. C'est par lui qu'au XIXe siècle comme au VIIe, Dieu veut enseigner, persuader, consolider la foi. Saint Claude vit presque cent ans pour la glorifier sous les armes comme sous la mitre, dans le monde comme dans le cloître, tantôt par la parole, tantôt par la plume, toujours par les vertus de la sainteté la plus constante et la plus diverse ; mais depuis douze cents ans ses reliques vivent encore pour perpétuer cette prédication et vous en assurer les bienfaits. Voilà le grand ouvrage que Dieu a opéré par ses mains, la noble histoire qui sera racontée de génération en génération : *Patres nostri narraverunt nobis opus quod operatus es in diebus eorum et in diebus antiquis.*

Tel est l'objet de ce panégyrique. Plaise au Seigneur de bénir ma parole ! Plaise à saint Claude d'en agréer l'humble et filial hommage ! Heureux si je pouvais répondre dignement à l'appel si honorable et si affectueux que m'a fait votre évêque, à l'attention dont trois prélats daignent m'honorer, et au pieux désir de

cette assemblée d'élite qui s'est formée autour d'eux pour donner à la fête de saint Claude tant de relief et d'éclat.

I. L'Homme-Dieu, annonçant à ses disciples les miracles qu'un peu de foi pouvait opérer, leur a dit qu'elle irait jusqu'à transporter les montagnes. Appliquez aux hauteurs que vous habitez cette image concise et saisissante, la promesse évangélique s'y vérifie avec tous les développements que peut lui donner l'imagination la plus hardie. Ce n'était, au milieu du ve siècle, que forêts épaisses, barrières formées par des arbres qu'avait déracinés la tempête, gorges profondes où coulaient des rivières inconnues, sommets élevés qui n'étaient accessibles qu'aux cerfs et aux ours [1]. La terre y était encore au premier occupant. Ni l'aigle des Césars ne l'avait effleurée dans son vol, ni le pied des conquérants barbares n'y avait cherché des sentiers perdus, quand un Séquanais nommé Romain quitta la ville d'Isernore, où il avait pris naissance, emportant avec lui la *Vie des Pères du désert*, de grossiers outils, quelques semences de légumes [2], et après deux jours de marche, rencontra enfin, entre trois sommets escarpés, au-dessus du confluent du Tacon et de la Bienne, l'eau fraiche

1. « Si quis solitudinem ipsam inviam secare deliberet, præter consuetudinem sylvestrem, sive congeries arborum caducarum, inter juga quoque præcelsa cervorum platycerotum prærupta convallia, vix validus expeditusque poterit sub longâ solstitii die transcendere. » (*Vita S. Rom.*, c. I; apud, Boll., 28 feb.)

2. « Allatis seminibus vel sarculo. (*Vita S. Rom*, c. I) Intravit præmunitus sanctis libris et.... leguminum seminibus, rarisque ustensilibus » (*Libellus metricus.*)

d'une source qui désaltéra sa soif et l'énorme sapin dont les épais rameaux lui servirent d'abri. Salut, arbre sacré que le temps a détruit, mais dont le souvenir se projette encore, comme une ombre propice, au-dessus de cette ville et de cette cathédrale ! tente du premier homme qui habita ces lieux, salut ! Non, tu n'es pas destiné à ensevelir les vertus et les exemples de saint Romain ; en dépit des précautions qu'il a prises, tu deviendras fameux dans le monde : ce moine inconnu sera le chef d'un grand peuple ! tu abriteras un grand monastère ; et quand les moines auront passé en faisant le bien, quand le monastère sera détruit, il restera une cité épiscopale habitée par une race intelligente, active, industrieuse, qui bénira jusqu'à la fin des siècles le nom de saint Romain. Je voudrais vous peindre le miraculeux développement de la foi, de l'agriculture et de la civilisation introduites dans ces montagnes par le cénobite d'Isernore. En quelques années, tout se peuple s'anime autour de lui. Saints abbés, évêques célèbres, colonies de religieux, tout descend de cette thébaïde qu'il a fondée. C'est saint Lupicin, son frère, qui vient l'y rejoindre, Lupicin, plus austère encore, qui établit Lauconne [1], évangélise toute la contrée, prend la défense des pauvres colons contre les exactions du fisc et va plaider leur cause au pied du trône du roi Chilpéric, ébranlé et chancelant devant lui comme s'il l'eût frappé de la foudre. C'est plus tard saint Oyand qui fait fleurir l'éloquence et la poésie dans cette terre où l'on défriche désormais l'esprit aussi bien que le sol, et où l'on enseigne avec succès les belles-lettres grecques

1. Aujourd'hui Saint-Lupicin, à deux lieues de Saint-Claude.

et latines, non-seulement aux futurs religieux, mais à des jeunes gens destinés à rentrer dans le monde. C'est ensuite saint Viventiole qui, d'une main façonnée à tous les travaux, tantôt transcrit les livres anciens et corrige les discours de saint Avitus, archevêque de Vienne, tantôt fabrique un chaise en buis, l'offre à l'illustre prélat et en reçoit ces mots pour réponse : « Je vous souhaite une chaire en retour du siége que vous m'envoyez ; » gracieux et poétique présage qui ne tarda pas à s'accomplir, puisque Viventiole fut appelé au siége de Lyon, sur la désignation même d'Avitus, et y justifia toutes les espérances d'une sainte amitié. Ce sont enfin ces cent religieux sortis de Condat, comme d'une ruche trop pleine, et établis par le roi Sigismond dans l'abbaye d'Agaune pour honorer le martyre de saint Maurice et de ses compagnons, en montant autour des reliques de cette légion invincible une garde de prières et de louanges qui ne se taisait ni jour ni nuit. Que de souvenirs ! que de grandeurs ! que de gloires ! Et cependant je n'ai pas encore abordé la vie la plus fameuse entre toutes les vies qui ont illustré votre désert, je n'ai pas encore prononcé le seul nom qui doive rester à vos montagnes tant que l'Église vivra et qu'elle chantera des litanies autour des autels. Le premier nom que vous avez porté, celui de Condat, a péri, malgré les fondations de saint Romain, le rôle politique de saint Lupicin, les témoignages et les louanges des Grégoire de Tours et des Avitus. Le nom de saint Oyand, votre quatrième abbé, a eu le même sort, malgré six siècles de prescription et de bienfaits : il a cédé devant le nom de saint Claude ; c'est au nom de saint Claude qu'il

faut m'arrêter, c'est pendant la vie de cet illustre personnage que l'œuvre de foi et de civilisation entreprise par les saints, s'étend, se consolide, s'affermit pour la gloire de Dieu et le salut de vos âmes.

Il entrait dans les vues du Seigneur de montrer par la vie de saint Claude ce qu'il peut faire des hommes et comment il fait servir aux desseins de sa divine Providence tous les avantages que donnent une grande naissance, une valeur éprouvée, une parole éloquente, une plume habile, une piété profonde, une heureuse influence politique et une vieillesse prolongée au-delà des limites ordinaires. De tels hommes sont faits pour représenter Dieu ici-bas, enseigner sa loi sainte, répandre ses bienfaits, posséder le cœur de leurs semblables et gouverner le monde. Ne soyez pas surpris que le Ciel les choisisse communément dans les maisons recommandables par leur noblesse et déjà honorées des charges publiques. La noblesse n'est rien si on en trahit la gloire par une conduite indigne, mais comme elle grandit, comme elle devient populaire, quelle facilité elle acquiert pour faire le bien, partout où la vertu la signale et la relève! Ce fut le premier mérite de saint Claude. Né dans le château de Bracon, qui domine l'étroite vallée où commençait alors la ville de Salins, il appartenait à la famille des Claudius, l'une des dernières qui représentaient encore le patriciat romain dans la Séquanie, devenue la proie des Burgondes. Cette famille donnait des évêques à l'église métropolitaine de Besançon, et à la province des magistrats qui joignaient au titre de patrice du Scodingue, celui de maire du palais royal de Bourgogne. Les historiens s'accordent à vanter la douceur

et la bienveillance avec lesquelles le père de notre saint exerçait ses fonctions de gouverneur ; mais ils signalent surtout les soins qu'il prit de l'éducation de son fils et les belles lectures dont il nourrissait une enfance prédestinée à de si grandes choses. La Bible, la Vie des saints, les Actes des martyrs, faisaient les délices de cette éducation toute chrétienne. De tels livres forment le caractère autant que l'esprit ; ils inspirent la prudence et l'affabilité ; ils enseignent l'art de plaire aux sages et de se concilier l'estime des vieillards : c'est l'école de toutes les vertus : Claude en sortit modeste dans son maintien, circonspect dans ses paroles, grave dans sa démarche. Il avait la face d'un ange, disent les chroniqueurs, tant sa beauté était remarquable, tant son sourire était pur, tant on voyait resplendir au dehors les marques de sa précoce sainteté, éclater jusque dans les traits de son visage les qualités de son esprit et de son cœur.

Qu'il sorte de la maison paternelle pour embrasser le métier des armes, rien n'est plus naturel à sa haute naissance ni plus conforme aux habitudes de son siècle. Qu'il passe, en faisant ce noble métier, de l'innocence à la vertu, ce n'est qu'un court apprentissage qui retarde à peine l'heure de sa vocation. Ne redoutez rien pour lui de la licence des camps, il gardera tous les charmes de l'innocence, il acquerra tous les mérites de la vertu, et quand ses vingt ans seront arrivés, on le verra dénouer son casque et déposer sans regret son manteau militaire pour venir demander la dernière place parmi les clercs de l'église cathédrale de Besançon. Dire que saint Donat gouvernait alors cette Église avec tout l'ascendant d'une parole élo-

quente, toute l'exactitude de la règle que sa plume venait de tracer et toute l'autorité d'une vie plus éloquente que la parole, plus régulière que la règle elle-même, c'est assez indiquer par quelles leçons et quels exemples se forma le jeune soldat devenu chanoine de Saint-Étienne. A peine a-t-il paru sur les bancs des disciples, qu'on le juge digne d'enseigner les autres. L'étendue de sa science, la beauté de son élocution, la modestie de son caractère, la mortification de sa vie, font de lui le modèle des docteurs, et ses contemporains proclament qu'il n'a point d'égal dans la haute Bourgogne. Si de tels éloges affligent son humilité, c'est pour la rendre plus parfaite encore. Pendant que le monde admire dans sa personne un maître accompli, il dit adieu au monde et aspire à se perfectionner dans une nouvelle vie. Condat l'attire vers les hauts lieux où se forment les grandes âmes ; mais déjà ce n'est plus Condat, c'est Saint-Oyand, en souvenir de l'illustre abbé qui l'avait gouverné deux siècles auparavant, et dont le tombeau était devenu fertile en miracles. Venez, prêtre du Seigneur, prenez votre essor, montez de toute la vitesse de ces grandes ailes que la mortification a données à votre corps, la prière à votre cœur, l'humilité à votre esprit ; élancez-vous au combat singulier du désert, parmi ces montagnes que fréquentent les athlètes du Seigneur ; vous y boirez à la source qui a désaltéré la soif des saints, vous reposerez sous le palmier de ces nouveaux Antoines, vous entendrez tomber sur vous du haut du rocher ces pierres que remuaient les démons sans avoir pu troubler leur prière, et, demeurant ferme contre leurs assauts, vous deviendrez, avec plus de gloire encore

qu'ils n'en ont obtenue; le père et le patriarche de ces florissantes solitudes. Il vient, mais déjà un ange avait annoncé sa venue [1]. L'abbé l'accueille non comme un novice, mais comme un frère et comme un égal, et veut abdiquer le gouvernement entre ses mains. Claude s'y refuse pour demeurer au dernier rang, et il devient chaque jour plus digne du premier. La vie des saints fondateurs de Condat recommence : comme eux il ne se nourrit que de racines et n'a pour se reposer qu'un dur grabat. Comme eux il fait son principal ornement de la pâleur de son visage et de la maigreur de son corps. L'exemple de sa ferveur anime et soutient tout le monastère, et quand, après la mort d'Injuriose, il ne peut plus décliner l'honneur de lui succéder [2], ces cinq ans passés à obéir ont fait voir qu'il était vraiment appelé à commander.

Suivez maintenant dans tous les détails de sa charge l'humble moine devenu le douzième abbé de Condat, et vous reconnaîtrez en lui un de ces hommes choisis de Dieu pour maintenir, pendant le VIIe siècle, les institutions qui faisaient le principal honneur de la religion et qui étaient alors l'asile même de l'humanité, plus affaiblie que jamais. L'ancienne gloire des Mérovingiens pâlissait en Neustrie et en Bourgogne, et Clovis, parvenu sur le trône presqu'au sortir du berceau, abandonnait aux maires du palais l'exercice de la puissance souveraine. Vainqueurs des Romains corrompus, les Barbares s'étaient eux-mêmes corrompus à leur tour. Les défaillances avaient succédé aux inva-

1. « In monasterium S. Eugendi, ab angelo, ut ferunt, monachis prænuntiatus devenit, » (*V. S. Claudii*, apud Bolland., VIe junii)
2, En 644.

sions, et la mollesse des mœurs à l'ivresse de la victoire. Il fallait réveiller dans les grands, soutenir dans les petits, par le spectacle de la vertu et de l'étude, cet esprit chrétien qui s'endormait dans la chair amollie, et qui trouvait à la cour des rois fainéants tant d'excuses pour ses faiblesses. Les écoles de Besançon déclinaient ; la discipline s'était affaiblie dans les chapitres ; il ne restait dans les Vosges que Luxeuil, dans le Jura que Saint-Claude, pour rallumer quelques étincelles d'intelligence et souffler dans les âmes la vigueur du dévouement, l'amour du sacrifice. Claude était, plus que personne, animé de ce génie mâle et fécond qui ne cède jamais et qui brûle de se répandre. Il représentait, par son caractère comme par les souvenirs de sa race, toute la Bourgogne le savait bien, la noblesse, le travail, la liberté et la grandeur d'âme. Aussi, à peine a-t-il reçu le gouvernement du monastère, que les clercs accourent de Besançon, de Lyon, de Langres, pour se former sous ses yeux à la vie religieuse. De jeunes laïques les suivent, obéissant aux instincts d'un cœur élevé qui préférait, même en vue d'une carrière mondaine, l'austérité d'un grand cloître aux habitudes efféminées des cours. Le saint abbé les recevait tous avec la même bonté, ne faisant acception ni de la naissance ni de la fortune, et ne demandant à chacun de ceux qui venaient se mettre sous sa conduite que la volonté sincère de servir Dieu et de se dompter soi-même. Ainsi, plus saint Claude avait voulu fuir les hommes, plus les hommes mettaient d'empressement à le chercher et à le suivre. En plaçant si haut l'asile de la paix et l'idéal de la perfection, il attirait tout ce qui avait encore du goût pour

les nobles plaisirs de l'étude ou pour les généreux combats de l'esprit contre la chair. Il aidait son pays et son siècle à continuer la grande bataille que l'homme, réhabilité par la foi, doit livrer incessamment au monde. Il enlevait à Satan l'élite de la Bourgogne, et la prenant, pour ainsi dire, dans ses bras vigoureux non moins que paternels, il la jetait dans les bras de Dieu même. Cette nature âpre, mais grandiose, ces aspects du ciel, ces hauteurs où l'âme respire à l'aise, ces abîmes qui se creusent à leurs pieds et où le regard se perd en mille détours, étaient autant d'images propres à entretenir dans des religieux le désir de la perfection. Les rudes sentiers de la montagne leur figuraient les voies étroites; le cloître qui la couronne semblait être la céleste Jérusalem, et, dans les précipices qui l'entourent, ils voyaient ces gouffres d'ignorance et de corruption où s'abîmaient les âmes dépravées. Partout la nature servait de miroir aux inspirations de la grâce.

Une abbaye qui était alors plus que jamais la patrie des saints et la terre des miracles, méritait bien d'attirer les regards des rois. Chilpéric, père de sainte Clotilde, l'avait comblée de ses libéralités ; Clovis II, qui descendait de cette princesse et qui avait eu le bonheur de trouver dans sainte Bathilde, élevée du rang d'esclave à celui de reine, une femme dont le mérite égalait la beauté, se laisse prévenir aisément en faveur d'un monastère enrichi par ses ancêtres. Il reçoit Claude avec un tendre respect, lui assure la restitution des biens que le cloître a perdus, en augmente la valeur et en confirme la propriété par une charte authentique [1]. Ai je besoin de vous dire à qui profi-

1. En 650.

teront ces largesses princières? C'est pour l'honneur de la foi et l'exercice de la charité que Claude les a sollicitées. C'est Dieu qui en reçoit l'hommage, c'est aux hommes qu'en revient tout le profit. Les vases sacrés, les riches étoffes, ornent les autels du monastère ; les livres précieux enrichissent son école ; les reliques des saints sont déposées dans des châsses couvertes de pierreries ; les cloîtres se développent dans une enceinte plus vaste, et la maison des hôtes ouvre des salles plus commodes aux étrangers et aux pèlerins ; le saint abbé distingue les pauvres entre tous les autres, il leur fait le plus touchant accueil, leur prodigue les vivres, les vêtements, les remèdes, et se dépouille non-seulement du superflu, mais du nécessaire, pour soulager ces membres souffrants de Jésus-Christ.

Imaginez l'histoire du couvent le plus régulier ; composez avec les traits les plus frappants des annales monastiques, la vie de l'abbé le plus parfait, le gouvernement de saint Claude vous offrira ce modèle achevé. Ce n'est pas seulement par l'exemple, c'est par la parole qu'il maintient sur ses religieux, sur ses hôtes, sur les colons du monastère, sur les pauvres qui en assiégeaient les portes, l'autorité de la loi divine. Avec son éloquence naturelle et sa connaissance parfaite des saintes Écritures, il mêlait dans ses discours tous les charmes de la parole humaine à tous les attraits de la grâce divine, abaissant l'orgueil, éteignant la volupté, apaisant les convoitises les plus rebelles, et relevant le pécheur du milieu de ses propres ruines, pour donner aux larmes la douceur du repentir au lieu de l'amertume du remords. C'est le plus

austère des maîtres quand il s'agit de soutenir la discipline ; c'est le plus miséricordieux des pères quand il s'agit d'arracher une âme au démon et de la sauver de ses propres désespoirs.

Il y avait plus de quarante ans que saint Claude donnait à l'Église et à la Bourgogne l'admirable spectacle d'un gouvernement si ferme et si paternel, quand Dieu l'éleva sur le siége métropolitain de Besançon. Saint Gervais venait de mourir, le clergé et le peuple étaient divisés sur le choix de son successeur : les plus pieux souhaitaient d'avoir un saint pour évêque, ceux qui inclinaient vers le relâchement auraient voulu nommer un prélat dont l'indulgence eût fermé les yeux sur leurs désordres. Mais voilà que le miracle de l'élection de Milan se renouvelle et que tous les partis s'accordent sur le même nom. Ambroise évêque! avait crié un enfant en désignant le gouverneur de la ville aux fidèles agités par les intrigues des ariens ; Claude évêque! crie dans notre cathédrale de Saint-Étienne une voix que l'on croit descendue du ciel. Le peuple et le clergé étaient en prières, ils entendent la voix divine, ils se rendent, et, apprenant que le saint abbé se trouve à Salins auprès de sa famille, ils vont l'y chercher aussitôt, l'instruisent de son élection, le ramènent malgré ses résistances, le portent comme en triomphe dans cette chaire antique où l'on compte jusque-là presque autant de saints qu'il y a eu d'évêques (1).

Qu'il était digne d'en continuer la suite, ce vieillard arraché au cloître par une inspiration si inattendue, et

1. En 685.

transporté au milieu d'un grand peuple avec quatre-vingts ans de vertus si diverses, si éprouvées et si complètes ! Je le vois appliqué à toutes les fonctions pastorales et déployant pour les remplir un zèle qui défie l'âge et qui étonne la nature. Il avait établi sa demeure parmi les clercs de sa cathédrale, vivant au milieu d'eux avec la régularité d'un moine, célébrant chaque jour le saint sacrifice avec toute la ferveur d'une première messe, instruisant son diocèse avec cette onction qui vient de la piété, cette science que donnent les longues études, et cette autorité si décisive qui n'appartient qu'aux cheveux blancs. L'évêque était alors, dans la société chrétienne, le juge des différends soit entre les fidèles, soit entre les clercs, aussi bien que le pasteur des âmes. On aimait cette magistrature, dont la religion tempérait l'austérité. On savait que la loi, pour trouver une expression plus adoucie sur des lèvres sacrées, ne perdait pas sa vigueur, et que ceux à qui il a été donné de lier et de délier les consciences dans l'ordre de l'éternité, avaient par cela même l'esprit assez libre, le cœur assez droit, les mains assez pures, pour rendre à tous bonne et brièvе justice dans l'ordre passager de la terre et du temps. Ainsi voué aux affaires séculières, saint Claude ne diminue rien, pour les traiter, ni de ses saintes méditations, ni de ses veilles studieuses. La visite de cette vaste Église, qui comprenait alors toute l'ancienne Séquanie, n'effraie ni son âge ni son amour de la retraite. Il va, cherchant partout la brebis perdue, réveillant partout les forces intellectuelles et morales qui pouvaient l'aider à lutter pour la gloire de Dieu et l'honneur de son peuple contre la dépravation de son

siècle. Son affabilité lui gagne tous les cœurs, sa parole lui assure l'empire sur tous les esprits ; il est salué d'une bout de son diocèse à l'autre sous le titre de bon pasteur.

L'Église de Besançon ne recueillera cependant ni ses dernières leçons ni son dernier soupir. Claude veut mourir dans ses montagnes, où il se sentait si fort contre l'esprit du monde et où le relâchement de la discipline n'a jamais attristé ses yeux. Il abdique, après sept ans, la crosse épiscopale et va reprendre, auprès du tombeau des grands solitaires du Jura l'humble bâton de l'abbé, qui pèse moins à sa conscience et à sa main. C'est là qu'une fois rendu au silence du cloître, il révise au fond de sa cellule les homélies qu'il a faites dans les chaires de son diocèse. A défaut de sa langue, sa plume parle toujours. Il jette sur des rouleaux de parchemin que la piété de ses enfants gardera avec une filiale jalousie, cette évangélique semence dont le grain tombait de sa bouche avec une abondance si pastorale, et que la rosée du ciel avait fait fructifier au centuple. Les traités qu'il compose deviendront le plus cher entretien de ses religieux, et les dernières inspirations de son génie illuminent encore les âmes, semblables aux rayons mourants du soleil qui se retire de votre horizon avec tant de majesté, en colorant d'un reflet si doux au cœur, si agréable aux yeux, la cime de vos rochers blanchie par le temps.

Quand la mort vient trouver le saint vieillard, c'est à peine si une légère secousse lui fera sentir son approche ; mais saint Claude est docile au moindre avertissement. Il assemble ses frères, il leur parle

encore une fois de l'amour de Dieu et du mépris du monde, il console leur douleur, il essuie leurs larmes en leur donnant le baiser de paix, enfin il s'aide de leurs bras pour passer du cloître dans le sanctuaire et recevoir, au pied même des tabernacles, les derniers secours de la religion. Ce devoir accompli, il rentre dans sa cellule et reprend le siége où il a coutume de lire et de prier. Qu'il lève maintenant les yeux et les mains vers les montagnes éternelles, ce patriarche de la sainte tribu ! Que sa vie s'achève avec son siècle, qu'il s'endorme dans le Seigneur et qu'il monte aux cieux pour jouir de ce grand ouvrage légué avec sa vie à l'admiration des siècles suivants (1). Ce peuple instruit dans la foi par sa parole, ces colons nourris par ses mains, ces huit cent cinquante métairies répandues sur tous les versants du Jura et qui prospèrent sous la crosse abbatiale comme sous la houlette la plus paternelle, quelle civilisation dans la barbarie, quelle chrétienté au milieu de la décadence ! Quelle florissante école ! quelle bénédiction accordée à cette société d'élite, serrée autour de saint Claude comme pour échapper à la contagion universelle ! Quel tableau que cette vie dont la durée égale celle du siècle ! Quelle espérance pour les siècles à venir ! Là croît saint Vandrille, qui dotera la Normandie de l'abbaye de Fontenelle ; saint Gand, dont le nom est demeuré populaire sur les bords de la Saône comme sur ceux de la Loire ; saint Rustique, l'un des plus fervents disciples de saint Claude, élevé par lui aux fonctions de prieur, et destiné à le remplacer à la tête du monastère. Les Marin, les Aufrède, les Hippolyte, sont

1. En 699.

déjà nés à la vie religieuse ; ils ont goûté dans leur enfance la direction du saint abbé : ils laisseront, grâce à lui, une mémoire bénie, un nom canonisé par tous les suffrages, des cendres recueillies et honorées par la vénération publique. Le cimetière qui descend du cloître sur le penchant de la montagne, ressemble à ces catacombes de Rome chrétienne, où tous les ossements, toutes les poussières, furent des héros et des martyrs. Ici reposent les martyrs de la pénitence. Prenez ces os avec respect, baisez cette poudre qui n'a point de nom ; Jésus-Christ l'a habitée, elle a fleuri dans le désert, elle refleurira un jour dans la gloire. Mais la poussière du maître n'a pas attendu ce réveil suprême. Écoutez : saint Claude vit encore, il parle, il prophétise, il menace, il sauve, il ressuscite, il continue, du fond de sa tombe, le grand ouvrage de la civilisation et de la foi.

II. L'Écriture a dit, en parlant des patriarches et des prophètes de l'ancien Testament : « Que leurs os refleurissent et sortent de leur sépulcre, car ils ont affermi Jacob et ils se sont rachetés par la fidélité et par la vertu : *Ossa eorum pullulent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.* » Les souhaits magnifiques du texte sacré se sont accomplis avec une prodigieuse exactitude sur le corps de saint Claude. Ce fut comme en dépit de lui-même aussi bien que du temps et de la mort. L'humilité lui avait fait craindre jusqu'aux plus modestes honneurs rendus par la religion et l'amitié. Il avait ordonné à ses disciples de l'inhumer sans aucun éclat, et pendant plus de cinq siècles son tombeau était demeuré sans

gloire aux yeux des hommes. Mais plus on tarde à constater la vertu des reliques incomparables qu'il renferme, plus cette vertu éclate et prend de relief. Ce fut un abbé simple et modeste, Aymond, qui mérita de l'ouvrir et d'en constater les premiers prodiges. On trouve le corps de saint Claude tout entier et sans corruption, sa sainteté apparaît alors dans toute sa splendeur, sa seconde vie commence sur la terre, une seconde vie remplie, comme la première, de miracles qui persuadent la foi et de bienfaits qui la rendent chère à l'humanité.

Jamais cet apostolat d'outre-tombe n'avait été plus nécessaire. Le XIIe siècle penchait vers son déclin ; au dedans et au dehors, tout se précipitait dans une lamentable décadence. Au dedans, c'était le cloître appauvri, les vases sacrés vendus, les religieux dispersés. Saint Bernard s'était ému de ce pitoyable état, il l'avait signalé au pape Eugène III, déclarant, dans une lettre empreinte d'une profonde douleur, « que le noble monastère de Saint-Oyand, autrefois si fameux par ses richesses et sa religion, était sur le point de périr (1). » Mais la foi elle-même semblait menacée dans le monde entier. Un schisme venait d'éclater, la chrétienté se partageait en deux obédiences, l'antipape Octavien triomphait à Rome, et Frédéric Barberousse l'appuyait partout du prestige de son nom et de l'autorité de ses armes. Alexandre III, le pontife légitime, contraint de chercher un asile en France, avait peine à s'y soustraire aux embûches des Césars ; l'indigne Herbert, trop docile aux vues de l'empereur, occupait le siége de Besançon ; ses exemples semblaient

1. Opera S. Bernardi, epist. 291.

entraîner le peuple, et la haute Bourgogne, jusque-là si attachée au saint-siége, allait devenir la proie de l'erreur. Qui ralliera donc nos contrées au pape persécuté et banni ? Qui affermira nos pères dans la saine doctrine ? Saint Bernard n'est plus ; où sont les saints ? où sont les miracles ?

Où sont les saints ? Tournez vos yeux vers la Savoie et suivez cet homme puissant en œuvres et en paroles, qui sort des Alpes pour gravir les hauteurs du Jura. C'est un moine, c'est un évêque, c'est saint Pierre de Tarentaise. Il vient prêcher la vraie foi et le vrai pape. Mais pour autoriser sa doctrine, c'est auprès du tombeau de saint Claude qu'il instruit les pèlerins accourus pour l'entendre, c'est saint Claude qu'il invoque pour guérir les malades et ressusciter les morts, c'est à saint Claude qu'il attribue ses propres miracles. Il sera dans le monde le héraut de la gloire nouvelle de saint Claude (1). Levez-vous maintenant, ô saint abbé, levez-vous et marchez : avec un tel précurseur, vous réveillerez la foi sur vos pas et vous la récompenserez en faisant voir la vertu sortie de vos reliques. Ce n'est pas sans dessein que Dieu a défendu à la mort d'opérer dans votre tombeau son travail de destruction. Il veut que votre tombe voyage, et que, en quelque lieu qu'elle s'arrête ou qu'elle passe, elle évangélise le pays.

Saint Claude descend de ses montagnes, porté sur les épaules de ces religieux que le spectacle de son corps incorruptible a régénérés dans la discipline et dans la vertu. Les villes s'émeuvent à son approche, les peuples forment son cortége, il entre dans les plus

1. Gaufredus, in vita B. Petri, apud Bolland. VIII° maii

vastes basiliques, et la foule qui le suit, trop grande pour y être contenue, déborde en chantant des cantiques d'actions de grâces, dans les rues et sur les places publiques. Il visite, dans cette nouvelle tournée pastorale, les principales cités de la haute Bourgogne, dont il a été le premier pasteur : Lons-le-Saunier, où il guérit une femme paralytique ; Poligny, où un aveugle retrouve la vue en l'implorant ; Saint-Aubin, où les accès furieux de l'épilepsie s'apaisent en sa présence ; Arbois, où les boiteux marchent, où les possédés sont délivrés du démon, où les morts ressuscitent. L'église du prieuré de Saint-Just est assiégée nuit et jour par les flots des pèlerins venus des bords escarpés du Doubs comme des plaines riantes de la Saône et de l'Ognon, aux pieds du nouveau thaumaturge. Il faut continuer ce voyage fameux pour répondre à l'empressement du public, il faut visiter la Bresse, le Bugey, les Dombes, il faut montrer partout celui que les légendes appelleront désormais le faiseur de miracles : *Patrator miraculorum*.

Mais dès le XIIe siècle, ce n'est plus saint Claude qui va chercher les peuples pour ranimer leur foi par des miracles et la récompenser par des bienfaits : ce sont les peuples qui montent, par toutes les routes ouvertes en Europe, jusqu'à ce tombeau signalé à l'admiration de la chrétienté. Le pape Innocent IV recommande le pèlerinage et l'enrichit des faveurs de l'Église (1). Lyon avait longtemps hésité à croire, mais cette ville, à qui la piété est si naturelle, n'hésite plus dès le jour où l'une des plus humbles de ses enfants, une femme dont la main gauche était desséchée depuis vingt ans,

1. *Gallia nova christiana*, t. IV, aux pièces justificatives.

rapporte du tombeau de saint Claude cette main saine, vigoureuse et brillante de santé. Quel est le miracle qui n'a pas été raconté sous ces voûtes par la reconnaissance des pèlerins ? Ils viennent apprendre à vos ancêtres que le nom de saint Claude a apaisé des tempêtes sur le lac de Genève, sur la Méditerranée, sur l'Océan. Des marins échappés au naufrage disent, les larmes aux yeux, qu'ils allaient être entraînés par les eaux, quand ils ont vu saint Claude remettre à flot leur embarcation. De braves chevaliers, le front tout meurtri de blessures au combat, suspendent au pied de la châsse miraculeuse les restes d'une épée qui est demeurée dans leurs mains, comme la vie dans leur corps, par l'intercession de saint Claude. D'autres, devenus captifs des infidèles, ont vu tomber leurs fers en se vouant à votre saint patron, et ils apportent ces fers brisés au puissant thaumaturge qui leur a rendu la patrie, la famille et la liberté. L'eau, l'air, le feu, tous les éléments de la nature, obéissent à la voix de saint Claude, tant il y a de force, de grâce et d'autorité dans cette voix partie du fond d'un tombeau, tant la prière a de crédit, quand, pour aller à Dieu, elle se tourne vers ces saintes montagnes où saint Claude, lui donnant les ailes de l'aigle, l'aidera à franchir les nues et à percer les cieux. On l'appelle, d'un bout du monde à l'autre, le consolateur des affligés, la lumière des aveugles, l'ouïe des sourds, la parole des muets, le salut des naufragés, le secours des religieux, la santé des malades, la force des faibles, la résurrection des morts, le refuge de tous ceux qui avaient confiance dans sa charité. Jamais, depuis saint Martin et jusqu'à saint François-Xavier, la foi n'a opéré

tant de miracles ; jamais la foi n'a paru plus semblable à la charité, puisque tous ces miracles sont des bienfaits.

C'étaient les humbles et les pauvres qui avaient inauguré le pèlerinage, mais les princes et les rois ne tardèrent pas à venir à leur suite, comme les mages à la suite des bergers dans l'étable de Bethléem. Hélas! les rois et les princes ne sont, pas plus que les autres hommes, à l'abri de la douleur, et la protection des saints est bien nécessaire à leur condition. Je vois les sires de Chalon et les comtes de Savoie parmi les grands personnages qui viennent incliner ici leur noblesse et leur fierté. C'est Frédéric d'Autriche ; c'est Philippe le Hardi, en qui commence la maison de Bourgogne ; c'est Charles le Téméraire, en qui finit sa glorieuse histoire. Charles le Téméraire et Louis XI, si différents par le caractère, si irréconciliables par la politique, apportent ici la même confiance, récitent les mêmes prières et laissent tous deux des marques éclatantes de leur munificence et de leur piété. Que la postérité blâme sévèrement la déloyauté et la perfidie du roi de France, elle en a le devoir ; mais le Dieu qui lit au fond des cœurs, y voit souvent moins d'hypocrisie que d'inconstance. Dieu a jugé dans sa miséricorde ce monarque si avare envers les hommes, si libéral envers saint Claude. Un jour, comme dit Comines, il lui fallut passer par où tous les autres avaient passé, et ce fut un saint, arrivé du fond de la Calabre, qui vint lui faciliter l'étroit passage. Saint Claude n'avait pas été ingrat, saint Claude payait sa dette en députant saint François de Paule au lit du royal agonisant. Aimez et honorez les saints, parez leurs autels,

faites des actes de foi en dépit de vos désordres ; les saints n'oublieront rien, les saints, à force d'avoir pitié de vous, vous décideront à en avoir pitié vous-mêmes, les saints vous mériteront la grâce de bien mourir.

Ce n'est pas assez que les simples particuliers fassent ce pèlerinage, ce sont des paroisses, des villes, des provinces, qui apportent ici des vœux solennels et qui chargent leurs magistrats de les acquitter. La Bourgogne donne l'exemple, la Flandre la suit, la Picardie vient après elle, la Lombardie, l'Espagne, la Suisse, envoient leurs députés, le glorieux sépulcre est entouré des hommages et des offrandes de l'univers entier, et c'est la reconnaissance de l'univers qui impose à votre cité le nom de Saint-Claude. Ah ! que ce nom est bien acquis et comme vos annales le justifient à chaque page ! Saint Romain et saint Lupicin avaient apporté à vos montagnes le bienfait de l'agriculture, saint Oyand l'amour et le goût des belles-lettres, tous le don plus estimable encore de la piété : mais ce sont les reliques de saint Claude qui ont étendu, peuplé et bâti l'enceinte de vos murs. Votre cité est née à l'ombre d'un tombeau, c'est à ce tombeau qu'elle doit son nom, ses places publiques, ses fêtes religieuses, ses marchés si fameux qui suivaient les fêtes, le développement de son commerce et l'habileté merveilleuse avec laquelle on y apprend à façonner le buis et à ciseler l'ivoire. Les saints du premier siècle avaient donné l'exemple de cette charmante industrie, mais les ouvriers des derniers temps l'ont agrandie et poussée jusqu'à la perfection, soit pour suffire à la dévotion des fidèles, soit pour peupler les palais des princes de ces mille statuettes où l'art éclatait au-

tant que la piété, et qui faisaient des souvenirs d'un pèlerinage ou d'un vœu, des chefs-d'œuvre de sculpture. Ici encore, je reconnais les bienfaits à côté des miracles, je bénis le patron de la cité, et je confesse que ses ossements méritaient de vivre et de refleurir à jamais, puisqu'ils ont affermi de toutes parts la fortune de Jacob et qu'ils ont fait le salut, la vie, la gloire du peuple tout entier : *Ossa pullulent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redemeruntse in fide virtutis.*

Chaque siècle ajoute à la gloire de saint Claude et à la reconnaissance de la contrée. Dès que la réforme éclate, Berne se flatte de l'établir dans vos fidèles montagnes, en pillant l'abbaye et en profanant les saintes reliques. Voici cinq cents soldats armés par l'erreur ; mais que sont-ils auprès de cette poignée de bourgeois qu'anime et que soutient le nom de saint Claude ? « En avant ! en avant ! sous la bannière de l'abbaye, Villard-la-Rixouse, le Fort-du-Plasne, se joignent à eux, l'ours de Berne recule et cherche le salut dans la fuite. Il est trop tard, saint Claude l'atteint au delà des Rousses, le noie dans le sang, le chasse avec ignominie et lui laisse à peine assez de soldats pour porter à la Suisse la nouvelle de la défaite [1]. » Cinquante ans après, j'entends les Génevois, armés jusqu'aux dents, monter d'un pas discret les hauteurs du Jura à la faveur des ombres de la nuit. Ils comptent les heures, ils mesurent leurs pas, ils s'applaudissent d'avance du succès de leur entreprise. Rien ne bouge encore quand ils arrivent au-dessus de Septmoncel ; mais les cloches s'ébranlent pour sonner matines, c'en

1. En 1534.

est assez pour qu'ils s'arrêtent et qu'ils hésitent un instant. Puis, songeant qu'ils n'ont à combattre que des moines et à triompher que de la prière, ils rient de leur propre terreur et poursuivent leur route. Trois heures s'écoulent, la troupe approche des murs, l'assaut va être donné. Non, prêtez l'oreille, un bruit nouveau se fait entendre, c'est le tambour qui annonce l'aubade. A ce bruit, une terreur panique s'empare de leur âme, ils se croient découverts, ils reculent, ils jettent leurs armes, ils s'enfuient en désordre, et la ville apprend à son réveil et le péril et la délivrance. Des cloches et des tambours, voilà tout ce qu'il faut pour épouvanter l'erreur et sauver la foi, quand ces cloches sonnent dans l'abbaye de Saint-Claude, quand ces tambours battent sous la main de ses fidèles enfants. La protection du saint ira plus loin. Pendant cette fameuse guerre de dix ans qui n'a laissé debout que quatre villes dans toute la Comté, Pontarlier et Nozeroy deviennent la proie des flammes, Saint-Claude tombe au pouvoir des Suédois, la ville est à l'abandon, les bourgeois sont en fuite, partout le pillage, la désolation, l'image de la mort. O saintes reliques, qu'allez-vous devenir ? La troupe impie et sacrilége que commande le prince de Nassau, déjà chargée de butin, ivre de carnage, pénètre dans l'église de Saint-Claude. Plus de soldats, plus de cloches, plus de tambours, une simple grille sépare l'ennemi du sanctuaire : deux cents mains la secouent et l'ébranlent. Elle va céder. Non, dans ce sanctuaire qui n'est plus garde que par les anges, c'est le fer qui résiste, c'est la main qui se tord, c'est le Suédois qui tremble dans son impuissance, il faut lâcher prise,

il faut s'enfuir devant un bras invisible [1]. C'est le bras de saint Claude, saint Claude est vainqueur, ses reliques triomphent, ses reliques sont pleines de force, de courage et de vie : *Ossa eorum pullulent de loco suo.*

Regardez maintenant ces dix mille Comtois que le malheur des temps a forcés de quitter leur patrie. Ils dirigent leurs pas vers Rome, patrie de toute la chrétienté, et ils vont demander un asile au père commun des fidèles. Mais ils emportent dans leur cœur l'image de leurs montagnes absentes, et sur leurs lèvres le nom de saint Claude. C'est à saint Claude qu'ils se confient dans leur voyage, c'est sous le vocable de saint Claude qu'ils bâtissent une église dans la ville éternelle, c'est le nom de saint Claude qui les distingue entre toutes les nations et qui les fait reconnaître, à leur dévotion et à leur zèle, pour de fiers et honnêtes Comtois. Ils sont morts au pied des sept collines, ce n'était point pour eux la terre étrangère, et cette terre garde encore et leur tombe et leur nom. Oh ! laissez-moi saluer cette colonie enterrée sous la bannière de saint Claude. Vos pèlerins, en y entrant, se croient dans une église de la Comté. Vos savants la reconnaissent, vos évêques la visitent avec une vive et paternelle émotion : vos missionnaires y mènent les vaillantes recrues qu'ils ont faites dans le fidèle Jura pour la cause pontificale. Évêques, soldats, pèlerins, ce n'est pas sans dessein que Dieu vous envoie éveiller au fond de leur tombe ces montagnards du grand siècle ; leur cœur, tout poudre qu'il est, tressaille sous vos pas, et si le trône de Pie IX est menacé par la ré-

1. Le 16 mai 1639.

volution, ils se lèveront, ces dix milles Comtois, pour former une armée invisible et se mêler à nos zouaves, en qui ils reconnaissent les héritiers de leur foi ; *saint Claude* sera encore leur cri de guerre ; ce cri, la terre ne l'entendra pas, mais les anges le rediront, le ciel en sera ébranlé, et saint Michel accourra à la tête des saints ponr gagner la bataille. *Ossa eorum pullulent de loco suo.*

Il faut finir, et cependant je ne vous ai cité encore ni sainte Jeanne de Chantal, ni saint François de Sales, qui, partant l'une de la France, l'autre de la Savoie, se rendirent à l'autel de saint Claude [1], mêlèrent leurs prières et leurs larmes en vénérant les saintes reliques, et commencèrent devant ce grand témoin les relations de leur commune piété. La vie continue à sortir d'une tombe déjà si fertile en miracles, c'est la tombe de saint Claude qui devient le berceau de la Visitation. Qu'on l'ouvre sous les yeux du cardinal d'Estrées, avant que le XVIIe siècle s'achève [2], ou que le premier évêque de Saint-Claude veuille satisfaire sa piété dans le cours du siècle suivant, en vérifiant l'intégrité incorruptible du précieux dépôt [3], l'expérience est toujours la même, saint Claude demeure toujours avec les signes les plus caractéristiques d'une chair miraculeusement conservée, et le texte de nos Écritures s'accomplira jusqu'au dernier jour et à la dernière lettre : *Ossa pullulent de loco suo* !

Il faut finir, et c'est le récit d'une profanation et d'un châtiment qui vient sur mes lèvres et que j'hésite à

1 En 1604.
2. En 1690.
3. Mgr Méallet de Fargues, en 1754.

vous faire. Mais comment effacer de nos annales la terreur, l'échafaud, les triomphes de l'impiété? Non, point de faux patriotisme, point de vaine complaisance. Nos pères ont péché, avouons leurs fautes, et tremblons de pécher à notre tour. Ils ont péché, les uns par faiblesse, les autres par peur, le jour à jamais néfaste où un proconsul d'odieuse mémoire, dont le nom ne souillera point cette chaire, vint arracher de son sanctuaire le corps de saint Claude [1]. Le bras du Seigneur est-il raccourci, et les saintes reliques ont-elles perdu leur antique puissance? Non, j'en atteste le bruit lugubre et sourd que fait entendre ce corps en tombant sur le pavé de ce temple, j'en atteste l'épaisse fumée, l'insupportable odeur qui s'échappe du bûcher préparé devant le portail pour consumer le corps. Non, le Ciel ne cessait pas de parler, d'avertir, de menacer. Mais il arrive une heure où le Ciel se lasse et où Dieu laisse aux hommes la permission de faire le mal. Cruels, qui ne voulez rien entendre, elle sonne, cette heure fatale, profitez-en : *Hæc est hora vestra*. L'ange qui veillait depuis douze siècles sur le sacré dépôt, détourne un moment les yeux, la terreur qui avait frappé tant de fois les ennemis de saint Claude, leur laisse un peu de répit, ils saisissent ce corps, ils le brisent, ils l'emportent à moitié éperdus jusqu'au couvent profané des Carmes, où on le brûle pour éclairer une nuit d'orgie. Il est donc détruit et détruit sans retour ! Non, l'iniquité s'est trompée, l'avant-bras de saint Claude est tombé de ces mains qui précipitaient leur ouvrage, un fidèle le ramasse et le cache dans sa demeure, pour que l'Écriture soit vérifiée encore une fois avec une in-

1. Juin 1794.

croyable exactitude : *Ossa pullulent de loco suo* !

Que n'ont-ils compris plus tôt le présage sorti de ce bûcher, dont la chaleur était insupportable, et de cette fumée si épaisse qu'il était impossible d'en approcher ? C'était l'avertissement suprême du Ciel en courroux. Cinq ans s'écoulent, et le poids du crime accompli par un étranger pèse comme un remords à la cité qui l'a permis. De sinistres pressentiments s'emparent des meilleurs esprits; les fronts s'assombrissent, la vengeance approche : on a vu un spectre en feu brandir un glaive menaçant, on entend sortir de la bouche prophétique des femmes et des petits enfants les paroles dictées par la conscience publique : *On a brûlé saint Claude, la ville sera brûlée*. Ce fut en plein été et en plein midi [1]. O prodige ! ô stupeur ! une immense colonne de fumée s'élève du milieu de la ville. La flamme s'en échappe et s'élance comme d'un trait, poussée par une main invisible, vers le couvent profané qui avait été le théâtre du sacrilége. En un clin d'œil tout est embrasé. Ah ! n'en doutez pas, ce sont les cendres de saint Claude qui retombent comme une pluie de feu sur la Jérusalem qui a tué ses prophètes. Regardez, quatre-vingts victimes, quatre mille âmes sans asile et sans pain, trois cents maisons écroulées, l'hospice détruit, la cathédrale frappée de la foudre, parce qu'elle n'était plus l'asile du Dieu vivant, mais le temple de la raison égarée, et au milieu de ces ruines accumulées, seule encore intacte, seule encore debout, l'humble maison où le bras de saint Claude avait été recueilli, voilà dans un seul spectacle la punition éclatante de l'impiété, la récompense plus éclatante encore

1. Le 19 juin 1799

de la foi. Les os des saints ont donc gardé leur crédit, saint Claude est donc tout-puissant encore sur les éléments : il excite ou il apaise les flammes à son gré ; saint Claude est encore vivant· *Ossa pullulent de loco suo.*

Qu'elle renaisse maintenant à l'ombre de ce bras protecteur, cette ville ainsi châtiée par la miséricorde éternelle La révolution lui a ôté son nom pour l'appeler Condat-Montagne, mais cette dénomination burlesque n'a pas tenu plus longtemps que le calendrier révolutionnaire, et vous avez repris maintenant et pour toujours le nom chrétien de Saint-Claude. Les enfants déplorent et réparent la faute de leurs pères ; la vieille cité se rebâtit, se repeuple, s'embellit, s'accroît chaque jour sous le pieux vocable que la foi du monde entier lui a imposé. La cathédrale se rouvre, le trône épiscopal se relève, et la juridiction de l'évêque, plus grande que jamais, s'étend des hauteurs du Jura aux plaines de la Saône. Il manquait une chapelle monumentale pour achever cette réparation publique ; et c'est demain qu'on en pose la première pierre. Il fallait signaler aux générations nouvelles l'humble maison où le bras de saint Claude avait été recueilli, et voilà que cette maison va devenir un temple. Non, je ne saurais finir sans laisser déborder de mon cœur et de mes lèvres les accents de la reconnaissance. Pieux évêque de Saint-Claude, réjouissez-vous, vos vœux sont accomplis, et le Ciel bénit de la manière la plus sensible votre ministère. Je vois à vos côtés le pontife qui a gouverné avant vous cette illustre Église et qui, en donnant son cœur à l'Église du Mans, y a laissé une si large place pour le clergé et le peuple de

vos montagnes. Il vient applaudir à votre zèle, jouir de vos triomphes, partager votre bonheur. C'est saint Lupicin qui vient revoir saint Claude ; ce sont deux frères qui se reconnaissent et qui s'embrassent au seuil de cette cathédrale ; ce sont deux patriarches et deux pères qui viennent prier ensemble pour le peuple et pour la cité. L'Église est toujours la même, la foi ne change pas, le XIXe siècle ressemble au VIIe ; au ciel et sur la terre, les saints qui triomphent et ceux qui combattent s'appuient l'un sur l'autre, marchent du même pas, suivent la même route et guident au même but le troupeau confié à leurs soins. Mais pourquoi n'userais-je pas ici de la liberté de la parole sainte pour vous inviter vous-même, Éminence, à nous donner à tous l'exemple d'une sainte allégresse. Qui se connaît mieux que vous en grandes œuvres, en nobles restaurations, en ouvriers évangéliques, en évêques selon le cœur de Dieu ? Vous le retrouvez à la tâche auprès du tombeau de saint Claude, ce pontife qui a débuté avec vous dans la carrière apostolique et qui a évangélisé la Touraine il y a quarante-cinq ans, en s'inspirant de votre expérience et de vos vertus. Votre rôle continue dans l'Église de France. Après avoir célébré vos secondes noces, vous demeurez, sous la parure de vos cheveux blancs, le type du travailleur infatigable, la providence d'un grand diocèse, l'oracle des conciles dans une grande province qui s'étend au delà des mers et pour qui l'océan n'est qu'un lac français, l'une des lumières de nos assemblées politiques, l'un des anciens du sacré collége et l'un de ceux sur qui Pie IX aime à reposer sa tête dans les épanchements de son affectueuse paternité. Il n'y a rien, Monseigneur, que

nous n'espérions de votre pèlerinage : l'image de nos montagnes se gravera en traits profonds dans cette mémoire qui n'a rien oublié ; ce chapitre si régulier et si savant, ce clergé si attaché à ses devoirs, cette école si édifiante formée à l'ombre des autels, où des enfants portent l'habit du cloître, s'exercent à en ranimer l'esprit et les pratiques, et interrompent leur sommeil pour chanter l'office divin, ce peuple qui admire des restaurations si heureuses et si hardies, et qui se sent plus chrétien que jamais au récit de toutes ces gloires, tous les clients de saint Claude, vous demandent désormais une place dans votre cœur, un mot dans vos souvenirs, une part dans vos prières, et ils en attendent le gage dans la bénédiction de Votre Éminence.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE DE TARENTAISE [1].

Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem.

Sa mémoire ne périra plus, et son nom sera recherché de génération en génération.

(*Eccles.*, XXIX, 13.)

Parmi les saints à qui l'Écriture promet cette glorieuse immortalité, il n'en est point dont la mémoire demeure plus chère à la Savoie et à la Franche-Comté que celle de saint Pierre de Tarentaise ; il n'en est point dont le nom se transmette d'une génération à l'autre avec une fidélité plus respectueuse et plus filiale. Je vois ici des vieillards qui ont appris à bénir ce nom glorieux dans les dernières années du siècle passé, et qui rapportent au tombeau de saint Pierre de Tarentaise les souvenirs d'une mère ou d'une aïeule qui les y a conduits pour la première fois ; je vois des enfants qui, pouvant à peine marcher, essaient aujourd'hui leurs forces naissantes et qui raconteront encore, vers le milieu du siècle prochain, aux générations à venir, les émotions de leur premier pèlerinage. Non,

(1) Prononcé le 8 mai 1861, dans l'église paroissiale de Cirey-lez-Bellevaux.

la mémoire de saint Pierre de Tarentaise ne périra plus, et son nom, selon l'expression de l'Écriture, sera recherché de génération en génération.

Nous n'entreprendrons point d'esquisser ici, même à grands traits, l'incomparable figure de cet illustre pontife. La plus excellente des louanges, le plus éloquent des panégyriques, c'est sans contredit, le spectacle de ce peuple dont l'affluence déborde autour des autels de l'illustre pontife, et la confiance universelle avec laquelle toute la contrée invoque son intercession. Heureuse contrée, qui a conservé, depuis sept siècles bientôt, une foi si forte, un amour si persévérant ! Je veux entrer dans vos sentiments en vous rappelant, dans deux tableaux rapidement tracés, et les prodiges que saint Pierre de Tarentaise a opérés dans ces lieux, et le culte que vos pères lui ont rendu. Vous admirerez d'abord l'étendue, la grandeur et l'éclat du bienfait ; vous vous laisserez ensuite toucher et attendrir par ces traits d'une longue et filiale reconnaissance, qui font tant d'honneur à la foi du pays.

Agréez, ô saint pontife, ce tribut que je dépose au pied de vos autels, en mêlant ma voix à la voix des pèlerins. Je ne viens parler ici que de l'amour d'un père pour sa famille et de la reconnaissance d'une famille envers un père. Ce sujet, aussi glorieux pour vous qu'agréable à vos enfants, est l'histoire même de cette contrée. Gravez-la dans nos esprits et dans nos cœurs, pour nous rendre de plus en plus dignes de votre protection, et faites-nous sentir par de nouveaux bienfaits toute la confiance que vous méritez.

I. L'apostolat des saints commence, plutôt qu'il ne finit, avec leur carrière terrestre, car dans le langage de l'Église, la véritable date de leur naissance, c'est celle où ils sont entrés par une sainte mort dans une seconde vie. C'est alors qu'ils sont vraiment puissants, glorieux, immortels. Ne soyez donc pas surpris que pour vous raconter les bienfaits dont saint Pierre de Tarentaise vous a comblés, je vous parle de sa mort plutôt que de sa vie, et que je vous amène tout d'abord, non en face de son berceau, mais en face de sa tombe.

Heureux les lieux où les saints ont choisi leur dernière demeure ! Nos cités doivent leur salut et leur gloire à des reliques insignes et à des châsses miraculeuses. Luxeuil est défendu par saint Valbert, Lure, par saint Desle, Clerval, par saint Ermenfroi ; Baume se confie dans les mérites de saint Germain ; Lons-le-Saunier invoque saint Désiré ; saint Anatoile éloigne des murs de Salins la peste, la guerre, la famine ; saint Claude, du haut des montagnes qu'il habite, découvre les secrets desseins de l'hérésie et répand l'épouvante parmi les soldats de Calvin ; Ferréol et Ferjeux veillent avec non moins de persévérance et de soins sur la ville de Besançon ; ils prient, ils combattent pour elle, et dans la nuit mémorable de la surprise, c'est à leur intercession que la cité attribue sa délivrance.

Ce n'était pas encore assez, ce semble, et pour la gloire de Dieu et pour la sanctification de la contrée. Après les confesseurs des premiers siècles, le Seigneur a voulu donner, dans les âges suivants, d'autres protecteurs à la Franche-Comté. Levez les yeux et percez, si vous le pouvez, la foule innombrable des bien-

heureux qui entourent le trône de l'Agneau. A côté du collége des apôtres et de l'armée des martyrs, voici les nuées des solitaires et les rangs des pontifes tout brillants de gloire. Saint Bernard est à leur tête. Jusque dans la splendeur qui le couronne, une auréole particulière semble le distinguer pour nous, au milieu de la grande cité. Je reconnais autour de lui les fondateurs et les premiers abbés des douze monastères de l'ordre de Cîteaux, dont il a enrichi la province : le bienheureux Guy, qui a sanctifié Cherlieu, le vénérable Burcard, qui a commencé la gloire de Balerne, le saint abbé Pontius, qui a illustré Bellevaux et qui a obtenu, par ses travaux et par son zèle, les mêmes droits à la vénération des peuples.

Voilà les hommes qui, dans moins de vingt ans, sont venus, à la voix de saint Bernard, défricher, peupler, cultiver nos vallons. Ils y ont apporté les bienfaits de l'agriculture ; Il y ont fait fleurir la piété, la la charité, la paix ; ils y ont renouvelé la face de la terre. Non, jamais saint Bernard n'oubliera ces lieux, car il y a visité et soutenu les cloîtres naissants ; il les a avertis, disciplinés, édifiés ; il y a opéré des prodiges pour délivrer les âmes et soulager les malheureux.

Mais Bellevaux se distingue entre les autres monastères ; c'est ici que Dieu a marqué la place où l'un de ses plus grands serviteurs doit achever sa vie et laisser le dépôt de son corps. Saint Pierre de Tarentaise avait été, avec saint Bernard, la plus éclatante lumière de l'ordre de Cîteaux ; il avait mérité d'être appelé, de son vivant même, le grand ornement de l'Église, le miracle du monde, l'unique consolation de la foi dans les

maux dont elle était accablée, enfin un génie brillant et admirable en toutes choses. Il avait évangélisé le Dauphiné, lieu de sa naissance ; la Savoie, où il gouverna l'abbaye de Tamié, et où il s'assit sur le siége de Tarentaise ; l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, où les prodiges de tout genre signalèrent partout sa présence. Défenseur de l'Église et arbitre des rois, on l'avait vu rallier à la cause du pape Alexandre III des provinces entières, faire connaître à l'Église de Besançon le véritable vicaire de Jésus-Christ, et préparer entre les rois de France et d'Angleterre une réconciliation solennelle. Sa vie touchait à son terme, et le pressentiment de sa mort prochaine lui avait fait souhaiter d'aller mourir au milieu de ses ouailles. Mais le Seigneur en ordonne autrement, et les derniers jours qu'il accorde à son serviteur sont marqués par des œuvres de grâce, de piété et de miséricorde accomplies sur la terre de France. Il va d'abord, à la demande de la reine, au monastère de Haute-Brière, de l'ordre de Fontevrault, y consacre un autel et y rend la vue à une jeune personne aveugle, en faisant sur elle le signe de la croix. L'abbaye de Lière, où il passe quelques jours, est témoin d'un autre prodige : deux sourds et un paralytique sont délivrés de leurs infirmités à la prière du saint. La charité qui l'anime semble lui donner des ailes. On le voit presque en même temps au couvent de la Chassagne, où il termine plusieurs affaires du plus haut intérêt, dans celui de Bussierre, dont il consacre l'église et où il guérit, par la seule imposition des mains, un sourd-muet et deux aveugles ; au château de Montmorency, où il inaugure la chapelle ; à Longuet, où, sur la prière

de l'évêque de Langres, il dédie un autel à saint Bernard, qui venait d'être canonisé ; enfin à Besançon, où, après avoir entretenu l'archevêque Ebrard des affaires de l'Église, il achève de l'éclairer sur le schisme que Frédéric avait suscité, le confirme et l'affermit dans l'obéissance envers le pape légitime.

Mais quoi ! le saint s'affaiblit, ses forces le trahissent, ils pressent sa fin prochaine, et ni ces rois, ni ces seigneurs, ni ces évêques, ne peuvent le retenir dans leur palais. Où va-t-il donc? Quelle est cette voix secrète qui le pousse et qui lui dit : « Marche, marche encore, ce n'est pas là le lieu de ton repos ! »

O profondeur des décrets de la Providence ! ô signes éclatants de la miséricorde du Seigneur ! Regardez à quelques pas d'ici cette croix plantée au bord du chemin et cette eau pure qui coule au pied. Voilà le lieu où saint Pierre s'arrête en venant visiter l'abbaye de Bellevaux, voilà le chevet sur lequel il tombe épuisé de fatigue, voilà l'eau pure qui le ranime dans sa sainte défaillance et la terre qu'il arrose de ses dernières sueurs.

Cependant les religieux de Bellevaux s'empressent autour du saint agonisant, on le transporte au monastère, on l'entoure de tous les soins de la piété filiale, on demande au ciel sa guérison avec des vœux mêlés de larmes. Pour lui, il se contente de répéter ces paroles du Prophète : « C'est ici le lieu de mon repos ; le Seigneur a exaucé mes vœux, il a mis fin à mon pèlerinage, et je resterai dans la maison de mes frères, où j'ai choisi ma dernière demeure. » Ses travaux, ses macérations, son grand âge ont épuisé ses

forces ; l'art n'a plus de secours pour son corps affaibli, et, faisant le sacrifice de sa vie, le saint évêque commence à sortir du temps et à entrer dans l'éternité par la ferveur de ses désirs. Il reçoit avec une piété angélique les secours de cette religion sainte dont il a été si longtemps la gloire et le soutien. Les pleurs qu'on répand autour de lui le réjouissent au lieu de l'attrister, parce qu'ils lui annoncent que son heure est venue. Il console les religieux, leur donne sa bénédition, et meurt doucement au milieu de leurs larmes et de leurs prières, le 8 mai 1174 ; et c'est le sept cent quatre-vingt-huitième anniversaire de ce mémorable événement que nous célébrons aujourd'hui.

Quels bienfaits pour vos contrées que le spectacle d'une telle mort ! Mais que de grâces suivent cette première grâce ! quelle prédication autour de sa tombe ! quelle gloire pour Dieu ! quelles bénédictions pour les peuples ! Oh ! c'est bien de cette terre que l'on dira désormais : voici la patrie des saints et la terre des miracles. Les prodiges que saint Pierre avait opérés pendant sa vie ne cessent pas après sa mort, sa tendresse pour les malheureux ne fait que s'augmenter lorsqu'il est en possession de la gloire, et le pouvoir que Dieu lui avait donné sur la terrre s'accroît encore dans le ciel.

Bellevaux a vu les flammes d'un incendie se retirer devant la mitre du saint archevêque et s'éteindre à l'aspect de cet objet sacré. Il a vu des boiteux déposer sur ce tombeau un bâton désormais inutile, la fièvre cesser, les yeux et les oreilles s'ouvrir, la langue des muets se délier, la mort s'enfuir, le démon troublé

abandonner en criant le corps des malheureux qu'il tourmentait. Il a vu les infirmes et les malades de Chaudefontaine, de Vercel, de Lusans, de Pin-l'Émagny, de Courcelle, de Villars et de Maisières, redressés, consolés et guéris. Il a vu les épileptiques de Jussey, de Luxeuil, de Dijon, reprendre possession de leur esprit et de leur corps. La foi ardente, la confiance naïve multipliait les prodiges, et les prodiges à leur tour augmentaient la confiance et la foi. S'agenouiller devant les reliques de saint Pierre, les voir, les toucher, y appliquer des lèvres respectueuses, était un bonheur envié. Faut-il s'étonner que des grâces merveilleuses aient répondu si souvent à une piété si admirable !

Cependant il n'était pas rare que la foi des pèlerins fût mise à l'épreuve par des contradictions ou des délais. Un jeune homme que le démon possédait fut amené par sa famille dans l'église de Bellevaux. Deux jours entiers se passèrent en pleurs et supplications, mais la grâce de Dieu tardait à se manifester et les parents commençaient à perdre confiance. Ils tirèrent le malade du sanctuaire, lui lièrent les membres malgré lui et voulurent le contraindre à sortir avec eux. Deux fois le malheureux s'échappa de leurs mains et courut embrasser le tombeau de saint Pierre ; deux fois il fut repris et placé sur le char de voyage. Ce combat entre la foi du malade et l'incrédulité de sa famille se termina par un prodige éclatant. Tout à coup le jeune homme se débarrassa de ses liens, et, après s'être prosterné devant les reliques de saint Pierre, il revint au milieu des siens, également guéri de corps et d'esprit et chantant les louanges de son libérateur.

Quelquefois le miracle demeure inachevé, comme si le saint eût sollicité des fidèles un acte de confiance plus parfait et une prière plus fervente. Une humble femme de Chambornay avait perdu l'usage des deux mains ; ses doigts étaient courbés et immobiles ; elle avait renoncé depuis longtemps à toute espérance de guérison. C'est alors qu'elle se décide à venir implorer l'intercession puissante du saint. Un religieux lui fait toucher la mitre miraculeuse, et tous les doigts à l'exception du pouce, reprennent leur position naturelle. Les assistants essayèrent de redresser ce membre frappé de mort ; mais ils oubliaient que ce n'est pas à l'art d'achever l'art de la grâce, et tous leurs efforts ne servirent qu'à mieux constater l'inutilité de leurs soins. Enfin, l'assistance s'étant remise en prières, le pouce, rebelle aux efforts des hommes, se redressa de lui-même ; la pauvre affligée se releva en poussant un cri de joie, et ce cri, répété au sein de la multitude par mille cris de reconnaissance et d'amour, vint attester qu'un second miracle avait complété le premier. Dieu n'avait suspendu un instant l'action de sa main puissante que pour la rendre plus sensible et plus éclatante.

La renommée de ces miracles s'étendit bientôt au delà des deux Bourgognes, et ceux qui ne pouvaient venir à Bellevaux n'en imploraient pas moins la vertu des saintes reliques. Les vêtements du saint, que la piété des fidèles avait mis en pièces, étaient comme autant de remèdes dans les maladies ou de préservatifs dans les dangers. Citerai-je l'abbé de Calsem, qui guérit une pieuse dame d'un mal d'yeux, en appliquant sur cet organe malade un petit morceau de la

corde de saint Pierre? ou le prieur de Frinseberg, qui rappela un moribond de la porte de la mort à l'aide d'une relique qu'il avait obtenue à force d'instances? ou bien ce père éploré qui s'agenouillant au chevet de son fils mourant se met à invoquer saint Pierre de Tarentaise et voit aussitôt l'enfant lui tendre les bras, appeler son bienfaiteur et demander à être conduit auprès de son tombeau ?

Mais si je voulais tout vous raconter, le jour n'y suffirait pas. Un mot résume tout ; c'est le mot gravé sur cette tombe : *Miraculum orbis !* Ce n'est pas assez pour le justifier que saint Pierre de Tarentaise ait été de son temps la merveille du monde ; son tombeau même est devenu à son tour une autre merveille, que tous les siècles ont célébrée et dont la gloire a été proclamée par des bienfaits sans nombre. Non, vous n'avez rien à envier aux pèlerinages les plus renommés. Non, jamais lieu n'a vu la nature suspendre plus souvent ses lois pour obéir à la grâce. Non, jamais tombe de saint n'a renfermé ni laissé échapper plus de vie. Voilà les œuvres que Dieu a opérées pour vous ; voilà les merveilles dont vos pères nous ont laissé le récit. Il nous reste à dire comment votre reconnaissance a répondu à tant de bienfaits.

II. En adressant aux religieux de Bellevaux une bulle qui prononçait la canonisation de saint Pierre de Tarentaise, le pape y ajouta pour eux ces paroles mémorables : « Puisque la divine Providence vous a accordé la faveur insigne de posséder dans votre monastère le corps précieux du saint prélat, nous vous avertissons et nous vous exhortons, dans toute l'effu-

sion de notre cœur, de vénérer sa mémoire et d'imiter sa vie avec une telle unanimité de sentiments, que ce culte devienne un jour pour vous le titre même de votre gloire éternelle. Plaise à Dieu que l'on reconnaisse en vous la racine et le suc dont vous êtes nourris ! Que les fruits soient toujours dignes de l'arbre et les enfants de leur père ! »

Voilà, dans cette recommandation suprême, ce que la reconnaissance et la piété demandent des gardiens de ces cendres vénérées. Nous le disons maintenant en face de ce tombeau : les pieux enfants de saint Bernard ont dignement répondu à l'attente et aux vœux de l'Église. Pendant sept siècles, ils n'ont cessé de prier, de jeûner, de se mortifier au pied de ces objets sacrés qui leur rappelaient si éloquemment la patience, le dévouement, la charité, l'héroïsme d'un grand saint. J'en atteste tant de grâces obtenues sur leurs instances par l'intercession de saint Pierre de Tarentaise ; tant de sacrifices offerts par leurs mains sur ce tombeau glorieux : tant d'ex-voto suspendus dans leur église pour faire voir la sainteté du lieu, l'efficacité de la grâce, le pouvoir d'un grand saint auprès du Seigneur, et le crédit dont ils jouissaient eux-mêmes auprès d'un grand saint.

La possession des reliques de saint Pierre fut longtemps l'objet d'une sainte querelle entre les religieux de Bellevaux et les fidèles de Tarentaise. Nous ne craignons pas d'avouer la noble jalousie avec laquelle Bellevaux défendit ses droits, puisque cette jalousie même sert à constater la croyance de cette terre et le prix qu'on attachait à un trésor si digne d'être envié. En vain les fidèles de Tarentaise disaient-ils que le

corps de saint Pierre devait appartenir à l'Église dont il avait été l'époux; les religieux de Bellevaux répondaient que l'arbre devait rester dans le lieu même où il était tombé. Les uns s'autorisaient de la vie et des travaux du saint; les autres de sa mort et des miracles qui éclataient sur son tombeau. Quand le diocèse de Tarentaise annonce qu'il enverra des gens armés pour s'emparer de vive force des dépouilles de leur premier pasteur, si on s'obstine à les retenir, les religieux se préparent à se défendre et annoncent hautement qu'ils garderont à tout prix l'hôte et le bienfaiteur de leur monastère, si on essaie de le leur enlever.

Ainsi parlent la foi ardente et la confiance naïve de ces heureux temps. Le corps d'un pontife canonisé est disputé entre deux peuples avec toutes les ressources du zèle, du courage, de la patience et de la persévérance. Voilà ce qu'on recherche, ce qu'on ambitionne, ce qu'on veut garder à tout prix. De tels trésors, croyez-le, valent bien ceux qu'on enfouit ou qu'on dépense aujourd'hui ; de telles conquêtes méritent bien une place dans nos histoires, à côté de celles qui coûtent tant de sang et qui laissent tant de ruines.

Il est d'ailleurs un tribunal où ces pieuses contestations viennent aboutir et où elles se terminent sans retour. Le Souverain Pontife, partageant en deux parties égales les reliques de saint Pierre, adjugea la partie supérieure du corps aux abbayes et aux églises qui avaient joui de saint Pierre pendant sa vie, et laissa la partie inférieure dans le cloître qui était devenu son asile après sa mort. La première fut divisée entre les abbayes de Tamié et de Cîteaux, dont l'une eut le bras gauche, et l'autre le bras droit ; la seconde

demeura tout entière au monastère de Bellevaux. Jugement sacré, mille fois plus sage encore que le jugement de Salomon. Le Souverain Pontife n'avait pas ici à discerner la vraie mère ; il n'avait devant lui que des enfants également chers au cœur du saint et qui plaidaient à titres égaux. Voilà pourquoi, reconnaissant dans tous les marques de la piété filiale, il les admet tous à partager l'héritage paternel. Il distribue le trésor entre les enfants, pour les rendre participants des fruits d'une sainte vie et d'une sainte mort, et leur inspirer ainsi une généreuse émulation pour la vertu.

Il était réservé à l'avenir de faire voir quels étaient les meilleurs fils, ou de ceux de la Savoie, ou de ceux de la Comté. Représentez-vous, mes frères, ces jours de triste mémoire où la révolution triomphante ferma les cloîtres, bannit les religieux, vendit à l'encan les châsses des saints et dispersa, comme une vile poussière, leurs cendres glorieuses. Voici les jours de la tentation et de l'épreuve ; la politique, l'impiété, la terreur, la guerre, toutes les passions et tous les fléaux sont conjurés ensemble contre le culte des saints et les sanctuaires du cloître. Oh ! que de trésors perdus ! Que de tombeaux violés ! Que de reliques foulées aux pieds ! Que de richesses anéanties ou dispersées en un jour ! L'Église de France, hélas ! n'avait point de catacombes pour cacher sa vieille gloire, et c'est dans les flammes d'un bûcher, au milieu des places publiques, parmi les danses sacriléges d'une vile populace, aux cris redoublés de la haine et de l'ignorance, que l'on ensevelit quatorze siècles d'histoire, de bienfaits, de vertus et de miracles. Qu'êtes-vous devenues alors, reliques de Tamié, de Cîteaux et

de Tarentaise ? O noble Savoie, qu'as-tu fait de cet héritage qui avait été remis à ta fidélité ? Elle a péri, mes frères, cette part insigne de la sainte dépouille ; elle est devenue la proie de la révolution, et de la guerre ; Cîteaux est transformé en prison, Tamié n'a été longtemps qu'un passage abandonné, où s'exerçait la rapacité des soldats ; Tarentaise a perdu le trésor de ses reliques ; c'en est fait, la moitié de la sainte poussière a été dispersée aux quatre vents du ciel.

Mais qu'importent ces malheurs et ces ruines, il nous reste de quoi nous consoler et de quoi nous souvenir. Tout faisait craindre un sort pareil pour les reliques de Bellevaux, mais la piété de vos pères ne l'a point permis. Déjà le service divin avait cessé, le cloître était désert, et les religieux proscrits n'avaient pu soustraire leur cher trésor à l'avidité de la révolution. L'autel du saint, son tombeau, ses ossements sont mis à l'encan, tandis qu'on profane et qu'on brise les vases du sanctuaire. Pourquoi ne le dirai-je pas ? Vos pères ont racheté ce sacré dépôt. Non, je n'appellerai pas cette vente un trafic sacrilége, mais je n'y verrai que l'acte de foi, de la reconnaissance et de l'amour. Je bénirai les pieuses mains qui ont sauvé les reliques de Bellevaux. Puisque la confiance publique y attachait un grand prix, il était naturel de les mettre aux enchères. Ainsi, l'acte même de cette odieuse profanation vient attester les sentiments de toute la contrée. Ailleurs, on brûle les reliques, ici on les vend, tant elles sont populaires. Gloire au saint que l'impiété même loue et canonise en le dépouillant ! Gloire à la paroisse qui s'est montrée digne de recueillir ces ossements bénis, d'en sauver l'hon-

neur et d'en revendiquer la conservation et la garde !

C'est donc ici que je vous salue, tombeau vénéré, qui avez trouvé dans cet église un noble et magnifique asile. Voilà les derniers vêtements et les derniers souvenirs du grand saint ; tout ici m'intéresse, me charme et m'attendrit. Ces gants ont touché les mains qui réconciliaient les rois et qui guérissaient les malades ; cette clef est l'emblème de ce pouvoir qui a ouvert à tant d'âmes les portes du ciel et fermé devant tant de moribonds les portes de la mort ; ce bâton pastoral est la houlette bienfaisante qui a ramené dans le bercail de Pierre tant de brebis près de s'égarer, et qui a éloigné des montagnes de la Franche-Comté et de la Savoie les fauteurs du schisme et les loups ravisseurs des âmes.

Il est vrai, mes frères, que la paroisse de Cirey n'a pu conserver les restes de Pierre de Tarentaise, mais elle les a sauvés, et c'est là son honneur. Qu'une bande furieuse vienne, trois ans après, les arracher de leur tombe malgré la courageuse résistance des habitants, que le saint corps soit jeté avec mépris au fond d'une hotte, qu'on les emporte à Vesoul et qu'on les destine aux flammes, tous ces efforts seront impuissants et la haine sacrilége sera encore une fois trompée. Vos pères ont accompagné dans cette captivité leurs chères reliques ; ils les ont signalées à la pieuse curiosité des villages et des bourgades qui s'empressent sur leur passage ; ils les suivent jusque dans la ville, où le concours augmente, où la foi se réveille, où l'on dérobe le long des rues des parcelles du corps sacré, jusqu'à ce que l'impiété fatiguée, déconcertée, vaincue par ces manifestations de la confiance d'un grand

peuple, se résigne à garder elle-même ce qu'elle voulait détruire et à veiller à son tour sur les cendres du saint.

Elles reviendront encore une fois, ces reliques voyageuses, dans la terre qui les a glorifiées. Cirey en obtient une part, Vesoul mérite d'en garder une autre, Bellevaux, qui renaît un moment et qui commence à refleurir selon l'étroite observation de Septfonts, revoit ce corps béni par tant de peuples, éprouvé par tant de fortunes différentes, toujours plus grand et plus glorieux. Mais ce n'était pas là son dernier asile. Une révolution, qui ne dura que trois jours, fut cependant assez puissante pour chasser encore une fois de Bellevaux la prière et la pénitence. Forcés de s'expatrier, les nouveaux enfants de la Trappe vont chercher une retraite dans le Valais. Les reliques de saint Pierre les accompagnent dans leur exil ; elles les suivent dans leur retour. Quatre ans après, elles rentrent avec eux en Franche-Comté, et semblent demander d'abord quels sont les lieux où elles se reposeront. Dix ans de séjour au val Sainte-Marie ne peuvent les fixer dans cet âpre vallon. Elles retrouvent enfin sous les voûtes de la Grâce-Dieu la règle et le souvenir de saint Bernard ; mais le nouveau monastère, déjà si florissant et si peuplé, n'a rien oublié de ce qu'il doit à Cirey et à Bellevaux, et partout où l'on montre les reliques de saint Pierre de Tarentaise, on raconte comment la foi de vos pères les a sauvées.

Voilà que l'abbaye de la Grâce-Dieu commence à devenir un grand peuple et à fonder des colonies ; c'est Tamié qu'elle a chosi pour y déposer son premier essaim, Tamié que saint Pierre de Tarentaise a gouverné, Tamié, qui a possédé longtemps une partie de

son corps, Tamié qui, devenu français, revoit aujourd'hui dans son cloître restauré les fils de Bellevaux, et dans son antique église, les reliques que la foi de vos pères a sauvées.

Oh ! laissez-moi saluer de loin cette nouvelle restauration et lui souhaiter, en votre nom, de croître, de prospérer et de fleurir. Que j'aime à voir renaître dans notre siècle tout ce que le siècle passé avait détruit ! quel heureux présage, quel signe éclatant au milieu de nos alarmes et de nos calamités ! Saint Pierre de Tarentaise a aujourd'hui quatre autels : Cirey, Vesoul, la Grâce Dieu et Tamié ; ses ossements continuent à répandre et dans les cloîtres et dans les villes le parfum des vertus évangéliques ; cette illustre poussière, qui a représenté la mortification et la charité de Jésus-Christ, est toujours sensible au récit de nos douleurs. Vos ancêtres l'avaient couverte d'or et de soie ; vos pères l'ont préservée de la profanation ; que vos fils soient assez heureux pour la garder avec le même bonheur, et qu'on raconte toujours, en montrant ce tombeau et ces reliques, comment la foi les a sauvés.

Dormez donc, restes vénérés, dormez sous la garde de ce peuple fidèle, jusqu'à ce que la trompette du jugement vous réveille pour vous transfigurer dans la gloire. Qu'aucune révolution nouvelle ne vienne troubler votre repos ; qu'aucune main téméraire ne se lève désormais sur cette tombe protégée par tant de souvenirs, et que l'église paroissiale de Cirey demeure de siècle en siècle un pèlerinage cher à tous les malheureux.

O saint pontife, nous nous agenouillons à vos pieds et nous implorons votre intercession. C'est principalement sur les maladies corporelles que votre empire

s'exerce : daignez nous faire ressentir la puissance de votre prière. Puisqu'il vous a été donné de continuer, du haut des cieux, le touchant ministère qui consiste à guérir les hommes, montrez-vous secourable à tous ceux qui, de près ou de loin, vous invoquent avec tant de confiance, à tous ceux surtout qui n'ont point oublié le chemin du pèlerinage, et qui viennent coller à ce tombeau des lèvres animées par la foi des anciens jours. Recommandez à Dieu ce peuple et ces pasteurs, qui sont si jaloux de votre gloire ; recommandez-lui cette Église de Besançon que vous avez sauvée du schisme et de l'anarchie ; recommandez-lui cette France et cette Savoie que vous avez tant aimées et qui ne font plus qu'une patrie ; et puisque les nations sont guérissables, étendez vos mains sur les plaies qui les défigurent, pour les cicatriser et pour les guérir ; recommandez-lui l'Église et son chef, dont vous vous êtes montré l'intrépide défenseur. Voyez, la guerre de l'impiété continue : Pierre est poursuivi dans la personne de Pie IX comme il l'avait été dans celle d'Alexandre III ; les rois et les peuples méconnaissent, comme autrefois, le vicaire du Christ ; la barque immortelle est assaillie de toutes parts par les flots conjurés de l'ignorance, de la haine et de l'impiété. O grand saint, qui avez fait reconnaître le vrai pape, prenez encore en main la cause de la justice, de la vérité, de la vertu ; demandez à Dieu pour le trône de saint Pierre, une garde invisible d'esprits bienheureux, prenez vous-même le glaive étincelant qui écarte l'ennemi et qui le met en fuite. Sauvez le Pape, sauvez l'Église, sauvez la France, sauvez le monde !

ORAISON FUNÈBRE

DES COMTES DE BOURGOGNE.

NOTICE SUR LA SÉPULTURE DES COMTES DE LA HAUTE-BOURGOGNE.

Parmi les anciennes églises de Franche-Comté qui avaient servi de sépulture aux grandes familles du pays, il n'en était point de plus riche, soit en reliques, soit en tombeaux, que la cathédrale de Saint-Étienne de Besançon. Sans parler des archevêques, elle avait ouvert son parvis aux Rougemont, aux d'Abbans, aux Montfaucon, aux Faucogney, aux de Scey, plus illustres encore, tous vassaux de Saint-Étienne pour les terres ou les châteaux qu'ils tenaient en fief sous le patronage du premier martyr.

La maison des comtes de Bourgogne brigua le même honneur. Feudataire de l'archevêque de Besançon, mais indépendante et souveraine dans le reste de la contrée, à peine eut-elle pris le sceptre, qu'elle vint marquer dans le cloître de la cathédrale la place où elle voulait reposer. Cette sépulture s'ouvrit en 1057 pour le comte Rainaud Ier, et ne se ferma qu'en 1299,

après avoir reçu le cœur d'Étienne de Bourgogne, chanoine de Besançon, décédé à Rome. C'est donc pendant deux cent cinquante ans environ que les comtes souverains du pays ont élu leur dernière demeure à Saint-Étienne, et il y avait près de six cents ans que cette antique et noble maison avait disparu, quand, le 12 octobre 1863, d'heureuses recherches ont remis en lumière leurs cendres et leurs os.

Le chapitre de Saint-Étienne avait pris soin de conserver dans son cartulaire le nom des comtes dont il avait reçu la dépouille mortelle, la date de leur mort, et le souvenir des fondations qu'ils avaient faites dans la cathédrale. Cette nomenclature, dressée au commencement du XIVe siècle, quelques années seulement après l'inhumation du dernier comte, a été conservée dans une dissertation latine imprimée à Besançon 1693 (1). Voici, d'après cette liste, les huit principaux personnages enterrés dans le parvis de Saint-Étienne. Cinq appartiennent à la maison de Bourgogne proprement dite, trois à la maison de Salins, qui était issue de la première.

I. Rainaud Ier, comte de Bourgogne, dont l'intrépidité et la constance assurèrent l'indépendance de la Comté. Sa mort arriva en 1057.

II. Guillaume le Grand, surnommé aussi Tête-Hardie : *Cognomento Magnus et Audax*. Il fut à la fois le champion de Grégoire VII en Italie et la gloire de ses sujets dans la Haute-Bourgogne. De ses huit enfants mâles, l'un devenu pape sous le nom de Calixte II, termina la querelle des investitures ; l'autre, Raymond, après dix-

1. *De lapide sepulchrali antiquis Sequanorum comitibus recens posito diatriba analytica..*

sept batailles gagnées sur les Maures, épousa la fille d'Alphonse VI, roi de Castille, et continua la dynastie à laquelle appartiennent saint Ferdinand, Louis XIV, Philippe V et les deux Isabelle. La mort de Guillaume le Grand est de 1087.

III. Rainaud III, petit-fils du précédent, fonda ou enrichit, dans le comté de Bourgogne, onze abbayes cisterciennes, en considération de saint Bernard, dont il était l'admirateur et l'ami. Il mérita le titre de *franc-comte* pour avoir refusé l'hommage féodal aux empereurs Lothaire et Conrad. Il mourut en 1148, le quatorzième jour des calendes de février, et fut enseveli dans le tombeau de ses pères. Son unique héritière était sa fille Béatrix, qui épousa, en 1156, l'empereur Frédéric Barberousse.

IV. Guillaume, comte de Bourgogne, de Vienne et de Mâcon, frère du précédent. Il avait mis la main sur l'héritage de sa nièce et il la retenait captive, quand Frédéric Barberousse la délivra en qualité de suzerain, avant de lui offrir sa foi en qualité d'époux. Il mourut en 1156.

V. Othon Ier, second fils de Frédéric et de Béatrix, hérita du Comté de sa mère en 1190, mourut à Besançon en 1200, dans les bras de l'archevêque Amédée, et fut enterré auprès du comte Rainaud III, son aïeul.

VI. Gaucher III, sire de Salins, issu de la souche primitive des comtes de Bourgogne, mort le 15 août 1175, après avoir marié sa fille unique à Gérard de Vienne.

VII. Gérard, comte de Vienne et de Mâcon, sire de Salins, gendre du précédent, mort le 19 novembre 1184.

VIII. Étienne de Vienne, fils de Gérard. Élu arche-

vêque de Besançon en 1191, il mourut le 11 juin 1193, avant d'avoir pu recevoir la consécration épiscopale.

Outre ces huit principaux personnages de la maison de Bourgogne, le cartulaire de la cathédrale de Saint-Étienne citait encore : 1° une fille de l'empereur : *filia imperatoris ;* mais cette simple désignation indique assez qu'il ne s'agit que d'une enfant morte en très-bas âge, avant même d'avoir un nom, et déposée sans inscription dans le tombeau de sa famille ; 2° *Étienne de Bourgogne, chanoine de Besançon : Stephanus de Burgundià, canonicus Bisuntinus.* Ce seigneur mourut à Rome le 5 avril 1299, et y fut enterré ; son cœur seul, rapporté à Besançon, fut déposé, conformément à l'acte de ses dernières volontés, auprès de ses ancêtres.

Des dix corps nommés ci-dessus, les huit premiers seulement étaient de nature à être conservés, car le neuvième était celui d'une enfant à peine âgée de quelques jours, et l'on ne possédait du dernier qu'un viscère sans consistance, devenu bientôt une poussière impalpable.

La cathédrale qui leur servait d'asile fut incendiée en 1349 ; mais les tombeaux des comtes de Bourgogne échappèrent à la destruction. L'archevêque Aymon restaura l'édifice en 1370. On songea alors à représenter au dessus des niches en pierre qui renfermaient ces cendres précieuses, des images et des épitaphes. Les images furent des peintures à fresque, et les épitaphes des distiques latins dans le style du xve siècle. J.-J. Chiflet a rapporté les inscriptions dans son *Vesontio* (1), imprimé en 1618. Son fils, Jules Chiflet, abbé de Balerne,

(1) Pars II, cap. LVIII.

non moins jaloux que lui de recueillir les grands souvenirs de l'antiquité, eut l'heureuse pensée de demander à un artiste bisontin, Joseph Bauldot, des copies sur bois de la fresque tumulaire. Les huit panneaux peints par ses ordres et ornés de ses armes, après avoir été exposés dans la cathédrale de Saint-Jean, le long des piliers du chœur, furent transportés dans la sacristie. M. le baron Daclin, maire de Besançon, les sauva durant la tourmente révolutionnaire et en fit don à l'hôtel de ville, où on les voit encore aujourd'hui.

Les restes des comtes de Bourgogne eurent des destinées plus agitées et plus étranges. Après la seconde conquête de la Franche-Comté, le chapitre métropolitain, apprenant que les soldats français avaient mis le feu à l'église de Saint-Étienne, que les toits s'effondraient, qu'on pillait les tombeaux et que Vauban ne tarderait pas à sacrifier la basilique aux nécessitées imposées par l'art des fortifications, résolut de transporter dans l'église Saint-Jean les sépultures exposées désormais à d'inévitables profanations. Après avoir tiré les comtes de Bourgogne de leurs niches sépulcrales, qui étaient creusées en forme d'arche, on les plaça dans des sacs de cuir, et on les descendit dans la maison du haut doyen. Ce fut là que le chapitre alla les chercher avec un grand appareil, le samedi 28 juillet 1674, au bruit de toutes les cloches de la cité. Il les enferma dans un caveau voûté, construit à cet effet au milieu de la grande nef, devant l'autel de la Croix, et s'occupa de composer une épitaphe. L'acte capitulaire qui approuva définitivement l'inscription est du 30 juillet 1688.

Cependant, quatre ans après, une nouvelle translation

ayant été délibérée et résolue, les restes des comtes furent portés dans le sanctuaire, entre l'autel et le fond de l'abside, et le chapitre éleva sur le caveau un monument à quatre faces, couvert d'emblèmes et d'inscriptions, et où l'on remarquait plus d'art et de symétrie que de véritable connaissance de l'histoire. Ce fut l'objet d'une dissertation fort intéressante qui parut en 1693, et que l'on attribue au P. André de Saint-Michel, carme de l'ancienne observance, supérieur du couvent de Besançon. Soit qu'ils reconnussent la justesse de la critique, soit que le monument gênât leur cérémonies, les chanoines prirent, vers 1701, le parti de reporter les comtes de Bourgogne dans la grande nef, en ne conservant qu'une simple pierre tumulaire. Les corps furent alors comptés et reconnus : on les réunit dans un sépulcre de pierre de vergenne, et la note capitulaire qui constate cette reconnaissance signale « une main tout entière en chair et plusieurs sacs de cuir dans lesquels ils avaient été ensevelis. » La nouvelle tombe n'eut d'autres ornements qu'une aigle aux ailes déployées, soutenant une draperie sur laquelle on lisait l'épitaphe composée par le chapitre. Elle fut élevée de cinq ou six pouces au-dessus du sol. L'abbé Baverel en a laissé le dessin parmi les pièces curieuses de son cabinet, que M. Weiss a recueillies pour la bibliothèque de Besançon.

Ce n'étaient pas encore là les dernières vicissitudes de cette sépulture. Vers 1740, la chapelle de la Croix disparut pour faire place à l'abside du Saint-Suaire, et il ne resta que la pierre tumulaire, que son élévation signalait suffisamment aux yeux. Mais en 1790, le service paroissial, qui se faisait dans l'église de Saint-

Jean-Baptiste, ayant été tranféré à la métropole, on enleva les inscriptions et ornements qui gênaient la circulation, et on les remplaça par le pavé actuel. La tombe des comtes de Bourgogne ne pouvait échapper au sort commun. Leur épitaphe fut détruite, et la mémoire de leurs corps ne tarda pas à se perdre.

C'est à peine si dans ces soixante-dix ans de silence on se souvînt, en citant leurs noms, que leurs dépouilles avaient reposé dans l'église Saint-Jean. Nul n'en pouvait dire la place, et plusieurs croyaient qu'elles avaient été profanées. Elles semblaient donc condamnées à un éternel oubli, quand Son Éminence Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon, résolut d'en faire la recherche. On consulta d'abord le registre des délibérations capitulaires : ce livre constatait bien que les corps avaient été déposés dans l'axe de la grande nef, devant la chapelle de la Croix ; mais ce n'était qu'une indication assez vague, puisque la chapelle avait disparu. On fit appel à la mémoire des anciens ; mais les anciens les plus vénérables de 1863 n'étaient que des enfants de dix ans en 1789, et leurs souvenirs mal fixés indiquaient tantôt un point, tantôt un autre. M. Weiss avait signalé les alentours de la chapelle de la sainte Vierge ; on y fit une saignée assez étendue, d'où l'on ne tira que des pierres et des déblais. On s'arrêta ensuite dans la grande nef à une rangée de pierres carrées qui interrompait le pavage en losange. Sous ces dalles apparut d'abord l'ancien pavé de l'église, en pierres de vergenne usées par le temps. On les enleva encore, et le sol, fouillé à un mètre de profondeur, révéla une couche de terre noire mêlée d'ossements et enfermée entre deux couches de béton. Au

premier aspect on eut un moment d'espoir ; mais il fallut y renoncer, car ces ossements étaient des débris d'animaux, et l'on n'avait trouvé, selon toute vraisemblance, qu'un tumulus celtique. Cependant Mgr l'Archevêque avait remarqué dans la grande nef une large pierre en losange équivalant à quatre dalles ordinaires. Il signala cette disparate à M. l'abbé Guibard, qu'il avait chargé de la direction des travaux, et ordonna de nouvelles fouilles. Le plus heureux résultat couronna l'entreprise : la pierre que le prélat avait remarquée était placée à l'endroit même de l'ancienne inscription, et l'on se trouvait, sans le savoir, devant l'enceinte effacée de la chapelle de la Croix.

A peine, en effet, le pavé eut-il été ouvert, qu'on découvrit, à 60 centimètres au-dessus du sol actuel, un sarcophage rectangulaire, en vergenne, brisé par le milieu, ayant 1 mètre 80 centimètres de long, sur une largeur de 58 centimètres. Quatre dalles disjointes recouvraient ce sarcophage ; au-dessous s'étendait le sac de cuir qui avait servi à transporter de Saint-Étienne à Saint-Jean les corps des comtes de Bourgogne ; enfin une planche de sapin, à demi consumée, attestait les derniers restes de quelque cercueil.

La présomption inpirée par ces premiers indices se changea en certitude à l'aspect des ossements et des plaques de plomb qui remplissaient le sarcophage. Deux têtes frappèrent d'abord l'attention. L'une, presque entière, contenait une plaque de plomb avec l'inscription suivante : *Otho secundus, Frederici Cæsaris filius.* La seconde, moins bien conservée, renfermait, outre une plaque de plomb sur laquelle on voit distinctement : *Rainaldus tertius, pater imperatricis Beatri-*

cis, un petit sachet de soie avec les ossements d'un doigt. On découvrit ensuite trois autres plaques superposées où l'on peut lire encore : sur la première : *Guillelmus, pater Calixti papæ* ; sur la seconde : *Stephanus de Burgundiâ, canonicus Bisuntinus ;* sur la troisième, entièrement oxydée, les lettres *Ter*... Enfin, à l'extrémité du sarcophage, on trouva une plaquette mêlée à des ossements, et avec cette inscription : *Stephanus electus Bisuntinus*. Ces six plaquettes sont en plomb, gravées en creux. Les caractères qu'elles portent sont du XVIIe siècle, et elles ont aux extrémités quatre trous oxydés avec la trace des clous qui les fixaient sur les cercueils Le reste du sarcophage était rempli d'ossements mêlés de terre et de poussière humaine.

Il restait à distinguer, parmi ces débris, ceux qui pouvaient reconstituer des corps humains et en faire reconnaître le nombre et la taille. Mgr le cardinal Mathieu réunit, à cet effet, une commission composée de trois médecins, MM. Coutenot, Lebon et Faivre. Après avoir rangé les os d'après les données anatomiques, la commission déclara qu'ils appartenaient à huit corps distincts, adultes et de haute stature. Cette déclaration est fondée sur la reconnaissance de seize *calcaneum* et de seize extrémités de *femur*. On n'a trouvé, il est vrai, que quinze extrémités supérieures de *tibia*, mais il est évident que la seizième articulation est tombée en poussière comme les fragments qui offraient moins de résistance à l'action du temps.

Cette déclaration, jointe à toutes les données de l'histoire ne laissant plus aucun doute sur la découverte, Mgr le cardinal archevêque de Besançon fit réunir en squelettes, par la commission médicale, les

restes des comtes de Bourgogne et les déposa dans quatre cercueils en chêne, garnis de soie et de damas et partagés chacun en deux compartiments.

Le sarcophage, les sacs de cuir et les restes du cercueil, ont été remis dans le caveau d'où ils avaient été tirés, et on en a marqué la place par une dalle placée en losange au milieu du pavé. Cette dalle porte une inscription, indiquant le lieu de la première sépulture à Saint-Étienne, la seconde sépulture à Saint-Jean et la date de la dernière découverte.

Cependant Mgr Mathieu a voulu préparer aux comtes de Bourgogne une demeure princière. Ayant obtenu que le gouvernement contribuât aux frais de cette patriotique entreprise [1], il a fait creuser une crypte funéraire dans la chapelle du Sacré-Cœur, la dernière de la basse nef de gauche, dans l'église métropolitaine. Deux plaques de marbre blanc appliquées aux parois de la chapelle indiquent la destination du caveau.

A droite, au-dessous des armes de Son Éminence, qui sont *d'azur aux trois croix d'or, posées deux et une*, on lit :

JACQUES-MARIE-ADRIEN-CÉSAIRE MATHIEU,
CARDINAL-PRÊTRE DE LA Ste ÉGLISE ROMAINE,
DU TITRE DE St-SYLVESTRE IN CAPITE,
ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,
A FAIT CONSTRUIRE CE CAVEAU
ET Y A TRANSFÉRÉ LES RESTES MORTELS
DES COMTES DE BOURGOGNE
AVEC LE RESPECT DU AUX BIENFAITEURS
DE SON ÉGLISE,
L'AN DE GRACE
MDCCCLXV.

(1) L'allocation accordée par Son Excellence M. le ministre de la justice et des cultes est de 8,500 fr.

A gauche est un écusson entouré d'une guirlande verte ; les armes, qui sont de Bourgogne, portent *de gueules à l'aigle d'or* ; plus bas :

PALATINORVM BVRGVNDIONVM
COMITVM ALIORVMQVE REGII SANGVINIS
PRETIOSI CINERES,
EX BASILICA SANCTI STEPHANI
ANNO DOMINI MDLXXIV DIRVTA,
VBI PER SEX RETRO SÆCVLA DELITVERANT,
IN HANC SANCTI IOANNIS METROPOLIM
SOLEMNI RITV EODEM ANNO TRANSLATI,
SVB HOC TVMVLO
QVIESCVNT.

Une grille, qui s'ouvre à gauche de l'autel sur un escalier de douze marches, sert d'entrée au caveau.

D'énormes dalles de marbre rouge, appuyées sur deux arcs surbaissés, forment tout à la fois le pavé de la chapelle et le plafond de la crypte. Les arcs, ornés de moulures largement profilées, s'appuient sur des colonnettes en marbre poli, couronnées d'un chapiteau simple et gracieux, et reposant sur un soubassement qui règne le long des murs. Dans le fond, un troisième arc indiqué par un relief répète la courbure des deux autres.

C'est sur ce soubassement, dans l'espace ménagé entre les arcs, qu'on a déposé les cercueils des comtes. Ils renferment chacun deux corps ; le couvercle est à volets mobiles, et des ferrements dorés en ornent les côtés. Au-dessus de chaque cercueil, contre les murs latéraux, sont fixées des plaques de marbre qui rappellent les noms, les titres et l'éloge des illustres défunts.

Au fond, dans l'encadrement formé par le profil de l'arc, on lit cette inscription :

IN BASILICA S^TI STEPHANI IN MONTE CŒLIO
EPITAPHIVM ERAT HVIVS MODI :

—

SEPVLTVRA PRVDENTVM BVRGVNDIÆ
COMITVM
BIS QVATER HIC COMITVM SVNT CORPORA QVEIS DEDIT ICTVM
MORS, ET IBI SOLITVM NOBIS SOLVERE TRIBVTVM.
SPIRITVS IN CŒLIS HORVM MANIBVS MICHAELIS
SANCTI PORTANTVR ET IN ALTA SEDE LOCANTVR.

—

NOBILIVM TURBA QVOS MORS SVBDVXIT ACERBA,
OCTO IACENT COMITES, VT PATET, IPSE VIDES.
ILLIS PARCE, DEVS ; DIC LECTOR VOCE BENIGNVS
VT TIBI POST MORTEM CONFERAT ALTER IDEM.

Des armoiries, surmontées de la couronne de comte, ornent toutes les autres plaques. En entrant dans le caveau, on lit à droite :

RAINALDVS I^VS
BVRGVNDIÆ COMES
OBIIT
MLVII.

La seconde inscription porte :

GVILLELMVS MAGNVS
PATER
CALLIXTI PAPÆ
OBIIT
MLXXXVII.

Les deux blasons, *champ de gueules*, n'ont aucun signe particulier.

Derrière le second arc reposent Rainaud III et Guillaume, son frère, comtes de Bourgogne.

On lit sur les marbres :

RAINALDVS TERTIVS
PATER
IMPERATRICIS BEATRICIS
OBIIT
MCLVI.

—

GVILLELMVS
BVRGVNDIÆ COMES
OBIIT
MCLVI.

Ce dernier porte : *de gueules à l'aigle d'or.*

En face se trouve le cercueil de Gaucher III, sire de Salins, et de Gérard, comte de Vienne.

Gaucher porte : *de gueules à la bande d'or.*

Gérard, *du même*, *parti*, à droite *aigle d'or*, à gauche *bandé d'or de dextre à sénestre.*

On lit au-dessous :

GALCHERUS III
DOMINUS SALINENSIS
OBIIT
MCLXXV.

—

GERARDUS
COMES VIENNENSIS
DOMINUS SALINENSIS
OBIIT
MCLXXXIV.

Enfin les deux dernières plaques de marbre rappellent les noms d'Étienne, archevêque élu de Besançon, et d'Othon Ier, comte palatin de Bourgogne.

Le blason d'Étienne est *de gueules à l'aigle d'or au vol abaissé ;* il est surmonté de la mitre et de la crosse, attributs de la dignité épiscopale.

Plus bas on lit :

STEPHANVS VIENNENSIS
ELECTVS BISVNT.
OBIIT
MCLXXXXIII.

—

FORMA. DECUS MORUM. SPES REGNI. CVLMEN HONORUM.
FVLXIT IN HUNC : HORUM SEDES FVIT ISTE BONORUM.
. . . . . .
. . . . . .
TOT BONA TAMQVE BREVI CASUS BREVIS ABSTVLIT ÆVI.
(*Vetus inscriptio in basilica Sancti Stephani.*)

Le blason d'Othon Ier est *de gueules à l'aigle d'or.* Au dessous :

OTHO Ivs
SECVNDVS CÆSARIS FREDERICI
FILIUS
OBIIT
MCC.

Dans deux caisses de chêne placées au fond du caveau, sur le socle du soubassement, ont été renfermés d'autres restes précieux, et en particulier le cœur d'Étienne de Bourgogne, chanoine de Besançon. On y lit sur deux plaques de cuivre :

COMITVM SUPREMORVM
BVRGUNDIÆ
PRETIOSI CINERES
QVIBVS COMMISCETVR COR
STEPHANI, COMITIS DE BVRGVNDIA,

CANONICI BISVNTINI, ROMÆ
DEFUNCTI. MCCLXXXXIX.

—

COMITVM SVPREMORVM
BVRGVNDIÆ
OSSIVM FRAGMENTA.

Le tombean achevé, Mgr l'Archevêque et le chapitre métropolitain ont voulu honorer la mémoire des comtes de Bourgogne en célébrant par de pompeuses obsèques la découverte, la translation et la nouvelle sépulture de leurs restes mortels. Cette cérémonie a eu lieu le 21 décembre 1865, à neuf heures du matin, en présence d'une foule choisie, où l'on remarquait les principaux représentants du clergé, de l'armée, de la magistrature, plusieurs membres de l'Université et de l'Académie de Besançon. Mgr Mathieu a officié pontificalement. Après l'évangile, l'oraison funèbre des comtes de Bourgogne a été prononcée comme il suit :

ORAISON FUNÈBRE DES COMTES DE BOURGOGNE.

Ossa pullulent de loco suo ; nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.

Que leurs os refleurissent dans leur tombe, car ils ont fortifié Jacob et ils se sont rachetés de la mort par une foi pleine de courage. (*Ecclesiast.*, XLIX, 12.)

ÉMINENCE [1],

Il est donc, au jugement de l'Écriture, des ossements choisis à qui l'Esprit-Saint a promis, en dépit du temps et de la mort, de magnifiques destinées. Il est des poussières bénies qui gardent dans leur sommeil un sacré caractère et qui, longtemps après avoir été enfermées dans le tombeau, sollicitent encore les regards, les respects et les hommages des nations. A défaut des saintes Lettres, le spectacle que j'ai sous les yeux me le dirait assez. Cet éclat funèbre, cette affluence inusitée, ce mouvement de toute une ville, ce pontife heureux d'avoir retrouvé une sépulture qui semblait à jamais ensevelie dans les ombres de la nuit, et fier de voir ses grands sentiments partagés par tout ce qu'une province compte de plus savant et de plus illustre, ces morts d'il y a sept siècles rapportés tout à coup au milieu de la lumière, de l'encens

1. Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon.

et des saints cantiques, cet auguste sacrifice célébré avec tant de splendeur pour le repos de leurs âmes, cette chapelle souterraine où l'or le plus pur s'étale sur des marbres précieux pour offrir à leurs cendres une demeure digne d'elles, tout m'avertit que je parle en présence de ces nobles privilégiés de la tombe pour qui la mort a suspendu son travail de destruction, l'opinion ses règles communes, le temps son implacable et dédaigneux oubli.

Ainsi la parole que l'Écriture a prononcée sur la sépulture des patriarches et des prophètes de Juda se vérifie avec la plus littérale exactitude sur la sépulture des comtes de Bourgogne : *Ossa pullulent de loco suo.* N'en soyez point surpris, les comtes de Bourgogne sont aussi des patriarches et des pères. Tant que le nom de la Comté sera cher à nos cœurs, nous nous souviendrons de nos ancêtres, avec une pieuse reconnaissance, et ces chefs de la nation, si reculés qu'ils soient dans l'antiquité trouveront des arrière-neveux pour vénérer leurs restes avec un patriotique et filial empressement.

Mais le développement de mon texte suffit à leur éloge. Pourquoi la découverte et la translation de leurs cendres excitent-elles à un si haut degré le sympathique intérêt d'un grand évêque et l'attention d'une grande province ? L'Écriture nous l'apprend : *Ils ont affermi l'Église, et ils se sont affranchis de l'oubli par une foi pleine de courage : Nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.* L'amour de l'Église et l'amour du pays, ces deux passions que les grands cœurs ne séparent jamais, résument toute l'histoire de nos comtes, en expliquent les vicissitudes et

en forment l'unité. Serviteurs héroïques de l'Église, ils la défendent, ils la glorifient, ils épuisent pour elle le sang de leur race. Souverains de la haute Bourgogne, ils en assurent l'indépendance politique par leur valeur et ils en préparent la civilisation par leurs bienfaits.

Tel est l'objet de ce discours Puisqu'il a plu au Seigneur de réunir encore une fois autour de ce tombeau le clergé et le peuple de Besançon, je le conjure de bénir ma parole et de la rendre digne des héros dont nous célébrons la vie, du prince de l'Église qui leur donne aujourd'hui tant de lustre et d'éclat, et de l'assemblée qui s'est formée autour de lui pour honorer leur mémoire.

I. Le XIe siècle avait commencé : c'était pour l'Église un siècle d'épreuves et de douleurs. La seconde race des rois francs était descendue tout entière au tombeau, et le pape ne trouvait plus dans les princes de la terre cette protection magnanime et désintéressée qui avait fait la gloire de Pépin et de Charlemagne. Autant l'intervention de la puissance impériale dans les affaires de l'Église avait été heureuse et magnifique sous les empereurs francs, autant elle était, sous les rois germains, envahissante, tracassière et cruelle. Rome, après avoir été tour à tour la proie des grands et des factions populaires, était devenue comme un fief mouvant du caprice germanique ; le pouvoir temporel était ruiné, l'autorité spirituelle semblait toucher à sa fin.

Cependant Dieu, qui marque aux peuples leur rôle dans son Église, ne cessait de tenir les yeux de ses vicaires fixés sur ces Gaules, si fameuses dans l'his-

toire, où s'était établi le premier royaume de la chrétienté. Tandis que la monarchie était remise au berceau pour la troisième fois, et que les Capétiens, tout occupés des affaires du dedans, n'avaient ni le temps ni la pensée de regarder celles du dehors, les papes, qui cherchent d'où leur viendra le secours, voient croître et grandir aux deux extrémités de cette terre bénie qui sera la France, à l'embouchure de la Seine et sur les bords de la Saône, deux races nouvelles, deux tiges royales marquées d'avance pour de hautes destinées. A l'ouest, ce sont les fils et les compagnons d'armes de Rollon : ils laissent leur nom à la Neustrie, et ils vont porter leurs armes à travers des espaces immenses de terre et de mer ; à l'est, c'est Otto-Guillaume, le père de nos comtes, qui secoue le joug des rois d'Arles et de Bourgogne, se fait des États indépendants et leur donne pour ceinture le Rhin, la Saône et le Jura. Ici commencent les destinées des comtes de Bourgogne ; là fleurissent déjà les Normands, dont l'histoire a célébré, avec une prédilection si marquée, les aventureuses conquêtes.

Personne, je le proteste, n'admire plus que moi les héroïques qualités des hommes du nord. Hardis, industrieux, avides de renommée et de butin, ils avaient le courage naissant du lionceau qui cherche sa proie, et le vol impétueux de l'aiglon qui épouvante les airs en sortant de son nid. Mais pourquoi ne le dirais-je pas? Leur caractère était mêlé de ruse autant que de vaillance, et sous les prouesses du lion on vit percer plus d'une fois les tromperies du renard. Quand les fils de Tancrède conquièrent la Sicile, ils cachent leurs armes sous la tunique du pèlerin ; quand Guillaume,

méditant l'établissement de sa race en Angleterre, fait promettre au dernier roi saxon de le choisir pour héritier, il cache des reliques sous une table et les découvre ensuite pour montrer à Édouard quels ont été les témoins de sa promesse. Aussi pour apaiser la soif conquérante des Normands, pour fléchir leur cœur intéressé et discipliner leur valeur barbare, que d'épreuves subies par le saint-siége ! Maîtres de la Sicile, ce sont d'abord des ennemis, puis des vassaux, mais des vassaux qui se parjurent, et dont l'obéissance, longtemps douteuse, est chèrement payée par le pillage et le butin. O père commun des fidèles, où trouverez-vous donc des défenseurs et des amis ? Où sera la piété vraie, le dévouement filial, le sincère amour de Dieu et de son Église ?

Disons-le, mes frères, à l'honneur de nos comtes, ces grandes vertus n'appartiennent qu'à eux, et c'est par elles que leur rôle commence dans le monde. Non moins braves, mais plus désintéressés que les Normands, ils ont à peine établi leur autorité dans la Haute Bourgogne, que la papauté aux abois implore leur assistance et les enrôle à son service. Elle savait ce qu'il y avait de foi, d'honneur et de magnanimité dans cette race à peine sortie du berceau, mais déjà fameuse au-delà des monts. L'héritier d'Otto-Guillaume, le comte Rainaud Ier, venait de mourir entre les bras de Hugues Ier, archevêque de Besançon ; mais il avait donné au pape saint Léon IX de vaillants soldats qui s'étaient fait tuer jusqu'au dernier dans les champs de Dragonara, en défendant les domaines du saint-siége [1], et il laissait un fils en qui ses exemples

1. Le 18 juin 1053.

de vaillance et de piété avaient formé, mieux encore que toutes les leçons, le cœur d'un héros chrétien : c'est Guillaume Tête-Hardie. Nommez-le l'audacieux à cause de la témérité de ses campagnes, il forcera bientôt l'histoire à l'appeler le grand à cause de sa gloire et de ses vertus : *Cognomento magnus et audax*. Quelle audace, en effet, mais aussi quelle grandeur ! Hildebrand l'appelle au secours du saint-siége, Hildebrand, l'ami de son enfance et le compagnon de ses études dans la célèbre abbaye de Cluny, Hildebrand, l'illustre archidiacre de l'Église romaine, qui est déjà l'âme de toutes les entreprises, l'arbitre de toutes les affaires, et qui, sous le pontificat d'Alexandre II, prélude aux saintes réformes par lesquelles il illustrera et sanctifiera à jamais le nom de Grégoire VII. Mais Alexandre a un rival soutenu par l'empereur, le peuple se partage, les Normands entament la frontière, et l'Église redoute à la fois le schisme, la tyrannie et la spoliation. Devant tant de périls, le comte de Bourgogne ne saurait hésiter. Son autorité est encore combattue dans ses États par l'ambition d'un frère, et sa famille naissante réclame ses soins paternels. Il part cependant, il traverse les monts et s'offre tout entier au vicaire de Jésus-Christ. Hildebrand et Pierre Damien, debout à côté de ce trône toujours menacé par les empereurs, toujours attaqué par les Normands, toujours usurpé par les anti-papes, déployaient pour faire triompher le pape légitime toutes les ressources du zèle, du courage, de l'éloquence et de la sainteté. Guillaume apparaît auprès de ces deux grands hommes comme le bras armé par leur génie et soutenu par leurs prières, et quand sa présence, son énergie,

ses combats, ont affermi et consolidé le siége battu par tant d'orages, il monte au tombeau de saint Pierre, reçoit un glaive des mains d'Alexandre, et là, devant une foule immense, jure de vivre et de mourir au service de la papauté [1].

Salut! glaive de l'honneur et de la foi! vous fûtes déposé naguère sur un autre cercueil, et l'éloquence d'un grand évêque vous acclama avec toute l'Église entre les mains de la Moricière, glacées par la mort. Et vous, glorieux vaincu de Castelfidardo, souffrez que je vous emprunte un moment cette épée d'honneur, la seule que ni la politique ni la fortune ne sauraient briser, et que je la remette à des mains non moins vaillantes que la mort enchaîne depuis sept cents ans au fond de ce tombeau. Par quel dessein a-t-elle voulu rendre ici à la lumière les ossements de Guillaume, dans le temps même où elle couchait sous les dalles d'une autre enceinte le corps de la Moricière ? Mais non, ce rapprochement n'a rien d'inattendu dans les vastes pensées et les longues épreuves de l'Église. Le Bourguignon du XIe siècle et le Breton du XIXe sont les soldats de la même cause. La poussière presque impalpable du premier bat, sous le drap mortuaire, aussi bien que le cœur à peine refroidi du second, aux noms sacrés de l'Église et du pape. Ils ont inspiré la même confiance, prêté les mêmes serments, monté la même garde. Qu'il leur sied bien de recevoir de l'Église les mêmes remerciements et de partager les mêmes honneurs ! Laissez la tombe de Guillaume se rouvrir aujourd'hui, il en sort comme un parfum d'an-

1. Lettre de saint Grégoire VII à Guillaume, comte de Bourgogne.

tique foi et de courage chevaleresque qui va se mêler à l'encens, aux pleurs, aux prières de la fidèle Armorique, et qui porte au ciel l'hommage de deux provinces catholiques, animées de la même pensée, du même zèle et du même amour ; et tandis que nous rapprochons à travers les siècles ces tombeaux qui tomberont en ruines et ces mains qui retourneront en poussière, voilà qu'au séjour de la lumière et de la gloire ces deux grandes âmes se sont reconnues, ces nobles cœurs se sont salués, et le soldat de Pie IX a trouvé sa place à côté du soldat de Grégoire VII.

Soldats de Grégoire VII ! oui, c'est bien le titre qui convient à Guillaume Tête Hardie. Écoutez de quel style ce pape lui écrit au lendemain de son avénement : « Préparez-vous à défendre la liberté de l'Église ro- « maine et à venir, s'il est nécessaire, avec votre « armée. Notre intention, en rassemblant un si grand « nombre de soldats, n'est pas de répandre le sang des « chrétiens, mais de contenir par une démonstration « formidable les Normands dans les bornes de la jus- « tice. Il en résultera, nous en avons l'espoir, un « autre avantage, c'est qu'après avoir fait la paix avec « eux, nous passerons à Constantinople, où les chré- « tiens, accablés par les Sarrasins, implorent instam- « ment notre secours [1]. »

1. Gregorius episcopus servus servorum Dei, Guillelmo, Burgundionum comiti salutem et apostolicam benedictionem.

Meminisse valet prudentia vestra quàm largâ affluentiâ dilectionis Romana Ecclesia valentiam vestram jamdudùm recepit, et quàm speciali charitate vestram familiaritatem dilexit. Neque enim se concedet oblivisci promissionis quam Deo se, ante corpus apostolorum principis Petri, præsente venerabili antecessore nostro Alexandro papâ, et episcopis, abbatibus plurimis atque

Vous voyez déjà dans cette lettre tout le dessein des croisades et de la confédération proposée aux princes chrétiens contre l'ennemi commun. L'islamisme, cette religion monstrueuse qu'une littérature corrompue[1] réhabilite aujourd'hui, n'excitait alors, d'un bout de l'Europe à l'autre, qu'un profond mépris, une vive et salutaire horreur. Il n'y avait qu'un sentiment parmi les peuples baptisés pour voir en elle une religion qui

diversarum gentium multitudine, quarum non est numerus, obligavit, ut quâcumqne horâ necesse fuisset, vestra manus ad dimicandum pro defensione rerum sancti Petri non deesset, si quidem requisita fuisset. Unde memores nobilitatis vestræ fidei, rogamus et admonemus strenuitatis vestræ prudentiam, quatenùs præparetis vestræ militiæ fortitudinem ad succurrendum Romanæ Ecclesiæ libertati, et si necesse fuerit, veniatis hùc cum exercitu vestro in servitio sancti Petri. Et hoc idem rogamus vos monere comitem S. Egidii, et socerum Ricardi Capuani principis, et Amideum filium Adelettæ, cæterosque quos cognoscitis sancti Petri esse fideles, et qui similiter in manibus ad cœlum extensis promisêre.. Hanc autem militum multitudinem non ideó coacervare curamus, ut ad effusionem sanguinis christianorum intendamus ; sed ut ipsi videntes expeditionem, dùm confligere timuerint, faciliùs subdantur justitiæ. Speràmus etiam quòd forsitan alia inde utilitas oriatur, scilicet ut, pacatis Normannis, transeamus Constantinopolim in adjutorium christianorum, qui nimiùm afflicti creberrimis morsibus Saracenorum instanter flagitant, ut sibi manum nostri auxilii porrigamus. Nam contrá eos Normannos, qui nobis rebelles sunt, satis sufficiunt milites isti qui nobiscum sunt. Certus enim es quoniam te et omnes qui tecum in hâc expeditione fuerint fatigati, duplici, imò multiplici remuneratione, ut credimus, Petrus et Paulus, principes apostolorum donabunt. Datum Romæ, VI nonas februarii, indictione XII.

1. Ce parti pris de glorifier le mahométisme éclate surtout dans la *Revue des Deux-Mondes*. Voir M. Émile MONTÉGUT. *La vraie nature du bonheur*, 15 décembre 1864 ; M. Charles de RÉMUSAT, 1er décembre 1865, et enfin M. Barthelémy SAINT-HILAIRE, dans son *Étude sur Mahomet et le Coran.*

se dément elle même, qui a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout attrait ses excitations voluptueuses et ses promesses immorales, et ses armes pour tout miracle. Il n'y eut bientôt qu'un cri de guerre pour la combattre, en Sicile, en Espagne, à Jérusalem, partout où elle exerçait son culte impie et ses odieuses cruautés. C'est Grégoire VII qui a poussé le premier cri, c'est Guillaume Tête-Hardie qui l'a entendu le premier, et quand le grand pape et le grand comte ont eu, presque en même temps, achevé leur carrière mortelle, l'un dans l'exil de Salerne, l'autre sous les voûtes de notre cathédrale de Saint-Étienne, l'héroïque entreprise de la papauté ne meurt point avec Grégoire, ni le zèle des comtes de Bourgogne avec Guillaume. *Dieu le veut !* s'est écrié le pape Urbain III ! *Dieu le veut !* répètent à l'envi, dès la première croisade, tous les échos de nos montagnes et tous les bords de nos rivières ! Les princes, les pontifes, les chevaliers, le peuple lui-même, tout s'arme et se croise à la fois dans la haute Bourgogne. Qu'elle est belle cette armée préparée par Guillaume sur l'ordre de Grégoire VII ! Qu'elle est florissante surtout, cette maison née de son sang, formée par ses soins et animée par ses magnanimes exemples ! Des dix enfants qu'il a laissés, toutes les filles auront des couronnes : Sibylle dans le duché, Gisèle en Savoie, Hermentrude à Montbéliard, Clémence en Flandre ; tous les fils porteront le sceptre, la mitre ou la tiare ; la plupart prendront la croix, et plusieurs seront déclarés bienheureux. Rainaud II part le premier, c'était son droit, il était l'aîné, et il lui appartenait d'ouvrir à sa race les che-

mins de Jérusalem [1]. Rainaud succombe de bonne heure ; mais avant même que la mort l'eût frappé, deux de ses frères s'étaient levés avec tout le pays pour marcher sur ses traces ; l'un est l'archevêque Hugues III, l'autre le comte Étienne. Comment vous peindre cette phalange chevaleresque s'avançant sous la conduite de l'évêqne et du comte ? Celui-là se revêt des ornements sacrés, célèbre les saints mystères, instruit, encourage, bénit ses compagnons d'armes ; celui-ci fait sonner la trompette, rallie les soldats, suspend ou précipite leur marche, et, durant le long hiver de 1101, malgré le froid, la faim, l'ignorance des chemins et l'incertitude des événements, soutient l'ardeur et la résolution de ces braves enfants de nos montagnes. Bientôt Hugues meurt à la peine, et il ne reste qu'Étienne pour acheter l'entreprise. Sa foi croissait avec les périls et sa persévérance avec les désastres. Il passe l'Hellespont, rejoint les Lombards à Nicomédie et se rallie plus loin aux Allemands conduits par Conrad. Baudouin, qui avait succédé à Godefroy de Bouillon, attendait avec impatience cette armée formée de plus de deux cent mille hommes qui venait soutenir le trône de Jérusalem. Déjà la Galatie est traversée, Ancyre s'est rendu, mais les défilés de la Paphlagonie sont pleins de dangers et de surprises, les Turcs harcèlent l'arrière-garde, les Lombards lâchent pied, il faut protéger la marche troublée et devenue incertaine, il faut rendre confiance à la croisade tout entière. Étienne demande le poste que la peur abandonne, et ses cinq cents cavaliers pesamment armés, se serrant autour de lui, forment comme

1. Dunod, *Histoire du comté de Bourgogne*, t. II, p 158.

un rempart plus dur que la pierre et plus inexpugnable que la montagne. Voici les Turcs, la lance en avant, le cimeterre à la main, précipitant, à toute bride, le galop de leurs chevaux fumants de rage. Vingt fois ils s'efforcent de rompre cette troupe intrépide, vingt fois la troupe s'arrête comme un seul homme, se dresse comme un mur d'airain, repousse l'assaut sans perdre un seul pied de terrain, et reprend sa marche sans avoir perdu un seul cavalier. Non, ils ne feront pas une trouée, ils n'obtiendront pas la défection du moindre valet. Tous les chroniqueurs l'ont remarqué, le comte de Bourgogne n'a que ses sujets pour soldats, et cette belle arrière-garde, où l'étranger et le mercenaire n'ont pas trouvé une place, ne laisse ni une issue à la peur, ni une espérance à la trahison. Personne n'a péri, personne n'a reculé ; enfin, les perfides montagnes sont franchies, et le comte, quittant les derrières de l'expédition dès que le péril commun ne l'y retient plus, retourne au premier rang pour regarder l'ennemi en face et recevoir ou donner les premiers coups.

Ici, tout change d'aspect : une nuée d'infidèles, commandés par les sultans de Mossoul et d'Iconium, attend les chrétiens sur les bords du Halys, et les cerne de toutes parts. Ce n'est pas un combat, c'est une boucherie. Lombards, Allemands, Provençaux, tout périt ou dissipe sous l'effort du nombre et sous le coup d'une revanche longtemps préméditée. Presque seuls parmi tant de soldats, les Bourguignons restent debout sur le champ de bataille ; presque seul parmi tant de chefs, Étienne, attaqué par cent lances, accablé par la foule, entouré de morts et de mourants, tient tête à

l'orage, fend la mêlée, échappe aux musulmans, et, menant sa troupe fidèle à travers de nouveaux périls, aide à prendre Tortose, campe à Tripoli, cherche partout le danger, trouve partout la gloire, jusqu'à ce qu'il arrive à Jérusalem, où il passe à peine les fêtes de Pâques, pour reposer son glaive et adorer le tombeau de son Dieu [1].

Cependant, il était décidé qu'Étienne, pas plus que ses frères, ne reverrait les champs paternels. Il s'était embarqué à Joppé avec Baudouin, roi de Jérusalem ; mais une tempête l'oblige à rentrer au port. Là, les croisés apprennent que vingt mille Sarrasins viennent d'envahir la plaine de Ramla. Baudouin court à leur rencontre, Étienne le suit, et c'est à peine si deux cents cavaliers arrivent assez tôt pour leur servir d'escorte. Que l'histoire blâme la témérité de Baudouin, mais qu'elle loue la fidélité d'Étienne ! Il n'a point dit : Combien sont-ils ? Une seule pensée l'emporte : Où va le roi ? où est l'ennemi ? Admirez le prodigieux effet de cette impétuosité. Au premier cri, au premier choc, les Sarrasins plient, reculent, tournent le dos, tant ils ont cru voir de glaives et de bras, tant ils ont perdu de monde ! Puis, honteux de cette surprise, ils se raniment, s'exhortent, reviennent à la charge, et la bataille recommence avec plus de fureur. Étienne, acculé au pied d'une tour, vendra du moins chèrement sa vie. Au lieu de fuir, il s'enferme pour combattre jusqu'au dernier souffle et retarder d'une heure la défaite du nom chrétien. On le fait prisonnier comme un soldat, mais on l'immole comme un

1. Alb. Aquens, lib viii, p. 317 ; Fulch Carnot.. *Hist. Hiers*, lib! ii, p. 849.

martyr[1]. Voilà donc les rivages lointains où vos têtes sont tombées et où vos ossements ont blanchi, vaillants fils de Guillaume, qui manquez aujourd'hui aux fêtes de ce tombeau. Quand je prononce vos noms dans cette enceinte, l'Église répond à votre place, comme on répondait pour la Tour d'Auvergne, à l'appel d'un grand capitaine : Morts au champ de l'honneur et de la foi !

Il repose aussi loin de nous, cet autre héros, leur émule et leur frère, Raymond de Besançon, qui est allé chercher les Sarrasins en Castille, et qui, de montagne en montagne et de bataille en bataille, a fait reculer jusqu'à dix-sept fois l'ombre impure du croissant devant les clartés renaissantes de la civilisation chrétienne. Dieu l'a béni, la Castille l'a adopté, Alphonse VI lui a donné sa fille, et les caveaux de Saint-Jacques de Compostelle ont reçu le dépôt de ses cendres[2]. Qu'elle s'épanouisse longtemps encore sur ce sol hospitalier, cette tige féconde en races royales et en grands hommes, à laquelle il a porté le sang de la Comté : ce sang généreux est devenu celui de Blanche de Castille et de saint Ferdinand. C'est le sang que Louis XIV est allé chercher pour continuer sur le trône de France la plus illustre maison de l'univers ; c'est le sang qu'il a rendu à l'Espagne dans la personne de Philippe V, pour y remplacer la race éteinte de Charles-Quint ; c'est le sang que la première Isabelle a illustré par tant de génie, et que la seconde fait aimer au dedans et respecter au dehors à force de courage, de sagesse et de grandeur d'âme.

On a dit des croisades : Chacune d'elles a échoué, mais

1. Guillaume de Tyr, lib. x, cap. 20.

2. Dunod, *Histoire du comté de Bourgogne*, II, 157. — Sandoval, *In hist., Alph. VI.*

toutes ont réussi. Vos comtes le pressentaient bien, quand, pour assurer le succès général et providentiel qui devait sortir de tant de désastres particuliers, ils oubliaient toutes les pertes de leur maison et allaient prodiguer en Terre sainte les derniers restes de leur race affaiblie et presque épuisée. Si je devais citer ici tous les noms et tous les faits d'armes, le jour n'y suffirait pas. Mais comment oublier, et cet autre Guillaume, qui figure avec honneur au passage du Méandre[1], et les sires de Salins, Humbert III et les deux Gaucher, ces cadets de la maison de Bourgogne, si dignes de leurs aînés[2], et ce jeune Othon, fils de l'empereur Barberousse et de notre comtesse Béatrix, qui suit dans la troisième croisade son père réconcilié avec le pape, rapporte les traits édifiants de sa détresse suprême et de sa touchante pénitence[3], meurt lui-même à Besançon dans les bras de la sainte Église, et, plus heureux que les césars, dont le corps excommunié gisait sans sépulture à la porte des cathédrales, devient, comme les ancêtres de sa mère, l'hôte, le client et l'ami de l'église de Saint-Étienne !

Enfin, s'il faut aller au devant de toutes les critiques, les croisés, j'en conviens, n'ont pas été sans reproches. Les chroniques ont raconté leur fougueuse indiscipline et leurs lamentables désordres ; Innocent III a signalé leurs vues ambitieuses, et saint Bernard a flétri leur corruption. Mais la piété de Godefroy n'en est que plus

1. Dissertation de D. Coudret, recueil de l'ancienne Académie de Besançon, concours de 1767.

2. L'abbé Guillaume, *Histoire des sires de Salins*; Béchet, *Histoire de Salins*.

3. Nicetæ *Annal.*, lib. ii, cap. 8.

belle, la gloire de saint Louis n'en est que plus pure, et les éloges que l'histoire décerne aux comtes de Bourgogne n'en ont que plus de prix et de grandeur. Témoin cet autre Étienne, petit-fils du héros de Ramla, qui visita les lieux saints en 1173, et que Guillaume de Tyr nous peint, modeste, pieux, recommandable en toutes choses, imposant par sa présence le respect et l'admiration aux cours de Constantinople et de Jérusalem, et surtout bien différent des princes de son temps pour la pureté de ses mœurs : *Morum honestate longè dissimilis*[1]. Je le vois revenir tout chargé de présents, c'est-à-dire de saintes reliques. Voilà, en effet, les présents qu'aimaient nos pères ; voilà les trophées qu'ils rapportaient dans nos temples et qu'ils enchâssaient dans les pierres sacrées de nos autels. Réjouis-toi, vieille métropole de la Séquanie, car tes abbayes et tes cloîtres vont devenir illustres entre tous les autres, grâce aux dépouilles opimes de la guerre sainte ; les Montfaucon, les de Scey, les Champlitte, les Dampierre, les Lallemand, les Coligny, enrichissent à l'envi nos sanctuaires ; Jean de Besançon rapporte en triomphe la tête de saint Jean Calibyte ; et la plus insigne de toutes les reliques, le saint Suaire, confié aux mains d'Othon de la Roche, se déploie pendant cinq siècles comme un drapeau d'honneur au-dessus de la cité.

Il faut achever de justifier le titre de serviteur de l'Église que j'ai décerné aux comtes de Bourgogne. Outre le service du pape et le service des croisades, il en est un autre, plus glorieux encore que le premier, plus durable que le second, auquel ils n'ont pas cessé de fournir de vaillantes recrues ; c'est le service de l'autel. C'était

1. Guillaume de Tyr, loc. cit.

le temps où les plus nobles races croyaient s'ennoblir par les moindres fonctions du saint ministère, et où elles venaient briguer l'honneur de courber leur front dans les chapitres ou dans les cloîtres sous les ciseaux de l'Église. Elles pensaient acquitter une dette en payant ainsi, sous la forme la plus pure et la plus austère, l'impôt de leur sang, et le simple clerc qui avait reçu les livrées du Seigneur, se voyant enrôlé dans cette divine hiérarchie que les prophètes et les apôtres n'ont pas craint d'appeler un sacerdoce royal, regardait, sans rougir de son sort, l'épée, le casque et l'écu que ses frères couvraient de sang et de gloire dans les combats. Ouvrez donc les catalogues de l'abbaye de Cluny et des chapitres de Saint-Étienne et de Saint-Jean, vous y trouverez les fils de nos comtes, là fervents religieux, ici modestes chanoines, heureux de leur partage, sans ambition pour eux-mêmes, sans envie contre les clercs qui, dépourvus de fortune et de naissance, étaient tirés par l'Église de la boutique d'un charpentier et placés sur leurs têtes comme les modèles et les conducteurs du troupeau. Mais quand l'heureux assemblage de toutes les qualités sacerdotales éclatait de bonne heure dans quelqu'un de ces jeunes seigneurs voués à l'autel, ah ! loin d'en être bassement jaloux ou sottement surpris, le clergé allait au devant de cette vocation, et, prenant dans ses bras l'élu des divins conseils, il le portait par acclamation, dès sa première jeunesse, au trône de l'évêque. Ainsi vint s'asseoir sur le siége de Besançon, déjà illustré par deux pontifes de sa race[1], Étienne, des comtes de Vienne et de Mâcon, sires de

1. Hugues Ier, 1031,-1067, et Hugues III. 1085-1101.

Salins [1]. L'Église, en couronnant son adolescence, avait acclamé les prémices d'un long règne, mais la mort le frappa avant l'heure de sa consécration épiscopale, et le chapitre de Saint-Étienne voulut conserver par une inscription le souvenir de cette jeunesse sans tache, de ce mérite précoce et de cette espérance tombée dans sa fleur.

Montez plus haut encore dans la hiérarchie ecclésiastique, vous trouverez au sommet le sang de nos comtes dans toute la splendeur d'une gloire immortelle. C'est le dernier et le plus illustre fils de Guillaume le Grand : c'est Guy de Bourgogne, dans cette cathédrale où il fut chanoine ; c'est l'archevêque de Vienne, dans les fastes du Dauphiné ; c'est Calixte II, dans les annales de l'Église universelle. A ce nom, qui ne se rappelle comment le monde était troublé par la querelle des investitures ? Qui ne se représente les droits du saint-siége méconnus, les papes chassés de Rome, le sacerdoce et l'empire animés l'un contre l'autre par des débats séculaires, la liberté des élections ecclésiastiques violée, la tyrannie dans les consciences, la simonie dans le sanctuaire, et toute cette lamentable suite d'exils, de violences, de guerres et de ruines ? Mais voici Guy de Bourgogne, voici l'ange de la paix. Que de conciles tenus avec les évêques ! que de négociations commencées avec les empereurs ! que de débats et de jugements pour discipliner les églises particulières ! que de voyages et de fatigues pour pacifier l'Église universelle ! Il prie quelquefois, il conseille souvent, mais ses avis valent des sentences et ses prières sont des ordres auxquels on n'ose guère résister. C'est en mêlant dans

1. Élu en 1191, mort le 11 juin 1193.

cette sage mesure le vin de la sévérité au miel de la douceur, qu'il parvint à terminer, par le concordat de Worms, la querelle des investitures. Six ans de pontificat lui ont suffi pour réparer des siècles de désastres. En moins de six ans, il avait rétabli l'harmonie entre le sacerdoce et l'empire, relevé l'autorité de la chaire de saint Pierre, augmenté la splendeur de l'ordre hiérarchique, fait reconnaître et bénir son nom dans toutes les parties de l'univers. Mais je m'arrête à considérer les vertus de Calixte, et j'oublie que je vous dois l'histoire des bienfaits de sa maison.

II. La politique étroite et fausse qui oppose sans cesse l'Église et la patrie, qui les tient en mutuelle défiance et qui essaie de les armer l'une contre l'autre, n'était point connue dans les temps héroïques dont nous esquissons l'histoire, ni surtout dans la maison dont vous voyez les magnanimes reliques entourées à si juste titre de respect et d'honneur. Ces comtes de Bourgogne, qui donnaient généreusement leur sang au saint-siége, aux croisades, à l'autel, cette race de soldats et de prêtres aimait le pays aussi bien que l'Église, et c'est en servant l'Église qu'ils ont affranchi, défendu et éclairé vos ancêtres. Que ce nouvel éloge ne vous surprenne pas ; l'Église ne regrette pas le moyen âge, mais elle s'en souvient, elle l'honore, elle le bénit ; elle laisse aux panégyristes gagés de la révolution le triste courage de séparer toujours le présent du passé, et d'enlever à ses véritables assises la société moderne pour la représenter sans antécédents, sans principes, sans souvenirs, comme un monument élevé dans l'air par le génie de 1789. Aveu-

gles, qui ont cru voir déraciner un grand arbre quand cet arbre ne faisait que secouer le manteau de l'hiver ; ingrats, qui jouissent de la civilisation et de la vie, sans s'apercevoir que la séve qui la donne aux nations chrétiennes ne date pas de soixante-dix ans, mais de dix-huit siècles.

O vous donc qui aimez la France comme une mère et la Comté comme une aïeule, vous dont les pères ont formé tant de bataillons pour défendre notre territoire menacé, savez-vous qui vous a mis au cœur ce patriotisme ardent, cette horreur profonde de l'étranger, cet amour du sol et du drapeau? Regardez ce cercueil, il renferme les dernièrs restes de Rainaud III, que l'on peut bien appeler le premier Comtois. Vous allez apprendre, par son exemple, comment on sert sans humiliation, et comment on résiste sans orgueil.

Deux dominations partageaient alors le pays, celle des archevêques et celle des comtes : ceux-là, souverains de Besançon sous la suzeraineté de l'empire; ceux-ci, souverains de la Comté sous la suzeraineté des princes de la maison de Franconie, non comme empereurs, mais comme héritiers des rois d'Arles et de Bourgogne. La bonne entente des deux puissances fut le salut de notre patrie ; leurs querelles eussent amené notre décadence et notre ruine. Ce fut la gloire politique de Hugues Ier, le plus grand de nos prélats, d'avoir préparé ce merveilleux accord, en prenant les comtes au service de son église, en leur confiant la garde de ses châteaux et en leur inféodant le droit de sépulture dans le parvis de la cathédrale de Saint-Étienne ; ce fut l'honneur chevaleresque des Rainaud et des Guillaume, d'avoir rempli avec une fidélité irré-

prochable ce noble service, soit qu'il leur fallût mettre l'épée à la main pour faire observer la paix et la trêve de Dieu, protéger les pèlerins et les marchands, ou forcer de sacriléges usurpateurs à restituer les biens enlevés à l'autel ; soit qu'ils vinssent aux portes de la cathédrale écouter les plaintes, juger les différends, terminer les procès, faisant à tous bonne et briève justice, comme le voulait le bon sens et comme l'enseignait l'Église. Ils observaient leur serment, et la sainteté leur en était trop chère pour qu'ils eussent la tentation de se demander s'ils l'avaient prêté à la force ou à la faiblesse. Mais ces comtes, vassaux si dévoués à l'égard de l'Église, deviennent d'intraitables ennemis à l'égard de l'empire, dès que leur conscience n'est plus liée par l'hommage féodal. Rainaud III le fit assez voir [1]. Ce prince était né avec les qualités les plus rares : d'un esprit élevé, d'un caractère fier, d'un cœur généreux, il était homme à tout souffrir plutôt qu'à plier la tête, et à rendre sa vie plutôt que son épée. La ruine de la maison de Franconie l'avait affranchi de toute dépendance envers l'Allemagne ; il refusa de reconnaître un suzerain dans la maison de Saxe, qui venait de ceindre la couronne impériale, car elle n'avait ni droit ni titre pour réclamer l'hommage de la Comté. Lothaire le met au ban de l'empire, il brave cet ostracisme injurieux ; Lothaire dispose de ses États, il tire le glaive pour les défendre ; Lothaire le poursuit pendant dix ans de ville en ville et de château en château, il tient pendant dix ans la bannière de Bourgogne contre toutes

1. Ed. Clerc, *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*, I, 341-345.

les forces de l'Allemagne. La fortune le trahit, une cour plénière le juge, la captivité l'éprouve ; sa fermeté ne se dément jamais, et il sort de sa prison comme il y était entré, sans avoir pâli, sans avoir plié, comte indépendant de la Haute-Bourgogne. Que Conrad succède à Lothaire et qu'il vienne demander le serment de Rainaud ; Rainaud ne se rendra pas. Que la guerre recommence, sa fierté l'accepte, son énergie la soutient, il force la fortune, jusque-là si contraire, à entrer dans ses desseins et à seconder son grand cœur; il meurt comme il a vécu, ne relevant que de Dieu et de son épée, léguant à sa mémoire le surnom de *franc-comte*, à ses États le titre de *Franche-Comté*. Laissez la croître maintenant, cette nation qui sait, par les sacrifices et les combats de son chef, ce que vaut l'indépendance ; l'Espagne et l'empire la posséderont tour à tour, mais en respectant sa fierté naturelle ; quand elle sera devenue la frontière de France, elle opposera dans le caractère de ses habitants une barrière plus ferme et plus haute encore que les cimes du Jura, aux bataillons de l'étranger ; et jusque dans notre siècle, dans ces jours fameux de l'invasion et du blocus, où se jouaient les destinées du monde, la cité de Besançon, ne sachant encore à qui appartiendra la France, ferme ses portes à l'ennemi et ne veut appartenir qu'à elle-même.

N'allez pas croire que nos comtes ne sachent que vaincre ou mourir, et que le pays ne leur doive qu'une liberté ignorante et sauvage. Le peuple indépendant qu'ils forment par leurs exemples est aussi un peuple instruit et civilisé, dont ils développent l'intelligence par leurs bienfaits. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous

comptez parmi les races pensantes et studieuses de l'Europe chrétienne. En vous maintenant au premier rang, vous n'avez fait que suivre les traditions de vos pères. Le XIIe siècle valut le XIXe dans nos contrées, tant les écoles y étaient nombreuses, tant les écrivains y étaient honorés, tant les plaisirs de l'esprit y étaient nobles, variés et délicats. Ces diètes brillantes tenues à Dole et à Besançon, ces jeux poétiques, rendez-vous des trouvères et des ménestrels, qui ont échappé à l'oubli, ces lois romaines remises en vigueur, ces industries encouragées, ce négoce étendu au delà de nos frontières avec l'Allemagne et l'Italie, tout ce mouvement intellectuel qui est signalé dans nos cloîtres et dans nos chapitres par les Zacharie, les Gerland, les Burkard, révèle à la fois l'initiative de nos archevêques, le zèle et la science de nos prêtres, les libéralités de nos souverains. Les institutions fondées par Hugues Ier avaient fait comparer Besançon à Athènes, mais à une Athènes chrétienne et céleste [1]. Elles se soutiennent encore sous le règne de Rainaud III ; la fille unique du franc-comte, Béatrix, de si gracieuse mémoire, les favorise et les agrandit, et cette princesse, dont la piété égalait les charmes, en portant la Haute-Bourgogne à Frédéric Barberousse, obtient plus encore pour sa chère patrie que pour elle-même le cœur et les largesses de son illustre époux.

Quelque brillants que soient ces souvenirs, il en est qui attestent plus éloquemment les progrès de la civilisation comtoise. Rainaud III était le contemporain et l'ami de saint Bernard, il partageait ses grandes vues,

1. Pierre Damien, cité par DUNOD, *Histoire de l'Église*, I p. 157. — Ed. CLERC, *Essai sur l'histoire de la Franche Comté*, I, 349.

il secondait avec une généreuse ardeur la rapide et miraculeuse exécution de ses entreprises. La plupart de nos vallons n'avaient alors ni habitants ni culture ; des forêts profondes en bornaient l'horizon ; des marais infects en couvraient le sol. L'abbé de Clairvaux entreprit d'en faire tout à la fois l'école de l'étude, de l'agriculture et de la sainteté. Que ne peut le génie quand il est aidé du zèle ? Que ne peut l'éloquence quand la vertu l'anime ? Voyez comme le désert fleurit et comme la solitude se peuple ! En moins de vingt ans, douze monastères nouveaux remplissent de leurs vertus nos gorges les plus étroites et les plus obscures. On voit naître et prospérer tout à la fois Bellevaux, Billon et la Grâce-Dieu sous le patronage des Montfaucon ; Rosières reçoit sa dotation des sires de Salins ; la Charité mérite les faveurs des Chalon ; Lieu-Croissant celles des comtes de Montbéliard et de la Roche ; Theuley, si cher aux preux de Vergy, devient l'asile de leurs dépouilles mortelles : la maison de Faucogney enrichit Bithaine, et l'archevêque Anséric sacrifie tout pour fonder Balerne. Mais c'est Rainaud III qui donne l'exemple, et qui surpasse tous les autres. Il épuise ses épargnes avec une magnifique imprévoyance en faveur d'Acey, de Clairefontaine et de Cherlieu, et sa bourse princière, mais vide et renversée, est sculptée dans un curieux symbole par le génie naïf du moyen âge sur la porte d'une abbaye, comme pour attester que son cœur est plus grand encore que son trésor, et que ses désirs allaient bien au delà de sa munificence et de ses bienfaits.

Ah ! je puis donc bien décerner aux comtes de Bourgogne le titre de bienfaiteurs de la contrée, puisque les

monastères élevés par leurs soins ont été des écoles en temps de paix, des lieux de refuge en temps de guerre, des hospices en temps de peste ; que dans tous les temps, même dans les jours de décadence, ils ont ouvert leur porte hospitalière au pauvre, à l'orphelin, à l'abandonné ; et qu'après leur ruine, il reste en Franche-Comté plus de cent villages enrichis de leurs sueurs, qui leur doivent leur existence, leur culture, leur industrie et leur nom.

Qu'en partant pour la croisade, au jour de leur mariage, à la veille de leur mort, dans toutes les circonstances solennelles qui allaient décider de leur vie ou de leur salut, ces généreux princes aient enrichi les chapitres de Saint-Etienne, de Saint-Jean, de Saint-Anatoile ou de Saint-Bénigne ; que les archives de Dijon, de Salins, de Dole, de Lons-le-Saunier et de Besançon soient toutes pleines d'expressions de leur piété envers Dieu et envers l'Église, qu'est-ce autre chose encore que des gages de leur affection et de leur tendresse envers leurs sujets ? Les dotations des cloîtres et des chapitres étaient le patrimoine commun des enfants sans naissance, des écoliers sans livres, des familles sans pain et sans appui. Que l'ignorance ait mangé ce pain aussi bien que le mérite ; que le vice se soit glissé parfois dans l'asile ouvert à l'étude et à la vertu ; qu'il y ait eu des excès, des abus, des scandales, d'étranges oublis de Dieu, de l'Église et de soi-même, j'en conviendrai avec la critique ; mais, quoi ! des testaments dont l'exécution a duré six siècles, des donations qui ont nourri et élevé vingt générations de prêtres et de savants, des domaines qui ont alimenté et soutenu la vie intellectuelle, morale et reli-

gieuse d'une grande province, cesseraient d'être des bienfaits parce que la paresse s'en est nourrie ou que l'hypocrisie s'en est parée ! Non, ce n'est pas à la société moderne qu'il convient de porter ce jugement ; elle a trop peu vécu, elle a trop peu fondé, et nos plus solides établissements vivent encore aujourd'hui des derniers restes de cette fortune amassée par les siècles et commencée par nos princes sous les auspices de l'Église.

Il eût manqué quelque chose à tant de gloire si des maîtres si jaloux de l'indépendance du pays, de l'honneur des bonnes études, des progrès de l'agriculture et de la civilisation de leurs peuples, n'eussent pas devancé, par un magnanime exemple, l'ère des affranchissements et proclamé, avec l'instinct des grands cœurs, la liberté personnelle de l'homme. Eh bien ! avant Suger et Louis le Gros, Raymond partant pour la Castille veut laisser des hommes libres dans le pays qui portera plus tard le nom de Franche-Comté. Écoutez cet acte, antérieur à 1087, par lequel il confirme à l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon la donation du village de la Vieille-Loye : « A tous les habi-« tants du fief donné par moi, j'ai, agissant en pleine « liberté et dans le plus grand calme d'esprit, fait « remise entière des droits de gîte, de corvée, de jus-« tice et des diverses obligations du service mili-« taire [1]. » Mots précieux à recueillir, parce qu'ils renferment les premières franchises du pays ! Mots à citer devant les autels, où le sang de Jésus-Christ a coulé pour le serf aussi bien que pour l'homme libre, et où il ne sera satisfait que quand l'humanité aura rayé de ses mœurs aussi bien que de ses codes

1. PÉRARD, p. 198, 227, 230 et 550.

la plaie honteuse et toute païenne de l'esclavage !

Pourquoi ne vous dirais-je pas, en terminant, les dernières pensées de nos comtes ? Ce sont encore des pensées d'étude, de civilisation et de progrès. Othon IV n'avait presque pas connu la terre de ses aïeux : la politique l'avait égaré, la France l'attirait, il préférait la cour brillante de Philippe le Bel à l'austère séjour de nos châteaux et de nos montagnes ; mais en s'éloignant de son peuple, il ne l'oublie pas, il fonde notre université et laisse à Gray la pensée et le modèle de ces hautes études qui, relevées et soutenues par les papes, par les ducs de Bourgogne, par les archevêques et les parlements, firent si longtemps, soit à Dole, soit à Besançon, la force, l'ornement et la gloire de la Comté.

Nos souverains vont s'éteindre, leur rôle est achevé ; écoutez les derniers battements de ce cœur qui n'a battu que pour vous. Le frère d'Othon IV, Étienne de Bourgogne, chanoine de Besançon, frêle rejeton de tant de princes, mourut à Rome le 4 avril 1299 ; ses yeux se tournèrent encore vers Saint-Étienne, et, tout en laissant son corps dans la ville éternelle, il voulut du moins que son cœur fût rapporté dans l'asile funèbre de sa maison et confié au noble et pieux chapitre qui avait enseveli et gardé ses ancêtres. Ainsi finit cette auguste race ; ainsi fut scellée cette sépulture patriarcale. Deux siècles et demi s'étaient écoulés depuis que l'archevêque Hugues Ier, celui que l'histoire nomme à la fois *le grand* et *le saint*, était venu, suivi de son clergé et de son peuple, le 4 novembre 1057, apporter la dépouille mortelle du premier comte aux portes de la cathédrale et solliciter pour elle une place sous les voûtes de ses cloîtres. Huit fois les parvis

sacrés s'ouvrirent devant la même famille ; huit fois les murs se creusèrent en arches pour former sur la tête de ces princes anéantis le berceau de leur renaissance éternelle. Les chroniques les appelaient *exarques*, *consuls*, *comtes très-puissants*, variant pour ainsi dire à l'infini les formes de la louange et du regret ; mais le nécrologe de Saint-Étienne leur donne un titre plus doux et plus chrétien, et à chaque mort qu'on lui présente, le chapitre répond : C'est un hôte, c'est un ami : *Amicus noster*.

Ne craignons rien pour ces généreux amis de l'Église et de la Comté. Quand la cathédrale qui leur sert d'asile est incendiée, le premier soin de l'archevêque Aymon, qui la restaure, est de faire peindre au dessus des niches en pierre où sont enfermées leurs cendres précieuses, des fresques où l'on voit leur image et des épitaphes qui rappellent leur vie. Mais les images s'altèrent et les distiques s'effacent : voici les Chiflet avec leur talent héréditaire et leur amour si persévérant pour l'Église et pour leur pays ; Jean-Jacques rapporte les inscriptions dans son *Vesontio* ; Jules fait copier sur bois les fresques tumulaires, et ces panneaux historiques, après avoir orné les piliers de cette cathédrale, décorent aujourd'hui les murs de votre hôtel de ville : partout ils sont à leur place ; ici on saluait en eux les serviteurs de l'Église, là on s'arrête avec respect devant les défenseurs de la Comté.

Quand l'admirable cathédrale de Saint-Étienne est sacrifiée, malgré son antiquité, ses somptueux monuments, ses grands souvenirs, à la défense de la place et au génie des fortifications, le chapitre métropolitain n'oublie point les vieux amis dont il garde les tom-

beaux. Ces cendres, refroidies depuis cinq siècles, lui sont plus chères encore que le marbre, l'albâtre et la toile inspirée qui parent les murs de l'église condamnée à périr. C'est au son des cloches de toute la cité qu'il va chercher le précieux dépôt ; c'est après un office solennel qu'il l'enferme dans une nouvelle tombe; c'est pour l'honorer encore davantage qu'il le transporte au fond même de ce sanctuaire et qu'il le signale à tous les yeux par un monument dont la magnificence égalait la hauteur. Pouvait-on trop faire pour les amis de l'Église et les bienfaiteurs du pays ?

Que pour mettre le comble à toutes les vicissitudes, le niveau des mauvais jours passe sur cette sépulture, que le doigt jaloux de la révolution efface ces inscriptions et ces emblêmes, que l'épitaphe de nos princes soit détruite jusqu'à la dernière lettre, et qu'après soixante-dix ans de silence et d'oubli, on se souvienne à peine qu'ils ont reposé sous ces voûtes, n'importe, leurs ossements ne périront pas, Dieu les garde dans les temps de l'indifférence comme dans les temps de la profanation. Mais attendez un peu : le goût de l'antiquité et de l'histoire se réveille ; cette vieille basilique se restaure avec une parfaite entente de l'art chrétien ; un prélat à qui Dieu a donné, par un rare privilége, le génie de tout entreprendre et le temps de tout accomplir, a, parmi tant de pensées qui sollicitent son zèle et tant d'ouvrages qui immortaliseront sa mémoire, fait une part aux serviteurs de l'Église et aux vieux amis de la Comté. Il a cherché leurs os avec une fervente obstination ; il les a découverts et reconnus avec une joie toute filiale ; il les a recueillis avec une piété attendrie ; il les a enveloppés de pourpre, d'or et

de soie ; il a appelé sur eux l'attention respectueuse d'un gouvernement qui comprend et qui honore le passé, qui sympathise avec toutes les gloires, et qui aime les grands souvenirs, parce que ces souvenirs sont les lois de la saine politique ; enfin, joignant aux deniers de l'État les épargnes d'une pauvreté d'autant plus méritoire qu'elle est chaque jour plus volontaire, il a bâti cette magnifique demeure pavée de marbres, ornée d'inscriptions, supportée par de riches colonnes, où nos comtes, plus heureux que les Pharaons, vont jouir désormais de leur sépulcre.

O Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avez promis à la piété filiale de longues et magnifiques récompenses, agréez l'hommage qu'elle apporte aujourd'hui à ce tombeau. Je vous demande, pour prix de nos respects, de fortifier notre foi et d'éclairer notre patriotisme. Augmentez dans le prince, dans le prêtre, dans le peuple, l'amour sacré de l'Église et du pape. Il restera toujours, nous le savons, au sommet du château Saint-Ange, un factionnaire armé d'une épée flamboyante ; mais il est glorieux pour un peuple de relever les anges de cette noble garde, pour un prêtre d'y pousser le cri d'alarme, pour un prince d'y commander. Donnez-leur donc, ô mon Dieu, de travailler à la défense et à l'exaltation de la cité sainte, et mettez dans leur esprit la lumière, dans leur cœur la bonté, dans leur main la force et la persévérance. Que la patrie de la terre soit, après la patrie du ciel, l'objet toujours présent, toujours sacré, de leurs pensées et de leurs travaux ; qu'ils l'honorent, qu'ils l'embellissent, qu'ils la fécondent, qu'ils la rendent heureuse ; et que, semblables à nos preux du moyen âge, ils soient ici-bas de grands citoyens, dans le ciel de grands saints.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DOMINIQUE [1].

Quam pulchri sunt pedes evangelisantium pacem, evangelisantium bona!

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et qui annoncent le salut!

MONSEIGNEUR [2],

Cette exclamation sortie de la bouche du prophète est assez justifiée par les merveilles dont nous célébrons la mémoire. Isaïe voyait les Paul et les Xavier, les Boniface et les Augustin, les Dominique et les François, le bâton à la main, l'Évangile sur les lèvres, parcourant le monde avec la rapidité de l'éclair et semant, d'un pôle à l'autre, la lumière et la vie dans les champs immenses de l'âme humaine. Il baisait en esprit ces pieds conquérants, et nous apprenait, trois mille ans d'avance, à reconnaître, à vénérer, à bénir les libérateurs des nations.

C'est le nom et les vertus de saint Dominique qui rappellent aujourd'hui à l'Église ce prophétique ta-

1. Prêché le 5 août 1865, dans l'église des dominicains à Dijon.
2. Mgr Rivet, évêque de Dijon.

bleau. A Dieu ne plaise que je choisisse un autre sujet pour édifier votre foi et ranimer votre piété ! Je vais esquisser des traits que vous connaissez déjà, je vous raconterai une vie que vous savez par cœur ; ces traits vous sont rappelés par les saints et éloquents religieux qui remplissent cette maison et qui portent si dignement le nom de saint Dominique ; cette vie, écrite par le Dominique du XIXe siècle, reparaît entourée d'un nouvel éclat et dans les œuvres et dans les livres. Ma tâche est facile, et si je n'ai point décliné l'honneur de la remplir, c'est que je sentais assez combien il est agréable de louer dans cette maison le zèle, la science et la piété des Frères prêcheurs.

La vie de saint Dominique se partage en deux parties bien distinctes. Vous verrez dans la première comment l'apôtre naît, croît, grandit, prêche et se dévoue pour le salut de son siècle. Vous verrez dans la seconde comment le fondateur d'ordre prépare le salut et l'honneur du siècle futur. L'apôtre n'a eu qu'un temps ; le fondateur des Frères prêcheurs appartient encore à notre temps et à notre pays ; et saint Dominique, en réunissant ces deux titres, a été tout à la fois le modèle de ses contemporains et la providence des peuples à venir.

I. Le siècle de saint Bernard touchait à sa fin, mais ce grand saint semblait avoir emporté au tombeau la gloire et la fortune de l'Église. Au dehors, tout était défaite ou péril ; Jérusalem était retombée au pouvoir des musulmans ; le schisme grec s'affermissait, et les armées turques se rapprochaient tous les jours de Constantinople. Au dedans, tout était décadence ou

corruption. L'hérésie des vaudois commençait ses prédications contre le clergé, et celle des manichéens se renouvelait au midi de la France, avec l'appui des princes et les sympathies de toutes les passions, éternellement conjurées contre la vérité et la vertu. La ferveur et la piété s'étaient ralenties. Dans les ecoles une logique aride desséchait les âmes, et transformait peu à peu la foi en une pure opinion. Dans les cloîtres retentissaient, au lieu des louanges de Dieu, les aboiements des chiens et les hennissements des chevaux. Cluny, Cîteaux, Prémontré, voyaient des spectacles qui n'appartiennent qu'au monde. La crosse était dévenue le rêve de l'ambition, le prix de l'intrigue et souvent la honte du sanctuaire.

Cependant un grand pontife, Innnocent III, vient de s'asseoir sur le siége de saint Pierre. Un jour que son âme, affligée de tant de désordres, a paru défaillir dans la prière, Dieu le console par une lumineuse et prophétique vision. Il a vu la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes, sur le point de s'écrouler ; mais deux hommes s'avancent pour soutenir l'arche sainte et la raffermir sur sa base éternelle. L'un est un prêtre espagnol, l'autre un mandiant italien. O saint pontife, consolez-vous, vous les reconnaîtrez bientôt, ces deux appuis de l'Église chancelante, vous encouragerez leurs travaux, vous en verrez les fruits heureux, et votre pontificat sera à jamais illustré par les prédications de saint Dominique et la pauvreté, non moins éloquente, de saint François d'Assise.

Tournons les yeux vers l'Espagne, qui a été signalée à Innocent III par ce rêve prophétique. Dieu a placé le

berceau de saint Dominique dans une vallée de la vieille Castille et dans l'illustre maison de Gusman. Là croît et grandit cet enfant de bénédiction, né en 1170, l'année même où mourut saint Thomas Becket, comme si le sang du martyr eût payé la naissance de l'apôtre. Un signe fameux l'avait précédé. Sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, avait vu en songe le fruit de ses entrailles, sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule : emblême de sa vigilance et de son zèle pour l'Église. Une étoile s'était reposée sur lui le jour de son baptême, et son front garda toujours comme un rayon à peine effacé de cette apparition céleste. Vous dirai-je que tout répondit dans l'éducation de l'enfant à ces prodiges de grâces? Dès qu'il peut remuer ses membres, prévenu par un attrait invincible pour la pénitence chrétienne, il sort en secret de son berceau et se couche par terre. Laissez, laissez le fils des croisés faire ainsi le noble apprentissage de la mortification ; c'est pour lui la veillée des armes, et la milice dans laquelle il va s'engager, aime ces signes précoces de la valeur chrétienne.

A l'apprentissage de la vertu succède celui de l'étude. Dominique, après avoir été initié aux lettres humaines dans la maison de son oncle, Gumiel d'Izan, qui joignait à l'autorité du sang celle du sacerdoce, quitte la famille pour l'école et vient s'asseoir à quinze ans parmi les studieux disciples de l'université de Palencia. Il touche encore à l'enfance par son âge, mais déjà il semble appartenir à la vieillesse par la maturité de son esprit ; il appartient encore au monde, mais il pratique déjà les vertus du cloître. Ainsi, on le voit

pendant une famine vendre une partie de ses vêtements pour couvrir la nudité d'un pauvre. Il a fait plus, il a vendu ses livres, le dernier objet dont se sépare l'écolier studieux, le plus cher trésor du jeune saint qui deviendra le maître et le modèle de saint Thomas.

Mais périsse la science plutôt que la charité ! Dominique, dépouillé de tout, songe encore à se dépouiller de lui-même. Un jour il imagine de se vendre pour racheter un chrétien captif chez le Maures. Il donnait comme saint Martin ; il se donnait comme saint Paulin de Nole et saint Vincent de Paul ; disons mieux, il se donnait comme Jésus-Christ, dont toute la mission sur la terre ne fut qu'un long échange entre la gloire de Dieu et la misère de l'homme, et qui, en achevant son sacerdoce sur la croix, a donné aux prêtres, jusqu'à la fin des temps, la mesure de leur dévouement et de leurs sacrifices.

Il n'entrait pas dans les desseins de Dieu que cette vie allât s'achever sur les rivages de l'Afrique ; voilà pourquoi Dominique fut retenu sur le continent par un de ces hommes que Dieu suscite pour manifester ses volontés à leurs semblables. Don Diégo d'Osma avait reçu du Seigneur la charge d'éclairer l'héritier des Gusman dans les voies de la perfection ; Dominique, attentif aux conseils du saint prélat, reçoit l'onction du sacerdoce et embrasse la vie canoniale dans le chapitre réformé que gouverne son illustre guide. Là l'humilité fait de lui le dernier de ses frères, mais sa sainteté le place au premier rang. On dirait un olivier béni, tant ses fruits sont abondants ; on dirait un cyprès funèbre, tant il verse de larmes sur les pécheurs, les malheureux et les affligés. Le goût de la prière, le

don de l'éloquence, le feu de la charité, l'ardeur du zèle, tout se forme, s'accroît et se perfectionne à la fois dans cette âme d'élite. Est-ce tout, Seigneur, lui demandez-vous encore d'autres qualités et d'autres vertus, avant de découvrir les grands desseins que vous avez sur lui ?

Non, mes frères, ce n'est pas tout, il faut que Dominique, pour devenir un apôtre, quitte encore amis, parents, famille et patrie. Chose merveilleuse ! il quitta tout comme sans y penser, et dans le seul dessein d'accompagner don Diégo, devenu évêque d'Osma, dans une négociation en Danemark. Le voilà, ce prêtre, noble mais obscur, dont la vie s'est écoulée jusqu'à l'âge de trente-quatre ans dans les nobles labeurs de l'université et les saints offices des cathédrales. Il descend des Pyrénées dans le midi de la France, s'arrête une nuit à Toulouse et y entreprend la conversion de son hôte, victime de l'hérésie des albigeois. O prémices de son apostolat, soyez bénies ! Ce fut le soir que commença la controverse, et le soleil n'était pas levé que l'hérétique était aux genoux du saint prêtre. La vocation de Dominique vient de commencer, et c'est la France qui la lui révèle.

Il accomplira sa mission en Danemark, mais un secret instinct le rappelle dans la terre désolée par les albigeois. Il y trouve un prince hérétique, des barons favorisant l'erreur, des évêques sans souci de leurs devoirs ou souillés de crimes publics, des fidèles désespérés, les légats du saint-siége pleins de consternation, partout l'hérésie, partout la licence, partout le découragement et la mort. Le pape Innocent III ne dissimulait par la grandeur du mal. Il écrivait à ses

légats : « Le pasteur est dégénéré en mercenaire ; il ne paît plus le troupeau, mais lui-même il cherche le lait et la laine des brebis, il laisse faire les loups, qui entrent au bercail, et ne s'oppose pas comme un mur aux ennemis de la maison du Seigneur [1]. » Contre tant d'obstacles, comment lutter ? Au milieu de tant d'incertitudes, comment combattre ? Comment vaincre parmi tant d'ennemis ?

Ah ! c'était donc une entreprise au-dessus des forces humaines, que de confondre les hérétiques par la parole et de les édifier par la vertu, d'affermir les âmes chancelantes, de consoler les âmes fermes, de rendre au sel de la terre sa vertu et de relever les pierres du sanctuaire, qui se traînaient indignement dans la boue des places publiques. Eh bien, Dominique l'entreprend : s'arrêtant dans les villes et dans les bourgs, prêchant les catholiques dans les églises et les hérétiques dans les maisons particulières ; exposant la vérité et combattant l'erreur ; fondant sous la protection de la sainte Vierge une maison d'éducation pour les jeunes filles converties ; répandant partout la bonne odeur de Jésus-Christ, au milieu de ces contrées qui exhalaient l'odeur de la corruption et de la mort.

Quand la mort de l'évêque d'Osma et le retour de sa maison en Espagne dispersent le premier essai de communauté religieuse, c'est Dominique seul qui soutient l'honneur de cet apostolat.

Quand le légat, Pierre de Castelnau, est tombé sous les coups d'une lance, en disant à son meurtrier : « Dieu vous fasse grâce, pour moi je vous pardonne ; » quand l'Europe s'émeut pour le venger, et que le pape

1. Lettre du 31 mai 1204.

élève inutilement la voix pour recommander la mansuétude et hâter la paix, c'est Dominique qui fait briller la croix dans ces camps où la justice touche à la vengeance et où l'ambition ternit peut-être la valeur.

Il faut des miracles pour persuader la vérité à ce peuple également scandalisé, et des excès de ceux qui l'avaient combattue, et des excès de ceux qui se battaient pour elle ; Dominique les obtient de la bonté de Dieu et les multiplie aux yeux des chrétiens charmés et des hérétiques confondus. Qu'un batelier réclame durement de sa pauvreté le prix du passage, il lève les yeux au ciel et en reçoit aussitôt l'obole de sa délivrance. Que toute une barque chargée de pèlerins échoue au milieu de la Garonne, il sort d'une église voisine, aux cris de la multitude, se jette à genoux et rappelle les naufragés à la vie en leur criant : « Je vous l'ordonne au nom du Christ, venez tous au rivage. » On l'a vu élevé de terre de plus de deux coudées en face des saints tabernacles ; on l'a entendu parler les langues qu'il ignorait, et se faire comprendre dans celles que ses auditeurs ne connaissaient pas. Il prophétise les chances diverses de la guerre des albigeois, sa longue durée, et la destinée des princes qui devaient y trouver la mort. En vain l'ambition, la politique, la vengeance, semblent mettre, pendant douze ans, un obstacle invincible à son apostolat ; il arrache enfin le glaive des mains de l'ange exterminateur, et fait luire sur ces contrées désolées le signe de propitiation et de salut.

Ce signe, c'est le rosaire ; c'est par le rosaire que l'hérésie a été terrassée et que la foi a été ramenée sur le trône des âmes. En répétant souvent la salutation

angélique, l'apôtre avait remarqué que cette prière donnait une force nouvelle à son zèle, et il en fit la prière de la persévérance : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce !* Ces mots de l'ange Gabriel à la Mère de Dieu ont annoné le mystère de l'Incarnation. Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche céleste, Marie conçut aussitôt le Verbe fait chair. Chaque fois que cette salutation remonte de la terre au ciel, Marie sent ses entrailles s'émouvoir, au souvenir du moment qui a sauvé le monde, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent. Ah ! que l'apôtre des albigeois connaissait bien le pouvoir de ces paroles sacrées sur les chastes entrailles de Marie, en les redisant mille et mille fois et par mille et mille bouches dans l'institution du saint rosaire ! Peut-on répéter trop souvent la gloire d'une mère ? Peut-on saluer avec trop d'enthousiasme le nom d'une reine ? Peut-on élever avec trop d'instances le cri de ses douleurs? Prenez le rosaire, ô vous qui pleurez, et vous serez soulagés, car les larmes qui coulent des yeux sur ces grains bénits, tombent avec moins d'amertume. Prenez le rosaire, ô vous qui êtes heureux, et votre joie en deviendra plus chrétienne, car vous ne perdrez pas le sentiment de vos besoins et de vos misères. Au rationaliste qui sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole, un illustre enfant de saint Dominique a répondu, au nom de la piété : « Celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais [1]. » A l'ignorant et à

1. Le P. LACORDAIRE, *Vie de saint Dominique*, VI.

l'homme prévenu qui reproche à l'Église la guerre des albigeois et l'apostolat de saint Dominique, nous répondrons au nom de l'histoire : « Celui qui est vraiment instruit ne s'indigne plus, il admire. » Dominique n'a combattu qu'avec le rosaire, c'est le rosaire qui a fléchi les cœurs rebelles, éclairé les esprits prévenus, rendu à l'Église le Languedoc et assuré dans ces belles contrées la domination définitive de nos rois. Non, il n'y a point de conquête plus glorieuse, plus chrétienne, plus française, que celle du rosaire. Gloire à Marie ! gloire à saint Dominique !

II. Après l'apôtre, le fondateur d'ordre. Dominique, au milieu de ses missions, avait conçu l'idée d'un ordre nouveau, non plus reclus et sédentaire, mais errant et voyageur, pour chercher et confondre partout l'impiété, la luxure et l'ignorance. On les appellera les Frères prêcheurs. C'est à Rome d'examiner et d'approuver ce grand dessein Dominique part pour la ville éternelle et va déposer sa pensée aux pieds d'Innocent III. Dès la première nuit, il voit en songe le Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable, et sa Mère qui lui présente deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnaît pour l'un deux, mais il ne savait qui était l'autre, car il ne l'avait rencontré nulle part. L'esprit encore plein des traits de ce compagnon inconnu, il se lève et va frapper à la porte d'une église. O prodige ! il aperçoit sous un froc de mendiant la figure que le Ciel venait de lui montrer; il court à ce pauvre, le serre dans ses bras et s'écrie avec toute l'effusion de la charité de Jésus-Christ : « Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi, tenons-

nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Ce mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre de Jésus-Christ. O sublime rencontre ! ô touchants baisers ! ô sacrés échanges de discours et de sentiments ! François a toute l'ardeur du séraphin dans l'âme ; Dominique a sur ses lèvres toute la lumière du chérubin ; l'un est le prodige de l'amour, l'autre le prodige de la science. Saint Bonaventure sera le disciple du premier, saint Thomas d'Aquin le disciple du second. Que de détachement ! que de zèle ! que de perfection dans tous les deux ! Quelle illustre génération vient à leur suite et se range sous leurs bannières ! Il faut renoncer à compter les fils de saint Dominique, aussi bien que les fils de saint François. Vit-on jamais deux ordres si fameux, avec des destinées si pareilles dans des positions si différentes ! Ils entrent dans le monde en se donnant la main, mendient aux mêmes portes, bâtissent leurs couvents dans les mêmes années et dans les mêmes villes, étendent et entrelacent, de contrée en contrée, comme de jeunes et flexibles rameaux, les peuplades religieuses formées sous leurs lois, s'acquièrent à la fois l'affection des peuples, la gardent sans jalousie, et, pour ne parler que de notre France, après y avoir partagé, il y a quatre-vingts ans, la même prison et le même échafaud, ils y rapportent, à la même époque, leur saint habit, leurs grandes traditions, leurs mâles vertus, et y retrouvent au même degré, comme des amis revenus après une longue absence, l'estime, la confiance et la popularité. Vous diriez que Dominique et François se tiennent encore embrassés sur le seuil du temple, et que leurs cœurs se consultent l'un l'autre

en se fondant d'amour aux pieds de Jésus-Christ pour le salut du monde.

Mais, au lieu de m'arrêter devant cette scène touchante, il faut vous esquisser l'histoire de la fondation de saint Dominique. C'est en France qu'il en jette les premières assises. La France est par excellence la terre des grandes œuvres, et plus d'un génie né sur un sol étranger est venu y réaliser ses vastes desseins. Saint Colomban quitte l'Irlande et bâtit à Luxeuil le plus illustre de ses monastères ; saint Bruno abondonne les rives du Rhin, monte dans les solitudes des Alpes et y suspend, comme un nid d'aigle, sa grande chartreuse; deux autres héros, deux autres saints, Espagnols par la naissance et par le cœur, saint Ignace et saint François-Xavier, se font Français par la langue et commencent à Paris la Compagnie de Jésus, le grand apostolat du XVIe siècle. Ce fut par un dessein semblable que Dieu ramena à Toulouse les pas de saint Dominique. La grande et hérétique cité voit s'élever dans ses murs le premier couvent de Frères prêcheurs. Le cloître se peuple de religieux ; mais bientôt, tant l'homme passe vite, les dalles du portique se peuplent de tombeaux et le novice qui foule la cendre de ses aînés sent son courage grandir au souvenir de leurs vertus.

Ce fut le pape Honorius qui, par trois bulles datées du commencement de son pontificat, établit canoniquement l'ordre des Frères prêcheurs, lui marqua sa mission et lui donna son nom. Dominique reçut des mains du pape ces bulles précieuses, mais il ne quitta pas Rome sans l'avoir édifiée et instruite ; il expliqua, dans le palais même du pape, les épîtres de saint Paul,

en présence d'un auditoire considérable, et établit, sur le chemin que suivaient les triomphateurs du Capitole, une maison de son ordre. Cependant, il faut partir. Les deux apôtres Pierre et Paul lui sont apparus, Pierre lui présentant un bâton, Paul un livre ; une voix se fait entendre et lui dit : « Va et prêche, car c'est pour cela que tu es élu. »

Qu'elle était modeste, mais qu'elle était belle, cette première assemblée des Frères prêcheurs, tenue à Toulouse, avec saint Dominique pour maître, et pour encouragements ces paroles de la vision divine ! Ils partent maintenant, le bâton d'une main, l'Évangile de l'autre, et ils se répandent presque en même temps en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne. Rome voit s'élever les couvents de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine, Paris celui de Saint-Jacques, Bologne celui de Saint-Nicolas. Le célèbre pèlerinage de Roc-Amadour fleurit, sous la protection de Marie, par les soins des Frères prêcheurs ; la Hongrie les demande ; toute l'Europe est remplie de leur nom, de leurs prédications et de leurs vertus. Dominique est partout : Bologne le voit, Paris l'entend, Rome l'attire six fois dans ses murs. C'est dans la ville éternelle qu'il s'inspire, qu'il se ranime, qu'il se renouvelle dans la perfection de la vertu et dans le dévouement de sa vocation. C'est de Rome que descendent sur ses religieux et sur lui ces magnifiques paroles, gloire éternelle de l'ordre naissant, sorties de la bouche d'un pape : « Vous êtes dévorés du feu de la charité, vous répandez un parfum qui réjouit le cœur. Athlètes invincibles, vous portez le bouclier de la foi et le casque du salut, sans crainte de ceux qui peuvent tuer le corps, employant avec

magnanimité cette parole de Dieu qui va plus loin que le glaive le plus aigu, et haïssant vos âmes pour les retrouver dans la vie éternelle[1]. » C'est à Rome que saint Dominique opère ses plus éclatants miracles. Il guérit les malades, il ressuscite l'enfant d'une pauvre veuve, des anges servent à ses frères un pain miraculeux, la sainte Vierge, secondant elle-même ses efforts, apparaît à ceux qu'il souhaite pour collaborateurs et les entraîne dans la sainte milice.

Rome est son centre, mais le monde entier est son héritage. Il me semble qu'on peut lui appliquer, avec une éclatante vérité, ces paroles de saint Chrysostôme, louant l'apôtre des gentils : « Il parcourt toutes les contrées, réchauffant partout l'amour de Dieu, instruisant, priant, suppliant, ici par ses lettres, là par sa présence, ici par ses discours, là par ses actions. » Les conciles le louent, les docteurs le consultent, les papes le bénissent, et le grand poëte italien, voyant, deux siècles après, la terre entière encore éclairée de sa lumière et parfumée de ses vertus, Dante ne trouve rien au monde qui lui soit comparable, et lui donne, aux pieds du trône de Dieu, le visage, le rang et l'éclat d'un chérubin.

Cependant Dominique devait revoir encore la modeste vallée qui avait abrité son enfance. Il l'avait quittée; simple chanoine d'Osma ; il y revenait apôtre, thaumaturge, fondateur d'ordre, législateur d'un grand ordre, patriarche d'une immense tribu, le marteau des hérésies de son temps, l'un des serviteurs de la vérité les plus puissants en œuvres et en paroles. Mais cette gloire était son seul équipage et son seul fardeau. Ah !

1. Bulle donnée par le pape Honorius, le 26 janvier 1217.

qu'elle tressaille sous les pas de l'humble prêcheur, cette terre natale qui revoit tant d'honneur et de vertus. Réveille-toi, race des Gusman, dans la tombe où tu t'es endormie; et vous, pontife du Seigneur, qui avez nourri la jeune audace de saint Dominique et partagé ses premiers travaux, que votre cœur, tout poudre qu'il èst, soit sensible au récit des merveilles qu'il opère sur son passage. Ici le cilice qu'il a porté échappe aux ravages d'un incendie, là il prédit la fin d'une sécheresse, et son discours n'était pas achevé, qu'une pluie abondante comble les vœux du pays. Il annonce à l'impie sa mort prochaine, et l'impie meurt à la place marquée par son doigt prophétique. Il va cacher dans une grotte voisine de Ségovie ses communications intimes avec Dieu; mais la prière ne lui suffit plus pour apaiser sa soif d'immolation et de sacrifice; il se meurtrit les reins avec des nœuds de fer; son sang coule, et ce sang, mêlé à celui de Jésus-Christ, continue à mériter aux vivants la grâce et la gloire aux morts. Un jour viendra où ce sang versé sous la discipline sera recueilli par les anges, en présence du souverain Juge, et on reconnaîtra alors ce qu'il pèse, ce qu'il vaut, à combien d'âmes il a mérité le ciel.

C'était peu pour Dominique d'avoir éclairé et converti cent mille hérétiques, sa foi franchissait les bornes de l'Europe; il voulait passer les mers et aller porter en Asie le nom de Jésus-Christ. Non, restez, grand saint, restez en Europe; laissez-nous les œuvres fécondes de vos derniers jours et la gloire de votre tombeau. Vos enfants se souviendront de votre désir, et ils iront prêcher sous d'autres cieux. Je vois toutes

les palmes dans leurs mains, toutes les couronnes sur leurs têtes. Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Hugues de Saint-Cher, Henri de Suze, tiennent, chacun en leur temps, le sceptre de la science; mais ce sceptre, disputé par les écoles, demeure dans la vôtre, aux mains de saint Thomas. Voici la gloire de ce martyre que vous rêviez pour vous ; car Pierre de Vérone meurt en écrivant le *Credo* avec son sang ; encore trois siècles, et vos enfants s'élanceront, pêle-mêle avec les aventuriers et les conquérants, à la recherche des âmes dont on ne soupçonnait pas l'existence. L'indien, poursuivi comme une bête fauve, trouvera un asile dans leur froc, le nègre écoutera leur parole, le Japon, la Chine, l'Amérique, les verront à la fois. O père, restez avec nous, jouissez de votre gloire et versez sur nous de nouveaux bienfaits.

Dominique, en quittant l'Espagne, reverra donc encore une fois tout ce qu'il aime : Toulouse, Paris, Rome et Bologne. Il crée le tiers-ordre et introduit ainsi la vie religieuse au sein du foyer domestique. Le monde se peuple de chrétiens qui s'astreignent à une vie plus parfaite dans le secret de leurs maisons, et cette nouvelle famille, reliée à celle qui vit dans le cloître, donne bientôt au monde de grands saints et à l'ordre de nouveaux protecteurs. Voyez comme ces âmes d'élite, qui ne peuvent entrer dans le monastère, parce qu'elles sont enchaînées au monde par les liens du mariage, de la paternité, des fonctions publiques, font de leur chambre une cellule, de leur maison une thébaïde, et, passant quelquefois du tiers-ordre à l'ordre complet, comme on passe de la jeunesse à la virilité, deviennent des Catherine de Sienne ou des

Rose de Lima. Il refleurit aussi dans notre France, ce rameau de saint Dominique ; il embaume de ses parfums plus d'une maison conjugale, il réjouit le cœur d'un époux, il soutient l'amour et le dévouement de la mère ; il mêle aux odeurs de mort et de corruption qu'exhale la société moderne un arôme nouveau. Hélas ! faut-il en croire les bruits précurseurs d'une nouvelle tempête ? La religion s'en va, la famille s'écroule, de nouveaux coups, trop semblables à ceux du siècle passé, semblent s'apprêter de toutes parts. Laissez, laissez refleurir, entre deux révolutions, sur ces ruines à peine relevées et déjà près de s'abîmer encore, la blanche aubépine de saint Dominique !

Cependant le saint, par ses deux missions d'Angleterre et de Hongrie, avait achevé de prendre possession de l'Europe. Son œuvre était achevée. Une voix d'enhaut l'avertissait déjà de sa mort prochaine : « Viens, disait-elle, mon bien-aimé, viens dans la joie. » Ce fut à Bologne qu'il entendit cette parole du rendez-vous ; le mois d'août commençait, et de secrets pressentiments lui avaient appris qu'il célébrerait dans le ciel l'Assomption de la sainte Vierge. Quelle agréable nouvelle pour sa piété ! Couché sur un sac de laine, il exhorte doucement les religieux qui l'entourent. Son visage est radieux comme la lumière ; sa voix est douce comme un rayon de miel. « Voici, disait-il à ses frères bien-aimés, voici l héritage que je vous laisse : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. » Sa chère famille, qui espère le conserver encore, le fait transporter à Sainte-Marie-du-Mont, dans une église située sur une hauteur voisine de Bologne, où l'air est plus pur que dans la plaine. Dominique

ne s'en réjouit que parce qu'il se voit plus rapproché du ciel. Mais quand il apprend qu'on le veut enterrer dans l'église : « A Dieu ne plaise, s'écrie-t-il, que je sois enseveli ailleurs que sous les pieds de mes frères ! » Il faut donc le remporter à Bologne et le coucher dans la plus humble cellule. Ses frères l'entourent en pleurant : « Ne pleurez pas, je vous serai plus utile au lieu où je vais que je ne le suis ici. » Il commande les cérémonies de la mort : « Préparez-vous. » On veut se hâter : « Attendez encore. » Mais le moment vient : « Commencez. » Ils commencent donc la recommandation de l'âme, mais lorsqu'ils sont arrivés à ces mots : « Saints et saintes, venez au-devant de lui ; anges du Seigneur, prenez son âme et portez-la en présence du Très-Haut », les lèvres du saint font un dernier mouvement, ses mains se lèvent, Dominique n'est plus, Dominique est au ciel.

Dominique n'est plus ! Mais après six siècles, ce nom si grand semble grandir encore, ses œuvres se relèvent, sa famille se recrute, sa fête est comme une fête commune à la piété, au zèle, à la mortification, à la science. C'est la fête des âmes d'élite, c'est la fête de la foi. Ah ! que d'espérances se mêlent à nos souvenirs dans les émotions de cette belle journée ! Le cloître bâti à Dijon par les disciples de saint François est devenu le nouveau couvent des disciples de saint Dominique. La cité chère à saint Bernard, la cité qui fut le berceau de Bossuet, leur devait ce noble asile, car elle aura de belles pages dans la vie du P. Lacordaire, qu'une plume saintement amie et consciencieusement émue prépare à la postérité [1] ; car l'histoire comptera parmi les hommes

1. *L'histoire du P. Lacordaire*, par M. le conseiller Foisset.

illustres de Bourgogne, l'éloquent restaurateur des Frères prêcheurs. Non, je ne descendrai point de cette chaire sans avoir formé des vœux pour cette maison des Frères prêcheurs. C'est d'ici que sortent les hommes de Dieu qui viennent partager dans notre religieuse Franche-Comté les fatigues de l'apostolat avec les fils de saint Ignace et de saint François. Saint Dominique les inspire, Marie les protége, le Seigneur les bénit; et nos villes et nos campagnes se disent, en les voyant venir : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix et qui évangélisent le salut ! » Ce sera, Monseigneur, la gloire et la consolation de votre épiscopat d'avoir accueilli, encouragé, soutenu ces vaillants apôtres. Heureux de leur présence, fier de leur succès, vous leur donnez dans vos bénédictions un gage de tendresse toujours cher à leur cœur, toujours utile à leur ministère, toujours précieux pour les peuples qu'ils évangélisent. Faites-moi une part aujourd'hui dans cette bénédiction paternelle, ce sera pour ma faible parole un appui, et pour ma vie un doux et sacré souvenir.

PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE [1].

Quùm enim infirmor, tunc potens sum.

Plus je parais faible, plus je suis fort.

(*II Cor.*, XII, 10.)

Jamais les pensées de Dieu ont-elles paru plus différentes des pensées des hommes ! Jamais fête a-t-elle plus confondu leur orgueil et déjoué leurs calculs que celle que nous célébrons aujourd'hui ! C'est au nom de saint François d'Assise qu'il convient surtout de poursuivre les richesses, les honneurs, la science, la force, la politique, le génie, de pousser à bout ces idoles d'argile et de les anéantir devant les autels. C'est dans cette chaire que Dieu nous charge de dire aujourd'hui à l'humanité déchue : Eh bien ! mes oracles ont-ils été assez accomplis? Là où vous voyez la grandeur, je ne vois que le néant, mais c'est dans la faiblesse que je fais éclater ma puissance. J'avais promis de choisir les balayures du monde pour l'accabler, et de prendre ce qui n'est pas pour détruire et briser ce qui est. Regardez François, mon serviteur. Plus il paraît faible, plus il est puissant, parce que je le soutiens, et il peut

1. Prêché dans l'église des Clarisses à Poligny, le 4 octobre 1866.

bien dire, avec le plus illustre de mes apôtres : C'est dans ma misère qu'est toute ma puissance : *Quùm infirmor, tunc potens sum !* Voilà le désespoir de la nature, mais aussi voilà le secret et la force de la grâce. Regardez, écoutez, et il faudra bien vous écrier après avoir vu et entendu : Le doigt de Dieu est ici ! Miracle ! miracle ?

Oui, mes frères, c'est le miracle que je viens prêcher aujourd'hui, et à Dieu ne plaise que j'aie une autre pensée en essayant de faire devant vous le panégyrique de saint François. Du commencement de sa vie jusqu'à la fin, tout est mystère, tout est miracle.

Pauvre volontaire, tout est miracle dans sa vocation.

Apôtre et fondateur d'ordre, tout est miracle dans ses travaux.

Martyr de l'amour divin, tout est miracle dans ses souffrances et dans sa mort.

Telles sont les considérations qui partageront ce panégyrique. Je n'ai pas besoin de solliciter d'avance une bienveillante attention : la ville de Poligny est accoutumée à entendre de tels récits, toujours chers à sa foi ; les lieux où je parle sont remplis des prodiges de l'ordre surnaturel ; et les religieuses qui m'écoutent, oubliées de la terre, insensibles au monde, sachant assez par leur propre expérience combien Dieu est admirable dans ses saints, trouvent leurs plus chères délices à s'entretenir des merveilles qu'il a opérées en eux.

I. C'était à la fin de l'année 1182 : Bernardone, riche marchand de la ville d'Assise, voyageait en France

dans l'intérêt de son commerce ; et Picca, sa jeune femme, allait donner le jour à son premier-né. Mais Picca était en danger de mort, et le danger durait depuis quatre jours, lorsqu'un pèlerin que personne n'avait jamais vu à Assise pénètre dans la maison et dit aux personnes qui entouraient la malade : La signora doit être transportée dans une étable. Suivez ce conseil, vous la sauverez ; car son enfant ne peut naître que sur la paille. Il dit et disparaît. On l'écoute, l'enfant naît, la mère est sauvée, et chacun s'écrie : L'enfant de Picca sera grand devant Dieu.

Cet enfant sera François d'Assise. On le porte sur les fonts du baptême, un étranger se présente, veut lui servir de parrain, et laisse sur la marche du baptistère l'empreinte profonde de ses genoux. On rapporte l'enfant à la maison, mais voilà qu'un troisième inconnu s'introduit auprès de son berceau, lui découvre l'épaule et y imprime le signe de la croix.

Ce médecin, ce parrain, ce visiteur, qu'étaient-ils donc ? Des anges venus du ciel. Toute la ville d'Assise le crut, et je le crois avec toute la ville.

François grandit, il aime la parure, le luxe, les plaisirs ; mais son âme demeure droite, son esprit juste, son cœur bon ; il donne à tous les pauvres qui implorent sa charité, et un jour qu'il passe dans les rues, voilà qu'un homme dont on ne connaissait ni la famille ni le pays, se porte à sa rencontre, ôte son manteau, l'étend sous les pieds du jeune homme et s'écrie : « Il fera de grandes choses et méritera un jour de grands honneurs dans l'univers entier. » Quel est donc ce héraut ? quelle sera cette gloire ? Ce héraut, c'est encore un ange ; et cette gloire..., attendez un peu.

François la cherche dans les armes, mais le sort des batailles lui est funeste dans son propre pays ; sorti de prison, il veut guerroyer en Sicile, mais une maladie l'arrête en chemin, et des songes mystérieux troublent ses projets. Encore des visions ! encore des voix d'en-haut ! encore des miracles ! Il entend distinctement retentir à son oreille ces reproches divins : « Pourquoi abandonnes-tu le maître pour le serviteur ? » Il réfléchit, revient à Assise, passe ses journées dans une grotte de la montagne au pied de laquelle la ville est bâtie, et ne se mêle plus au monde que pour visiter les malades, panser les lépreux, secourir les pauvres. Mais quoi ! les aumônes se multiplient miraculeusement dans ses mains, les lépreux se guérissent en l'embrassant, et les malades qu'il a visités recouvrent la santé et la vie.

Parlez, Seigneur ! parlez ! que voulez-vous de lui ? Le Seigneur parle : « François, va réparer ma maison que tu vois tomber en ruines. » En même temps que François entendait cette voix intérieure, il jetait les yeux sur l'église de Saint-Damien. Le Seigneur a parlé, François n'y tient plus, il commence à accomplir la parole qu'il a un jour prononcée devant ses compagnons de plaisir : « Je veux prendre une épouse si noble et si belle, qu'il n'y en aura point de semblable au monde. » Cette épouse, c'est la sainte pauvreté, dont Dieu lui a révélé tous les attraits. Il donne aux pauvres son pain de chaque jour, et il excite le mécontentement d'un père avare. On le voit pâle, défait, amaigri ; la ville entière s'en étonne ; il est devenu fou, disaient ses amis. En effet, il est possédé de la sainte folie de la croix. Il vend son cheval et ses riches étoffes et il en

porte le prix à l'église de Saint-Damien. Son père le maudit. Que fera-t-il ? Son âme est trop tendre pour supporter un tel traitement sans essayer d'en détourner l'effet. Par une touchante inspiration, il fait choix d'un pauvre vieillard qui l'accompagne par la ville et auquel il témoigne les égards d'un fils. Chaque fois que François était maudit par Bernardone, il se retournait vers le mendiant, et ce père adoptif lui donnait sa bénédiction. Bernardone le fait emprisonner comme un prodigue et un ingrat, mais Dieu le délivre et le mur du cachot, devenu comme une cire molle, s'enfonce sous la pression du jeune saint et le dérobe à la main qui le frappe. On le mène aux pieds de l'évêque, et son père, le traitant de prodigue et de débauché, lui demande de renoncer à ses biens. Voyez François dans ce moment critique, il est transporté, hors de lui et comme inspiré : « Oui, maître et seigneur, dit-il à l'évêque, je lui rendrai tout, tout, jusqu'aux vêtements qui me couvrent. Jusqu'à présent je l'ai appelé mon père, désormais je pourrai dire en toute vérité : Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

Il va maintenant, il sort de la ville : on l'arrête et on lui demande qui il est : « Je suis le héraut du grand Roi ! » L'église de Notre-Dame-des-Anges est devenue sa demeure ; c'est là que sa vocation achève de se révéler. Un jour, il entend réciter ces paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : *Ne portez ni or ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton* [1] ; ce texte frappe son oreille avec un son inattendu et paraît à son âme comme un trait de lumière. Cette vocation, qu'il cherchait depuis

1. *Luc.*, x, 4.

trois ans et que tant de miracles avaient déjà éclairée, il la reconnaissait enfin, il la comprenait, il l'embrassait dans le sens le plus exact et le plus littéral. Voyez : il jette sa bourse et son bâton, il ôte ses souliers et sa ceinture de cuir, il passe une corde autour de son cou, et comme la robe d'ermite ne lui paraît plus assez pauvre, il la remplace par une tunique de l'étoffe la plus rude et la plus grossière, à laquelle il ajoute un capuchon pour se couvrir au besoin le visage, soit par modestie, soit par recueillement.

Le voilà donc dans son habit de noces, l'heureux François ! Il est vraiment digne d'épouser la pauvreté, cette noble dame qui, selon l'expression du poëte, était restée veuve depuis la mort du Christ, son premier époux [1]. Les peintres les plus fameux épuiseront leur génie et leurs couleurs à représenter ces mystiques fiançailles. Ils amènent auprès de François la pauvreté errante, joyeuse, dédaignant les outrages dont on l'accable ; c'est le Christ qui bénit la nouvelle alliance, et au milieu des nues paraît l'Éternel, accompagné de ses anges, comme si ce n'était pas trop du ciel et de la terre pour assister aux noces de ces deux mendiants [2]. L'éloquence s'émeut devant ce spectacle, comme la poésie et la peinture. « Heureux, s'écrie Bossuet, heureux mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la

1. Dante, *Paradiso*, c. xi.

2. Voir les fresques peintes par Giotto, en forme de couronne, au-dessus de la tombe de saint François, dans la basilique du *Sagro Convento*.

3. Panégyrique de saint François d'Assise.

pauvreté qui ait été peut-être dans l'Église [3]. » Mais Bossuet ne fait ici que le commentaire éloquent de la parole évangélique: « O pauvres, que vous êtes heureux, parce que c'est à vous que le royaume de Dieu appartient: *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* [1]. »

Venez, peuples, venez maintenant, venez voir passer le pauvre d'Assise; venez entendre celui qui se nomme le héraut de Dieu. Cette vie en apparence si nouvelle dont il offre l'appareil, va être soutenue et autorisée par une suite de prodiges. Il lui faut des disciples, ce sont des miracles qui les lui donnent. Bernard de Quintaval et Pierre de Catane sont les deux premiers. Trois fois ils ont ouvert l'Évangile pour y chercher l'expression de la volonté de Dieu; trois fois leurs yeux sont tombés sur les mêmes conseils de perfection. A la première ouverture, les trois amis avaient lu dans saint Mathieu: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez et donnez-en le prix aux pauvres* [2]. A la seconde, ces paroles de saint Marc: *Il leur commande de ne rien porter en voyage* [3]. Et à la troisième, ce verset de saint Luc: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* [4]. Tout est dit: voilà notre règle, s'écrie François. Bientôt le nombre des disciples augmente, l'institut se forme; il reste à obtenir, pour le fonder, cette bénédiction suprême du souverain pontife qui fait croître, prospérer et fleurir les moindres germes. Allons! François, prends ton chemin vers Rome, entre au palais de Latran et va solliciter l'approbation d'Innocent III. Il va, mais le pape le rebute, car

1. *Luc.*, VI, 20.
2. *Math.*, XIX, 21.
3. *Marc*, VI, 8.
4. *Luc.*, IX, 2.

le pape craint que cet ordre nouveau ne cache sous les apparences trompeuses d'une pauvreté volontaire l'erreur des vaudois, ces loups cachés sous la peau des brebis, qui ravageaient la vigne du Seigneur. François se retire, mais il espère, car Dieu est encore avec lui, Dieu lui a permis de rencontrer un aveugle en sortant du palais, de le bénir et de lui rendre la vue. Dès la nuit suivante, Innocent III n'hésitera plus : il a vu en songe l'église de Latran près de tomber, quand un homme faible, maigre, pauvre et chétif, s'en approche et la raffermit sur ses bases. Le pape a reconnu le pauvre d'Assise, il l'appelle, le loue en présence de toute sa cour, il lui confère le diaconat et, le nommant supérieur de tous les religieux présents et à venir, il lui recommande de prêcher partout la pauvreté et d'étendre le règne de Jésus-Christ.

Que manque-t-il donc à présent à François et à ses religieux ? Ils ont leur nom, leur règle, leur mission, confirmés par autant de miracles. Il leur manque une église, c'est Jésus-Christ lui-même qui va la leur donner. François est venu prier dans cette chère chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, si petite et si pauvre, qui est à peine desservie, mais que les esprits célestes visitent assidûment et où il a reçu lui-même tant de communications. Jésus lui apparaît : « Je suis venu, lui dit-il, pour vous recevoir et vous établir dans ce lieu qui nous est cher. » Oui, il y est vraiment établi ; les bénédictins, qui la possédaient, la cèdent avec joie ; la terre qui l'environne n'est qu'une portioncule, tant elle est étroite et resserrée ; mais c'est sous ce nom qu'elle deviendra fameuse, et la plus petite part sera la meilleure : ce sera la patrie des saints, la terre des

prodiges, le berceau de cette pauvreté enseignante qui allait instruire et régénérer le monde. Le pauvre d'Assise va devenir l'apôtre des nations.

II. Ce fut par le jeûne du désert que François se prépara, comme Jésus-Christ, à prêcher les hommes. Il vécut pendant quarante-deux jours dans une île obscure, près du lac de Pérouse, avec la moitié d'un petit pain et l'eau d'une source qui coulait auprès de sa cabane. Puis, sortant de cette solitude, il se mit à évangéliser dans la même année Assise, Pérouse, Arezzo, Città-Castellana, toute la campagne de l'Ombrie. La Toscane le voit, Florence et Bologne le consultent, Rome l'admire, l'Italie entière retentit du bruit de ses prédications et de ses miracles, car partout les œuvres éclatent avec les paroles, partout le pouvoir attaché à ses mains confirme la sainteté de sa vie et l'autorité de ses discours. Bientôt l'Italie ne suffit plus au zèle qui l'anime. Il passe en Espagne, il en divise les divers royaumes, il y laisse autant de couvents qu'il y fait de stations, et autant d'imitateurs que de disciples. Le Roussillon, le Dauphiné, le Piémont, s'ébranlent au bruit de ses pas. Paris l'appelle ; l'Allemagne et les Pays-Bas lui tendent des bras suppliants ; quatre ans ne sont pas écoulés que les franciscains se comptent par milliers et que les plus fameux royaumes du monde sont devenus des provinces de l'ordre de saint François.

Qu'il revienne maintenant à Rome avec cette moisson si merveilleuse, qu'Innocent III pleure de joie en apprenant ces bonnes nouvelles, qu'il approuve et qu'il loue l'ordre naissant devant le concile général de La-

tran, l'une des plus nombreuses assemblées qui fut jamais, ce n'est encore là que le témoignage de la terre ; le Ciel épuise, pour encourager et soutenir le nouvel ouvrage, ses plus magnifiques faveurs. Tantôt François, ravi en extase, voit saint Pierre et saint Paul, tout resplendissants de lumière et de gloire, répandre sur ses disciples et sur lui l'abondance et la plénitude des miséricordes éternelles. Tantôt Notre Seigneur lui apparaît prêt à lancer sur les pécheurs ses foudres vengeresses ; sa divine Mère tâche de l'apaiser, lui demande grâce pour les coupables et lui présente deux hommes qui travaillent à la conversion du monde. François s'est reconnu dans l'un des apôtres ; mais l'autre quel est-il ? Il priait le lendemain dans une église de Rome, quand un inconnu l'aborde : « Vous êtes mon compagnon, lui dit-il, nous travaillerons de concert, nous nous appuierons l'un sur l'autre, nous marcherons au même but, et nul ne prévaudra contre nous. » C'est l'homme de la vision céleste ! c'est saint Dominique ! Dominique, à son tour, a reconnu François, car il a été favorisé de la même vision, et les deux apôtres se jettent dans les bras l'un de l'autre. O colonnes puissantes de l'Église ! demeurez ainsi serrées l'une contre l'autre, et soutenez cet édifice dont personne, non, personne ici-bas ne verra la ruine. Dominique brille, par la science, de tout l'éclat des chérubins; François brille, par la charité, de toutes les ardeurs des séraphins. L'un, sans cesser d'être pauvre, paraîtra plus docte aux grands du monde; l'autre, sans cesser d'être docte, paraîtra plus pauvre aux petits, aux faibles, aux déshérités de la terre. Quelle différence dans leurs mérites ! mais quelle ressemblance dans leur perfection !

Vous dirai-je que François a rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, aux paralytiques l'usage de leurs membres ; ce sont des merveilles auxquelles la vie des saints nous a accoutumés. Ajouterai-je qu'il a plusieurs fois ressuscité les morts, vous n'en serez point surpris, Jésus-Christ l'avait prédit à ses apôtres, et les Paul, les Bernard, les Xavier, ont vérifié de siècle en siècle cette promesse divine. Mais il est une sorte de miracles qui a caractérisé, d'une façon toute particulière, l'apostolat de saint François et qui a marqué son nom d'un signe exceptionnel parmi les noms des thaumaturges. La nature, si rebelle aux lois et à l'industrie de l'homme, est devenue pour lui docile, obéissante, empressée. A force d'être pauvre et de s'être dépouillé jusqu'au dernier sou et au dernier vêtement, il avait fini par rejeter, pour ainsi dire, jusqu'aux derniers effets du péché originel, et il apparaissait, comme Adam avant sa faute, dans toute la majesté et dans toute l'étendue de son commandement, au milieu des éléments et des animaux soumis à l'empire de son innocente pauvreté. Qu'un vent violent amène des nuages chargés de grêle dans la vallée de Rieti, François, d'un geste, les arrête et les conjure. Que les champs de Ganghereto se dessèchent, François y fait jaillir une eau qui rend la santé aux malades. Faut-il soutenir à Trabe-Bonata les forces défaillantes des ouvriers qui travaillaient à la maison des frères mineurs, François étend la main, et l'eau de la fontaine devient un vin délicieux. Veut-il récompenser la charité du paysan qui a abandonné sa charrue pour lui servir de guide, la terre se sème d'elle-même pendant l'absence du laboureur. S'il visite

les grottes sauvages de Subiaco, où saint Benoît et ses disciples s'étaient retirés, à la vue de ces buissons d'épines dans lesquelles l'illustre anachorète se roulait pour échapper aux tentations du démon, François tombe à genoux, baise avec respect ces vieux témoins de la vertu bénédictine et fait sur eux un grand signe de croix. O prodige ! Dieu manifeste à la fois la gloire de l'ermite du mont Cassin et la sainteté du pauvre d'Assise ; ces épines deviennent des rosiers ; ces rosiers ne cessent pas de fleurir, et les rochers de Subiaco étalent encore aujourd'hui leurs fleurs miraculeuses ! Les mers obéissent à François aussi bien que la terre ; témoin le rivage de Gaëte, où, soit pour instruire le peuple, soit pour se dérober à ses respects, il monte sur une barque qui s'avance d'elle-même en pleine mer et qui revient d'elle-même au rivage, en le livrant à la vénération de la foule. Mais ce n'est pas assez que l'eau, la terre, l'air, le feu, semblent dociles à sa voix et fidèles à ses ordres ; regardez, les animaux qui fuient l'homme ou qui l'effraient, suivent, entourent, fêtent et courtisent François comme leur souverain. Les oiseaux l'accompagnent dans ses promenades solitaires ; les uns se posent sur sa tête ou sur ses épaules, les autres sur sa poitrine ou dans ses mains, tous agitent leurs ailes et font entendre leur plus doux ramage pour lui témoigner leur joie et célébrer sa bienvenue. Ils viennent et ils s'en vont ; ils chantent et ils se taisent ; leur voix, guidée par la main de François comme par un coryphée, éclate sur les hauteurs des Apennins avec tout l'ensemble d'un harmonieux concert et monte comme un hommage solennel vers l'auteur de toutes choses.

Il faut entendre comment ces petites créatures fournissent à sa prédication de vives et touchantes images. Il s'attendrit en voyant l'alouette s'élever de terre dès qu'elle a pris quelques grains, et, la suivant des yeux et du doigt, il dit au peuple qui se presse autour de lui : « Comme elle nous enseigne à rendre grâces au Père commun qui nous donne la nourriture, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation ! »

Il demande la parole aux hirondelles qui babillent sur le toit d'une église : « Mes sœurs, leur disait-il, gardez le silence pendant que je prêcherai, » et les hirondelles demeurent immobiles, sans oser même remuer leurs ailes, donnant ainsi l'exemple de l'attention et du recueillement. Il éveille, en parcourant les prairies, la violette à peine baignée des pleurs de l'aurore, l'invitant à saluer avec lui l'auteur de la nature, et la petite fleur des champs, inclinant son calice sur le passage du saint, répand, pour lui obéir, ses plus suaves parfums.

Le soir venu, c'est au rossignol qu'il s'adresse, il l'écoute d'abord ; puis, se sentant comme inspiré, il entreprend de lui répondre, et jusque bien avant dans la nuit, il chante alternativement avec lui les louanges du Seigneur. Qui sera vaincu dans cette lutte harmonieuse ? C'est François, mais il en rend grâces au Seigneur, et il félicite l'oiseau de sa persévérance en y voyant pour lui-même une leçon de prière et de perfection spirituelle.

Ce n'est pas seulement la nature animée qui l'aide à prêcher le Seigneur ; il porte le même amour à la nature inanimée, il en tire le même profit pour l'instruc-

tion et le salut des âmes. L'eau, l'air, la terre, le feu, tous les éléments, ne sont pour lui que des voiles transparents derrière lesquels Dieu se cache à peine aux regards. A l'aspect de l'eau qui coule, il songe au baptême et il rappelle aussitôt la pureté conférée par ce sacrement. Il révère les pierres en se souvenant de la pierre angulaire qui est le fondement de l'Église. Une forêt pleine de bois met sous ses yeux le bois sacré de la croix qui a sauvé le monde ; toute montagne lui semble un calvaire, tout jardin un paradis. Quand il a perdu la vue à force de pleurer sur la croix du Sauveur, et qu'il faut soumettre au fer chaud ses organes affaiblis, les apprêts du supplice ne l'épouvantent pas. Il interpelle le feu, il l'appelle son frère : « Toi, lui dit-il, que Dieu a créé puissant, utile et beau, sois-moi propice et salutaire. » Mais que lui importe la vue ? pour prêcher, pour convaincre, il lui suffit d'avoir encore la langue et la voix. Il va parcourant les collines qui entourent Assise, parlant aux fleurs, apaisant les vents, prenant garde d'écraser dans sa marche jusqu'à l'humble vermisseau à qui Jésus s'est comparé, bénissant du geste et de la parole toutes les créatures, puis, quand cette voix n'a plus d'écho, et qu'il ne sent ni disciples, ni auditeurs autour de lui, il s'écrie avec des sanglots mal contenus : « L'amour n'est pas aimé ! l'amour n'est pas aimé ! »

Cependant, pour se faire aimer davantage, Dieu lui donne, en mille et mille rencontres, d'exercer publiquement le merveilleux pouvoir dont il jouissait sur la nature et de commander en maître, non pas seulement au fond des solitudes, mais dans les villes et sur les places. François a les hommes pour témoins, parce

que ce sont les hommes qu'il faut convertir et toucher par ce spectacle. Les agneaux l'accompagnent à l'autel, il les bénit et les fait assister au chant des louanges de Dieu, sans que ces chères petites créatures, images d'innocence et de simplicité, soient jamais une occasion de dérangement ou de distraction pour les frères dans le lieu saint. Les loups le suivent dans les rues et sur les places, mais c'est pour lécher ses mains et baiser la trace de ses pas. Le dirai-je ? Et pourquoi pas, puisqu'il l'a fait, avec la permission de Dieu et pour le salut de ses frères. Pendant qu'il était à Gobbio, où il avait établi des religieux de son ordre, il alla, armé du signe de la croix, haranguer un animal furieux qui mettait à sang toute la contrée. « Viens ici, frère loup, viens, et de la part du Christ, je te l'ordonne, ne fais aucun mal ni à moi ni à d'autres. » Et là-dessus il présente sa main à l'ennemi de la cité en signe de paix ; il lui demande un gage d'amitié, il l'obtient, il amène l'animal obéissant, tranquille et doux, sur la place publique ; il prend à témoin le peuple tout entier de la caution qu'il a donnée pour lui, et cette bête, tout à l'heure si cruelle, parcourt désormais la ville avec la douceur d'un agneau, en témoignage de la sainteté, de l'apostolat et des vertus de saint François.

Souriez tant que vous le voudrez, pauvres mondains, au récit de cette paix ; pour moi, j'y vois une admirable leçon de charité donnée au juste en faveur des pécheurs. Ce loup voleur et homicide, qui pose sa patte dans la main de saint François et qui tient sa promesse de ne faire du mal à personne, représente bien, selon l'ingénieuse remarque d'un écrivain [1], le

1. M. Ozanam.

peuple du moyen âge, terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespéra pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré l'horreur du sang, qui est le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes.

Souriez tant que vous le voudrez, les peuples évangélisés par François ne souriaient point à la vue de ces merveilles, mais ils pleuraient leurs fautes, ils s'humiliaient sous le cilice et sous la cendre, et ils se convertissaient en foule. Quels mouvements et quelles acclamations à son entrée dans les villes ! quel concours de clergé ! quels cantiques de joie ! On répand des fleurs sous ses pas, on s'avance pour toucher ses habits, on s'estime heureux de lui baiser les pieds et les mains. Ses compagnons avaient part à ces honneurs et, confus comme lui de l'empressement public : « Tout est perdu, s'écriaient-ils, toute notre gloire est flétrie, le monde nous honore et nous applaudit. » Non, François, non, mais dites plutôt : Tout est gagné ; ce ne sont plus des applaudissements que vous excitez, ce sont des larmes ; ce ne sont plus des cris de joie, mais des soupirs, des sanglots, des aveux complets, des résolutions durables ; ce sont des villes renouvelées de fond en comble, c'est la face de la terre changée, pacifiée, lavée de ses fautes et toute resplendissante de pureté et de gloire sous les regards de Dieu même.

François, dans ce merveilleux apostolat, n'a pas seulement appelé à son secours les prières et les paroles de ses disciples, il a pour le soutenir une humble religieuse qui sera une grande sainte. Il a fondé une cité de refuge où sont ses meilleures amies et ses plus gé-

néreux auxiliaires. C'est sainte Claire, dont il a connu et formé la vocation à force de miracles ; c'est le monastère naissant des *pauvres dames* que l'on nommera bientôt les clarisses. Race vraiment illustre, née d'un prodige comme celle des frères mineurs, grandie et fortifiée comme eux au milieu des prodiges. Elles méritent bien le nom de pauvres dames, car elles marchent nu-pieds, elles ne connaissent que les rigueurs de la pénitence, elles vivent d'aumônes et de privations, elles fléchissent jour et nuit la colère du Seigneur. Mais quand François les prêche et les visite, ou quand sainte Claire amène aux pieds de François ses humbles filles, quelle assemblée ! quelle paix ! quelle allégresse ! quel bonheur ! En vain le repas est servi, François parle, et on oublie tout pour l'écouter. Les yeux et les mains élevés au ciel, tous les auditeurs, perdant insensiblement le goût des choses de la terre, semblent ne plus voir, ne plus entendre et ne plus goûter que Dieu ; leur vie terrestre est comme suspendue, et ils demeurent dans la plus douce extase. Cependant les habitants d'Assise viennent d'apercevoir la lueur d'un vaste incendie ; le feu dévorait, disait-on, l'église et le couvent de la Portioncule. On accourt, on se presse ; ô douce erreur ! ô charmant prodige ! Ce n'est pas un incendie, mais une lumière surnaturelle si vive et si brillante, que tous les yeux s'étaient trompés. Cette lumière environne les saints personnages ; leur attitude, leur extase, leurs paroles, tout est céleste : nul ne s'en étonne, tant le miracle est naturel à François, tant François a su accoutumer l'Italie aux plus grands miracles. O filles de sainte Claire, je vous devais ce souvenir, puisque vous avez si bien mérité de le conserver.

Vous voilà dans votre monastère de Poligny avec la ferveur de la première règle : vous n'avez rien oublié, ni des jeûnes, ni des prières, ni des mortifications, ni du silence que sainte Colette a fait refleurir. Votre maison est pour cette contrée comme une cité de refuge au milieu du monde, et quand on vous prêche les miracles et la foi du XIIIe siècle, seules vous avez, ce semble, le droit de les comprendre ; pour nous, pour notre faiblesse, pour notre imperfection, c'est assez de les admirer.

Cependant François a voulu chercher ailleurs que dans le cloître les amants de la pauvreté et les auxiliaires de son apostolat ; il a appelé les séculiers à goûter, sans changer de condition ni d'habit, quelque chose de son humilité et de ses souffrances ; il a fondé le tiers-ordre. Laissez les savants, les riches, les princes, les évêques, les rois, prendre devant Dieu ce petit scapulaire noir et ce pauvre cordon voilé à tous les regards. Sans sortir de la famille, l'épouse deviendra un modèle de mortification ; sans quitter le monde, le prêtre aura plus de zèle et de détachement ; sans descendre du trône, les princes, les évêques, les papes, tiendront d'une main à la fois plus douce et plus ferme le sceptre du commandement. C'est la chevalerie de l'humilité qui se fonde. Si les frères mineurs sont l'armée du chef de l'Église, les tertiaires en deviennent le peuple fidèle et béni. On verra des villes entières prendre cet habit et combattre, sous le drapeau de saint François, les grands combats de la foi catholique. L'histoire a célébré à juste titre ces vaillants chevaliers de Calatrava et de Saint-Jacques de Compostelle qui ont repris, jour par jour et village par village,

l'Espagne aux Maures ; elle a vanté leur courage, elle a chanté leur héroïque persévérance. Eh bien ! voici, dans une autre persécution, un tableau non moins digne de l'histoire. Quand les empereurs allemands oppriment l'Italie dans le cours du XIIIe siècle, quand les papes sont assiégés, quand la force brutale triomphe partout, c'est le tiers-ordre de saint François qui organise la résistance et qui ramène la justice sur le champ de bataille. Les villes s'insurgent contre l'impie Frédéric II, à la voix d'une tertiaire, sainte Rose de Viterbe. Cette vierge timide, qui marchait environnée d'oiseaux dociles à sa voix et attentifs à ses mouvements, donne à cette voix l'accent du combat, appelle les peuples sous les armes, et devient l'effroi des empereurs comme elle était l'amour des tourterelles ; c'en est fait, il faut céder, rien ne résiste à ce tribun virginal, et Pierre des Vignes, le subtil ministre du cruel empereur, déclare à son maître que l'esprit nouveau dont les frères mineurs ont animé l'Italie, transforme tout ce peuple en soldats et fait sortir de terre les armées de la foi. Italie ! Italie ! terre aujourd'hui infidèle à la papauté, tu redeviendras, j'en ai la confiance, la magnifique conquête du tiers-ordre. Non, ce n'est pas en vain que cette milice reprend aujourd'hui toute son influence et qu'elle compte déjà en France plus de cent mille membres ; ce n'est pas en vain que tant de femmes, de pieux soldats, de saints prêtres, ceignent le cordon de saint François et jurent, sous cette noble livrée, plus d'obéissance, de dévouement et d'amour envers le saint-siége ; ce n'est pas en vain que Pie IX cache sous la pourpre pontificale cette autre pourpre teinte dans le sang de Jésus-Christ et dans le sang

sorti des stigmates de son serviteur; il y a, dans cette bannière que le monde chrétien arbore de toutes parts, le signe d'une éclatante victoire sur les erreurs et les vices de notre siècle; le prince qui survivra à tous les princes, ce sera Pie IX, ce prince sans armée, sans trésors, presque sans territoire; et la conservation de sa royauté au milieu de tant de puissances qui s'éteignent et de trônes qui s'écroulent, sera encore un miracle de saint François.

III. François avait tout donné : d'abord ses biens, son équipage et jusqu'à ses vêtements, et Dieu en avait fait le pauvre d'Assise: ensuite sa prière, sa parole, son zèle, son temps, ses forces, et Dieu en avait fait le pauvre de l'Italie. Il lui reste un peu de sang, il l'offre encore, Dieu l'accepte, et il va en faire un martyr.

Mais son martyre sera, comme sa pauvreté et son apostolat, fertile en prodiges de tout genre. Ne vous représentez ici ni tyrans à braver, ni chevalets, ni ongles de fer dont il faut éprouver la rigueur, ni glaive à y mettre la tête. C'est un spectacle nouveau que la sainte victime va nous offrir : c'est le miracle jusque dans la torture, c'est l'extase enfin dans cette torture miraculeuse.

Avec la charité immense dont il était possédé pour le salut des hommes, avec ce goût, ce plaisir, cette ivresse qu'il éprouvait dans les tribulations et les angoisses, François ne perdait jamais de vue le Sauveur attaché à la croix. Il voulait s'y attacher lui-même et il cherchait par toute la terre un lieu où les hommes consentissent à renouveler sur lui la passion et la mort

de son Maître. Ni les fleuves, ni les montagnes, ni les mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il imagine d'abord de passer en Égypte, pensant qu'il convertira le Soudan ou qu'il obtiendra la grâce du martyre. Il prêche l'Évangile, il dévoile l'imposture du Coran, il se déchaîne en invectives contre cette infidélité monstrueuse qui ravit à Jésus-Christ tant de millions d'âmes. On l'écoute, on l'admire, et au lieu de le contredire ou de l'enchaîner, on lui rend toutes sortes d'honneurs. François ne saurait rester dans une terre où il n'a mérité ni de mourir dans les tourments, ni de convertir les impies. « Sortons d'ici, mon frère, dit-il à son compagnon, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, trop insensibles à la gloire de Jésus-Christ. Allons-nous-en, mon frère, et cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix. » Sa sainte folie le pousse en Espagne, d'où il espère passer au Maroc et s'exposer à tous les coups d'une haine échauffée depuis des siècles contre Jésus-Christ. Vaine espérance ! tentative inutile ! Les vents, les hommes, tout lui est contraire, et il ne pourra pas même aborder la terre infidèle. Il faut, malgré tous ses efforts, rester en Espagne, puis rentrer en Italie et attendre dans sa chère maison de la Portioncule ce crucifiement que Jésus-Christ lui-même a daigné lui annoncer. Que son attente fut longue ! Mais quel miracle va être sa récompense !

Le 13 septembre, veille du jour où l'Église célèbre la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, un ange lui apparaît et lui dit : « Préparez votre âme à tout ce que Dieu veut opérer en vous. » Le lendemain matin, il

gravit la montagne voisine, et, s'élevant à Dieu par la ferveur séraphique de ses désirs, il voit descendre vers lui un ange aux ailes de feu qui lançait des traits en forme de croix. Laisse-toi percer, ô François, de ces flèches divines. Voilà ton martyre. Tu ne le souffriras pas de la main des hommes et des tyrans, mais de la main des anges. Sa chair, semblable à la cire amollie par le feu, semble avoir reçu l'empreinte d'un cachet. Ses pieds et ses mains sont percés de clous, il porte au côté droit une plaie rouge comme s'il eût été percé d'une lance, et cette plaie jette un sang sacré qui se répand sur sa tunique. Quel prodige! quel comble de gloire! André courait au devant de la croix, Pierre y fut attaché la tête en bas, Paul s'y crucifiait en esprit avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci*[1]. C'est la croix même qui vient au devant de François et qui l'honore des sacrés stigmates. La croix des apôtres, comme celle de Jésus-Christ, ne les tourmentait que quelques heures; celle de François fut un supplice de deux années. Les apôtres expirèrent du moins les yeux ouverts à la lumière, François devient aveugle et n'a plus que les yeux de l'esprit et du cœur pour voir Jésus, son tout, sa gloire, son amour et son bonheur.

Quel nom donner à ces années si glorieuses et si pleines de souffrances? Il languit, il se dessèche, il tombe, mais la joie rayonne sur son visage, les actions de grâces éclatent sur ses lèvres. Il chante : ainsi chantaient les enfants dans la fournaise et Daniel dans la fosse aux lions; il chante, et pareil à Homère aveugle, qui saluait de sa lyre les lieux qu'il ne pou-

1. *Galat.*, II, 19.

vait plus saluer du regard, le voilà, ce saint, devenu aveugle, qui passe en revue toute la nature et qui lui jette les derniers chants de ses lèvres souriantes. Le soleil, l'eau, le feu, sont des frères pour lui, les étoiles sont ses sœurs, la terre une mère qui le soutient et qui le nourrit. Mais toutes ces créatures sont l'œuvre de Dieu ; à Dieu toute louange, toute gloire et toute bénédiction ; on ne les doit qu'à Dieu seul, et nul homme n'est digne de le nommer.

Quand un répit se fait sentir dans ses souffrances et dans son martyre, il reprend ses courses apostoliques et il appelle les pécheurs à la pénitence ; si ses souffrances redoublent, son pouvoir miraculeux augmente avec elles. On lui apporte un enfant près d'expirer, François le bénit, la maladie disparaît et le saint s'écrie, ébloui lui-même d'un tel miracle et des lumières qui lui découvraient l'avenir : *O buona ventura!* quel heureux événement ! Cet enfant était saint Bonaventure, ainsi nommé de l'exclamation de saint François d'Assise après l'avoir guéri.

Quand le martyre touche à sa fin, François, averti par un sentiment intérieur, demande qu'on le porte à Sainte-Marie-des-Anges, afin que l'église qui a été le berceau de sa vocation soit l'asile de sa dépouille mortelle. Là il se dépouille de sa besace, il se couche sur la terre nue, il couvre de sa main gauche la plaie qu'il porte au côté droit, il lève vers le ciel ses mains stigmatisées et ses yeux privés de lumière, et, rendant grâces à Dieu de se voir enfin arrivé au terme, il adresse à ses religieux ses dernières instructions. Quelle onction et quelle simplicité ! quelle charité et quelle douceur ! Il prie pour eux, il les exhorte à en-

tretenir dans leurs relations cet esprit de support mutuel qui est le lien de la vie commune, il leur recommande un attachement inviolable à la sainte pauvreté et une fidélité perpétuelle à l'Église romaine. Ses instructions achevées, il se tourne vers le frère Léon, le compagnon de ses derniers jours, le confident de ses plus intimes pensées : « Chantez, lui dit-il, chantez le cantique du soleil, » et il s'unit avec une allégresse indicible à ce chant d'amour, en improvisant un dernier verset : « Loué soit le Seigneur pour notre sœur la mort, à laquelle nul homme ne peut échapper ! Malheur à qui meurt en péché mortel ! Bienheureux ceux qui se trouvent, Seigneur, dans le chemin de vos très-saintes volontés, parce que la seconde mort ne pourra leur être fatale ! Louez et bénissez mon Seigneur, remerciez-le et servez-le en toute humilité. »

François aura une prière tant qu'il lui restera un soupir. Il demande à entendre la lecture de la passion de Notre-Seigneur dans l'Évangile de saint Jean. Puis, récitant d'une voix presque éteinte le psaume quatorzième, à ces mots : *Tirez mon âme de sa prison, Seigneur, afin qu'elle aille glorifier votre saint nom*, sa langue s'arrête, sa bouche se glace, Dieu l'avait exaucé, son âme avait brisé ses liens, elle était entrée dans l'éternité et jouissait déjà de la félicité des anges : c'était le 4 octobre 1226. « Attendez-moi, mon père, attendez-moi, » s'écrie le provincial de la Terre de Labour, à l'extrémité de la péninsule, et au même instant son âme avait rejoint celle du patriarche. Mais l'évêque d'Assise, qui se trouvait en pèlerinage dans le royaume de Naples, a vu François à l'heure même de sa mort. François lui a apparu, l'a touché, et s'ar-

rêtant un moment devant lui: « Je quitte la terre, lui dit-il, et je vais au ciel. » Miracle ! s'écrie d'une voix unanime le peuple et le clergé, instruits de ces merveilleuses apparitions ! Miracle ! répètent d'un bout à l'autre de l'Italie, les malades, les infirmes, les aveugles, les muets, à qui il avait rendu la santé ! Miracle, disent les morts ressuscités ! Miracle, aurait crié à son tour la nature entière, si Dieu eût donné une voix à l'eau, au feu, à la terre, aux oiseaux dont François avait inspiré les chants, aux loups dont il avait apaisé la fureur. Jamais informations ne furent plus promptes, jamais canonisation ne fut plus subite ni plus populaire. Quelques mois après sa mort, François est mis au nombre des saints ; le pape Grégoire IX vient proclamer les mérites de François dans les lieux mêmes où François a rendu le dernier soupir ; il y pose la première pierre d'une grande basilique ; il décrète que la colline où François est enterré se nommera désormais la colline du paradis, et la gloire du pauvre d'Assise, portée aux extrémités du monde, trouve partout des panégyriques, des invocations et des autels.

Et nous, qui venons, après tant d'autres, méditer sur cette pauvreté si parfaite, sur cet apostolat si étendu, sur ce martyr si glorieux, enfant d'un siécle de mollesse et d'égoïsme, que faisons-nous encore après un tel exemple, si les richesses nous séduisent, si l'orgueil nous anime et si la volupté nous enivre ? Ah ! quand Jésus-Christ daigna visiter en personne l'humble cabane de François et s'asseoir sur une pierre pour converser avec lui, il fut révélé au pauvre d'Assise que son ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde, et

que les amants de la sainte pauvreté seraient épargnés dans l'autre vie. Quelle consolation et quelle espérance! Prenez-nous donc sous votre protection, enfants de saint François, priez donc pour nous, humbles filles de saint Claire, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle. Faites-nous une part dans vos prières, dans vos sacrifices, dans vos expiations, dans toutes vos bonnes œuvres; comptez-nous enfin au nombre de vos amis et de vos clients, pour nous rendre de jour en jour plus semblables à vous par l'humilité, la pauvreté, le détachement, jusqu'au jour où les humbles seront exaltés, les pauvres réjouis, les affligés remplis de consolation, et où le patriarche des tributs séraphiques, appelant auprès de lui tous ceux qui l'ont béni et imité ici-bas, les présentera à Dieu pour les revêtir de l'éternelle gloire, et lui demandera de justifier par sa miséricorde l'oracle qui a promis le royaume de Dieu aux amants de la sainte pauvreté : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.*

PANÉGYRIQUE DE SAINTE COLETTE.

Respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Dieu a regardé l'humilité de sa servante, et désormais toutes les générations proclameront mon bonheur.

(*Luc*, I.)

Aprés la Vierge bénie entre toutes les vierges qui a entonné ce cantique d'allégresse, il est des vierges choisies qui peuvent le répéter aujourd'hui dans les splendeurs de leur triomphe; car Dieu a pris un singulier plaisir à exalter leur humilité ; leur vertu est connue de toute la terre, et leur bonheur est célébré dans toutes les langues. Telle fut la destinée de sainte Colette. Le XVe siècle n'a rien d'aussi merveilleux ni d'aussi illustre ; l'Église, dans toutes ses annales, n'a rien de plus pénitent ni de plus pur : c'est la pauvreté de Jésus-Christ qui, après avoir été retrouvée par saint François et par sainte Claire, se rajeunit, trois cents ans plus tard, dans une autre créature et se montre encore une fois dans toute sa vigueur et dans toute sa beauté ; c'est l'Église elle-même qui renaît dans les vertus et dans les miracles; c'est l'un de ces noms qui éclatent de loin en loin pour révéler l'esprit vivant de l'Incarnation

et assurer au monde que le Christ continue à animer et à soutenir l'humanité régénérée par sa mort.

Écoutez donc, dans le panégyrique de sainte Colette, l'une des pages les plus admirables de l'histoire de l'Église. La mission extraordinaire dont elle a été investie, les signes miraculeux par lesquels Dieu a voulu accréditer sa servante auprès des peuples, les effets non moins surprenants de cette parole autorisée par des milliers de prodiges, tout frappe, tout émeut, tout ravit dans une si belle vie. La simplicité d'un récit fidèle est le seul mérite que j'ambitionne en vous la racontant, et je n'ai pas d'autre embarras que celui de choisir, parmi tant de traits de grâce, de sainteté, de gloire, ceux qui peuvent vous donner la plus fidèle esquisse d'une si grande figure.

I. Quand Dieu veut sauver son Église, ce n'est d'ordinaire ni la fortune, ni la naissance, ni le génie qu'il appelle à cette œuvre. Après les pêcheurs de Galilée, il envoie les pauvres d'Assise ; après les Claire et les François, il suscite les Colette, tous sans nom, sans argent, sans considération, rebut de leur propre cité, vraies balayures du monde, poussière des cabanes et des grands chemins que le démon fait fouler aux pieds par les superbes, mais qui, en s'élevant de la terre, se change en une lumière éclatante et devient dans l'éternité une auréole de gloire.

Ce fut par un dessein semblable que la Providence plaça le berceau de Colette dans l'humble ville de Corbie et dans l'humble famille de Robert Boüellet et de Marguerite Moyon. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les vues de la miséricorde divine se révèlent dès le commence-

ment. La naissance de Colette est un miracle. Le Seigneur, pour la donner au monde, attend que ses parents aient perdu l'espoir de revivre dans leur prospérité. C'est de leur couche longtemps stérile qu'elle sort, contre toute attente, aux jours de leur vieillesse ; pareille à Isaac, l'enfant de promission, et à Jean-Baptiste, précurseur du Messie. On la nomme Colette, en l'honneur de saint Nicolas, ce vieux et célèbre patron de l'enfance chrétienne, et certes jamais le saint évêque n'eut dans tout l'Occident, ni même dans cet Orient lointain où son culte est si populaire, une cliente aussi illustre ni aussi pleine de reconnaissance.

L'enfance de Colette est une suite de prières et de mortifications, mêlées de traits de courage, de zèle, de dévouement. La piété était née avec elle, et si haut que l'on remonte dans son histoire, c'est aux pieds du crucifix que l'on trouve les traces de ses premiers pas et de ses premières larmes. A quatre ans, elle médite sur la Passion du divin Maître, tantôt agenouillée à côté de sa mère dans l'humble oratoire de la famille, tantôt cachée derrière quelques piliers dans l'église d'un monastère voisin. A dix ans, le jour ne suffit plus à ses prières, ni l'oratoire domestique à ses saintes visites. Elle abrége son sommeil pour fréquenter chaque nuit l'office des matines, et quand son père veut réprimer ce qu'il appelle un pieux excès, elle emploie pour continuer ses dévotions les pieuses fraudes, les douces industries, les charmantes et naïves inventions que Dieu pardonne toujours, en faveur de l'intention pure qui les dicte et de la noble persévérance qui les soutient. O père vraiment digne d'une telle fille, non, vous ne vous opposerez pas longtemps aux desseins que Dieu

a sur elle. Dieu vous l'a donnée, mais il vous la redemande déjà et le jour et la nuit, il la veut, il l'appelle, et pour faire éclater sa volonté, il n'est point de prières qu'il n'exauce, pourvu que Colette les lui présente. La petitesse de sa taille vous afflige, Colette le sait, elle demande un miracle, elle l'obtint. Regardez maintenant, quelques jours ont suffi à développer son corps et à parer sa figure de tous les charmes de la beauté. Ce n'est pas tout ; son esprit, déjà vif et pénétrant, s'agrandit encore ; elle lit, elle entend les écritures ; elle paraît en tout divinement éclairée par *Celui qui cache ses secrets aux superbes et qui les découvre aux humbles et aux petits* [1].

Mais ce n'est pas pour elle seule, c'est pour les compagnes de son enfance qu'elle a reçu les dons de l'Esprit-Saint. Elle parle avec un zèle enflammé de Dieu, de ses perfections, de l'énormité du péché mortel ; on l'écoute comme un oracle, et son auditoire augmente chaque jour ; ses instructions comprennent tout le christianisme ; elle étonne par l'exactitude de la doctrine, elle touche par l'onction, elle entraîne par l'éloquence. Que la sagesse humaine s'en scandalise et s'en plaigne, qu'on l'accuse de prêcher sans mission, il fallait s'y attendre ; qu'on ferme cette école tenue par une maîtresse de quinze ans, cette chaire où une jeune fille a osé monter, ainsi le voulait la prudence du siècle ; mais laissez faire à Dieu, il accréditera cette mission, il relèvera cette chaire à la face de son Église, il dira à Colette avec une autorité que l'on ne méconnaîtra plus : *Allez, enseignez toutes les nations* [2].

1. *Luc.* x, 21.
2. *Matth.* XXVIII, 19.

Cependant dix années s'écouleront encore au milieu des épreuves les plus diverses. Son père meurt; sa mère le suit de près; elle demeure seule, libre de choisir ses destinées, mais devenue, à cause de sa beauté ravissante, l'objet de l'attention publique. Pour échapper aux yeux qui la suivent et aux demandes qui l'obsèdent, que va-t-elle faire? Elle implore le souffle de Celui qui, après avoir donné aux fleurs le matin leur aimable parure, les livre avant le soir aux vents qui les dessèchent. En un instant Colette a passé, au pied des autels, de la fraîcheur des roses à la pâleur des lis; Colette paraît désormais aux yeux du monde sans couleur et sans vie, parce qu'il ne lui reste plus de tous ses charmes que le signe éclatant de l'innocence et de la vertu.

Faut-il ajouter qu'en se faisant dépouiller de la beauté par la main de Dieu même, elle se dépouilla de ses propres mains de tous les biens de la fortune? Avertir son tuteur et lever les obstacles qu'il opposait à cet irrésistible dessein, vendre ses biens jusqu'au dernier, en distribuer le prix aux indigents, tout cela fut pour Colette une seule pensée, un seul désir, un seul sacrifice. Quand il ne lui reste plus ni un asile ni un morceau de pain, elle cherche dans le cloître la pierre qui lui servira de lit de repos, et le pain qu'elle ne veut plus manger qu'à titre d'aumône; mais la discipline lui semble partout trop relâchée, et, après avoir été occupée chez les béguines de Corbie à soigner les malades, chez les urbanistes de Pont-Saint-Maxence aux plus humbles services de la domesticité, chez les bénédictines aux fonctions de portière, elle prend l'habit du tiers-ordre de saint François et se détermine à vivre seule, comme une humble

recluse , dans une cellule adossée au sanctuaire Représentez-vous la colombe fatiguée secouant la poussière de ses ailes et se félicitant d'avoir trouvé le lieu de son repos. Sous les chaînes qui entourent ses membres, elle jouit de la liberté de l'âme ; elle chante sous le cilice, comme saint Paul, qui surabondait de joie sous le poids de ses tribulations. Ses lèvres se collent au plancher de sa pauvre cellule dans une muette extase, ou bien si elles s'ouvrent encore, c'est tantôt pour murmurer les brûlants soupirs de l'épouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je ne m'en séparerai plus, » tantôt pour livrer passage à la sainte hostie, manne délicieuse qui soutenait son corps autant que son âme et qui était presque sa seule nourriture.

La prison volontaire dans laquelle elle s'est enfermée est étroite, nue, presque sans lumière, à peine assez large pour y étendre son corps, à peine assez haute pour y lever la tête et s'y tenir debout. N'allez pas croire que dans cette thébaïde Colette n'aura désormais ni tentation ni épreuves. Ensevelie, mais vivante, elle est en buttte à tous les assauts de Satan. L'irréconciliable ennemi du genre humain avait deviné les desseins que Dieu avait sur elle, et pour en prévenir l'exécution, il rassemblait contre cette humble et chétive créature tous les efforts de son génie infernal, prenant pour l'effrayer les formes les plus hideuses, faisant retentir sa cellule des cris les plus terribles, et se précipitant sur elle tantôt avec la gueule écumante du lion, tantôt avec le dard envenimé de la vipère. Cris impuissants ! fureurs inutiles ! Le démon avait beau varier ses artifices, la vierge de Corbie ne chan-

geait pas ses moyens de défense. La confiance en Dieu, la prière, le signe de la croix, voilà les armes par lesquelles on met en fuite l'ange des ténèbres. Colette les emploie pendant quatre ans ; Satan recule, Satan s'éloigne, et la servante du Seigneur, consolée par de célestes visions, rapporte à son Maître tout l'honneur de la victoire.

Non, je ne saurais passer sous silence, dans un tel sujet, les communications qu'elle reçut du Ciel, ni le touchant commerce qu'elle entretint, du fond de son ermitage, avec les anges, avec les saints, avec Jésus-Christ. C'était le conseil de Dieu de l'instruire d'une façon surnaturelle jusqu'à ce qu'il eût formé en elle, avec l'esprit le plus élevé et le cœur le plus humble, ce caractère si extraordinaire qui devait la mettre au-dessus de tout son siècle. C'est pourquoi il lui montre son Fils dans l'attitude d'une victime immolée pour les péchés du monde, saint François demandant la réforme de son ordre, l'Église semblable à une vigne désolée par la dent du loup furieux, l'enfer se remplissant d'une foule innombrable de pécheurs qui maudissaient Dieu, se maudissaient eux-mêmes, appelaient sans cesse la mort à leur secours et ne la trouvaient jamais. Colette tremble à l'aspect des abîmes éternels, Colette pleure au spectacle de l'Église ravagée et presque détruite ; mais voilà qu'un tableau tout différent du premier réjouit ses yeux et son cœur. Elle voit se dresser dans sa cellule un grand arbre couvert d'un feuillage vert, émaillé d'or et couvert de fleurs. A ses pieds croissent de brillants rejetons ; la vigne sainte est émondée ; l'Église reverdit et couvre de ses rameaux l'univers entier. Est-ce un piége de l'esprit

malin ? Est-ce une illusion de la piété ? Colette se sent appelée par une voix intérieure à descendre dans cette vigne mystérieuse et à lui rendre sa vigoureuse jeunesse. Les anges, les saints, toute la cour céleste vient la presser de quitter sa cellule. Jésus la regarde avec l'air le plus engageant et lui dit comme aux ouvriers de l'Évangile : *Ite et vos in vineam meam : Allez, vous aussi, travailler à ma vigne* [1].

Pour dissiper toute illusion, il faut que les plus saints personnages persuadent à la vierge de Corbie les volontés du Ciel. L'un [2] a vu Colette sous la figure d'une jardinière déracinant les ronces qui s'élevaient autour du cep délaissé, et plantant elle-même plusieurs ceps nouveaux qui se multipliaient et semblaient grossir à vue d'œil. L'autre [3], qui ne l'avait jamais vue, a été averti dans les montagnes de la Savoie que les maux de l'Église seront guéris par une humble vierge de l'Église d'Amiens. Il voulait entreprendre le voyage de Jérusalem pour puiser des lumières et des consolations auprès du tombeau de Jésus-Christ ; mais, sur l'ordre de Dieu, c'est vers la Picardie qu'il porte ses pas, c'est Colette qu'il va chercher pour en faire la réformatrice de la vie religieuse et le conseil suprême de l'Église. Il se met en route avec l'agrément des princes de Savoie, qui se déclarent aussitôt en faveur de l'entreprise ; il recrute à Besançon une noble dame à qui il fait partager toutes ses espérances ; il aborde enfin cette cellule ignorée qui devait être le berceau de la régénération chrétienne. O spectacle ! la sainte

1. *Matth.*, xx, 4.
2. Le P. Pinet, gardien des cordeliers d'Hesdin.
3. Le P. de la Balme, cordelier de l'observance.

tombe à genoux devant le ministre de Dieu qui lui apportait des lumières, et la pieuse dame qui venait lui offrir sa fortune, la baronne de Brissag, se sent pénétrée d'un tel respect, qu'elle ne peut plus prononcer une seule parole ; le P. Henri ne sait ce qu'il doit le plus admirer, ou du dénûment parfait auquel Colette s'est réduite, ou de l'air de sainteté qui éclate sur sa figure. Tous trois remercient le Seigneur et admirent la conduite de sa divine providence.

En est-ce assez, ô mon Dieu, pour rassurer votre servante, et consentira-t-elle enfin à se rendre à vos désirs ? Non : Colette hésite, se trouble, se déclare indigne de la grande mission imposée à sa faiblesse. Il faut la vaincre, et vous recommencez vos miracles. Vous la privez tout à coup, pendant six jours, de l'usage de la parole et de la vue ; vous l'abattez à vos pieds, vous la tenez, comme Paul sur le chemin de Damas, renversée, muette, éperdue, au milieu de cette lumière surnaturelle ; et vous ne déliez sa langue que le jour où elle s'écrie : *Je me rends, Seigneur ; que voulez-vous que je fasse ?*

C'est le P. Henri, son guide spirituel, qui le lui déclare : il faut quitter son cher ermitage, aller trouver le pape à Nice, lui déclarer la mission qu'elle a reçue et attendre ses ordres. Colette ne délibère plus. Le légat qu'elle visite à Paris et le duc de Savoie qui l'attendait à Bourg, lui ménagent auprès de Benoît XIII un accueil favorable. En vain est-elle traitée de folle et de visionnaire ; en vain des princes de l'Église et des religieux revêtus d'une dignité éminente se liguent-ils pour la discréditer auprès du pontife ; une épidémie qui est regardée comme le châtiment de cette oppo-

sition coupable change tout à coup les esprits ; Benoît XIII ne doute pas un instant de la mission surnaturelle qu'a reçue la vierge de Corbie, il se lève de son trône pour la recevoir, la comble d'honneurs en présence du sacré collége, lui donne lui-même l'habit de sainte Claire et la déclare abbesse générale des trois ordres de saint François, particulièrement des clarisses, avec plein pouvoir de fonder des monastères nouveaux dans toute l'étendue de la chrétienté.

Quelle mission pour une humble fille ! Et cependant Benoît XIII ne la connaissait pas tout entière. Ce n'est pas seulement le cloître à réformer dans l'Église, c'est l'Église elle-même à éclairer et à raffermir, c'est Benoît XIII lui-même qu'il faut déterminer à quitter la tiare, c'est un vrai pape qu'il faut donner au monde partagé entre deux obédiences et incertain, non pas sur l'autorité qui gouverne, mais sur la personne qui la représente. L'Église, éplorée, inquiète, éperdue, cherche de tous côtés le bon pasteur et ne le trouve nulle part avec une pleine certitude. Les saints se partagent depuis quarante ans sur cette grave question, où leur bonne foi demeure entière, mais où les lumières semblent leur manquer. Si dans chaque obédience on peut citer des saints, des vertus, des miracles, témoignages authentiques de la foi qui se conserve et de la grâce qu'elle continue d'attirer sur la terre, combien d'esprits où pénètre l'indocile curiosité, combien de cœurs affectés de ce chagrin superbe ou de cette mollesse pervertie qui trahissent la domination de Satan. Non, l'humanité régénérée par Jésus-Christ n'a jamais traversé une plus rude épreuve que celle du

grand schisme. Les ordres monastiques les plus sévères participent à la décadence générale, l'austérité est devenue moins chère aux filles de sainte Claire, les fils de saint François goûtent moins les charmes de la pauvreté, les liens les plus sacrés se relâchent et dans le cloître et dans le monde, enfin l'Église semble près de s'écrouler sur elle-même, pareille à la maison qui n'a plus de fondements et dont les pierres tombent les unes sur les autres. Mais que dis-je ? la maison du Seigneur, la Jérusalem nouvelle, n'a-t-elle pas les promesses de l'éternité ? Venez, Judith, et mettez fin à ce siége qui dure depuis tant d'années. Levez-vous, Esther, et obtenez la délivrance de votre peuple. C'est la France qui produit maintenant et les Judith et les Esther. Elle a chassé Attila par les prières de sainte Geneviève, et converti Clovis par celles de sainte Clotilde. Jeanne d'Arc vient de naître pour la sauver encore et pour briser les dents du léopard. C'est le siècle où Dieu choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Brave comme Judith, douce comme Esther, simple et pieuse comme Geneviève, entourée de miracles comme Jeanne d'Arc, la vierge de Corbie va régénérer le cloître et sauver l'Église.

II. Le maître qui confère la mission a aussi le soin de l'accréditer. Plus cette mission est importante et difficile, plus les signes qui l'accréditent doivent être divins, éclatants, populaires, dignes du Seigneur qui manifeste ainsi sa volonté au monde, appréciables au monde qui apprend ainsi les volontés du Seigneur. Si c'est une femme que Dieu revêt de son autorité, il faut qu'elle fasse, pour ainsi dire, oublier la fragilité

naturelle à son sexe, et que les preuves d'un apostolat si rare deviennent plus frappantes encore aux yeux prévenus.

Si cette femme, jusque-là inconnue, a vécu séparée du reste de la terre, que ne doit-on pas craindre d'une imagination exaltée? Que de précautions à prendre pour se rassurer contre les entraînements d'une illusion involontaire? Que de périls! que d'erreurs! que de déceptions! Faites donc une garde sévère autour de la pauvre fille de la Picardie, suivez-la dans ses voyages, épiez ses démarches, contrôlez, vérifiez ses paroles, ne vous rendez enfin qu'à l'évidence. La vie de Colette va devenir l'une des plus merveilleuses que le monde ait jamais connues. Ravissements et extases, don de parler toutes les langues et de lire, au besoin, dans toutes les consciences, guérison des malades, résurrection des morts, pouvoir sur tous les éléments, prophéties de l'accomplissement le plus inattendu et le plus lointain, toutes les faveurs du Ciel se trouvent réunies dans cette histoire vraiment surnaturelle, éclatent dans les lieux les plus divers et se prolongent pendant quarante ans.

La ville de Besançon a vu deux fois sainte Colette, ravie comme saint Paul dans une muette extase, immobile, à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel, privée pendant plusieurs jours de l'usage de ses sens, jusqu'à ce que Dieu mît fin au prodige par un autre prodige, en la rendant à la vie commune sur la demande de son confesseur. Quitte-t-elle Besançon pour aller fonder à Dole un couvent de son ordre, le modeste chariot qui l'emporte se trouve environné tout à coup d'une lumière éclatante, son visage

rayonne, les peuples accourent à cette vue, se pressent sur la route et viennent baiser les pieds et les mains de la pieuse vierge. Pour elle, tout entière à son ravissement, elle ne voit rien, n'entend rien, ne profère aucune parole ; ce spectacle se prolonge pendant tout le voyage, c'est toute une contrée illuminée par cette clarté surnaturelle, c'est tout un peuple qui en est le témoin et l'admirateur.

Ses yeux, fermés à la terre, sondaient les cœurs, pénétraient au fond des consciences et lisaient dans l'avenir. Que de traits à citer ici ! A Poligny, Colette devine les péchés d'un gentilhomme, les confesse à la place du coupable, reçoit la pénitence qu'ils méritent et se met à l'accomplir : œuvre admirable de solidarité chrétienne, qui touche le pécheur, et, le faisant rentrer en lui-même, le détermine à embrasser toutes les rigueurs d'une longue expiation. A Aigueperse, ce sont deux scélérats laissés aux pieds de l'échafaud, la colère dans l'âme, le blasphème à la bouche, pour qui leur confesseur va demander à Colette un peu de ses puissantes prières, et qu'il retrouve, une heure après, convertis et fondant en larmes, conformément à cette parole de la sainte : « Allez maintenant, mon père, ils feront tout ce que vous voudrez. » Que des religieuses nourrissent l'une contre l'autre une haine invétérée, ce sentiment, qui échappe à tous les hommes, n'échappera pas à Colette ; l'intrépide apôtre de la charité arrive dans le monastère, appelle les coupables, leur révèle leur propre conscience et ne les quitte qu'après les avoir réconciliées dans les embrassements d'un mutuel pardon. Elle annonce aux religieuses d'Orbe et de Vevey qu'elles seront dispersées par l'hérésie, et

cent ans après, cette prédiction s'accomplit à la lettre. Elle prophétise près d'un siècle avant l'événement, et l'incendie qui dévorera le couvent des clarisses à Besançon, et la peste qui dépeuplera cette grande cité. L'incendie éclate avec tous les signes précurseurs décrits par la sainte, et on les reconnaît d'assez loin pour prévenir les suites du fléau ; la peste se déclare au temps marqué, et pour repeupler la maison fermée par l'ange exterminateur, il faut que Poligny, Seurre et Auxonne envoient à Besançon de jeunes et vaillantes recrues. Des ambitieux parlent à Colette de leurs projets, Colette les étonne en leur annonçant leur mort prochaine ; et la mort vient, comme à l'ordre de la sainte, anéantir toutes leurs espérances. De pieux fidèles s'estiment heureux d'apprendre de sa bouche que l'heure suprême va sonner pour eux ; ils font, au milieu de la santé la plus florissante, les préparatifs du grand voyage et passent, en un instant, d'un monde à à l'autre, avec la joie tranquille d'une conscience bien préparée. Colette a vu mourir longtemps d'avance le duc Jean Sans Peur dans la fameuse journée de Montereau ; elle a vu naître, croître et grandir, dans une suite d'événements qu'elle prophétise, toute la postérité du comte d'Armagnac, marquant en particulier la vocation de sa fille aînée et lui montrant déjà la place qu'elle occupera dans le cloître. Ainsi, la vocation, la vie, la mort, tout ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus lointain dans le conseil de Dieu, dans la volonté de l'homme, dans l'ordre de la nature et de la grâce, se révèle à ses regards et se précise par sa parole.

Après le récit de ses prophéties, écoutez celui de ses

miracles, et votre admiration s'accroîtra encore. Elle embrasse avec une tendresse fraternelle une religieuse dominicaine défigurée par une lèpre hideuse ; la lèpre disparaît sous ses lèvres pénitentes, et le visage recouvre toute sa beauté. Une novice d'Hesdin ne peut faire profession parce qu'elle a perdu un œil et qu'elle est devenue difforme ; d'un signe de croix Colette lui rend la vue et les grâces de la figure. Le couvent de Poligny va perdre une religieuse agonisante ; Colette s'approche de son lit : « Ma fille, lui dit-elle, levez-vous ; au nom de Jésus-Christ, je vous l'ordonne. » La fille se lève, et comme l'heure de l'office est venue, elle se rend au chœur avec ses compagnes. A Decize, elle appelle le soleil pour sauver la ville d'une panique mortelle, et le soleil, docile à sa voix comme à celle de Josué, paraît trois heures avant son lever sur les murs de la ville. L'eau lui obéit aussi bien que la lumière. Qu'un cavalier précipité dans l'abîme se souvienne d'elle et invoque son nom, c'en est assez pour que les flots s'entr'ouvrent et lui livrent passage. Que faut-il pour que les sources d'eau vive jaillissent du rocher comme sous la baguette de Moïse ! Une prière et un signe de croix fait par la sainte abbesse. Poligny, Hesdin, le Puy, boivent encore aujourd'hui à ces sources limpides qui n'ont jamais tari depuis le jour où elle en a doté des villes qui lui étaient si chères. Cette voix qui force le soleil à devancer sa carrière, fera reculer au besoin ou disparaître une rivière débordée. Colette passe le Doubs à Neublans comme sur la terre ferme, la troupe de religieuses qu'elle conduit ne voit ni eau ni rivière, mais les paysans qui l'observent crient au miracle, et ce cri est répété par les passagers

eux-mêmes quand ils se voient transportés sur l'autre rive. Qu'elle franchisse le Jura, son pouvoir de thaumaturge et ses lumières de prophète l'accompagnent au delà des monts. A l'aspect de Genève, elle pleure, comme Jésus-Christ, sur cette Jérusalem infidèle, et annonce en termes non équivoques l'apostasie de cette cité fameuse, dont le spectacle était réservé au siècle suivant. Une tempête bouleverse le lac Léman, Colette se signe, et les flots s'apaisent, et le bateau chargé de pierres et de bois destiné au couvent de Vevey échappe au naufrage avec tous ceux qui le montaient à côté de la sainte.

Celle à qui la mer et les flots obéissent commande à la mort de rendre ses victimes, et la mort obéit, comme toutes les autres puissances, à cette autorité divine qui parle par la voix de l'humble abbesse. Besançon en a eu trois fois la preuve éclatante. Là un père qui avait eu la douleur de voir sa fille mourir en venant au monde, la prend dans ses bras, la porte au couvent des clarisses, suivi d'une foule immense, et demande pour elle le plus grand des miracles ; et la thaumaturge est venue, suivie de ses religieuses, à la porte du monastère, elle a regardé l'enfant, elle a prié sur elle, et l'enveloppant de son voile, elle l'a rendue à son père pleine de vie et de santé. Voulez-vous apprendre une résurrection plus extraordinaire encore? L'histoire en cite le lieu, c'est à Besançon ; la date, c'est en 1412 ; les témoins, c'est la ville entière ; le sujet, c'est un enfant enterré depuis deux jours. Telle est la confiance des parents qu'ils vont déterrer le cadavre et qu'ils l'apportent, dans toute la nudité de la mort, aux pieds de la sainte ; tel est le pouvoir

de la sainte qu'elle le ressuscite par une prière, lui commandant au nom de Jésus-Christ de revenir au monde. Représentez-vous ce peuple tout entier qui attendait le miracle, qui l'a vu, qui l'a acclamé, et jugez quelles actions de grâces il rend à Dieu, quelle confiance, quelle vénération et quel amour il témoigne à Colette. Mais quelques mois après, ce n'est plus un enfant privé de la lumière depuis sa naissance, c'est un jeune homme de quinze ans, c'est le rejeton d'une famille déjà honorée dans la cité et destinée à devenir plus célèbre encore dans les siècles suivants; c'est Jean Boisot qu'on apporte douze heures après sa mort dans la chapelle où Colette entendait la messe. La sainte écarte le linceul, comme fit Jésus-Christ pour ressusciter le fils de la veuve de Naïm; elle ordonne au jeune homme de se lever, et le jeune homme se lève; elle lui fait apporter et des habits et des aliments, et le ressuscité prend son repas en présence de la foule, s'en retourne avec elle et rend grâces à Dieu. Demandez-lui ce qu'il a vu et entendu dans l'autre monde: il répond que les anges l'ont entouré en lui recommandant de remercier Colette et de se souvenir de la grâce qu'elle a obtenue pour lui. Trois siècles plus tard, je retrouve le nom de Boisot dans toutes les pages de notre histoire. C'est le nom du premier magistrat de Franche-Comté [1], c'est le nom du fondateur de la bibliothèque publique de Besançon [2]. Toutes les gloires se réunissent pour le consacrer dans les annales de la nation comtoise.

Ce n'est pas là toutefois la résurrection la plus fa-

1. M. le premier président Boisot, mort en 1750.
2. M. l'abbé Boisot, curé de Saint-Vincent.

meuse opérée par les prières de sainte Colette. Écoutez un trait presque semblable à celui de Lazare; écoutez comment l'abbesse a fait suspendre au tribunal de Dieu le jugement dernier d'une religieuse et l'a rendue à la grâce et au ciel quatre jours après sa mort. Cette religieuse était morte au couvent de Poligny, gardant obstinément sur la conscience un péché mortel que la honte l'empêchait d'avouer. L'abbesse, qui était à Besançon, apprend le malheur par une révélation divine; elle envoie un courrier pour faire suspendre les obsèques et annonce qu'elle veut y assister elle-même. A cette nouvelle, personne ne doute qu'elle ne vienne demander et obtenir un nouveau miracle. Pendant qu'elle sort de Besançon dans le chariot couvert qui sert à ses voyages, tout le pays se lève pour la suivre. Poligny, Arbois, Salins, cinquante villages de la contrée se portent au devant d'elle ; l'empressement qui se fait autour du chariot en retarde la marche, Colette n'arrive dans son cher couvent qu'à la fin du troisième jour, et il faut remettre la cérémonie funèbre au lendemain. Ces lenteurs ne font qu'accroître sa foi et redoubler sa prière. Elle passe la nuit en oraison, fait réciter l'office à l'heure accoutumée, et, se rendant ensuite dans le sanctuaire, fait apporter le cercueil au pied de l'autel. Quel silence dans la foule ! quelle attente profonde ! quelle noble et sainte inquiétude ! Tous les yeux se portent tantôt sur Colette, tantôt sur le cercueil ouvert ; toutes les oreilles sont attentives au moindre bruit ; on respire à peine. La sainte abbesse s'approche de la défunte, et d'une voix qui fut entendue de toute l'assistance : « Levez-vous, lui dit-elle, je vous l'ordonne au nom de Jésus-Christ. » A ce

mot, la religieuse se met sur son séant, Colette lui donne la main, l'aide à sortir du cercueil et la conduit devant l'autel. Miracle ! s'écrie la foule, miracle ! Mais ce n'est pas tout, peuple fidèle, regarde, écoute encore, les miracles se succèdent dans cette enceinte avec une incroyable facilité. La religieuse rendue à la vie va s'agenouiller aux pieds de son confesseur; l'aveu terminé, l'absolution obtenue, elle revient devant le saint Sacrement accomplir sa pénitence ; puis, se retournant vers la foule: « Notre charitable abbesse, dit-elle, m'a fait envoyer par la Mère de Dieu un ange qui m'a défendue contre le démon jusqu'au moment où ses prières m'ont ressuscitée et m'ont permis de déclarer mes fautes. Oh ! qu'il est affreux de mourir dans la disgrâce de Dieu ! Qu'il est horrible de se voir sur les bords de l'enfer! Après Jésus et Marie, c'est à notre charitable mère Colette que je dois d'aller en paradis. » Elle disait encore et déjà elle venait d'elle-même se replacer dans son cercueil, où elle expira aussitôt. La seconde mort était un second miracle. Les cris d'admiration, les larmes de joie et d'attendrissement, les sanglots de pénitence, éclatent de toutes parts. On cherche Colette, mais elle se dérobe à tous les yeux, elle s'enfuit dans sa cellule et y demeure trois jours seule avec son Dieu, sans prendre de nourriture et sans prononcer un seul mot.

O bienheureuse cellule habitée par une telle sainte, que tu as vu de prodiges et que ces prodiges sont faciles à croire ! A Hesdin, à Poligny, à Besançon, dans tous les couvents que la servante du Seigneur a illustrés par sa présence, les anges et les saints sont tous venus la visiter, et ont laissé ou l'empreinte lumi-

neuse de leur passage, ou quelque gage extraordinaire de leur amitié,

Oui, je crois volontiers que l'apôtre saint Jean, le disciple bien-aimé, lui est apparu environné d'une douce clarté, et qu'il lui a mis au doigt un anneau d'or en lui disant : « Soyez pour toujours l'épouse de Jésus-Christ. Cet anneau est le signe de l'alliance qu'il contracte avec vous. » Il a péri dans les troubles suscités par l'hérésie, le gage précieux des noces virginales ; mais nous possédons encore la croix merveilleuse et enrichie de pierreries que ce même apôtre apporta du ciel et avec laquelle sainte Colette ressuscita plus de cent enfants morts sans baptême. Baisez cette croix avec respect, vous y recueillerez des impressions de piété qui en révèlent assez l'origine miraculeuse. L'or si pur dont elle est faite, sa forme particulière, tout vous frappera. La science s'étonne, l'art hésite, mais la foi, appuyée sur une solide tradition [1], s'agenouille et adore.

Je crois, sur l'autorité de la même tradition, que, pour favoriser la réforme du cloître et y répandre l'esprit de prière, des anges se sont mêlés sous une figure visible aux religieuses présidées par sainte Colette, et qu'ils leur ont appris à bénir, à chanter dans leur langue et Jésus et Marie. Les premières compagnes de l'illustre abbesse étaient encore enfermées dans le couvent de Besançon, comme dans un cénacle, quand un ange d'une rare beauté, le visage étincelant,

1. Ce fait, arrivé à Besançon en 1413, est attesté par Pierre de Vaux, sœur Perrine, sœur Elisabeth de Bavière, saint Vincent Ferrier et Henri de la Balme. La croix se voit encore au couvent de Poligny.

parut au chœur à la fin de l'office, se mit à genoux, et, après avoir récité l'*Ave, Maria*, chanta en latin une sublime invocation à la louange de l'Homme-Dieu, du Saint-Esprit et de la bienheureuse Vierge Marie. ¶L'invocation achevée, il en donne une copie à sainte Colette et disparaît dans un sillon de lumière. Nos ancêtres l'ont vue, cette prière bénie, écrite par la main des anges, ils ont imprimé leurs lèvres respectueuses sur les caractères qui avaient gardé comme un reflet du ciel ; ils ont répété mille et mille fois l'oraison de sainte Colette et ils ont obtenu des grâces sans nombre par son intercession.

Je crois toutes ces merveilles avec les villes qui leur ont fourni des milliers de témoins ; avec les prêtres, les pontifes, les docteurs, les papes qui, dans tout le xve siècle, ont salué, écouté sainte Colette comme un prophète et un thaumaturge ; avec les princes des maisons de Bourbon, de Lorraine et de Savoie qui lui ont confié les intérêts de leur politique et les secrets de leur foyer ; avec saint Vincent Ferrier, la gloire de l'Espagne, et saint Jean Capistran, la gloire de l'Italie, tous deux attirés pas la réputation de Colette, avides de la voir, heureux de l'entendre, jaloux de suivre ses conseils et de les faire prévaloir dans toute l'Église. Je crois à ces miracles, parce que ses fondations, son rôle, son influence, seraient, à défaut de miracles, le plus miraculeux événement de l'histoire. Dieu l'a inspirée, Dieu a accueilli ses prières, Dieu lui a donné mille et mille fois sa propre puissance. Le doigt de Dieu est ici, et si vous en doutiez encore, après les signes qui ont attesté sa mission, regardez les fruits de grâce et de sainteté qu'elle a produits dans le monde.

III. C'était, ce semble, en Picardie, dans la terre natale, qu'il convenait à Colette de planter l'arbre de la réforme. La cellule qu'elle avait illustrée par ses premières extases et ses premiers miracles, n'était-elle pas faite pour recevoir le grain mystérieux destiné à devenir ce palmier magnifique dont les feuilles, les fruits et l'ombrage devaient être admirés et goûtés jusqu'à la fin des temps ? Non, malgré toutes les espérances qu'elle a conçues, ce n'est pas dans la ville qui lui a donné le jour, qu'elle fondera son premier couvent. Le démon anime contre elle tout le peuple de Corbie. Les bons s'en éloignent avec une défiance marquée ; les méchant la raillent et l'insultent ; il faut porter ailleurs les bienfaits de la vie pénitente et mortifiée que l'on méprise ici ou qu'on y tourne en ridicule.

La Savoie accueillit d'abord celle que les siens n'avaient pas voulu recevoir, et ce fut la maison du P. Henri de la Balme qui fut le premier refuge de la sainte et des deux compagne de son exil. Je vois ensuite la colonie croître et grandir au château de Frontenay, mais ce n'est pas là le cloître, ce n'est point là le tranquille abri où la colombe pourra enfin reposer son pied fatigué et mettre sa jeune couvée à l'abri de l'orage. Les urbanistes de Besançon allaient périr faute de recrues, Colette l'apprend, obtient du pape ce couvent abandonné, en accepte le cloître et en refuse les biens, et y amène, sous la protection des princesses de Savoie, les sept novices qu'elle a formées dans la rigueur primitive de la règle de sainte Claire et de l'esprit de saint François. Disons-le à la louange de nos pères : c'est avec les transports d'une vive allégresse qu'ils accueillent la vierge exilée. L'archevêque, le clergé, les fi-

dèles, se portent à sa rencontre ; on l'acclame, on bénit son entrée, on s'entretient de ses vertus, on forme autour d'elle une procession triomphale. Pour satisfaire la pieuse curiosité du peuple, elle consent, sur la demande du prélat, à relever un peu son voile et à laisser entrevoir les traits de son visage ; mais les louanges qu'elle entend autour d'elle lui coûtent bien plus encore que cet acte de condescendance. Il faut que l'archevêque la rassure et l'encourage : « Ne vous étonnez pas, lui dit-il, d'être ainsi accueillie à Besançon, les saints y sont rares, et quand il s'en rencontre, on ne sait comment leur rendre l'honneur qui leur est dû. »

C'est donc à titre de sainte, et cependant au début de son apostolat, que l'abbesse des clarisses réformées reçoit à Besançon tant de marques de respect, tant de témoignages de confiance. Entrez maintenant dans ce couvent qu'elle fonde et jugez de sa mortification et de sa vertu. Est-ce le jour? vous la trouverez présidant avec une humilité incomparable à tous les exercices de la communauté, donnant d'une voix douce et pure le signal des saints offices, s'adonnant aux jeûnes, aux austérités, aux macérations, avec une incroyable ardeur, et laissant deviner à peine, à l'extrême pâleur de son visage et à la gêne involontaire de ses mouvements, qu'elle a entouré son corps si délicat et si tendre d'un cercle de fer dont les pointes aiguës entrent profondément dans sa chair mortifiée et toute sanglante. Est-ce la nuit? vous la verriez donnant à peine une heure au sommeil pour aller verser des larmes d'attendrissement au pied de l'autel, ou réciter les psaumes de la pénitence et les litanies des saints ; les larmes dans les

yeux, la face contre terre, le cœur et l'esprit abîmés dans la double contemplation de son propre néant et de la grandeur de Dieu. Que de fruits de salut porte une vertu si singulière ! Les filles de la plus haute naissance se pressent aux grilles du couvent réformé et demandent comme une faveur d'y faire l'essai de la vie la plus pénitente qui fut jamais. Deux ans s'écoulent, et la ruche, devenue trop pleine, répand au dehors des ouvrières de la sainte perfection. Colette fonde à Auxonne la seconde maison de la réforme ; mais déjà Poligny soupire après la même faveur ; Poligny, en qui la sainte a remarqué, comme elle le dit elle-même, une piété tendre et une civilité généreuse ; Poligny, qui non-seulement répond à toutes ses espérances, mais qui les dépasse et qui partage avec Besançon son temps, ses affections, le spectacle de ses plus fameux prodiges et l'odeur de ses plus éminentes vertus.

Cependant, la Bourgogne rivalise avec la Comté, et Seurre devient, après Auxonne, une des plus florissantes colonies de la réforme. Le Bourbonnais réclame presque aussitôt une part dans les fondations de sainte Colette, et obtient une maison à Moulins, sur les instances de la duchessse de Bourbon. La même année voit commencer en Auvergne le couvent d'Aigueperse, et celui de Decize dans le Nivernais. Ce n'est pas tout. Le Languedoc connaîtra bientôt toute la ferveur de l'institut. Le Puy, Castres, Lesignan, élèvent des cloîtres aux filles régénérées de sainte Claire, et les contradictions qui traversent l'entreprise ne font que l'affermir. Si Colette quitte un instant ces nouvelles peuplades de religieuses, c'est pour en mener encore un essaim un jour à Vevey, un autre jour à Orbe, répandant ainsi

dans la fidèle Savoie et dans la libre Hélvétie, la semence qui se multiplie entre ses mains avec une si prodigieuse facilité.

L'imagination se fatigue à suivre la sainte voyageuse. Elle court, elle vole du midi au nord et du couchant à l'aurore, jetant partout les fondements de sa réforme l'appuyant partout sur le recueillement et la pauvreté, comme sur les colonnes les plus sûres de toute religion. La Flandre l'attendait depuis longtemps ; la Picardie se souvenait d'elle et sollicitait ce qu'elle avait refusé d'abord. Avec la maison d'Amiens commencent, presque en même temps, celles de Hesdin, de Gand, d'Arras, de Pont à-Mousson et d'Heidelberg ; la Lorraine et l'Allemagne disputent à la Picardie et à la Flandre l'honneur de posséder sainte Colette et de lui fournir de nobles recrues. Sa charité semblait croître avec les œuvres qu'elle accomplissait. Aux rebuts, elle opposait les prévenances, aux injures la sérénité du visage et la tranquillité de l'âme. Son rêve était de fonder, à Corbie, un couvent de la réforme qui eût été pour ses concitoyens un monument de son inaltérable affection. Elle y avait été traitée comme une fille sans jugement, sans réputation et sans aveu ; quelle noble vengeance permise à son grand cœur, que cette fondation pieuse qui eût couronné toutes les autres ! Mais Dieu lui refusa cette satisfaction, comme si, en lui donnant ailleurs tant de pouvoir et d'autorité, il eût voulu, par un échec si sensible à son âme, lui faire sentir, au milieu des siens, sa dépendance et son néant.

S'il manqua à l'abbesse des clarisses la consolation qu'elle souhaitait le plus, rien du moins ne manqua

à sa gloire, ni à sa correspondance aux desseins du Ciel. Son plus bel ouvrage fut d'avoir mis fin au grand schisme par l'heureuse influence de ses prières, qui touchèrent le cœur de Dieu, et de ses conseils, qui prévalurent enfin dans le cœur des hommes. C'était en l'an 1410. Un jour que saint Vincent Ferrier était en extase à Saragosse, il vit dans un ravissement une religieuse baisant les pieds de Jésus-Christ, le conjurant d'abréger les épreuves de l'Église et d'user de sa miséricorde envers les pécheurs qui en étaient la cause. Quelle est cette humble suppliante? Où la trouver? Jésus-Christ parle au fervent apôtre ; il lui nomme sainte Colette, il lui ordonne d'aller la voir à Besançon et de mêler sa parole éloquente aux larmes de l'abbesse pour rendre la paix à la chrétienté. Vincent obéit à l'ordre d'en haut et prend cette croix fameuse avec laquelle il parlait au peuple, non pas dans les églises, mais dans les rues et sur les places, d'une voix si forte, si pathétique, si aimée du Saint-Esprit, que les pleurs et les gémissements éclataient dans l'auditoire dès le début, et que des conversions sans nombre couronnaient toutes ses missions. C'est par ces conquêtes spirituelles que l'apôtre marque tous ses pas ; c'est à Besançon qu'il remporte sur Satan les plus belles victoires. Mais ses entretiens avec l'abbesse des clarisses préparaient à l'Église une délivrance attendue depuis cinquante ans et dont le terme reculait toujours. Au lieu de deux papes, l'Église en avait trois, le scandale était à son comble et le remède n'avait fait qu'accroître le mal. Pendant ce temps-là le concile s'assemble à Constance, et les délibérations commencent avec les prétentions de tous les partis et les inquiétudes de

toute la chrétienté. A peine assemblé, le concile semble près de se dissoudre. Colette l'apprend, et, d'accord avec saint Vincent Ferrier, elle écrit aux Pères pour les engager à tenir ferme, leur affirmant qu'il sortira de leurs délibérations un pape légitime, un grand pape, destiné à rétablir la paix dans l'Église. O bienheureuse lettre ! ô lettre vraiment inspirée du Ciel ! Au nom de Colette, les Pères s'inclinent, et il se fait entre eux un merveilleux accord. Martin V est élu, le schisme est éteint, et la prédiction de l'abbesse se vérifie dans toute sa rigueur. Non, rien ne résistera aux prières de la sainte fille. Quand, vingt ans plus tard, le prince Amédée de Savoie essaie de renouveler tous ces troubles au profit de son ambition et vient ceindre au concile de Bâle une tiare usurpée, Colette, qui a prévu ce sacrilége, n'omet rien pour en faire cesser l'éclat. Elle détermine la plupart des Pères de Bâle à quitter l'assemblée et à venir se ranger à Florence autour du pontife légitime ; elle redouble d'instances auprès de Félix V et l'incline peu à peu à des sentiments de résignation et d'humilité ; elle va faire ainsi de l'Église un seul troupeau, et va lui faire reconnaître et bénir un seul pasteur.

C'est de son lit de mort qu'elle dicte les dernières lettres relatives à cette grande entreprise ; c'est avec ses dernières mortifications et ses derniers soupirs qu'elle en achète à l'Église l'heureuse conclusion. C'est à la ville de Gand qu'il était réservé d'entendre pousser à cette belle âme les derniers soupirs de sa charité éplorée. Étendue sur sa pauvre couche, revêtue du voile de sa profession, munie du Pain des forts qui a fait ses délices sur la terre, elle attendit sans impa-

tience le signal du départ. Tantôt elle poussait vers le Ciel des soupirs brûlants, expression de sa confiance, de son repentir et de son amour; tantôt elle se faisait réciter par son confesseur l'histoire de la Passion; plus souvent encore, tout absorbée dans l'extase, elle ne parlait plus qu'à Jésus-Christ et n'entendait plus que la voix de ce divin Époux qui l'appelait pour la couronner. Puis tout à coup la parole cesse; son dernier geste est un signe de croix, et ses bras se croisent sur sa poitrine; son dernier mouvement est une inclination adressée au crucifix, et sa tête, après avoir salué son Dieu, demeure désormais immobile. Elle meurt, et l'on croit qu'elle sommeille; elle est morte, et son corps exhale une suave odeur. A peine délivrée des liens du corps, elle apparaît le même jour dans les principaux couvents de son ordre, à Orbe, à Castres, à Moulins, couronnée de gloire et suivie des âmes du purgatoire qu'elle emmène en paradis.

Colette avait promis de revenir à Poligny, et sa promesse s'est accomplie. Elle y est revenue quatre siècles et demi après sa mort, à la veille de nos révolutions, quand les clarisses, chassées de Gand par les édits de Joseph II, vinrent avec leurs saintes reliques chercher un asile en Franche-Comté [1]. Elle y est revenue sous les auspices de madame Louise de France, cette fille de Louis XV, cette carmélite si célèbre par sa piété, à qui l'Église décernera un jour les honneurs de la canonisation. Son voyage à travers nos fidèles provinces n'a été qu'un triomphe; son arrivée à Poligny a été signalée par la guérison d'un aveugle; c'était bien la thaumaturge du xve siècle; elle avait gardé tout son

1. En 1783.

crédit ; elle rentrait dans sa maison et elle en reconnaissait les plus chers souvenirs ; la pauvreté, la mortification, l'obéissance, toutes les vertus qu'elle y avait laissées, y fleurissaient encore : c'était toujours un couvent de la réforme. Avec de telles richesses, les clarisses pouvaient braver la révolution. Dieu, qui ne livre pas *la chair de ses saints aux bêtes de la terre* [1], n'a abandonné dans les jours mauvais ni sainte Colette ni ses saintes filles. Il est là tout entier, ce dépôt sacré ; ces reliques de l'austérité la plus étonnante et de la virginité la plus parfaite s'offrent encore aux regards à côté de la croix d'or que saint Jean a apportée du ciel à l'illustre abbesse, et de la croix de bois que saint Vincent Ferrier lui a laissée en quittant Besançon. Il est là, toujours debout, toujours humble et toujours fervent, ce couvent des pauvres clarisses, plus fidèle que jamais à la mémoire de sa mère et aux traditions de sa réforme éprouvée par quatre siècles et demi d'expérience, de sainteté et de miracles. Il vivra, il fleurira jusqu'à la fin des siècles, sainte Colette l'a prédit, sa parole ne sera point démentie, et ce miracle de ferveur, dans des jours de mollesse et de corruption, attestera jusqu'aux générations les plus reculées le crédit dont elle jouit auprès de Dieu.

O Colette, ô ma mère, je vous implore en finissant, et je vous demande une autre résurrection. Ce couvent de Besançon, qui vous a été si cher, a perdu jusqu'à ses dernières ruines, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Non, j'en ai la confiance, vous n'avez pas résolu de ne rentrer jamais dans cette ville, où vous avez été reçue avec tant de faveur, où vous avez opéré tant

1. *Psal.* LXXVIII.

de prodiges. Les filles de saint Bernard et de sainte Thérèse, les fils de saint François et de sainte Ignace, les sœurs de sainte Marthe et de saint Vincent de Paul, ont ici leur asile ; ils réconcilient tous les jours l'esprit public avec l'habit religieux ; ils accoutument nos mœurs à souffrir la pauvreté du cloître ; ils ouvrent de toutes parts les voies de la perfection. Ce sont vos précurseurs, ô ma mère, et le temps de votre retour n'est pas éloigné. Vous reviendrez à Besançon, et vous rendrez à cette noble cité une partie de vos reliques ; vous nous rendrez quelques-unes de vos filles, avec l'esprit excellent qui les anime, l'antique simplicité qui est leur unique parure, le goût merveilleux qu'elles gardent pour la mortification la plus consommée, le crédit que le Ciel donne à leurs prières, et l'admiration que la terre professe pour leurs exemples. O ma mère, ne tardez pas, sauvez-nous encore une fois de l'orgueil qui nous ronge et de la sensualité qui nous énerve ; lumière de l'Église, éclairez sa marche ; soutien des faibles, encouragez nos efforts ; consolation des affligés, ressuscitez nos âmes à la grâce et donnez-leur l'espérance de ressusciter un jour à la gloire.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIE V.

Tremueruntque Philisthiim, dicentes : Venit Deus in castra.

Et les Philistins conçurent la crainte, disant : Dieu est venu dans le camp d'Israël.

(*I Reg.*, IV, 7.)

Le Dieu qui fait les conquérants et qui instruit leurs doigts à tenir l'épée, marche aussi devant eux dans les batailles et répand l'épouvante dans le cœur de leurs ennemis. Les Philistins reconnurent dans le roi David l'envoyé du Tout-Puissant, et quand ils virent Goliath étendu par terre à côté de la pierre qui l'avait frappé, toute leur armée fut saisie de frayeur, tout le peuple en trembla, en répétant ces paroles que la surprise arracha à leur impiété : « C'est Dieu lui-même qui est venu dans le camp d'Israël ; *Venit Deus in castra.* »

Il y a trois siècles, un grand pape sortit, comme David, du sein de l'obscurité, s'arma comme lui du glaive des batailles, et parut comme un envoyé de Dieu, au milieu des ennemis les plus terribles et les plus acharnés que notre sainte religion ait jamais connus. David n'employa contre Goliath qu'une fronde et un bâton ; saint Pie V n'aura contre les envahissements de l'héré-

sie et contre les menaces des infidèles que les douces mais invincibles armes de la prière et de la foi. N'importe ; le bras de Dieu sera continuellement à son secours, l'épouvante marchera devant lui, il inspirera tout à la fois la confiance à l'Église et la terreur à ses ennemis, et les Philistins mis en fuite pousseront encore ce cri d'alarme : « C'est vraiment Dieu lui-même qui est descendu dans le camp d'Israël : *Tremueruntque Philisthiim, dicentes : Venit Deus in Castra.* »

C'est dans cette pensée que j'ai entrepris de faire, sous les auspices de Marie, le panégyrique de l'immortel Pie V. Deux traits surtout vous frapperont parmi les traits d'une si belle vie. Marie anime sans cesse l'intrépidité de sa foi ; Marie soutient et récompense à la fin la ferveur de ses prières. Il achève, par l'intrépidité de sa foi, la victoire du concile de Trente; il gagne, par la ferveur de ses prières, la bataille de Lépante : événements si mémorables que nous en ressentons encore aujourd'hui les heureux effets ; triomphes si décisifs que le protestantisme et l'islamisme, les deux vaincus de ces glorieuses journées, ne se sont jamais relevés de ce coup fatal et se débattent vainement sous le poids de cette immense défaite.

C'est vous, ô Marie, qui avez fait de cet humble religieux un grand pontife et de ce grand pontife un grand saint. En célébrant sa mémoire, je vous en rapporte l'honneur, comme il vous rapporta lui-même toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions. Donnez-nous de racconter dignement ces bienfaits d'un passé glorieux, et d'en obtenir pour nous-même la continuation, au milieu des inquiétudes et des espérances de notre avenir.

I. Le mouvement de discorde et de rébellion qui commença en Allemagne avec le XVIe siècle, et que ses partisans ont décoré du nom trompeur de réforme, s'était propagé, avec la rapidité de la flamme, en Suisse, en France, et en Angleterre, et les querelles politiques se joignant aux querelles religieuses, des haines envenimées éclataient partout, entre les peuples comme entre les rois, dans toutes les classses comme dans tous les âges, dans la magistrature, dans les camps, dans le clergé et jusqu'au sein des familles. L'Église, qu'on accusait de stérilité, répondait à ce reproche par de nouveaux saints et de nouveaux miracles. L'arbre divin ne se contentait pas de vivre; le feuillage et les fruits inondaient ses rameaux. Plus l'erreur multipliait le doute et enfantait les désastres, plus la vérité, miraculeusement assistée, prodiguait l'évidence et la consolation ; plus elle attestait sa parole par ses œuvres et par les fils de ses œuvres : sa pureté virginale par saint Stanislas Kostka, son dévouement par saint François-Xavier, son abnégation par saint François de Borgia, sa charité par saint Jean de Dieu, son esprit de pénitence par sainte Thérèse, sa doctrine par saint Philippe de Néri, enfin la piété la plus vive unie au savoir le plus consommé par saint Charles Borromée, cette gloire éternelle de l'humanité et de la religion. Mais toutes ces forces doivent être groupées, disciplinées, concentrées dans une main plus haute encore, tenant du siége le plus élevé les rênes de l'autorité suprême. Il faut qu'un pape porte dans son âme l'ardeur et la maturité de tant de vertus, qu'il les encourage, qu'il les multiplie en les pratiquant, et qu'elles

descendent de son trône, semblables à ces fontaines publiques qu'on élève pour les répandre.

Ce n'est pas tout. En pratiquant la vertu dans le degré le plus éminent, ce pape doit aussi défendre la foi avec l'intrépidité la plus franche et la plus décisive. Le concile de Trente, après dix-huit ans de travaux, a terminé sa tâche. Il a comblé tous les vœux, résolu tous les problèmes ; mais il a besoin d'une sanction efficace et d'une exécution rigoureuse. On ne demande pas seulement que l'éternelle jeunesse de la vertu resplendisse dans le chef de l'Église; il faut que son génie soit exempt de timidité, et que sa piété seule surpasse son génie. Paul III a assemblé le concile, Pie IV l'a terminé; c'est à un autre pape que Dieu réserve le soin d'en promulguer les canons et d'en faire respecter les décrets. Les pères ont prononcé, le pape doit agir.

Une telle mission, la plus belle peut-être des temps modernes, ne fut réservée ni à un savant ni à un prince, mais au fils d'un proscrit. Né à Bosco, près d'Alexandrie, au commencement du XVIe siècle, Michel Ghislieri appartenait à une famille exilée de Bologne et rentrée depuis plus de cinquante ans dans les derniers rangs de la société ; mais il trouvait parmi les exemples domestiques celui de connaître et d'aimer la vertu. Modeste et retenu au delà de son âge, il se distinguait à l'école par son aptitude, à l'église par sa dévotion envers la très sainte Vierge. La divine Providence se sert, pour accomplir les desseins qu'elle a sur lui, de la circonstance la plus imprévue. Un jour, deux religieux de l'ordre de saint Dominique passent à Bosco. L'enfant les accoste d'une voix timide et les

surprend par la maturité de son jugement. « Pourquoi, lui dit l'un des pères, ne viendriez-vous pas avec nous? » A ce mot, qui lui révéla toute sa destinée, Michel s'attache aux pans de leur robe, les suit d'un pas ferme, et, après avoir obtenu la bénédiction de ses parents, se rend au couvent de Borghèse, où commencent les épreuves du noviciat. Le jour de sa profession venu : Vous n'êtes plus Ghislieri, lui dit le provincial, vous serez désormais le frère Alexandrin.

A peine est-il élevé au sacerdoce qu'on le désigne pour remplir les principales charges de son ordre. Mais des fonctions plus délicates allaient faire éclater sa foi. L'hérésie descendait des montagnes de la Suisse et cherchait à faire pénétrer en Lombardie ses livres et ses adeptes. Les cardinaux du saint-office, après avoir délibéré mûrement sur les moyens d'arrêter les proprogrès de la contagion, prennent le parti d'envoyer à Côme le frère Alexandrin, en qualité d'inquisiteur de la foi. Prononçons ce titre sans affectation, mais sans détours. Si la fausse tolérance qui domine dans nos mœurs s'offense des mesures qu'à dû prendre un délégué fidèle du saint-siége, gardien zélé de la foi et ferme dans l'action, ce n'est pas nous qui devons rougir de voir un héros de l'Église, un saint, inaugurer sa carrière en montant sur ce tribunal dont on ne saurait nier l'utilité et les services, le seul de tous les tribunaux humains qui ait eu la mission d'absoudre le coupable, dès que le coupable avait dit : *Je me rétracte*. Partout où le pieux inquisiteur soupçonne l'hérésie, il la poursuit ; partout où il la découvre, il la condamne ; mais dès qu'elle est condamnée, ce n'est plus le magistrat, c'est le prêtre qu'on retrouve

en lui. Sa justice était attentive, ferme, vigoureuse ; sa charité, prévenante, discrète, compatissante. Côme, Brescia, Bergame, la Lombardie entière est sauvée par ses soins, et si l'hérésie n'a pas encore pu planter dans cette province une seule racine, c'est au frère Alexandrin qu'il faut en rapporter le mérite et l'honneur.

Bientôt l'intrépide inquisiteur de la Lombardie est appelé à Rome en qualité de commissaire général du saint-office. Là les dignités ecclésiastiques s'accumulent sur sa tête. Le pape Paul IV l'élève à l'épiscopat et le revêt de la pourpre romaine ; Pie IV l'envoie au concile de Trente ; et dans le conclave qui suit la mort de ce pontife, Charles Borromée le désigne aux suffrages des cardinaux assemblés. Qui pourrait méconnaître dans le choix de ce grand saint le choix de Dieu même ? L'humble élu se débat en vain, on l'arrache de sa cellule, on l'entraîne jusqu'à la chapelle où se pratique la première cérémonie de l'adoration, et quand les acclamations de ceux qui n'osent déjà plus le nommer leur collègue ont étouffé ses refus et ses gémissements, la multitude impatiente apprend que le cardinal Alexandrin est élu et qu'il portera le nom de Pie V.

Non, vous ne vous êtes point trompé, saint archevêque de Milan, en gagnant les suffrages de vos collègues et en forçant le consentement de votre ami. La vie de Pie V n'offre-t-elle pas déjà les prémices de son glorieux pontificat ? N'est-il pas digne d'être ici-bas le vicaire de Dieu, celui qui n'a pris que son Dieu pour guide et qui se fait comme lui aimer par les gens de bien et craindre des méchants. Écoutez le portrait qu'en trace un historien célèbre : « Sa physionomie a

reçu l'empreinte exacte de son âme. Son visage amaigri est à la fois serein et sévère : sa barbe longue et blanche semble l'ornement naturel d'une bouche qui ne laisse échapper que de vénérables discours, et son front déjà chauve portait avant la tiare la triple couronne de la vieillesse, de la science et de la vertu [1]. »

L'amour de Pie V pour la foi va paraître en lui avec un nouvel éclat. Inquisiteur, il en avait protégé la pureté ; évêque, il en avait assuré le règne ; cardinal, il en avait défendu les intérêts dans les conciles ; souverain pontife, il met à son service tout ce qu'il a d'autorité, de grandeur et de ressources.

Aux yeux d'un souverain pontife, l'Église est un royaume sans frontières, dans lequel on ne reconnaît ni distinction de race, ni démarcation de territoire. Ce que l'ambition humaine rêve aujourd'hui pour l'exploitation du monde, est depuis bien des siècles réalisé par la foi, et Pie V trouvait dans l'application universelle des décrets du saint concile de Trente le remède aux maux dont gémissait alors la chrétienté.

Pour rendre Marie propice à son entreprise, il renouvelle, dès le début de son règne, les priviléges accordés à la confrérie du saint Rosaire. Puis, certain du secours d'en-haut, il entreprend à la fois d'extirper tous les abus et d'inspirer tous les dévouements. Son premier soin est de répandre le catéchisme du saint concile de Trente. Il le fait traduire en français, en allemand et en polonais, et, s'adressant à tous les évêques du monde, il distribue le conseil et l'encouragement, il recommande de joindre partout l'exemple au précepte, la pratique à l'exhortation. Le concile a ordonné l'insti-

1. M. de Falloux, *Histoire de saint Pie V*, I, 130.

tution des séminaires ; Pie V s'efforce de réaliser partout ce vœu fécond, d'où sortira la régénération du prêtre et du peuple. Le concile a prescrit la résidence, Pie V en rappelle le devoir aux évêques, en leur demandant éloquemment si c'est trop de conduire par leurs mains l'Église que Jésus-Christ s'est acquise par son sang. Le concile a proscrit la pluralité des bénéfices, Pie V condamne et flétrit cet abus en montrant dans chaque église une épouse et dans le titulaire qui en est investi, l'époux mystique dont Jésus lui demande le cœur et les soins. Le concile avait laissé au pape la tâche immense de la réforme liturgique ; Pie V donne à la fois un missel et un bréviaire à l'univers tout entier, mais non sans respecter les coutumes reconnues et l'antique liturgie des Églises les plus illustres. Le concile a réglé les conditions sévères imposées désormais à la musique religieuse ; Pie V inspire l'illustre Palestrina, la harpe de David semble retrouvée, et on s'écrie après l'avoir entendue : « Une harmonie si belle et si douce ne peut venir que des cieux, où le bonheur est éternel. »

Tant de travaux renfermés dans un pontificat qui ne dura pas au delà de six ans, confondent d'étonnement la nature humaine ; mais la foi ne s'en étonne pas. Les jeûnes, l'humilité, l'innocence, la sainteté de ce grand pape, sont l'entretien de la ville et du monde. On croit voir revivre en lui les Grégoire et les Léon, et un contemporain n'hésite pas à affirmer que si Calvin lui-même, rappelé de l'enfer au jour de la fête de la glorieuse et triomphante résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, eût vu le saint pape revêtu des ornements pontificaux, la tiare en tête, répandre du haut du trône

sur lequel il était porté, sans faste, mais avec tant de gravité et d'un air si profond et si pénétrant, sa sainte bénédiction sur le peuple à genoux, l'hérésiarque, frappé de terreur a son aspect et comme accablé par la présence d'une majesté suprême, eût, comme tous les assistants, reconnu et vénéré le représentant de Jésus-Christ et crié à haute voix : *Vive le pape Pie V !*

Rome n'était pas moins touchée des ineffables douceurs de sa tendresse et de sa charité pour les petits et pour les pauvres, et pendant qu'elle le bénit au chevet des malades, dans les prisons, dans les chaires, au milieu des pompes de son rang ou parmi les expiations de la pénitence la plus humiliée, son nom planait d'un bout du monde à l'autre, comme l'efficace protection des justes et la terreur vivante des méchants. Il instruit et il reprend ; il punit et il relève ; il encourage et il supplie : c'est toujours la même liberté, le même courage, la même foi. Écoutez quel langage il tient aux princes de son temps :

Il exhorte Charle IX à la fermeté et Catherine de Médicis à la droiture ; il soutient Marie Stuart de ses conseils et la cause écossaise de ses deniers ; il affronte la puissance de l'Angleterre et somme Élisabeth de régner selon Dieu ou de descendre du trône ; il modère ou excite Philippe II, selon que la cupidité le domine ou que l'intérêt le retient ; il jette le manteau de l'Église sur toute l'étendue de l'Amérique et dérobe les peuples sauvages à la cruauté de leurs maîtres ou à l'abrutissement de la servitude ! Ses légats vont en Allemagne redresser l'esprit de Maximilien, qui s'égare, et en Pologne dompter des passions irascibles et calmer d'impatients chagrins. Des assassins ont attenté aux jours de

saint Charles Borromée ; le pape le venge malgré lui, parce qu'il doit punir les violateurs de la discipline ecclésiastique et du caractère épiscopal. La Toscane hésite dans le choix d'un souverain, le pape propose un Médicis et couronne en lui, malgré l'empire, toutes les gloires de cette illustre maison. Déjouer les ruses de la politique sans recourir à aucun déguisement, vaincre les penchants de la nature sans entrer dans aucune faiblesse, faire prévaloir partout les principes contre la force dès qu'elle s'aveugle, et prêter sa propre force aux principes dès qu'ils succombent, c'en serait assez pour la gloire d'un grand pape, et ce n'est cependant que la moitié de la sienne.

Vous avez vu Pie V parcourant, pour ainsi dire, l'Europe royaume par royaume et arrachant aux mains des sectaires des lambeaux profanés de la tunique du Seigneur. Mais il a une autre mission non moins grande que la première : non content de raffermir une à une les pièces successivement ébranlées de l'édifice de l'Église, il ne cesse de faire sentinelle autour de l'enceinte sacrée. L'ennemi du dehors attire et fixe ses yeux comme celui du dedans, et s'il a tout le courage de la foi contre l'hérésie qui désole l'Europe, il a tout le zèle de la prière contre l'islamisme, qui la menace encore.

II. Autant les piéges de Luther étaient perfides, autant les armes de Mahomet étaient terribles. Il y avait plus d'un siècle que la chute de Constantinople avait ébranlé le monde et livré l'Europe à toutes les angoisses d'une terreur chaque jour renaissante. Soliman le Magnifique, qui portait depuis quarante ans le sabre de Mahomet, n'avait que trop réalisé la cruelle gran-

deur promise à son règne. La Hongrie était envahie, Belgrade enlevé aux chrétiens, Rhodes devenu un amas de ruines, et le grand maître, Villiers de l'Isle-Adam, contraint de céder au nombre, avait trouvé à peine un refuge dans les murailles naissantes de l'île de Malte. Lavalette les achève, mais déjà il faut les défendre. Pendant trois ans, sa prodigieuse activité pourvoit à tous les besoins d'un établissement si nouveau et si utile ; pendant trois semaines d'un siége mémorable, son courage fait face, aidé d'une poignée d'hommes, à tous les périls que la force, la ruse et la trahison, conjurées ensemble, peuvent réunir devant une place ennemie. Cependant Lavalette délivré songe à quitter une île que le sultan a promis d'attaquer en personne. Ses yeux se tournent vers le Saint-Siége : c'est Pie V, qui vient de s'y asseoir, c'est Pie V qui lui répond. Écoutez-le : « Demeurez, cher fils, à votre poste. Demeurez « en possession de cette haute renommée qui vous fera « briller d'un éclat immortel parmi les nations. Pour « nous, nous sommes prêts à répandre tout notre sang « pour l'honneur de Dieu et pour le salut de la so- « ciété. Dieu vous viendra en aide, et Marie, notre « mère, intercédera pour nous. »

O noble confiance ! vous serez bénie, ô précieuses lettres, Lavalette vous reçoit avec le plus tendre respect et la plus filiale soumission. Ce pieux grand maître, dont le vaillant courage aiguillonnait les plus intrépides, se sent stimulé à son tour, et c'est un pontife vieilli dans l'ombre du sanctuaire qui le surprend et le réveille dans son découragement. La valeur du héros n'attend point un second appel. Il se considère comme enchaîné à Malte par l'obéissance autant que par

l'honneur, et la parole de Pie V fixe à jamais l'ordre tout entier dans ces remparts qu'elle vient de reconquérir.

Regardez maintenant : les armées de Soliman se détournent de cette île bénite et vont en Hongrie chercher de nouveaux hasards. Mais Pie V les a prévenues ; il ordonne des supplications solennelles, il exhorte tous les peuples à faire pénitence, il ouvre les trésors d'un nouveau jubilé, il en consacre les aumônes à des armements plus actifs et plus nombreux que jamais ? il va lui-même présider, dans les murs d'Ancône, au départ des galères ; il prie, surtout, et les larmes qui s'échappent de ses yeux inondent, comme un torrent de grâce, les marbres des autels, les statues de Marie, les rues et les places publiques. Larmes saintes, coulez; ferventes oraisons, redoublez d'instances. Soliman vous connaît, et déjà sa confiance diminue : « Je crains « plus, s'écrie-t-il, les prières de ce pape que tous les « efforts de leurs armes. » Zighet est assiégée, mais elle résiste ; le sultan la presse, mais Dieu le frappe, trois jours avant la capitulation de la place. Il meurt la veille de son triomphe, Zighet est sauvée la veille de sa ruine, et Pie V adore la main de Celui qui a marqué du même doigt une limite aux flots et aux barbares, en leur disant : « Tu viendras jusqu'ici, tu « n'iras pas plus loin. »

Mais Selim ne pouvait comprendre au début de son règne ce que Soliman avouait à peine à la fin de sa longue carrière. Le voyez-vous comme il fond sur l'île de Chypre, avec la rapidité de l'aigle et la rage du lion. Nicosie tombe au pouvoir des Turcs, l'évêque meurt en la défendant, et la ville entière, animée par sa voix,

soutenue par ses prières, mille et mille fois ramenée au combat par son exemple, ne songe pas même à trouver son salut dans la soumission ou dans la fuite. Quand les héros ne sont plus, il reste les vierges chrétiennes que l'on regarde comme une proie. Ah ! ne redoutez rien d'indigne de la part de ces âmes héroïques. Dieu, jaloux de l'honneur de ces vierges, leur inspire un courage au dessus de leur sexe. Suivez cette flamme qu'elles portent d'une main aussi hardie que discrète dans l'endroit le plus retiré du vaisseau. En un moment, la poudre s'allume, la flotte est détruite, l'équipage perdu, et la mer engloutit dans une tombe inviolable leur foi, leur honneur et leur virginité.

Tandis que les puissances humaines voient dans ce dernier désastre le présage d'une gloire nouvelle pour les Turcs, le saint pontife, au contraire, lit dans les conseils de Dieu l'espoir d'une prochaine délivrance. Il reconnaît l'inspiration divine dans la mort volontaire des captives de Nicosie ; il invoque, avec plus de confiance que jamais, la Vierge dont elles ont voulu demeurer les humbles servantes ; il jeûne, il déchire son corps par de nouvelles macérations. Fut-il jamais plus difficile d'intéresser les princes chrétiens à une nouvelle croisade ? La France s'y refuse, l'Empire se borne à promettre des secours, la Pologne dégénérée n'entend déjà plus la voix de l'Église, le jeune héros qui gouverne le Portugal réserve son sang et ses forces pour attaquer le Maroc. Venise seule offre des galères, l'Espagne des soldats : c'est don Juan d'Autriche qui les commande ; c'est Marc-Antoine Colonna qui dirige sous ses ordres les volontaires pontificaux.

Dirai-je la confiance du souverain pontife ? « Allez,

dit Pie V à haute voix, en bénissant Colonna, allez, au nom du Christ, combattre son ennemi, vous vaincrez. » Le cardinal de Granvelle, dont le nom, si cher à la Franche-Comté, mérite d'être associé à cette entreprise, remet à don Juan le bâton du commandement et l'étendard envoyé par Pie V. Je le vois, ce pavillon béni, déployer sur la flotte les ailes de l'espérance et de la foi. Les armes de l'Église s'y dessinent entre celles d'Espagne et de Venise ; Marie y apparaît, aux pieds de son Fils, dans l'attitude de la supplication, et Jésus, étendu sur l'arbre de la croix, semble offrir tout son sang pour le triomphe des armes chrétiennes.

Cependant tout prospère à l'orgueil de Selim. Corcyre, Candie, Zante, Céphalonie, tombent du même coup et sous le même joug que l'île de Chypre. Il sera dit qu'on ne tient pas plus contre les Turcs dans la Méditerranée que dans le Bosphore ; les chrétiens, lassés de tendre leurs mains vers l'Europe, ne les lèvent plus que vers le ciel, et le sultan, superbe autant qu'impie, renouvelant le serment de Mahomet II, jure qu'il fera hennir sa cavale sous les voûtes du Vatican.

Quel moment parut jamais plus mal choisi pour une attaque ? N'est-ce pas assez de se défendre ? Ah ! que la flotte chrétienne redoute une surprise plutôt que d'offrir un combat. Ainsi raisonnait la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit. « Mais mes pensées, dit le Seigneur, ne sont pas vos pensées, ni mes moyens vos moyens. Là où vous voyez la grandeur, je ne vois que le néant, et c'est dans la faiblesse que je fais éclater ma puissance. » Pie V a conçu un

dessein qui doit sauver enfin l'Italie, l'Europe, la chrétienté, la civilisation tout entière. Il y a trop longtemps que les chrétiens se bornent à repousser les Turcs ; il faut aujourd'hui qu'ils prennent le dessus et qu'ils les attaquent. Il y a trop longtemps que Mahomet fait trembler le monde, il faut qu'il commence à trembler à son tour, et qu'il apprenne enfin que la victoire n'est pas devenue pour toujours le prix de l'erreur et de l'impiété. Les ordres du pontife étaient précis : « Cherchez les Turcs et offrez-leur la bataille. »

Non loin des côtes de la Morée, entre les rochers de Leucade et le cap d'Actium, s'étend un golfe profond où l'ennemi repose avec la sécurité que lui inspirent ses avantages passés, le nombre de ses vaisseaux et la terreur attachée à son nom. C'est là que don Juan le surprendra. Les souvenirs les plus fameux de l'antiquité viennent mêler leur aiguillon à l'ardeur de cette journée mémorable : mais la victoire de Lépante sera bien plus heureuse pour le monde que celle de Pharsale, de Philippes et d'Actium : le monde alors ne combattait que pour le choix des tyrans ; César et Pompée, Antoine et Auguste, se disputant la pourpre et les licteurs, demandaient aux dieux d'adjuger l'honneur de corrompre et d'asservir les hommes. Aujourd'hui le débat s'engage entre Jésus-Christ et Bélial, entre le ciel et la terre, et la victoire, suspendue entre les deux peuples de l'islamisme et de l'Évangile, va clore une longue lutte entre la civilisation et la barbarie, entre la liberté et la servitude.

C'est à l'histoire de peindre la présomption et la jactance des Turcs, la violence du premier choc, l'étonne-

ment qui ralentit leur ardeur, le découragement qui s'empare de leurs chefs, leurs galères coulées à fond, leurs étendards renversés, et tout un siècle de cruautés et d'insolences vengé en un seul jour. Pour moi, je n'en suis point surpris. C'est le 7 octobre, c'est le jour du saint Rosaire. Ce n'est pas seulement le golfe de Lépante, c'est l'univers tout entier qui devient le théâtre de la bataille. Que dis-je? Le ciel même s'unit à la terre pour la gagner. Saint Dominique fléchit Marie en faveur du pontife qui lui a élevé des autels; Marie fléchit Jésus en faveur du saint qui a institué la confrérie du Rosaire. Partout où s'étend cette pieuse association, il y a des combattants qui prient, des soldats qui combattent le chapelet à la main. Voilà les vrais soldats de Lépante. C'est la catholicité tout entière qui a livré bataille à Mahomet; c'est la prière qui vient lui arracher la victoire; c'est Marie qui est à la tête de l'armée. Voyez, le pape, du haut du Vatican, a les yeux fixés sur le golfe lointain où la lutte est engagée. « Ne lui parlez plus d'affaires; ce n'en est pas le temps. » Il impose le silence aux officiers de sa maison, se lève tout à coup et demeure quelques instants dans une profonde contemplation. Il lit dans le ciel les incertitudes du combat. Son visage, son attitude, son regard, décèlent une âme profondément émue... Puis, se retournant avec un air radieux, il se jette à genoux et annonce par une parole solennelle le gain de la journée. « Rendons grâces à Marie, dit-il, les chrétiens sont vainqueurs. » Marie sera désormais honorée le 7 octobre sous le titre de *Notre-Dame de la Victoire*.

C'en est fait, dès ce jour, du plus redoutable ennemi

de la chrétienté. La victoire de Lépante est le gage de beaucoup d'autres. Les Turcs ont appris à fuir, et les chrétiens ont appris à les défaire. Ils fuiront devant Sobieski sous les murs de Vienne, dans les champs de Pétervaradin, dans les plaines de la Crimée, dans les eaux de Navarin. Partout où une flotte arborera la croix, le croissant abaissera devant elle son orgueil séculaire. Alger deviendra une Hippone nouvelle ; le sceptre de la Grèce tombera des mains défaillantes du faux prophète ; et nous verrons ses derniers sectateurs réduits à implorer l'appui des puissances chrétiennes dans les murs mêmes de Constantinople, jusqu'au jour, déjà entrevu par un grand esprit, où le vrai Dieu sera reporté en triomphe dans la basilique régénérée de Sainte-Sophie.

Pie V avait pressenti ce glorieux avenir. Il disait, dans ses derniers jours, avec une foi inexprimable : « *Qui cœpit opus bonum, ipse perficiet* [1] : Celui qui a « commencé par sa grâce achèvera lui-même son ou- « vrage. » Pour lui, averti par la maladie que le jour suprême n'est pas éloigné, il se familiarise avec la mort, et, tandis que le spectacle de ses souffrances arrache à ses serviteurs d'inexprimables sanglots, lui seul se montre consolé et s'efforce de consoler les autres. On lui lit par ses ordres la Passion de Jésus-Christ et l'office de la sainte Vierge, et à chaque fois qu'on prononce ces noms sacrés, il se découvre et s'incline. Quand ses mains, naguère victorieuses des infidèles, maintenant raides et glacées par la mort, ne peuvent plus s'élever jusqu'a son front pour saluer Jésus et Marie, c'est à un de ses serviteurs qu'il en

1. *Philip.*, I, 6.

donne le soin. Quand ses bras défaillants ne peuvent plus saisir le crucifix, son regard ne le perd pas de vue un seul instant. Bientôt il ne laisse plus échapper de ses lèvres que des passages à peine articulés de la sainte Écriture, et quand la voix expire avec la vie sur sa bouche entr'ouverte, il achève, avec un accent plein de force cette hymne touchante du temps pascal: *Ab omni mortis impetu tuum defende populum* [1]. Mon Dieu ! sauvez votre peuple des embûches de la mort. Ce fut le dernier cri de sa foi, ce fut l'adieu de sa paternité à cette famille immense répandue sur toute la surface du monde, pour laquelle il s'était senti des entrailles pleines d'une énergique affection et d'une salutaire miséricorde.

O pontife si glorieux et si cher à l'Église, le combat dure encore entre le démon et tes enfants, entre le saint-siége et les impies. Tourne vers Dieu tes mains chargées de tant de palmes ; incline au pied de son trône ta tête courbée sous ces lauriers qui ne se flétrissent plus ; appelle aux batailles les anges, les saints, toute la milice céleste, viens, mets-toi à leur tête, descends dans la lice, et répands tout ensemble et le courage parmi les soldats du Christ et l'épouvante parmi ses ennemis. C'est un autre Pie qui est assis sur le trône de saint Pierre, et les Philistins qui le menacent ont poussé cent fois le cri, cent fois trompé, de leurs coupables et odieuses espérances. Qu'ils tremblent enfin, qu'ils soient confondus, et qu'ils disent comme ils l'ont dit à l'aspect de David : *Dieu est venu dans le camp d'Israël*: *Venit Deus in castra.*

1. Hymne des complies de Pâques.

PANÈGYRIQUE DU B. JEAN BERCHMANS [1].

Consummatus in brevi, explevit tempora multa.

Il a peu vécu, mais il a rempli une longue vie.

(*Sap.*, IV, 13.)

MONSEIGNEUR [2],

Quelles paroles plus heureuses pourrais-je emprunter à l'Écriture pour vous annoncer la fête de ce jour et le sujet de ce panégyrique ? C'est Pie IX qui les a appliquées le premier à la vie et aux mérites du vénérable Jean Berchmans, scolastique de la Compagnie de Jésus, dont nous célébrons la béatification solennelle. A la voix du vicaire de Jésus-Christ, qui vient de proclamer en ces termes une nouvelle gloire pour les enfants de saint Ignace et un nouveau patron pour la jeunesse chrétienne, Dole, le diocèse de Saint-Claude, la Comté tout entière, ont répondu avec cet empressement qui caractérise depuis tant de siècles la piété de cette province. Ce triduo de prédications et

1. Prononcé dans l'église paroissiale de Dole, le 24 avril 1866.
2. Mgr l'évêque de Saint-Claude.

d'actions de grâces qui attire dans vos murs une foule choisie, ce temple dont les nobles murailles se rajeunissent sous une parure de fleurs, ces voûtes semées d'écussons et de bannières où les louanges du Bienheureux éclatent de toutes parts, cette Compagnie célèbre à qui il convenait d'en prendre l'initiative, ce collége, l'honneur de la cité, qui les chante avec tant de bonheur, ce bon pasteur qui les regarde comme une bénédiction spéciale pour son laborieux ministère, ce clergé qui les soutient par sa piété, et, au milieu de la tribu sainte, ce religieux pontife accouru avec tant de joie de l'extrémité de son diocèse pour les rehausser par sa présence et les enflammer par ses exemples, tout ici charme, inspire, transporte, tout commande l'éloquence, enfin rien ne manque à tous ces honneurs qu'une voix capable de les interpréter dignement. Pourquoi faut-il que le jeune et éloquent prélat à qui Dieu a mis sur les lèvres la grâce onctueuse de saint François de Sales, et à qui le pape a mis dans l'esprit la pensée à la fois sainte et hardie de restaurer le siége de Genève, ne soit pas venu dès le premier jour animer cet appareil imposant et ces fêtes populaires ? A la nouvelle de son arrivée, nous n'avions songé qu'à nous cacher dans la foule et à goûter sous cette chaire les charmes inexprimables d'une parole si sympathique et si persuasive. Mais, puisque des circonstances inattendues retardent jusqu'à demain votre bonheur et le nôtre, et qu'on nous a demandé le panégyrique du B. J. Berchmans, nous obéirons aux désirs de l'amitié, heureux encore, dans notre confusion, si cette bonne volonté peut nous mériter quelque grâce, et si la seule simplicité d'un récit fidèle

ne demeure pas trop au-dessous de votre atttente et de votre piété !

C'est une vie courte et obscure, c'est une vie de vingt ans que je vous propose pour modèle ; mais vingt ans suffisent aux âmes d'élite pour consommer de grandes choses : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Écolier vertueux, religieux parfait, saint puissant en œuvres et en prodiges, voilà dans trois mots le portrait du B. Berchmans. La Belgique a connu la pureté de son enfance ; Rome, la perfection de sa vie religieuse ; l'Église, le crédit et la gloire de sa sainteté. Telle est la matière de ce panégyrique et l'objet de votre bienveillante attention.

I. Il me semble, en commençant cette histoire, que je salue la naissance et le berceau d'un compatriote. C'était en 1599 : la Franche-Comté et la Flandre venaient d'être réunies, après le traité de Vervins et la mort de Philippe II, sous le sceptre paternel des archiducs Albert et Claire-Eugénie, de si pacifique mémoire. Ces deux provinces vécurent trente ans à l'abri de ce trône modeste et populaire, échangeant, malgré la distance, dans un commerce continuel, leur langue, leurs mœurs, les leçons de leurs écoles et de leurs maîtres, les services de leurs hommes d'État, et bénissant dans une égale prospérité le nom et les vertus de leurs communs souverains. Elles avaient partagé les mêmes périls dans les guerres de religion, et elles étaient demeurées, au jugement des papes, le boulevard de la foi, ici en opposant aux calvinistes de Genève et aux luthériens de Montbéliard cette intrépidité loyale qui déconcertait tous les complots et pré-

venait toutes les surprises, là en bravant, à force de sagesse et de raison, l'audace triomphante des Pays-Bas, où le protestantisme venait de fonder un empire. Mais Dieu n'oublie pas les peuples qui le servent. Il donna presque en même temps, pour les récompenser de leur fidélité, à la Franche-Comté un grand miracle, ce fut celui de Faverney, dont Dole a partagé la gloire et le souvenir, et à la Flandre un grand saint, ce fut le B. J. Berchmans.

Né à Diest, dans la maison d'un maître corroyeur que la confiance de ses concitoyens avait élevé aux honneurs de l'échevinage, Jean avait reçu du Ciel cet heureux caractère, cette patience inaltérable, cette paisible gaieté, auxquels on le reconnaîtra, dans tout le cours de sa vie, pour le plus doux et le plus agréable des saints. On le voit, dès l'âge de sept ans, rentrer de l'école le chapelet au bras, et, si la porte de la maison paternelle tarde à s'ouvrir, s'agenouiller devant une statue de la Vierge et surprendre, par sa piété précoce, l'admiration des passants. Laissez-le croître, cet enfant de bénédiction qui dispute déjà sa vie au jeu et au sommeil pour faire à la prière ou à l'étude une plus large part. Sa mère s'apercevra bientôt que, pour être tout à Dieu, il n'en est pas moins tout à elle. Faut-il veiller auprès du lit où elle est clouée par de cruelles douleurs ? Jean se fait le garde-malade le plus attentif ; il la soutient, il l'égaie, il la console ; sa vue seule est un remède, tant il y a de grâce dans sa tenue, de limpidité et de candeur dans ses regards, d'agréments et de charmes dans son sourire, de douce et innocente séduction dans toute sa personne.

Qu'il sorte maintenant de la maison paternelle et qu'il porte sous un toit étranger la bonne odeur de Jésus-Christ, le vénérable prémontré dont il devient l'élève, Emmerick, curé de Notre-Dame de Diest, s'estime heureux de posséder un si rare trésor. O souvenirs de cette enfance prédestinée, que de fois vous êtes revenus à l'esprit du saint vieillard, et que de larmes vous avez fait répandre ! Emmerick ne pouvait se lasser de redire comment le vertueux écolier passait sa vie à lire, à écrire, à prier, mêlé par obéissance aux joyeux ébats de ses condisciples, mais se dérobant à leur bruyante compagnie dès qu'on ne pouvait plus s'apercevoir de son absence, content de tout, vivant de peu, sobre de paroles, sévère pour lui seul, charitable pour les autres, et d'une intégrité de mœurs si parfaite qu'il ignorait jusqu'au nom des vices auxquels l'adolescence n'a que trop d'inclination. C'était le temps où les enfants présentés à l'autel recevaient, dès l'âge de raison, les premières marques de la cléricature et laissaient tomber au seuil du sanctuaire, sous les ciseaux de l'évêque, la parure naissante de leurs cheveux. La prétendue sagesse de notre siècle s'est récriée souvent contre ces sacrifices, qu'elle déclare téméraires et prématurés, comme si l'enfant pouvait apprendre trop tôt que la vie, même dans le monde, n'est qu'un sacrifice perpétuel ; comme si Dieu, qui se dit jaloux des prémices, n'avait pas des grâces particulières pour les tonsurés du premier âge, dont la vocation se renouvelle tous les jours, avec une liberté parfaite, dans ces tributs prélevés tous les jours sur la nature et sur la vanité ! Docile à la discipline de l'Église, Jean a compris qu'il appartient au Seigneur ; il bénit son partage ; il

en porte avec respect les marques glorieuses. Son respect redouble le jour où il reçoit pour la première fois la sainte communion. Mais que dis-je ? ce n'est plus le respect qui le domine, c'est l'amour qui l'enivre. Une sainte et divine joie éclate dans ses yeux et déborde de ses lèvres. Il a goûté Jésus, il ne cessera de le goûter encore. Jésus sera désormais sa nourriture et son breuvage, sa pensée, son espérance, sa vie, son tout : *Deus meus et omnia*. Jésus lui met une lyre à la main et lui ordonne de chanter sa gloire. Écoutez avec quelle verve intarissable s'exprime, dans la langue de Virgile, ce poëte de treize ans : « Non, quand la muse me donnerait cent bouches, quand elle les abreuverait toutes de l'onde sacrée, quand elle me dicterait des chants divins, non, je ne pourrais redire les douceurs du nom de Jésus. O le plus suave de tous les noms ! frais et embaumé comme le souffle du printemps, nom plus doux que les flots de nectar enfermés dans les ruches de l'Hybla, salut ! Salut, vrai Fils de Dieu, qui devances tous les âges, souverain bonheur des mortels, principe unique de vie, nom béni entre tous les noms, salut ! »

Ai-je besoin de vous dire que vous entendez dans ces vers une âme chaste ! Ah ! vous la sentez passer sur cette lyre, cette flamme pure, cette flamme des bonnes et saintes affections, que l'on nomme dans un enfant l'innocence, dans un adolescent la vertu, sur la terre la pureté, au ciel l'amour. Ame ingénue, candide, virginale, dans cet âge heureux où l'on ignore tout, Berchmans exhalait comme un parfum de son baptême au milieu des faiblesses et des misères de son temps. Mais ne craignez rien pour sa couronne à l'heure où il commence à soupçonner le mal. Il s'entoure des

précautions les plus minutieuses, et cependant il tremble encore. Une parole, un geste, un regard, une ombre, un rien, tout lui fait peur. Oui, tremble, recule, éloigne-toi, pieux enfant, c'est dans la fuite qu'est non-seulement le salut, mais la victoire. O fuite plus triomphante encore que celle du héros à qui Rome naissante dut son salut et sa gloire ! Berchmans revient, et c'est au démon de trembler et de fuir à son tour. On le connaît, on l'estime, on l'honore ; peu à peu son ascendant s'établit et son influence domine ; partout où il se présente, la conversation change et sa vue suffit pour épouvanter le vice. Le voilà, avec sa chasteté à toute épreuve, devenu, au milieu d'une jeunesse légère et turbulente, la terreur des méchants et la consolation des bons. Ce n'est pas seulement, à quinze ans, le plus généreux, le meilleur et le plus aimable des hommes, c'est le plus zélé des apôtres. Jeunesse choisie qui m'écoutez, que puis-je vous souhaiter ici, sinon qu'avec des maîtres qui ne le cèdent à ceux de Berchmans ni en savoir, ni en expérience, ni en vertu, vous ayez au milieu de vous beaucoup de ces enfants prédestinés qui sauvent les âmes en répandant le respect autour d'eux ! Que Dieu multiplie dans vos rangs ces yeux qui veillent sur les aveugles, là où l'œil du maître ne saurait pénétrer, ces mains qui ramènent les brebis perdues, là où la main du pasteur ne saurait les atteindre, ces pieds qui vont dans les sentiers ignorés et qui, semblables à ceux dont parle le prophète, apportent la paix et évangélisent le salut. Pieds apostoliques, soyez bénis ! On ne connaît guère ici-bas leurs démarches, leurs fatigues, leurs conquêtes : ce sont les secrets de l'école et de l'amitié. Mais quand ils se

délassent dans le sommeil, les anges qui les ont accompagnés dans leurs courses les baisent avec admiration et se disent l'un à l'autre avec l'enthousiasme d'Isaïe : *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix et qui évangélisent le salut ! Quam pulchri sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona*[1] !

Il entrait dans les desseins de Dieu de faire acquérir à son jeune serviteur toutes les vertus pour offrir aux écoliers un modèle achevé. L'épreuve que va subir Berchmans a quelque chose de plus délicat et de plus décisif encore que celle de l'innocence. Son père, réduit à la pauvreté, se déclara un jour hors d'état de fournir plus longtemps aux frais de ses études. Quel coup de foudre pour le studieux jeune homme ! quelles touchantes larmes ! quelle noble détresse ! Il lui faut quitter sa ville natale et chercher à Malines une condition qui le mette à l'abri du besoin. Là, par une de ces combinaisons heureuses qui déplaisent aux siècles d'orgueil, mais qu'une raison plus éclairée approuvait hautement dans ces siècles de foi, Berchmans devint tout ensemble, dans la maison du chanoine Froymont, élève, précepteur et domestique : élève sans se prévaloir de sa qualité de maître, précepteur sans rappeler involontairement aux autres qu'il n'était qu'un élève, domestique sans étonner personne et sans rougir de lui même. Disons-le sans détour : il gagnait son pain et il achetait les bienfaits de l'éducation. Quand on est pauvre, il est beau de paraître tel. La domesticité est un honneur à l'école de Celui qui s'est abaissé devant ses disciples, qui leur

1. *Is*,, LII, 7.

a lavé les pieds et qui a déclaré au monde qu'il était venu non pour être servi, mais pour servir : *Non venit ministrari, sed ministrare*[1].

Ainsi se formait la grande âme de Berchmans ; ainsi s'écoulaient ces humanités brillantes, mais déjà mêlées de pensées plus hautes et troublées de bonne heure par le tourment de la vocation. La vocation ! c'est l'épreuve suprême de la jeunesse, ce fut pour Jean la plus cruelle de toutes les douleurs. La compagnie de Jésus venait d'établir un collége à Malines. Quoiqu'elle n'eût pas encore cent ans d'existence, elle avait déjà bien mérité et du monde et de l'Église, car elle comptait par centaines des savants, des saints, des martyrs. Fidèle à sa règle, chère aux lettres, docile au pape, redoutable aux méchants, sorte d'avant-garde toujours au poste du péril et de l'honneur, toujours prête à se précipiter au combat quand le signal se donne, en fallait-il davantage pour attirer un esprit jaloux de toutes les perfections et un cœur épris de tous les sacrifices ? Berchmans hésite cependant, il écoute les sages, il interroge le Ciel : chaque année, il faisait avec une assiduité touchante le pèlerinage de Notre-Dame de Montaigu ; chaque vendredi, à la tombée de la nuit, il sortait, nu-pieds, de la maison de son maître, et parcourait en esprit de pénitence et de sacrifice les stations du chemin de la croix. Oh ! non, il ne se trompera pas sur sa vocation : Jean cherche et consulte Marie. Jean se rencontre avec elle sur les pentes du Calvaire. Il redouble de mortifications, de prières, d'aumônes : il entend au dedans de lui la voix qui l'appelle ; il entend au dehors comme un écho de

1. *Matth.*, xx. 28.

cette voix mystérieuse dans les avis et les directions de son confesseur. Que lui manque-t-il donc! O douloureuse contradiction! Ses parents opposent à sa pieuse entreprise tantôt les alarmes de la chair et du sang, qui ne peuvent supporter l'idée de se séparer à jamais d'un fils si cher à leur cœur, tantôt l'espérance qu'ils avaient conçue de lui voir obtenir un riche bénéfice, tantôt les supplications et les larmes, tantôt les reproches et les menaces. On lui demande un délai de deux ans, sa foi s'en indigne : « Quoi! s'ecrie-t-il, s'il arrivait qu'un mendiant se présentât à votre porte pour recevoir l'aumône, ne le regarderiez-vous pas comme un fou lorsqu'il vous dirait, au lieu de la prendre : Je reviendrai dans deux ans? Eh bien! je suis ce pauvre, et il plaît à Jésus de me faire sa meilleure aumône en m'appelant à la vie religieuse, et je la dédaignerais! Mais c'est m'exposer à entendre dans deux ans cette formidable parole : *Je ne vous connais plus : Nescio vos!* » Le délai qu'on lui demande est réduit à six mois, sa piété s'en plaint : « Quoi! différer de six mois l'honneur de mener la vie des anges! » Un jour son père lui déclare qu'il ne fera plus rien pour lui, et il se reproche de l'avoir nourri et de l'avoir vêtu : « Mon père, repond-il avec un sublime transport, si je savais que ces vêtements dussent m'arrêter un instant, je m'en dépouillerais aussitôt pour suivre mon Jésus et pour mourir nu à côté de lui sur sa croix. » Enfin il faut céder : la victoire reste à la grâce, l'écolier de Malines est devenu le novice de la Compagnie de Jésus, et sa famille, naguère si opposée à cette vocation religieuse, finit par la comprendre, l'admirer et la bénir. Oui, de telles vocations sont

l'honneur et la récompense des familles, et ce n'est jamais sans un dessein profond de miséricorde que Dieu leur demande l'impôt du sang en marquant leurs fils pour l'autel ou leurs filles pour le cloître. J'en atteste cette lettre, si pleine d'affection et de piété, par laquelle Berchmans console sa mère mourante : « Voilà, lui écrit-il, ma toute chère mère, sept ou huit ans que vous avez goûté avec Jésus le calice de sa Passion; à présent, levez vers lui votre regard. Il est au pied de votre lit, il vous tend les mains, il est prêt à vous recevoir. Combattez courageusement le dernier combat, et, je vous en prie de tout mon cœur, ne me refusez pas votre bénédiction. » J'en atteste la grâce insigne du sacerdoce, que le père de Berchmans, devenu veuf, reçut dans sa vieillesse; les frères et les sœurs de notre saint, honorés dans le monde ou distingués dans l'Église; son nom signalé désormais à l'admiration publique; sa gloire célébrée par tout l'univers; son panégyrique commencé par un grand pape et continué pendant une année entière dans la chaire chrétienne. Dieu verse avec une abondance extraordinaire non-seulement les dons de la grâce, mais encore ceux de la nature, dans les familles où l'on n'éteint point le souffle de son esprit et où l'on entend l'appel de sa voix. Il les fait, contre toute attente, grandes et illustres, et là où la sagesse humaine ne voit qu'une maison qui croule et un nom qui s'éteint, Dieu, pour railler ces vaines prévisions, accumule comme à plaisir honneurs, richesses, crédit, gloire et immortalité.

Mais Berchmans, à la veille de prononcer ses vœux, ne voit que la grâce, le salut et le ciel. Il ne prie plus,

il chante. N'est-ce pas le cantique anticipé des notes éternelles que ces paroles tombées de sa plume et adressées à son père : « Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, moissonnez à pleines mains les palmes de la vie. — Eh ! qu'y a-t-il de si nouveau et de si heureux ? — Le voilà : votre fils espère mourir le vingt-cinq de ce mois. — Mourir ! — Oui, mourir, mais mourir au monde. — Et comment ? — Sur la croix de Jésus, l'âme transpercée des trois clous de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Réjouissez-vous, mon père, votre fils vivra de cette mort, il vivra heureux, il vivra toujours. »

C'est, en effet, le 25 septembre 1618 que Jean, le cœur plein d'émotions, le front rayonnant de gloire, prononce d'une voix émue, dans l'église de Malines, ses trois vœux de religion. Puis, comme si Dieu, content de son sacrifice, eût voulu briser d'un seul coup tous les liens qui le retenaient, en moins de deux mois son père meurt, ses frères et ses sœurs sont recueillis par des parents qui les aiment et qui achèvent l'œuvre de leur éducation chrétienne, la Compagnie de Jésus l'appelle à Rome ; il quitte, sans regarder derrière lui, amis, famille, patrie, il sacrifie tout avec un courage qui passe l'homme, dans un âge où il a encore au cœur et sur le visage toute la candeur de l'enfance. Le monde est mort pour lui, lui-même est mort au monde. Ne cherchez plus l'écolier vertueux, Berchmans est déjà, comme vous allez le voir, le religieux parfait.

II. Il était dans les glorieuses destinées du collége romain de voir les saints se succéder dans ses murs et

les modèles de la jeunesse chrétienne y acquérir en peu d'années toute la perfection d'une longue vie. Quelle suite de noms et de vertus ! quelle tradition de grâce et de sainteté ! Stanislas Kostka, l'enfant de la Pologne, vint le premier offrir en spectacle à la ville éternelle l'aimable pureté d'une sainte vie et la douleur incomparable d'une mort précoce. Il meurt à dix-huit ans ; mais l'année même de sa mort, Louis de Gonzague, l'enfant de l'Italie, reçoit le jour dans la maison des ducs de Mantoue : c'est le successeur légitime de Stanislas, c'est l'héritier de sa vocation religieuse, c'est le prédestiné du même tombeau. O société de Jésus, ne vous plaignez pas des rigueurs du sort, si Dieu vous enlève ainsi, coup sur coup, vos plus belles espérances : Berchmans va naître, l'enfant de l'Italie doit céder la place à l'enfant de la Belgique. La cellule des jeunes saints demeure à peine vacante assez de temps pour qu'on distingue leur nationalité et leur nom, tant ils se ressemblent par l'âge, par l'habit et par la vertu. On dirait l'ange de la chasteté descendu trois fois sous une forme humaine, et trois fois déployant la blancheur de ses ailes pour aller reporter aux pieds de Jésus cet hommage des cœurs purs que le ciel aime à ravir à la terre. Gloire à vous, nations fidèles qui avez fourni ces heureuses prémices ! Gloire à toi, ville des papes, où cette moisson a fleuri avec tant d'abondance et où la main du Seigneur l'a cueillie sitôt !

Dès que Berchmans est arrivé à Rome, dans ces lieux encore tout remplis du souvenir des Stanislas et des Louis, les sages commencent à prévoir pour cet autre Kostka, pour cet autre Gonzague, les

deux grâces que Dieu réserve aux jeunes saints : la grâce de la perfection religieuse et la grâce de la mort prématurée. Dieu s'est hâté, l'œuvre à peine commencée s'est trouvée complète, et si vous voulez savoir comment ce miracle s'opère, vous allez l'apprendre.

Le tout de l'homme, a dit Bossuet, c'est la piété ; on peut dire avec non moins de justesse que la règle est le tout du religieux. Aussi n'attendez pas ici d'autre tableau que celui de l'uniformité d'une sainte vie. Point d'extases, point de révélations, aucun de ces traits qui provoquent l'enthousiasme, ni de ces coups soudains qui éclatent comme la foudre dans l'histoire des grands personnages. La règle, rien que la règle, mais la règle tout entière. Ce mot est pour Berchmans l'abrégé de tous les devoirs ; ce mot résume tout son éloge. Cette vie régulière, dont les moindres instants sont déterminés par une volonté supérieure, et dans laquelle le lendemain ressemble à la veille, en ramenant avec une inflexible rigueur les mêmes prières, les mêmes études, les mêmes devoirs, Berchmans l'aima et la chérit jusqu'à la mort, la pratiquant sans ostentation et sans recherche, mais sans défaillance, sans trouble, sans ennuis, quoiqu'il en ressentît comme un autre le continuel assujettissement. Mais qu'ai-je besoin de prêcher ici ? C'est lui-même qui vous prêche, écoutez-le : « Ma pénitence à moi, c'est de suivre la vie commune. » Il disait encore : « La vie commune est un moyen infaillible de parvenir à la sainteté sans courir les périls de la vaine gloire. » Ah ! que ses maximes sont dignes d'être recueillies et citées : « Plutôt mourir que de commettre le moindre péché ; plutôt mourir

que de violer une seule règle ; plutôt mourir que de se permettre le moindre relâchement ! » Et n'allez pas croire qu'avec de tels principes il ait eu dans sa régularité quelque chose de triste, de contraint ou de scrupuleux. Non, c'est une régularité douce, aimable, recueillie, que le jeu et la récréation animent sans la troubler, que la cloche avertit sans l'assombrir, que la prière, la mortification, le jeûne, éprouvent ou soutiennent sans l'exalter, et qui, toujours égale à elle-même, défie les yeux les plus attentifs. On cherche le défaut, on ne trouve pas même l'imperfection. On l'ajourne après le premier élan de la ferveur, et cet élan, à la fois rapide et mesuré, loin de diminuer et de s'affaiblir, s'élève par des degrés insensibles de vertus en vertus. Ne regrettez donc point dans cette histoire les actions d'éclat; mais pour la confusion de notre vanité et de notre mollesse, à la louange de la grâce, entrez entrez dans les détails de cette vie scolastique si simple, si commune, si unie, et jugez des progrès que l'amour de la règle a fait faire au jeune religieux.

Elle croît en modestie et en pureté, cette âme virginale, dont la beauté se reflète au dehors. Cependant il faut deviner l'expression de ses yeux plutôt que de songer à la surprendre, tant Berchmans a pris de précaution et de soins pour mortifier leur curiosité naturelle. Ni les monum ents de Rome, ni les villas qui entourent la cité sainte, ni les entrées pompeuses des princes, ni même l'intronisation du pape Grégoire XV, n'ont pu obtenir de lui un seul regard. Dans les temples il n'a vu que l'autel, dans les processions il n'a regardé que le saint sacrement. La foule, s'arrêtant devant lui, le contemple avec un étonnement respectueux, et il ne

prend pas même garde à l'attention publique. A sa vue les passions se calment, et les cœurs troublés par la chair et le sang éprouvent je ne sais quel apaisement intérieur ; et lui, sans se douter de ces prodigieux effets, ne songe qu'à s'étudier encore mieux au fond de l'âme et à se dominer davantage. On l'appelle le père modeste, et les hommes les plus consommés en sainteté déclarent que si les règles de la modestie tracées de la main de saint Ignace venaient à se perdre, on les retrouverait dans la personne de Berchmans.

Elle croît en piété et en ferveur, cette âme angélique, à qui vous pouvez demander le secret de sa vie et qui vous le livrera d'un mot : ce secret, c'est la dévotion envers la Sainte Vierge. « Je veux aimer Marie, répétait-il sans cesse, car il me faut un asile, et quel asile plus sûr que le manteau et le sein de ma bonne mère ! » Le rosaire ne quitte plus ses mains ; il trace sur le papier qui se trouve devant lui les mots qui lui rappellent les joies, les douleurs et les triomphes de la Sainte Vierge ; il tourne à la louange de cette divine mère les conversations les plus profanes ; il invente, pour l'honorer d'une dévotion plus particulière encore, ce qu'il appelait la *couronne des douze étoiles*, prière mêlée d'*Ave* et de *Pater*, dont toute la justification, s'il est jamais nécessaire de justifier les saints, se trouve dans cette réflexion de l'immortel Lacordaire : « Le rationalisme sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole ; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un seul mot, et qu'en le redisant toujours il ne le répète jamais. »

N'allez pas vous représenter ici une piété oisive, dont

la contemplation intérieure est l'unique étude, et qui s'imagine ne devoir aucune attention aux sciences humaines, parce qu'elle possède la science divine. Ce n'est pas avec de telles pensées que Berchmans est entré dans la Compagnie de Jésus. « J'y suis venu, se disait-il à lui-même, pour travailler, et non pour chercher des loisirs. Quoi ! les hérétiques mettent tant d'ardeur à acquérir des connaissances pour attaquer Jésus-Christ, et toi tu te contenterais d'une application commune pour le défendre ! Les hommes du monde embrassent avec une rigueur extraordinaire les rudes épreuves de l'étude, en vue d'obtenir une vaine récompense, et toi, tu serais moins jaloux de la gloire de Dieu que ceux-là ne le sont de leur propre gloire. » Le voilà donc, ce jeune soldat, s'exerçant au combat et préparant ses armes. Il trempe au feu de l'argumentation philosophique cet esprit vif, pénétrant, plein d'ardeur, dont la nature l'a doué, et auquel la poésie et les belles-lettres ont donné tant de politesse et d'éclat : il soutient en public toutes les thèses de l'école, et on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui, ou de l'étendue de la doctrine, ou de l'aisance de la diction, ou de la modestie du maintien. Malgré tant d'espérances, Dieu a laissé à d'autres l'honneur de défendre et de venger son Église. Dans ce grand siècle, les Bellarmin et les Bourdaloue n'étaient pas plus rares que les Berchmans, et la Compagnie de Jésus donnait avec une égale fécondité à l'Église triomphante les jeunes, saints, et à l'Église militante les vieux héros de la parole et de la plume. Heureuse Compagnie, qui a gardé ses règles et avec ses règles sa séve et sa vigueur ! Aujourd'hui que la mêlée est plus ardente que jamais, la plume de l'apologie n'est point tombée de

ses mains ; elle fournit encore à la chaire les plus pures et les plus brillantes illustrations, et le zèle que Berchmans déploya pour l'étude est demeuré, comme sa modestie et comme sa piété, l'un des traits caractéristiques des enfants de saint Ignace,

Il faut achever le tableau de cette vie religieuse et vous dire comment notre scolastique comprend et pratique l'obéissance. Il trouvait dans cette vertu l'exercice le plus relevé des deux plus nobles facultés de l'âme, l'intelligence, à qui la règle propose le bien, et la volonté, à qui elle en facilite l'accomplissement. Quelle réponse à ceux qui prétendent la flétrir comme l'immobilité d'un cadavre ou la contrainte hypocrite d'un esclave qui tremble sous le fouet ! Regardez Berchmans : n'est-ce pas plutôt la sublime attitude de l'ange qui agite ses ailes au pied du trône de Dieu, prêt à voler au moindre signe et à exécuter les moindres désirs. Qu'il obéisse, au besoin, aux ordres les plus absurdes : là où la raison s'étonne, la foi s'humilie et trouve son profit. Qu'il remplisse les offices les plus bas et les plus méprisables : l'amour de la mortification explique tout, relève tout, sanctifie tout. Ne lui dites point qu'on méconnaît, en lui commandant quelque chose, les lois de la prudence : « Mon frère, répond-il avec un doux sourire, la prudence est le fait de ceux qui commandent ; pour moi, je n'ai qu'une vertu à pratiquer ici, la sainte obéissance. » Telle est sa loi dans ses rapports avec ses supérieurs. S'agit-il de ses inférieurs ou de ses égaux ? cette loi prend un autre nom c'est la charité. Pour les frères, Berchmans est le plus agréable des mentors, se faisant tout à tous, proportionnant ses instructions à leur faiblesse, son lan-

gage à leur éducation, sa familiarité et ses services à leurs besoins. Pour les compagnons de sa vie religieuse et de ses études, il est l'ami de ceux qu'on oublie ou qu'on abandonne, le répétiteur des plus faibles, la lumière des plus instruits, le modèle de tout le collége. Pour les malades, on dirait tantôt une sœur prévoyante, tantôt un agréable médecin. Partout il réalise le rêve de son ingénieuse charité, car il s'est promis, ce sont ses propres paroles, « de n'être jamais un fardeau pour personne, mais plutôt la joie et la consolation de tout le monde. » Avec de telles préoccupations, il est presque superflu d'ajouter combien le jeune saint était pauvre et mortifié. Il avait, pour ainsi dire, laissé son corps à la porte de sa cellule, et sa plus grande appréhension était de le retrouver, comme par surprise, en lui donnant quelque contentement. Cette cellule est la plus pauvre de toutes, son crucifix est fait d'un bois vulgaire, son rosaire est vieux, incomplet, tombant en lambeaux. Il se reproche d'avoir donné une image, parce qu'il ne lui appartenait pas de donner quelque chose ; il s'estime heureux de porter presque des haillons, et cependant son habit, si misérable qu'il paraisse sera toujours propre et bien tenu par esprit de règle, tant il aime la règle, tant il la suit dans les moindres choses, tant il s'applique à en répandre autour de lui le respect et l'amour.

Il était donc consommé dans sa règle et dans l'accomplissement de ses vœux, quand il plut au Seigneur de l'appeler à lui, dans la vingt-troisième année de son âge, et dans la troisième de sa professsion. On a dit du juste qui meurt après une longue vie :

Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Mais voici un autre spectacle : ce n'est pas le soleil qui s'éteint, c'est plutôt l'aube qui se lève avec l'éternel sourire de la jeunesse et de la lumière. Ce fut dans un débat philosophique ouvert au collége des Grecs que Berchmans fit le dernier acte de sa vie studieuse. Un secret pressentiment l'avertit alors de sa fin prochaine; il n'a plus que quelques jours à vivre, et le crucifix est désormais le seul livre qui lui convienne. A peine entré dans l'infirmerie, il demande cette image sacrée, l'embrasse avec un filial abandon, et s'écrie dans les doux transports de sa ferveur : « Seigneur vous êtes tout ce que j'ai possédé, ne m'abandonnez pas. » Il proteste qu'il veut mourir en vrai fils de Dieu, de Marie, de l'Église catholique et de saint Ignace. Il se lève, et se précipite à genoux pour recevoir le saint viatique ; il répond d'une voix pleine de fermeté et d'onction aux prières de l'Église ; il offre de lui-même ses membres déjà engourdis à cette huile divine qui purifie le chrétien des dernières souillures du péché, et quand tous ces devoirs sont accomplis, le voilà qui reprend sa douce gaieté et qui attend, plein de sérénité et de confiance, que la mort donne enfin à son âme le signal du départ,

Entrez maintenant, novices et profès, entrez, le Bienheureux vous appelle pour vous faire ses adieux ; venez aussi, princes et seigneurs de la ville éternelle, venez apprendre à mourir. Tantôt s'adressant à un jeune homme qui va commencer son noviciat : « Voilà, dit-il, le frère qui prendra ma place. » Tantôt, prenant la main du frère Ange Ferreti, qui témoigne le désir ardent de le suivre : « N'en doutez pas, lui répondit-il, vous me suivrez bientôt ; » et deux ans plus tard,

dans la même infirmerie, sur la même couche, le frère se rappelait en expirant la consolante promesse de son saint ami. Mais Berchmans se tourne vers le pieux médecin qui l'assiste : « Eh bien ! monsieur le docteur, nous partons. — Et pour où? — Pour le ciel ! » O touchante assurance, qu'il est doux de l'entendre et de la recueillir sur cette bouche virginale! Ce n'est pas assez : il marque le jour et l'heure de sa mort. « Demain, dit-il, demain, un peu avant la classe. » Cependant la nuit commence, et le démon, qui avait été pendant vingt ans sans pouvoir sur cette âme, s'apprêtait à lui livrer le plus horrible des combats. Berchmans l'avait pressenti et annoncé. Tout à coup ses lèvres tremblent, son visage se bouleverse, ses yeux se fixent au ciel. « Moi, vous offenser, Seigneur, non, jamais ! » Ses cris, son attitude, l'altération de ses traits, les mouvements de ses bras; tout révèle un homme qui se défend : « Retire-toi, Satan, je ne te crains pas, donnez-moi mes armes. » Ces armes, c'est son chapelet, c'est son crucifix, ce sont les règles de la vie religieuse. Il les prend dans ses mains, il les regarde, il a vaincu. La lutte est finie, le démon est en fuite, il ne reste plus que la contemplation et l'extase de l'amour. Écoutez-en les merveilleux entretiens : « Mon chapelet est tout d'or. O couronne d'épines, que vous êtes brillante ! Tout brille, tout étincelle ! Où suis-je, ô mon Dieu ! que vais-je devenir ? » C'était le ciel qui s'entr'ouvrait aux regards du Bienheureux ; mais il faut que la nuit s'achève et qu'il attende l'heure qu'il a marquée lui-même pour quitter la terre. A mesure qu'elle approche, cette heure bénie, le front de Berchmans devient plus radieux et sa prière plus fervente. Écoutez les derniers

soupirs de sa piété : « Mon Dieu, mon cœur est prêt ; » les derniers actes de sa volonté : « Je crois, j'aime, j'espère, je me repens. » Quand la parole lui manque, il prend son crucifix, et, de peur de le perdre un seul instant de vue, il élève les genoux de façon à s'en faire un appui pour ses mains défaillantes. Quand ses mains tombent d'épuisement, il s'aide des mains de ses frères pour le couvrir encore de baisers et de larmes. Tout à coup sa voix se ranime et sa main semble repousser l'esprit tentateur. Cependant son confesseur l'a prévenu : « Jean, obéissez-moi et ne pensez plus qu'à Dieu. » Il obéit, le démon se retire, le front se rassérène, le moment suprême est arrivé. On commence à son chevet les litanies de la Sainte Vierge ; il salue du regard sa mère chérie, il répète avec un doux effort chacune des invocations, il articule pour la dernière fois le nom de Jésus. Mais encore un mot, puisqu'il y a encore un soupir ; ce mot, c'est le nom de Marie : le fils appelle la mère, la mère attend le fils au passage. Il meurt, et l'on a à peine entendu son dernier soupir ; il est mort, et l'on croit qu'il sommeille, tant son dernier souffle a passé avec douceur !

II. Ce n'est pas sans raison que l'Église appelle la mort des saints une seconde naissance, ni qu'elle fixe au jour de leur décès l'anniversaire de leur fête. C'est à dater de ce jour qu'ils vivent, qu'ils règnent, qu'ils triomphent, et que les prodiges opérés par leurs mains invisibles, attestent d'une manière irréfutable leur puissance surnaturelle. Cercueil, obsèques, cadavre, les mots les plus tristes changent de sens, et les objets les plus repoussants se présentent sous un aspect

agréable dès qu'il s'agit des saints. Au lieu de fuir une dépouille mortelle qui fait naturellement horreur, on s'empresse et on se précipite pour la voir encore ; la tombe, au lieu d'être muette, rend des oracles ; les ossements, fussent-ils désséchés et flétris, donnent la vie au lieu de communiquer la mort ; et le nom du défunt, loin de s'éteindre dans les abîmes de l'oubli, monte, éclate et rayonne à jamais au ciel de l'Église. L'homme est fini, le saint commence ; l'histoire de l'homme n'a duré qu'un jour, l'histoire du saint se prolongera de génération en génération jusqu'à la consommation des âges.

Il faudrait, pour vous peindre les premiers traits de ce culte populaire, raconter d'abord les obsèques de Berchmans ; il faudrait mettre sous vos yeux Rome tout entière émue de sa mort : le peuple se disputant les fleurs qui couvraient son cercueil ; son crucifix, ses cheveux, ses vêtements déchirés par une dévotion indiscrète, dont rien ne saurait arrêter l'élan ; la confusion pieuse et le tumulte saint qui éclatent dans le sanctuaire ; la psalmodie de l'office étouffée par les cris enthousiastes de la foule ; cinquante mille voix s'élevant ensemble pour demander les reliques du jeune religieux ; le *Te Deum* s'échappant comme de lui-même de toutes les bouches qui veulent commencer le *De profundis*, et, pour mettre le sceau à cette canonisation anticipée, une femme de soixante-huit ans, infirme et aveugle, s'approchant du corps et recouvrant soudainement la vue au seul contact de la main de Berchmans, comme si Jésus lui-même l'eût touchée et guérie de sa main.

Rome possède ce corps miraculeux, mais l'âme du

Bienheureux se montre en divers lieux et console ou instruit la piété. A Mantoue, Berchmans se révèle à une dame d'honneur de la cour des Médicis ; à Roanne, il apparaît, le regard voilé, le sourire sur les lèvres, étendu sur un lit funèbre, mais déjà nageant dans des flots de lumière ; à Pérouse, il a été vu traversant les cieux avec la rapidité des astres et allant rejoindre les phalanges glorieuses qui forment le cortége de Marie. Partout les âmes favorisées de ces visions surnaturelles se demandent quel est le saint qui vient de quitter la terre. C'est un autre Gonzague, disent-elles en essayant de peindre sa tenue modeste, ses yeux baissés, son air angélique ; et, en comparant les dates et les relations, la critique est obligée de convenir que cet autre Gonzague est le Bienheureux Berchmans, car ces nuits, si fécondes en apparitions merveilleuses dans des lieux si éloignés l'un de l'autre, ont suivi le jour où Berchmans passa des ténèbres de ce monde dans la lumière et dans la gloire du monde éternel. Proteste tant que tu voudras, faible raison, contre ces révélations sublimes ; l'âme a des sens que tu ne connais pas, elle a des ailes qu'elle déploie à ton insu et avec lesquelles elle pénètre les cieux et les espaces ; elle secoue pendant le sommeil du corps cette pesanteur terrestre que le corps lui impose, elle franchit les nues, elle entrevoit d'autres horizons par delà les étoiles que l'œil de la science aperçoit à peine, elle va s'asseoir sur la dernière de toutes, et elle regarde encore au delà. Nos communications avec le monde invisible ne cesseront jamais, et tant qu'il restera une âme ici-bas, il faudra lui ouvrir les champs de l'espace pour contenter sa curiosité et seconder l'élan qui l'entraîne, même du

fond de son exil, dans la compagnie des anges et des saints.

Mais les yeux du corps seront bientôt satisfaits, car Dieu va faire connaître par des miracles la gloire et la puissance dont il a revêtu son serviteur. Enfants, jeunes gens, hommes mûrs, prêtres et fidèles, séculiers et religieux, tous ceux qui invoquent Berchmans ne tardent pas à ressentir les doux effets de sa bienfaisante protection. On l'implore dans les ardeurs de la fièvre, et la fièvre tombe ; dans l'égarement de la raison, et la raison revient à elle-même ; dans les infirmités incurables qui ôtent au corps le mouvement et la vie, et les membres se redressent ; dans le naufrage, et les flots s'apaisent ; dans l'incendie, et les flammes reculent devant son image ; dans les horreurs de l'assassinat, et il apparaît lui-même entre l'assassin et sa victime pour détourner les coups de la mort. Diest, Malines, Bruxelles, Rome, Florence, ont vu ces prodiges et s'en sont entretenus dans tout le XVIIe siècle. L'âge suivant a vu des merveilles plus décisives encore. A Népi, à huit lieues de Rome, c'est la guérison instantanée et parfaite d'une religieuse de l'ordre de Citeaux, qui, après quinze ans, de paralysie, se lève tout à coup de son lit de douleur, va se prosterner au pied des autels, vaque le jour même aux occupations de la vie commune, et sonne, d'un bras vaillant, les cloches du monastère, en signe d'allégresse et de santé. Miracle ! s'écrie le cloître tout entier. Miracle ! répètent les hommes de l'art. Miracle ! dit Pie IX dans la bulle de béatification. Miracle ! redira après lui toute la catholicité ; car ce que la médecine n'a pu faire avec la force des remèdes, cinq *Pater*

et cinq *Ave*, suivis de l'invocation de Berchmans, l'ont opéré soudainement et complétement, par un de ces coups où la main de Dieu se révèle aux plus incrédules. La ville de Ronciglione n'aura rien à envier à celle de Népi. Là, une fervente religieuse, qui a revêtu dans un âge encore tendre la bure étroite et rude des franciscaines, touche à sa dernière heure. Le pouls est devenu insensible, la langue gonflée, la voix éteinte. Le squirre affreux qui la dévore ne laisse plus la moindre espérance ; la fille de saint François espère cependant, car elle tient l'image de Berchmans, elle en voit sortir des rayons de lumière, elle entend comme une voix qui lui dit avec une douceur ineffable : « Tu guériras ! tu guériras ! » Et l'huile sainte a touché à peine les membres de la mourante, que la douleur cesse, le corps se ranime, la trace du mal disparaît, la religieuse va prendre sa place au chœur et entonne, au milieu du cloître attendri, le cantique de la délivrance. Cependant Rome, avec tout ce qu'il compte de plus savant et de plus illustre, a été témoin d'un autre miracle d'abord suspendu, puis renouvelé et confirmé sur la personne d'une religieuse de l'ordre de la Visitation. On la nommait *Marie crucifiée*, et son nom étaient comme un présage de son triste sort, car un cancer que l'on avait déclaré mortel lui faisait endurer tous les tourments de la croix. Mais Berchmans veillait avec elle au pied de cette croix mystérieuse. Deux fois il la rappelle d'une manière soudaine à la santé et à la vie ; deux fois elle fut replacée, par la main de Dieu, sur l'arbre de douleur, jusqu'au jour où le jeune et aimable saint obtint enfin de Jésus-Christ qu'il lui cédât l'humble martyre pour attester au monde la puissance et l'efficacité de

son intercession. Ainsi, saint Benoît, saint François d'Assise, saint François de Sales, les patriarches des tribus séraphiques, laissaient aux Bienheureux l'honneur de guérir leurs filles. Ils avertissaient ainsi l'Église que Berchmans partageait au ciel leur gloire et leur crédit, et que l'on pouvait sans crainte honorer son nom, inaugurer son culte, placer ses reliques sur les autels.

Ah ! si quelqu'un venait à croire que cette cause, appuyée par de si éclatants prodiges, a été introduite trop tôt et que les vœux unanimes de la Belgique et de l'Italie ont été indiscrets, c'est à vous que j'en appellerais, ô Benoît XIV, saint et glorieux pontife, qui fûtes l'honneur du dernier siècle et à qui l'incrédulité même a rendu hommage en signalant votre prudence et en proclamant vos lumières. C'est vous qui avez signé le premier décret de cette cause sacrée ; c'est par vous que Berchmans a été déclaré Vénérable ; c'est à dater de votre règne mémorable que la piété des peuples, désormais encouragée par un si grand témoignage, a conçu l'espérance d'une glorieuse béatification.

Cependant il devait s'écouler plus de cent ans encore avant cet heureux événement. Que de contradictions ! que d'épreuves ! que de ruines ! La Compagnie de Jésus est supprimée, l'impiété triomphe, la révolution commence, une guerre atroce est déclarée aux saints et aux miracles, les papes sont chassés de Rome, et l'Église, privée de son chef et de ses temples, semble toucher à sa dernière heure. Mais comme ces espérances ont été démenties et confondues ! Elle renaît, cette Société si célèbre par ses vertus et par ses services, à laquelle appartenait notre jeune saint; Pie VII, à peine restauré,

restaure la Compagnie de Jésus ; Grégoire XVI, de si bonne mémoire, remet à l'étude la cause du Vénérable et proclame que Berchmans, chéri de Dieu et des hommes, a pratiqué, dans un degré héroïque, toutes les vertus chrétiennes ; Pie IX, d'un si grand cœur, hâte les dernières justifications, prononce sur les miracles, et propose à la vénération de la ville et du monde le nom, la mémoire et les reliques du Bienheureux. O spectacle ! le canon tonne au château Saint-Ange ; la basilique de Saint-Pierre revêt sa parure de lumière et de feux ; le voile qui cachait encore les traits de Berchmans se déchire à tous les regards, et devant cette radieuse image, voilà que l'auguste et saint pontife, dont le nom symbolise aujourd'hui toutes les vertus et toutes les douleurs, abaisse sa tête sacrée, puis, élevant ses yeux pleins de larmes, laisse tomber de sa bouche une prière pour l'Église, si cruellement éprouvée ; pour la paix du monde, depuis si longtemps compromise ; pour le triomphe de la foi, attiédie en tant de cœurs, et surtout pour la jeunesse des écoles, qu'il voue et qu'il confie aux soins d'un nouveau protecteur.

Que le vicaire de Jésus-Christ est beau à voir dans cette attitude suppliante, et qu'il est aisé de deviner les préoccupations de sa grande âme ! On dirait le nautonier à demi penché sur le vaisseau battu par les vagues, et rassurant les matelots à la vue des étoiles qui commencent à poindre au fond des cieux apaisés. Il est dans le firmament qui nous couvre des astres longtemps cachés et comme endormis dans les profondeurs de l'espace ; mais l'astronome, par ses calculs, devine leur présence ; son regard, aidé des ins-

truments perfectionnés, les découvre ; sa voix les appelle ; ils accourent en disant : *Nous voici* ; et, pour glorifier le Dieu qui les a faits, ils viennent prendre leur rang dans cette armée lumineuse dont les bataillons éclatent et se déploient au-dessus de nos têtes. Les prophètes avaient entrevu, ce semble, ces nobles conquêtes, et ils les avaient saluées dans leur magnifique langage : *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus* (1). Eh bien ! selon la pensée d'un grand évêque (2), il y a dans le firmament de l'Eglise de semblables appels, dans les sciences surnaturelles et divines de semblables conquêtes. Le successeur de Pierre, les yeux fixés au ciel, découvre et signale, selon l'ordre des temps et les calculs de la foi, les saints qui sont entrés dans la gloire ; et les saints, pareils à ces étoiles dont parle l'Écriture, accourent et disent : Nous voici. *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt: Adsumus.*

Comptez les alliés que Pie IX a trouvés dans l'Église qui triomphe, et qu'il appelle au secours de l'Église qui pleure et qui combat. Il a mis sur les autels Bobola, le martyr des Cosaques, pour aider et soutenir la Pologne agonisante ; Pierre Claver, l'apôtre des nègres, pour ranimer le zèle des missions et étendre jusque dans les sables brûlants de l'Afrique les progrès de l'Evangile ; les néophites du Japon, pour forcer les portes de cet empire jusqu'à présent rebelle à la grâce ; le B. Canisius, cette ennemi si redouté de la réforme en Suisse et en Allemagne, pour livrer, sous

1. *Baruch*, III, 35

2. Mgr Pie, évêque de Poitiers, *Discours et instructions pastorales*, t. II, p. 190.

sa protection, les combats suprêmes qui s'apprêtent et forcer dans ses derniers retranchements l'hérésie aux abois. Il a béatifié presque en même temps Germaine Cousin, l'héroïne de la patience ; Benoît Labre, le modèle de la pauvreté ; Marguerite-Marie, l'interprète autorisée des secrètes douleurs de Jésus-Christ, exaltant ainsi les petits, les mendiants, les parfaits, et opposant aux scandales de sensualité et d'égoïsme, qui débordent de toutes parts, la misère, le dévouement, l'extase, qui souffrent et s'immolent en silence pour la gloire de Dieu et pour le salut des pécheurs. Cependant le cœur paternel de Pie IX n'était pas encore satisfait : il voyait les jeunes gens plus entourés que jamais de piéges et d'ennemis ; il sentait hésiter leur esprit, palpiter leur cœur, trembler leur marche, et, compatissant à des besoins qui deviennent chaque jour plus pressants, pour assurer un nouvel échange de secours et de prières entre la cité des batailles et la cité des victoires, le voilà qui donne à la jeunesse chrétienne un patron, et qui appelle encore un astre à briller sur elle dans le firmament de l'Église : *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus.*

Lève-toi donc à la voix de Pie IX, ô Berchmans, ô blanche étoile placée depuis deux siècles et demi dans le ciel des élus, mais encore voilée à moitié pour nos yeux mortels. Elle est venue, l'heure fixée par les décrets d'en haut. Lève-toi sur la Belgique, et regarde avec amour cette contrée d'où tu es partie pour verser au monde une douce et consolante lumière. C'était alors le séjour de la paix, c'est aujourd'hui l'arène des combats. L'erreur et l'impiété y disputent à la vérité et à la foi le cœur même de l'enfance ; une jeu-

nesse en délire y a élevé naguère une tribune pour répéter le plus odieux des blasphèmes: Dieu, c'est le mal ! et les loups dévorants de la franc-maçonnerie rôdent autour du bercail pour surprendre l'ignorance, la bonne foi et surtout les passions de l'adolescence encore en fleur. Je t'entends, ô jeune saint, tu leur dis : Ayez confiance, Belges fidèles, suivez moi, et je vous rendrai l'honneur et la foi des anciens jours : *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus.*

Lève-toi sur l'Italie et sur la Pologne ; que tes rayons se mêlent et se confondent avec ceux des Louis et des Stanislas ; soutiens, par ta secrète influence, en Italie ces écoles que menace l'impiété, en Pologne cette Église éplorée dont tous les temples sont condamnés au deuil, les évêques à l'exil et le peuple au silence ; et si l'âge mûr fléchit, va, gracieuse étoile, va réveiller dans la plus tendre enfance l'amour sacré de la foi et de la vertu ; marche à la tête de la jeune humanité qui s'élève ; inspire-lui pour le pape et pour l'Église ces dévouements généreux qui les vengeront dans l'avenir de toutes les injures du présent ; l'Église est assez riche, assez belle, assez féconde, si elle conquiert et si elle garde le cœur des générations nouvelles ; fais-toi leur guide et prépare ainsi le triomphe de la bonne cause: *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt: Adsumus.*

Lève-toi sur la France et dis à la jeunesse qui en est l'espoir : Me voici, c'est la vraie route que je viens vous tracer. La sagesse humaine vous demande d'être des hommes, ce n'est pas assez : soyez modestes jusqu'à l'humilité ; soyez chastes jusqu'aux sacrifices de la pensée et du désir ; soyez généreux jusqu'au martyre ; en un mot, pour être des hommes, soyez des

saints : un saint est toujours fidèle au prince, à l'honneur et à la patrie ; c'est le plus vaillant des soldats et le plus dévoué des citoyens.

O bienheureux Berchmans ! monte plus haut encore à l'horizon de l'Église, et étends partout ta douce et céleste influence. Sois propice à tous ceux qui invoqueront ta mémoire, baiseront tes images et s'édifieront au récit de ta vie. Que partout l'enfant apprenne à ton école à devenir chaste ; le religieux à aimer sa règle ; tous les chrétiens à se sanctifier par le devoir et la vertu. Que la puissance de ton nom et de tes ossements s'accroisse de jour en jour avec les honneurs que nous leur rendrons. Guéris les cœurs déja malades, préserve les cœurs encore innocents, mets à l'abri du doute et des passions la fleur si délicate et si tendre de la jeunesse chrétienne ; dissipe les orages qui la menacent, purifie l'air empesté qui l'entoure ; projette sur elle tes rayons protecteurs, inonde-là de tes feux caressants, et, semblable à la colonne lumineuse placée à la tête d'Israël, mène-nous de périls en périls et de vicioires en victoires jusqu'au triomphe qui n'aura point de lendemain.

PANÉGYRIQUE DU B. CHARLES SPINOLA [1].

Argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.

Voici l'argent qui a passé par les flammes, qui a été éprouvé au creuset et qui a été purifié jusqu'à sept fois,

(*Psal.* XI, 7.)

MONSEIGNEUR [2],

Ces paroles de la sainte Écriture conviennent sans doute aux deux cent cinq martyrs du Japon que Pie IX, notre père commun, vient de mettre au rang des bienheureux [3], et en qui les fidèles disciples de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François et de saint Ignace, saluent aujourd'hui dans toutes les églises de l'univers des modèles et des intercesseurs ; mais parmi ces grandes âmes, il en est une dont le nom s'impose avec une autorité toute particulière à l'admiration publique. Le bienheureux Charles Spinola, de la Compagnie de Jésus, semble, entre tous les autres, cet instrument choisi dont la Providence a daigné se servir

1. Prononcé à Dijon, dans l'église des RR. PP. Jésuites, le 7 juillet 1868.
2. Mgr Rivet, évêque de Dijon.
3. Le 8 juillet, 1867.

avec le plus d'éclat pour mettre dans tout leur relief les épreuves et les mérites de ses serviteurs. Il est vraiment ce métal précieux jeté au creuset des tribulations, éprouvé par la flamme et purifié jusqu'à sept fois. J'ai entrepris d'achever par le panégyrique de ce grand homme le *triduum* d'actions de grâces que la Compagnie de Jésus célèbre avec tant de joie et auquel la piété publique prête un concours si empressé et si généreux. Le monde ne comprend rien à cette joie et s'étonne de ce concours ; répondons aux ignorances et aux déclamations du monde par des faits dont on ne saurait contester ni la vérité ni la grandeur. La seule simplicité d'un récit fidèle vous fera comprendre aisément, avec la vie de notre héros, les trois grands ministères que le siècle outrage le plus : la vie religieuse, l'apostolat et le martyre.

Qu'est-ce que la vie religieuse? La vocation du bienheureux Charles Spinola va nous l'apprendre.

Qu'est-ce que l'aposlolat? Vous le verrez par les voyages que le bienheureux entreprend, par les fatigues qu'il supporte, par les travaux qu'il commence, par les épreuves, les mécomptes, les tribulations de tout genre qui ont marqué la carrière de cet homme de Dieu.

Qu'est-ce que le martyre? En voici les actes les plus variés et les plus complets : c'est la prison, c'est la misère, c'est la faim, c'est l'angoisse, c'est la croix et le bûcher.

Religieux accompli, missionnaire intrépide, martyr invincible, le bienheureux Charles Spinola offre un des types les plus achevés de l'héroïsme chrétien.

Je me félicite, Monseigneur, d'avoir été appelé par la bienveillance et l'amitié de la Compagnie de Jésus à

mettre sous vos yeux une si belle vie Un des anciens, un des modèles de l'épiscopat français, est fait plus que tout autre pour apprécier celui qui fut le modèle du religieux, de l'apôtre et du martyr. Personne, d'ailleurs, ne sait mieux que moi avec quelle bonté gracieuse et paternelle vous accueillez tous les ministres de la parole sainte, et, en vous demandant votre attention pour le héros de ce discours, je suis assuré depuis longtemps de toute votre indulgence pour son auteur.

1. Sur les confins du Milanais et du Montferrat s'élève un bourg dont le nom est devenu fameux par la maison qui en est sortie. Les Spinola tenaient, dès le XIIIe siècle, un des premiers rangs parmi les races les plus distinguées de la Péninsule. C'est à Gênes surtout qu'ils ont pris leur essor. Ils donnent des doges à cette république marchande et guerrière, s'enrichissent par le commerce du Levant, et font servir leur influence et leur fortune aux lettres et aux arts, dont ils deviennent les protecteurs. Mais trois siècles après, on les trouve partout, à Rome, à Naples, en Espagne, en Bohême, partout où il faut tirer l'épée, conseiller et servir les rois dans les grandes charges, ou déployer sur les mers le pavillon de la chrétienté. Ils étaient parvenus au comble de la gloire humaine, quand la naissance de Charles Spinola vint promettre, ce semble, un nouveau fleuron à leur couronne. Regardez cet enfant dont Dieu a placé le berceau à la cour du saint Empire. Que deviendra-t-il ? *Quis putas puer iste erit ?* Il n'aura qu'à choisir, ce semble, entre les dignités offertes à ses premiers regards. Son père est grand écuyer de l'empereur Rodolphe ; son oncle, qui occupe l'évêché de Nole, vient d'être revêtu de la pourpre romaine.

Ailleurs c'est Frédéric qui sera bientôt grand amiral de Castille; c'est Ambroise, déjà fameux dans les combats, Ambroise, le seul ennemi que redoute le prince de Nassau pour la jeune république des Provinces-Unies, Ambroise, qui lui fait répondre avec un naïf orgueil, quand on lui demande qui est le plus grand capitaine de son siècle : « Je connais le second, c'est Spinola. » Mais les regards de Charles s'arrêtent à peine sur ce spectacle, et ils s'arrachent de bonne heure aux vanités de la terre pour se fixer plus haut. La mère qui forma son enfance à ce pieux dédain formait, sans le savoir, l'âme d'un religieux. O mère chrétienne! quand l'heure en sera venue, vous n'accuserez que vous-même, après Dieu, de son heureuse vocation. C'est vous qui avez déposé dans son cœur les premiers germes de piété ; c'est vous qui lui avez dit, comme Blanche de Castille à saint Louis : Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel. C'est vous qui lui avez répété cent fois, comme Jésus-Christ à ses apôtres, comme Ignace à Xavier : *Que sert à l'homme de gagner le monde s'il vient à perdre son âme*[1]?

Qu'il revienne de Prague à Madrid, à la suite de son père, ou qu'il aille ensuite se fixer à Nole, auprès de son oncle, Charles change de cour sans changer de sentiments, et le mépris du monde perce chaque jour davantage dans ses paroles et dans sa conduite. Ni les études littéraires qui forment en lui un esprit distingué, ni les exercices du corps auxquels il se livre avec les gentilshommes de son âge, ne peuvent détourner sa pensée du grand objet qui l'occupe tout entière. Il

1. *Matth.* XVI, 26.

veut sauver son âme ! Mais pendant qu'il s'abandonne à ces graves réflexions on annonce en Italie la mort du P. Rodolphe Aquaviva, qui vient de donner sa vie pour la foi dans les Indes occidentales. Au récit de ce martyre, son esprit s'illumine, son âme s'agrandit ; c'est peu de se sauver, il veut sauver les autres ! Qu'a-t-il donc entendu cet enfant, tout à coup si pensif et si recueilli ? Qu'a-t-il donc vu de si loin, à travers des espaces immenses de terre et de mer ? Il a vu couler le sang pour le nom de Jésus-Christ, et il brûle de mêler son sang à ce magnifique holocauste : il a entendu du fond de l'Italie le gémissement des âmes qui demeurent sans pasteurs aux grandes Indes, et il brûle de répondre à leur apppel. O Église de Dijon, tu peux l'en croire, car tu as vu naguère un de tes enfants s'arrêter, se recueillir, écouter cette voix mystérieuse qui vole d'un bout du monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair et qui parle aux oreilles des saints. Tu as vu Just de Bretenière creuser le sol dans ses jeux, appliquer son oreille contre terre et se relever l'œil en feu, le visage transfiguré, pour s'écrier avec un accent prophétique : «J'entends, oui, j'entends, les Chinois qui m'appellent et qui me disent : Just, viens nous sauver ! »

Charles, aussi bien que Just, est déjà certain de sa vocation. Le P. Ricci, recteur du collége de Nole, en a la révélation prophétique, il l'en entretient avec une douce joie, il lui dévoile, comme un autre Samuel, tout son avenir ; il lui annonce qu'il sera jésuite, missionnaire et martyr.

Il sera jésuite ! Sa famille refuse de le croire. Comment ensevelir sous le manteau de saint Ignace les espérances mondaines que le grand écuyer de l'empe-

reur Rodolphe a mises sur la tête de son fils unique ? On se consulte, on prend le parti de la ruse, on impose un délai, on différe un consentement que l'on espère ne jamais donner. Pauvres subterfuges de la nature ! Charles, pressé par la grâce, ne supporte ni hésitation ni atermoiement. Il déjoue tous les calculs, il brise tous les obstacles, il déclare à l'évêque de Nole qu'à défaut de sa permission, il ira de lui-même se présenter au collége pour y demeurer. Si on le renvoie, il en appellera au général ; du général il en appellera au pape. Enfin, si tout lui manque il ira toujours, car il espère qu'il trouvera toujours au bout de la terre un coin où il pourra vivre de quelques racines et d'un peu d'eau. Il termine en jetant au monde avec une sainte impatience ce noble défi : *Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ?*

Comment un prinee de l'Église eût-il résisté à de telles instances ? Charles n'est plus retenu, il entre au noviciat, et la vie religieuse commence pour lui. Je fais appel ici aux pieux enfants de saint Ignace et je les interroge sur ces exercices qui forment en eux une si grande âme. Après trois siécles écoulés, c'est toujours la même règle : ne soyez point surpris qu'elle enfante les mêmes prodiges ni qu'elle demeure féconde en religieux, en missionnaires, en martyrs. Qu'elle est belle, mes Révérends Pères, cette vie tantôt méditative, tantôt enseignante, qui marque vos débuts dans la compagnie ! Après le recueillement de l'âme, qui ne songe qu'à sa propre perfection, l'activité du zèle, qui ne semble songer qu'à la perfection des autres ; le noviciat vous donne tout à Dieu, l'enseignement vous donne tout à vos frères ; la piété est pour vous une

étude profonde, l'étude une piété savante ; et dans l'étude comme dans la piété, au dedans comme au dehors, vous ne voyez qu'un objet, vous ne nourrissez dans votre âme qu'une passion, mais cet objet vous remplit, cette passion vous saisit, vous anime, vous transporte ; cet objet, c'est Dieu ; cette passion, c'est sa gloire : *Ad majorem Dei gloriam !*

Suivez le bienheureux Spinola dans les détails les plus intimes de sa vie. Il peut être appelé pendant toute la journée le vrai compagnon de Jésus, car, dès le commencement jusqu'à la fin, Jésus l'occupe tout entière. Dans sa sainte avidité pour la prière, il tombe à genoux au premier coup de cloche et demeure immobile jnsqu'à la fin de sa méditation. S'il a quelque loisir, c'est pour visiter le Dieu caché du tabernacle, et ses délices sont de rester autant qu'il le peut près de son divin Maître. Est-il seul, il en profite pour prier ; en compagnie, il en profite pour parler de Dieu et de la religion. Quand on l'élève aux ordres sacrés, il ne voit dans cette dignité éminente qu'un engagement à une sainteté plus parfaite, et, se sentant de plus en plus en présence de Dieu, il contracte l'habitude de réciter à genoux les heures canoniales. Les tribunaux qui entendent sa confession sont remplis de ses gémissements ; les autels où il célèbre la sainte messe sont arrosés de ses larmes. Plus il avance dans la perfection, plus il s'impose d'austérités. Le cilice, la discipline, les jeûnes volontaires, les humiliations recherchées avec empressement, la croix, en un mot, voilà toute sa vie. Il se lie à cette croix, il l'embrasse, il s'en déclare non-seulement le partisan, mais le sujet, mais l'esclave. Il veut y être, à côté de son Jésus, comme un cadavre :

Perindè ac cadaver. Oui, un cadavre, et c'est le dernier, c'est le vrai nom de ces âmes choisies que l'obéissance assouplit et que le sacrifice enivre et transfigure. Oui, un cadavre, mais un cadavre qui va se lever de la croix comme Jésus, un cadavre qui va se mettre à la suite du divin crucifié et parcourir le monde à pas de géant pour l'éveiller, le ressusciter à la grâce et le mener à la gloire.

C'est le collége de Lecce qui a les prémices de son enseignement. Là, ses catéchismes glorifient la religion, mais sa vie la persuade encore mieux. Appliquez-le aux mathématiques, soit qu'il les étudie à Rome sous le célèbre P. Clavius, qui a été nommé l'Euclide de son siècle, soit qu'il vienne les enseigner à Milan, cette science, qui a resserré tant d'esprits étroits, donnera, au contraire, à son intelligence autant d'élévation que de rectitude. Au lieu de la vaine pâture que les âmes dévoyées y trouvent pour entretenir leurs doutes, il y trouvera d'admirables calculs et de hautes raisons pour admirer le Dieu de toute science, l'auteur de tout calcul et de toute règle, la raison suprême de toutes choses, et il fera de ses cahiers que l'on se dispute, de ses leçons qui n'ont ni sécheresse ni pédanterie, un autre catéchisme capable d'élever à Dieu et d'enchaîner à ses autels les jeunes religieux qui l'écoutent. Spinola catéchise partout, dans ses loisirs comme dans ses travaux. Si vous lui imposez d'utiles vacances pour réparer une santé naturellement délicate, il les rend plus utiles encore en évangélisant les habitants des campagnes et en paraissant, parmi les esprits grossiers comme parmi les esprits cultivés, un vrai docteur des mystères de Dieu.

Sa charité ira encore plus loin que sa science. Tantôt il mendie pour les pauvres, et sa joie est de recueillir des outrages pour procurer des vivres, des vêtements, des remèdes, au peuple nu, malade, affamé, qui remplit les grandes villes. Tantôt il va servir les pestiférés dans les hospices, et sa gloire est de leur rendre les services les plus rebutants Il retourne leur lit de douleur avec ces nobles mains qui ne redoutent ni la contagion ni le dégoût ; il se penche à leur chevet, prête une oreille attentive à leurs derniers aveux, écoute leurs plaintes, recueille leurs larmes, panse leurs plaies, essuie sur leur front les sueurs de l'agonie, ferme doucement leurs yeux, et les ensevelit souvent sans les connaître, jamais sans les pleurer. Les plus fameuses cités de l'Italie ont possédé tour à tour ce modèle de la vie religieuse, comme si avant de l'envoyer dans le Japon, la Providence eût résolu de faire voir à toute la Péninsule quel trésor elle tirait de son sein. Spinola habite Naples avec saint Louis de Gonzague, et ces deux jeunes saints, qui avaient vécu dans le monde comme des religieux dans le cloître, vivent ensemble dans le cloître comme des anges dans le ciel. Rome et Milan l'ont vu dans les exercices de sa charité, Crémone dans les efforts et les miracles de son zèle. Là, ce n'est pas assez pour lui d'annoncer la parole de Dieu dans les églises ; il descend, le crucifix à la main, dans les rues et sur les places publiques, il prêche autant par ses larmes que par ses paroles, il éclaire les plus aveugles, il touche les plus endurcis, il rend le clergé à son devoir et le peuple au clergé, il renouvelle la cité tout entière. Épuisé, hors d'haleine, la poitrine déchirée par des crachements de sang, il

dissimule et ses austérités et ses maladies, ne voulant rien diminuer des unes, craignant que les autres ne soient aux yeux de ses supérieurs une raison décisive pour l'empêcher de remplir le vœu le plus ardent de son âme, le vœu des missions. Ce religieux si parfait croit n'avoir rien fait encore. Sacrifice de la naissance, sacrifice de la fortune, sacrifice de la volonté, tout cela est trop peu pour sa grande âme. Ni le vœu d'être chaste, ni le vœu d'être pauvre, ni le vœu d'être obéissant, ne suffisent à l'ardeur de son amour pour Dieu et de sa charité pour ses frères. Les yeux sans cesse tournés vers l'Orient, il sollicite d'abord chaque année, puis chaque mois, et bientôt chaque jour, et de Dieu et des hommes, la mission des Indes. Parlez-lui de ces contrées lointaines, ses regards s'enflamment, sa voix s'anime, son cœur déborde, les voix mystérieuses qui l'appellent deviennent plus pressantes, et l'obéissance seule peut le contenir encore. Peignez-lui les souffrances et les tourments des martyrs, il se voit sur la croix, il en embrasse par avance les saintes rigueurs, et il conjure Marie, qui les a goûtées la première, de lui donner enfin une part à ce divin et glorieux supplice. O Vierge sainte, vous ne pouvez plus la refuser à Charles, tant il vous aime et tant il vous le demande, tant il aime à vous le dire et à vous le demander encore. Ce n'est pas assez de la croix du religieux pour cette âme si tendre et si forte ; donnez-lui la croix de l'apôtre. Enfin ses souhaits sont accomplis, il reçoit cette croix, objet de tous ses désirs, et le disciple de saint Ignace va devenir le successeur de Xavier.

II. Le Japon, cette terre que le soleil salue de ses premiers regards en se levant sur l'ancien monde, a

attiré depuis longtemps l'attention de l'Église et provoqué sa sollicitude maternelle. On l'a appelé la France de l'Orient. La race qui le peuple, intelligente autant que fière et courageuse, avide de science, persévérante dans ses desseins, affable et polie dans ses relations, était faite pour tenter la sainte ambition des plus vaillants apôtres. Xavier l'avait abordé et y avait jeté la semence du salut. A peine eut-il touché ses rivages pleins d'attraits mystérieux, qu'une nuée d'ouvriers évangéliques vint s'abattre, à la suite de l'aigle, sur la terre promise à leurs exploits. Je vois s'élancer du même vol les fils de saint Ignace et de saint Augustin, de saint Dominique et de saint François. Ils se partagent ces îles fameuses et les remplissent de leurs rapides et pacifiques conquêtes. En moins de quinze ans des églises s'élèvent de toutes parts, et, à l'ombre de la maison de Dieu, des écoles, des hospices, des imprimeries, tous les établissements chers à la charité et à la science. C'est par centaines que l'on compte les prêtres et les religieux, c'est par millions que l'on compte les chrétiens. Des îles entières se convertissent, des rois demandent le baptême, la vie religieuse recrute des adeptes dans les plus nobles races, les lettrés ambitionnent les honneurs du sacerdoce et s'en rendent dignes par leur conduite. Tout prospère et fleurit dans cette heureuse mission, et l'œuvre de plusieurs siècles s'accomplit en moins de trente années, tant le Ciel répand de bénédictions sur cette terre choisie, tant la terre se montre docile aux inspirations du Ciel. Cependant, le démon, furieux de ces heureux commencements, remue tout l'empire contre les chrétiens et finit par soulever une horrible tempête. Là, comme

dans toutes les chrétientés naissantes, c'est la politique des empereurs qu'il rend soupçonneuse et jalouse, c'est un monstre assis sur le trône, un monstre d'orgueil et de volupté, qu'il arme contre la vraie religion[1]. La persécution commence, et vingt-six martyrs, crucifiés sur les collines de Nangasaki, viennent mêler leur sang aux sueurs de tant d'apôtres en disant à tout l'univers, du haut de ce gibet élevé entre les mers des deux mondes : c'est le Christ que nous prêchons sous la verge et les tenailles de fer ; c'est à Dieu par le Christ que nous rendons nos adorations avec une bouche déchirée et des corps tombant en lambeaux : *Verberati, dilacerati, Deum colimus per Christum.* Voilà le témoignage que Spinola brûle de rendre à Dieu et au Christ; voilà le Calvaire lointain où il ambitionne de monter à son tour, pour confesser à la face du soleil levant le Verbe incréé, dont cet astre n'est qu'une pâle image, la lumière vivante et éternelle qui éclaire l'âme bien mieux que le soleil n'éclaire le monde.

Va, jeune et vaillant apôtre, déploie tes ailes et prends ton essor vers l'Orient. Mais que d'orages tu vas essuyer ! Que de fois il te faudra rebrousser chemin à travers les espaces ! La terre et le ciel, les vents et les flots, les hommes et les démons, toutes les puissances s'acharnent à sa poursuite et s'accordent à lui barrer le passage A peine a-t-il quitté l'Italie que la tempête se déchaîne contre le vaisseau qui l'emporte, et la faible traversée de Gênes à Barcelone est pour lui pleine d'épreuves et de périls. Il part enfin de Lisbonne

1. Taïco-Sama, empereur du Japon. L'Église du Japon a été fondée en 1549 par saint François-Xavier ; le premier édit de persécution date de 1587, et le premier martyr de 1597.

pour longer les côtes de l'Afrique, mais un calme perfide l'arrête en Guinée, et un vent violent le repousse du cap de Bonne-Espérance ; on dirait que Satan, plus puissant que jamais, tantôt retienne les vents et tantôt les déchaîne, et qu'il réunisse toutes ses ruses et toutes ses fureurs contre le pauvre missionnaire. Il faut relâcher au Brésil, revenir aux Antilles, séjourner à Porto-Rico pour radouber le navire battu par tant d'orages. Mais que le démon ne s'applaudisse pas trop de sa victoire. Spinola, dans la tempête comme dans le repos, ne cesse de l'attaquer, de le vaincre et de lui arracher les âmes. Est-ce une bourrasque affreuse que l'enfer déchaîne ? Le missionnaire reste aussi intrépide que les vagues sont émues, il exhorte les matelots, il reçoit leur confession, il leur communique l'admirable sérénité de sa grande âme, et il met sur leurs lèvres affermies et souriantes les espérances du psalmiste : *In manibus tuis sortes meæ : Notre sort, Seigneur, est entre vos mains*[1]. Est-ce une relâche qui se prolonge et qui condamne Spinola à des loisirs forcés ? Il parcourt dans tous les sens l'île de Porto-Rico, il va à travers des chemins affreux, des rivières sans gué, des forêts profondes, s'abriter sous un humble toit de palmier et y rassembler de grossiers insulaires pour leur parler de Dieu et de leur salut. Il repart enfin, mais le voilà plus loin que jamais de cet Orient après lequel soupire son courage apostolique. Deux fois la tempête le jette sur les côtes inhospitalières des Iles Britanniques, où règne Élisabeth, cette ennemie irréconciliable de l'Espagne, du pape et des missions ; deux fois on le fait prisonnier avec tout l'équipage, et sans la secrète sympathie que

1. *Psal.* xxx, 16.

le commandant du vaisseau anglais a ressentie pour ses malheurs et pour ses vertus, il aurait trouvé dans le royaume du schisme une prison et un échafaud. On le ramène enfin à Lisbonne, où il lui est donné de respirer un peu. Quel spectacle pour les frères qui l'accueillent ! Ses longs cheveux, sa barbe négligée, la pauvreté de ses vêtements, leur forme étrange, le rendaient plus semblable à un aventurier qu'à un religieux. Oui, j'ai prononcé le mot, je ne le retire pas. C'est l'aventurier de Dieu et des missions, il montre ses haillons avec une noble fierté : « Jamais, dit-il, je n'ai été plus magnifiquement vêtu. » Il peut déjà, comme saint Paul, citer ses voyages : *in itineribus sæpè ;* les dangers qu'il a courus de la part des voleurs et sur les flots de la mer : *periculis fluminum, periculis latronum, periculis in mari.* La fatigue, la détresse, les veilles, la faim, la soif, le froid, la nudité, tout l'a éprouvé. C'est un apôtre comme saint Paul : il a soutenu les mêmes combats, il possède la même expérience, il brûle plus que jamais de se donner aux peuples qui l'appellent. Mais il faut engager une dernière lutte, il faut rompre une dernière lance contre la chair et contre le sang. Sa famille essaie de le retenir en Europe, faisant valoir tant de voyages qui n'ont servi qu'à le ramener à Lisbonne, comme si c'était Dieu lui-même qui le ramenait sur les flots au milieu des siens. O magnanime apôtre, qu'allez-vous répondre ? Mais la réponse est déjà faite : « Mes fatigues passées m'ont endurci et préparé à tout souffrir. Ce qui paraît terrible à ceux qui n'ont rien expérimenté ne me semble presque plus étrange. Appuyé sur le secours de Dieu, j'ai une confiance telle, que si tous moyens hu-

mains venaient à me manquer, je crois qne je prendrais des ailes pour m'envoler où le Seigneur m'appelle. »

Il s'embarque donc pour la quatrième fois, les vents le favorisent, et je le vois presque au terme de ses vœux. Mais non ; arrivé à Goa, la fièvre le consume ; il la brave, il continue sa route. A Macao, d'autres occupations le retiennent tout l'hiver ; il s'en arrache, il aperçoit le Japon, il y touche, il y entre, le cœur plein d'une joie qui éclate dans ses yeux et dans toute sa personne. Il avait fait huit mille lieues ; autant que s'il eût fallu faire un voyage autour du monde ! Huit mille lieues ! qu'importe à cet autre Christophe Colomb ? En abordant pour la première fois le nouveau monde : Terre ! terre ! s'écria ce grand homme, et l'équipage, qui faisait écho, s'écriait avec lui : « Terre ! terre ! nous sommes sauvés ! » Spinola aperçoit enfin la terre qui l'appelle ; mais un autre cri sort de sa bouche : « Béni soit le Ciel ! je vais la sauver ! »

C'est ici qu'il faut voir ce que c'est qu'un apôtre. Ce religieux, qui a tout quitté, tout perdu, tout bravé pour aborder au Japon, est à peine établi dans la ville d'Aria qu'il aperçoit une foule entourant un enfant idolâtre et prêt à rendre le dernier soupir. Il s'approche, on le remarque à peine ; il prend dans sa main un peu d'eau, il la verse en passant sur cette tête inclinée par le souffle de la mort, et, de cette eau, de ce geste, des saintes paroles qui l'accompagnent, il purifie cette âme, il lui donne des ailes, il la remet aux mains de l'ange qui empêchait sa vie de s'exhaler avant l'arrivée de l'apôtre, il la conduit au ciel. Ne demandez plus à Spinola pourquoi il s'est fait missionnaire. Il vient de sauver une âme, il vient de recevoir sa récompense.

Animé par ce premier succès, rien ne lui coûte pour procurer à d'autres âmes le bienfait du baptême. Il étudie la langue du pays, les usages des habitants, les cérémonies de leur culte, pour trouver dans leurs esprits un plus facile accès. Cinq mille idolâtres instruits de sa bouche et amenés par sa main au pied de cette croix qu'ils abhorraient sans la connaître, courbent la tête sous le joug de l'Évangile, et quand il quitte Aria pour Méaco, sa chère mission, remplie par sa foi, soutenue par sa ferveur, offrait la consolante image des chrétientés du premier siècle.

Quel est donc le grand intérêt qui appelle le saint missionnaire à Méaco ? Vous allez sourire : ce rapide conquérant des âmes, cet heureux vainqueur de Satan, est nommé ministre d'une humble maison d'éducation qui compte à peine quelques catéchistes et quelques enfants. On l'arrache aux espérances de la plus consolante mission, on l'enferme dans l'enceinte étroite d'un collége et on le condamne pendant sept ans aux plus obscurs travaux. Qu'est devenu l'apôtre ? se demandent les hommes, étonnés de cette épreuve inattendue. Que veut donc la Compagnie ? Quels sont les desseins du Seigneur ? Cette langue apprise avec tant de peine, ce zèle qui frémit de ne pouvoir se répandre, ces premières conquêtes, si belles et si consolantes, qui devaient être le gage de beaucoup d'autres, cette grande mission si ardemment rêvée, si longtemps entravée, accomplie enfin au prix de tant de fatigues et de sacrifices, tout cela aboutira aux fonctions du ministère le plus ingrat et à des leçons faites devant un misérable auditoire ! O sagesse humaine ! tais-toi, car tu ne sais ni ce que c'est que Dieu ni ce que c'est que la grâce.

Regarde : le bienheureux prie, il souffre, il se résigne, et c'est déjà un apostolat. Il catéchise les enfants, et ces enfants catéchiseront à leur tour les générations à venir; il répand dans la jeunesse la bonne odeur de Jésus-Christ, et cette jeunesse embaumera un jour toute la contrée. Non, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, ni ses moyens nos moyens. Là où nous voyons la grandeur, il ne voit que la faiblesse, et c'est aux emplois les plus humbles qu'il attache souvent la conversion de tout un peuple. Dieu seul choisit les apôtres, les envoie où il veut, leur assigne leur poste, connaît leur mérite et récompense leur travail.

Ainsi les desseins du Seigneur s'accomplissaient encore quand, après sept ans passés dans le collége de Méaco, Spinola fut nommé procureur de la province du Japon. Le voilà sorti de l'obscurité et remis sur le chandelier. Il faut habiter Nangasaki, entretenir des relations avec tous les peuples européens, accueillir les missionnaires, pourvoir à leurs besoins, diriger leurs travaux, montrer partout cet esprit large, ce cœur magnanime, ce grand caractère, qui conçoivent, qui commencent et qui achèvent les nobles entreprises. Spinola parut encore au dessus de ces hautes fonctions, tant son âme était naturellement droite et élevée. Mais l'évêque meurt sur ces entrefaites, et l'administrateur de la mission jette les yeux sur l'humble jésuite pour en faire son vicaire général. Tout reposera désormais sur notre bienheureux. Pour comble d'embarras, la persécution se rallume, les recherches des païens recommencent, il faut se cacher, il faut changer de costume et de nom. Plus de demeure stable, plus de sanctuaire, plus d'assemblées publiques.

O saint apôtre, lequel devons-nous admirer le plus ou de votre zèle, ou de votre prudence, ou de votre foi? J'entends les cris de cette foi alarmée et confiante qui se réfugie dans le Seigneur : « Ma plus grande peine est de voir non-seulement les pampres et les fleurs de cette vigne renversés par l'orage, mais encore les grappes déjà mûres et l'espérance promise à tant de travaux à jamais détruites. » Redevable à tous, il se cache moins que personne, pour ne pas manquer aux grandes affaires dont la Providence l'a chargé. Mais le zèle n'exclut pas la prudence. Spinola s'entoure de précautions, il ne va plus que secrètement dans les maisons chrétiennes, il n'entend les confessions que de nuit, il célèbre la messe au milieu des ténèbres les plus mystérieuses, il tremble pour le troupeau dont il est le pasteur. Pour lui, son cœur est prêt, il sait que l'heure va venir, il l'attend avec une sérénité d'âme si parfaite que son front en est comme éclairé et qu'il répand, rien qu'à le voir, la paix autour de lui.

L'heure des ténèbres arrive enfin. C'est un traître qui signale Spinola, c'est la nuit qu'on le surprend, et sa passion commence comme celle de son divin Maître. L'apôtre avait changé de nom et de vêtement tant qu'il avait pu, sous ces déguisements heureux, se rendre utile aux chrétiens. Mais une fois aux mains de ses ennemis, il reprend son costume de religieux, et il va confesser hautement son nom, sa patrie, sa profession sainte, son magnanime apostolat. Suivez-le devant le gouverneur de Nangasaki et écoutez cet interrogatoire, digne des plus beaux siècles de l'Église. Aux premiers mots qu'on lui adresse : « Mon nom est Charles Spinola ; je suis prêtre et religieux de la Compagnie

de Jésus. — Chez qui étiez-vous caché? — Je ne saurais le dire, de peur de causer quelque préjudice à mes hôtes. — Qu'êtes-vous venu faire chez les Japonais? — Je suis venu leur apporter le salut éternel. — Ce n'est pas le salut, mais plutôt le malheur que vous apportez à vos hôtes. - Ce malheur n'est rien, pourvu qu'ils opèrent leur salut. — Mais l'empereur vous défend de demeurer sur les terres de sa domination. — Toute la terre est au Seigneur, dont je suis le ministre. — Il faut obéir à l'empereur. — Il vaut mieux obéir à Dieu, maître souverain des rois et des peuples. » Spinola continuait ainsi à prêcher son Dieu devant les tyrans. Les religieux et les chrétiens faits prisonniers avec lui imitent sa noble assurance, et le gouverneur, désespérant de les intimider, les fait conduire dans la prison de Suzutat. Venez, pieux chrétiens de Nangasaki, venez voir passer l'apôtre tout chargé de liens, mais plus apôtre que jamais. Charles, la corde au cou, marche à la tête de cette troupe héroïque ; on se presse sur son passage, on veut toucher ses vêtements, on veut du moins lui adresser du regard, sinon du geste, un adieu que l'on croit le dernier. Il se retourne vers le gouverneur : « Je vous remercie de m'avoir fait prisonnier, et je suis loin de vous le reprocher. » Il console ses compagnons de captivité : « Estimons-nous heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. » Il écrit aux chrétiens déjà enfermés dans les prisons de Suzutat qu'il est destiné à souffrir avec eux, et le sentiment de l'humilité se mêle à celui de la joie, car il ajoute, en empruntant les paroles du martyr saint Clément : « Ce n'est point à cause de mes mérites que

le Seigneur m'a envoyé pour partager votre couronne. » Enfin, trempant sa plume dans les larmes de la divine allégresse, il écrit en Europe à l'un de ses amis : « Comment donc ai-je pu mériter un tel honneur ? O fatigues vraiment heureuses que celles que j'ai endurées dans le long voyage d'Italie au Japon ! souffrances trop bien récompensées ! Quand même je n'obtiendrais pas ce que j'ai toujours désiré, ce que je suis venu chercher ici, je m'estimerais assez heureux. »

Non, saint apôtre, non, elle ne vous sera pas refusée, cette croix que vous souhaitez si ardemment. Mais vous l'attendrez longtemps encore. Après l'apostolat le plus contrarié et le plus divers, vous aurez le martyre le plus long et le plus varié. Dieu veut tailler le diamant sous toutes ses faces avant de l'enchâsser dans la couronne de l'Église ; Dieu veut éprouver l'or jusqu'à sept fois avant de le faire briller d'un éclat éternel.

III. Qu'est-ce que le martyre ? A ce mot, vous vous représentez peut-être un supplice qui met fin d'un seul coup aux épreuves de la vie et qui ne demande à l'âme chrétienne qu'un instant de résolution et d'héroïsme. Dieu, il est vrai, abrége quelquefois à ce point la durée du témoignage qu'il demande à ses serviteurs, et leur fait la grâce dont le remerciait Polyeucte :

> Du premier coup de vent il me conduit au port;
> En sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Mais le plus souvent, c'est par de longues tortures noblement souffertes qu'il faut acheter la couronne, et la patience est bien plus exercée encore que toutes les autres vertus. Tel fut le sort du bienheureux Spinola et des compagnons de sa captivité. Pour comprendre toute l'étendue et toute la rigueur de leur martyre,

représentez-vous la prison de Suzutat, qui fit tant d'honneur au génie barbare de leurs bourreaux : c'est une sorte de cage formée de planches grossières et de pieux terminés en pointes et garnis d'épines ; le soleil y darde tous ses feux ; rien n'y préserve des rigueurs du froid, et les prisonniers y sont tellement entassés que leur corps ne peut y prendre le moindre repos. C'est là que les confesseurs de Jésus-Christ vont être livrés pendant quatre ans aux horreurs de la faim, de la nudité et de l'infection. Mais l'amour de Dieu sera plus fort que tous les tourments. Écoutez : ils saluent leur prison comme un temple, et ils entrent en chantant avec le psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus : Je me suis réjoui dans les paroles qui m'ont été dites : nous irons dans la maison du Seigneur*[1]. Les chrétiens déjà captifs les accueillent en continuant ce psaume, dicté par l'espérance de la patrie éternelle : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem : Pour nous, ô Jérusalem, nos pieds foulent déjà vos sacrés parvis.* Spinola s'agenouille au seuil de cette Jérusalem nouvelle, et il remercie Dieu de la lui avoir donnée pour demeure : *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam : C'est le lieu de mon repos, et je l'habiterai parce que je l'ai choisi*[2]. Le lieu de son repos ! Ah ! que dit-il, le généreux martyr ? La parole humaine se refuse à peindre les détails de la misérable vie qu'il mène dans cette prison. Les captifs couchent sur la terre nue ; ils ne peuvent changer de linge ni de vêtements ; leurs repas suffisent à peine pour éloigner

1. *Psal.* CXXI, 1.
2. *Id* CXXXI, 14.

la mort, jamais pour apaiser la faim [1] ; leur figure devient hâve et livide, leurs cheveux tombent en désordre, leur barbe se hérisse, leur corps, dévoré par les vers, n'est plus qu'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête, et cependant ils sont heureux ! J'en atteste ces lignes tombées de la plume de Spinola : « Une chose nous manque, c'est que nous soyons bientôt conduits au supplice. » Il écrit à un autre : « Oh ! que c'est une chose douce et délicieuse de souffrir pour Jésus-Christ, et combien je le sens vivement depuis que je suis dans cette prison ! Je surabonde de joie à la pensée du sort heureux qui m'est échu en partage et en attendant l'heure désirée de mon départ ! » Et ses lettres sont signées comme celles de saint Paul : *Charles prisonnier*, *Charles captif pour Jésus-Christ.*

Et savez-vous ce qui augmente ce bonheur ? Peut-être les secours que les chrétiens parviennent à lui envoyer en trompant la vigilance de ses gardes ? Non, car il ne les reçoit que pour les offrir à ses frères. C'est le cilice, c'est la discipline, c'est le jeûne, qui le font surabonder de joie, car à toutes les tortures inventées par l'ardeur de la persécution il ajoute toutes celles que peut inventer l'ardeur de la pénitence.

Mais le secret de ce bonheur ? Ce secret, c'est la prière faite en commun, c'est le chapelet récité par ces voix affaiblies, c'est l'examen de conscience, et quel examen ! Grand Dieu ! l'examen d'une journée passée

3. « Nos mets ordinaires, écrit le P. Spinola, sont deux bols de riz froid, cuit dans l'eau, et une écuelle de hiri si amère qu'on peut à peine la boire. La faim nous tourmente si fort, que tout récemment les soldats nous ayant offert quelques morceaux d'un pain mal cuit, sans levain et déjà dur, chacun de nous en mangeait comme si c'était quelque chose de délicieux. »

à souffrir, à prier, à s'édifier mutuellement. Ce secret, c'est surtout la sainte messe qui vous l'expliquera. Spinola monte chaque jour à l'autel, ses mains consacrent le corps du Seigneur, sa langue et ses lèvres se teignent du sang qui a sauvé le monde, il boit chaque jour le calice du salut, il y puise cette force, ce courage, cette persévérance, cette noble et sainte ivresse de l'âme sacerdotale qui ferme les yeux au monde et qui ne voit plus que Dieu et le ciel.

Ce bonheur dura quatre ans. J'ai à peine le temps de vous citer les épisodes qui viennent en signaler le cours. Tantôt c'est la mort d'un compagnon de captivité. Le P. Jean de Saint-Dominique, de l'ordre des Frères prêcheurs, est la première victime du régime meurtrier de la prison. Le P. Ambroise Fernandez le suit de près, saint vieillard, Portugais de naissance, qui, étant venu aux Indes pour y faire fortune, ne songea plus qu'à la fortune de son âme, et donna pendant quarante-trois ans, dans la Compagnie de Jésus, l'exemple des vertus les plus parfaites. Quand un frère avait rendu son âme à Dieu, les prisonniers baisaient les pieds du défunt, entonnaient autour de son corps le chant des divines louanges et se partageaient comme des reliques ses pauvres vêtements. Heureux soldats tombés à la veille de la grande bataille, mais tombés au poste de l'honneur et du devoir ! Tantôt la prison de Suzutat recevait de nouveaux captifs, comme pour ne pas laisser un seul vide dans les rangs des confesseurs : c'étaient des catéchistes japonais, c'était une famille tout entière, Vincent, Léonard et Sébastien Kimura : Léonard, qui était entré dans la Compagnie de Jésus et qui voulut par humilité y demeurer

simple frère coadjuteur; Sébastien, le premier prêtre du clergé indigène, tous trois martyrs, tous trois mis aujourd'hui au rang des bienheureux. Mais un jour la prison s'ouvre à quatre jeunes gens dont les traits révèlent la haute naissance, et qui viennent de se déclarer chrétiens pour subir le sort de Spinola. Ce n'était pas assez pour leur sainte ambition, ils veulent vivre en religieux, ils veulent vivre et mourir dans la Compagnie de Jésus, et voilà que notre Bienheureux leur donne l'habit de novice et les initie à tous les exercices de saint Ignace. O Charles, vous étiez-vous promis un tel bonheur ? Et comme Dieu vous récompense dans cette prison même au delà de vos espérances ! Spinola, tout occupé de former ces jeunes âmes, leur emprunte leur langage, et se considère lui-même comme un novice du martyre. Il écrit en Europe avec une aménité charmante et une gaieté pleine de goût : « J'espère bien obtenir du Seigneur la grâce de faire profession après ce long et dur noviciat de quatre années. »

Il arrive enfin, le jour de sa profession ; c'est sur la croix qu'il la fera ; pour que rien n'y manque, il sera brûlé vif, et les flammes viendront lui donner sa robe de gloire. L'empereur du Japon, feignant de croire que l'Espagne en veut à sa couronne, a donné l'ordre de vider toutes les prisons où les chrétiens sont entassés et de conduire au supplice tous les suspects, indigènes ou étrangers, qu'on y a accumulés depuis cinq ans. Suzutat, Firando, Nangasaki, rendent leurs victimes, et chaque mois, presque chaque jour, voit dresser un poteau ou allumer un bûcher. Charles est réservé pour le jour le plus fameux de ces lamentables et glorieuses annales, pour le 10

septembre 1622, pour le jour du grand martyre.

Écoutez les lettres que l'Esprit Saint lui dicte dans l'attente de ce grand événement : « Je ne sais à quoi attribuer mon heureux sort, si ce n'est à l'immense bonté du Seigneur, qui veut manifester les richesses de sa miséricorde dans son serviteur indigne, et aussi aux prières des pères et des frères de la Compagnie. » Il écrit au provincial : « En vous faisant mes adieux, je me jette à vos pieds et je vous demande pardon de mes fautes. Je prie tous les pères et tous les frères de m'aider à rendre grâces à la divine majesté et de m'obtenir la constance jusqu'à la fin. » Il signe cette lettre : *Charles, condamné à mort pour le nom de Jésus.*

Ils sortent enfin de la prison de Suzutat, ces généreux confesseurs, ils sortent les larmes aux yeux, la prière sur les lèvres, la joie peinte sur le visage. On les embarque pour Nangasaki, et dans ce trajet de cinq lieues, ils exhortent les soldats et les matelots à conserver la foi ou à l'embrasser. A peine ont-ils pris terre qu'on les fait monter à cheval pour les exposer aux yeux de tout le peuple, la corde au cou et un bourreau à leurs côtés. Charles marche en tête du cortége et semble exercer le commandement. Déjà il peut découvrir le lieu de son supplice. C'est une colline située près de Nangasaki, baignée par les flots, et dont la pente douce et facile offre un espace commode pour recevoir une grande multitude. Le peuple encombre les chemins, les chrétiens en pleurs se jettent aux genoux des confesseurs, demandent leur bénédiction ou se recommandent à leurs prières ; les idolâtres sont partagés entre la curiosité, l'admiration et la fureur ; une clameur immense s'élève du sein de la foule, et, parmi

ce bruit confus de cris, de gémissements et de paroles, on ne saurait dire quel sentiment domine, de la piété ou de la rage. Une heure s'écoule pendant qu'une nouvelle troupe de Japonais convertis sort des prisons de la ville et vient rejoindre sur le lieu du supplice les captifs de Suzutat. Regardez, ils sont trente et un, et on n'y compte pas moins de quatorze femmes. Plusieurs portent des enfants en bas âge, une d'elles a pris la croix et entonne un cantique, ses compagnes lui répondent, et ce concert, d'une ravissante douceur, charme tous ceux qui l'entendent. En un clin d'œil les deux troupes se sont reconnues, elles se sont saluées ; leur attitude, leurs gestes, leurs regards, tout proclame leur commune joie et leur commune espérance.

Ici les paroles me manquent, et mes expressions ne répondent plus au spectacle du grand martyre. La cruauté des tyrans a fait deux parts dans cet holocauste offert au démon : d'un côté, les chrétiens indigènes destinés à périr par le glaive ; de l'autre, les docteurs étrangers, comme la sentence les appelle, condamnés avec leurs catéchistes au supplice du poteau et du feu. Vingt-cinq pieux plantés à la file s'élèvent comme autant de croix au sommet de la colline, et un immense bûcher répandu tout autour environne ces arbres du martyre. Ouvrez-vous maintenant, portes éternelles ; venez, patriarches des tribus saintes, ô Dominique, ô François, donnez la main au vaillant capitaine de la Compagnie de Jésus, et descendez tous trois dans cette arène sanglante ; mêlez-vous aux anges du Japon, de l'Espagne et de l'Italie, venez assister et soutenir vos enfants. Jamais les sentiments qui vivifient les ordres religieux et qui n'en font qu'une grande famille, sous

des habits si divers, n'ont paru plus touchants ni plus unanimes. Saint Dominique a reconnu dans la troupe des captifs quatre prêtres et cinq profès, saint Ignace, deux prêtres et sept scolastiques, saint François d'Assise, deux prêtres et deux laïques du tiers-ordre. Les saints échangent entre eux le regard de la divine allégresse, les confesseurs ceux de la foi et de l'espérance. Quel combat sur la terre ! quelle joie dans le ciel ! que de sang répandu ! que de moissons de gloire préparées pour les greniers de la vie éternelle !

Cependant Spinola attire tous les regards. Sa chevelure et sa barbe, qui ont grandi pendant quatre années de prison, son visage pâle et exténué par la maladie, lui donnent l'aspect d'un père du désert. Il est beau de cette beauté que la sainteté communique au visage de l'homme ; une sérénité angélique illumine sa figure, et sa vue inspire le respect et la piété. Quand il voit tous ses frères attachés à leur poteau, sa joie ne se contient plus. Il élève la voix, il entonne le cantique de la louange éternelle : *Chantez, enfants, chantez le nom du Seigneur : Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini !* Et les confesseurs chantent avec lui leurs souffrances et leur gloire, et les chrétiens qui dans la foule s'honoraient de leur amitié, de leur parenté ou de leur constance, chantent avec les confesseurs les mérites de ce grand martyre.

Le bienheureux ne cesse de chanter que pour prêcher encore. S'adressant aux officiers japonais, il leur dit avec une noble et sainte liberté : « En vain l'empereur multipliera les supplices, les prédicateurs de la foi ne manqueront pas pour enseigner la vraie doctrine, car notre mort les invite, bien loin de les effrayer. Ce feu qui va

nous brûler n'est que l'ombre de celui qui brûlera éternellement ceux qui auront refusé de connaître le vrai Dieu ou d'observer sa loi sainte. »

C'est par les Japonais que l'exécution commence. Spinola, lié à sa croix, les regarde d'un œil attendri et les encourage d'une voix paternelle. Il a reconnu dans cette troupe glorieuse Isabelle Fernandès, la veuve de son hôte, de celui qui a payé de sa vie l'honneur de l'avoir reçu dans sa maison. Il l'exhorte, il la bénit; mais, se souvenant tout à coup que la veille de son arrestation il avait baptisé un enfant de cette vaillante femme : « Où est mon cher Ignace, s'écrie-t-il, et qu'en avez-vous fait ? — Le voici, répond la mère. » Elle le prend à ses côtés, elle l'élève dans ses bras, elle le présente à Dieu ; puis, le tournant vers le saint confesseur : « Mon fils, voilà le père qui vous a baptisé, demandez-lui sa bénédiction. » Il s'agenouille, cet enfant de quatre ans, entre l'échafaud de celle qui lui a donné la vie et la croix de celui qui lui a donné le baptême. La foule s'émeut à ce spectacle, mais les bourreaux se pressent, les têtes tombent, Isabelle Fernandès reçoit le coup de la mort ; Ignace le voit, il ne pâlit point, il attend le glaive, il le brave, il tombe à son tour dans sa grâce et dans sa beauté. Salut, jeune églantier, frappé comme les saints innocents par un nouvel Hérode ! Non, rien n'a manqué à la gloire de ce grand martyre. Les palmiers et les cèdres vont tomber sur les hauteurs du Liban ; les lis et les roses sont déjà effeuillés dans les jardins du Saaron !

Tournez maintenant vos regards vers ces vingt-cinq croix où sont attachés les religieux. Tous portent l'habit de leur ordre. Là se déploient comme des trophées et

des drapeaux le manteau de saint Ignace déjà couvert de tant de palmes, la tunique blanche de saint Dominique tant de fois rougie du sang versé pour Jésus-Christ, la bure austère de saint François, qui tremble toujours d'être aperçue et signalée, et qui voudrait en vain se dérober à la renommée jusque sur les degrés de l'échafaud. Le lien qui attache les martyrs à leur croix est lâche et fragile ; d'un geste ils peuvent se rendre libres et rentrer dans la vie ; l'enceinte leur ouvre ses barrières et semble les inviter à sortir ; enfin, pour les solliciter plus efficacement à déserter leur poste, la flamme allumée à dix pas de leur corps s'approche lentement, les environne par degrés et les brûle à petit feu par les lentes et cruelles blessures d'une consomption intérieure. Les bourreaux n'attisent pas le feu, ils le modèrent ; mais un coup de vent trompe leur attente et, soufflant les flammes du côté du Spinola, il l'enveloppe des pieds à la tête dans un nuage d'étincelles et de fumée. O raffinement de cruauté ! Les bourreaux courent pour éteindre ce feu, tant ils sont jaloux de prolonger l'agonie. Calme, recueilli, le corps immobile, les yeux levés au ciel, le saint martyr n'avait pas exhalé une plainte ni fait un mouvement. Il tombe entre les mains barbares qui viennent lui conserver la vie pour la lui reprendre avec plus de cruauté. Il avait été le premier au combat, il était juste qu'il fut le premier au triomphe. Mais non, sa grande âme ne montera pas au ciel avant d'avoir assisté les compagnons de son supplice. Elle va d'un poteau à l'autre, elle soutient le courage qui commence à défaillir, elle fixe à l'arbre du sacrifice ces chairs qui se consument et qui tombent, mais où la vie dure pendant plus de quatre heures dans

cet incroyoble supplice. Elle mène enfin cinquante témoins, cinquante martyrs aux pieds de Jésus-Christ. Trois croix ont été abandonnées, Spinola le craignait, il en avait eu le pressentiment en quittant sa prison, et, faisant allusion aux quarante martyrs de Sébaste, il avait annoncé que plusieurs pourraient bien ne pas recevoir leur couronne de la main des anges. Ne fut-ce qu'une faiblesse d'un moment bientôt expiée par la mort, ou bien y a-t-il eu une apostasie réelle, Dieu seul le sait. Pour nous, c'est l'ombre mêlée à la gloire dans un si grand tableau, c'est la défaillance humaine qui n'éclate que pour mieux relever encore le mérite d'une vertu divine.

Et vous, chrétiens, vous savez maintenant ce que c'est qu'un martyr. Qui veut mériter ce titre doit témoigner jusqu'au bout devant les tribunaux, fussent-ils présidés par les empereurs, au fond des prisons, dût-on y passer quatre ans, en montant à l'échafaud, au commencement, au milieu, à la fin du supplice, durât-il quatre heures, jusqu'à l'angoisse, jusqu'à l'agonie, jusqu'au dernier soupir, jusqu'à la mort et à la mort de la croix !

Acharnez-vous, tyrans cruels, contre les sacrées dépouilles des serviteurs de Dieu. Brûlez leurs corps dès le lendemain, jetez aux vents ou plongez dans la mer leurs cendres précieuses, détruisez jusqu'aux instruments de leur supplice et au sable qui a bu leur sang généreux, vous ne réussirez pas à abolir leur mémoire ni à éteindre leur nom dans les cœurs chrétiens. Il est trop tard, le Ciel vous a devancés. On a vu sur la colline, dans la nuit même du grand martyre, les corps des saints se relever, un flambeau à la main, et Spinola,

prenant la tête de cette procession, entonner, comme à l'heure du supplice, les louanges du Dieu vivant. La terre où ses pieds ont touché demeurera puissante, et la vertu qui s'en exale guérit les infirmes. A défaut d'autres reliques, l'Europe reçoit son image, et cette image, qui a traversé les mers, suffit pour mettre sa famille, pendant le siége de Gênes, à l'abri des boulets et des obus qui tombent sur leur palais et qui écrasent tout sur leur passage. A défaut de la sainte image, son nom suffit, comme on le voit à Rome, au monastère de Sainte-Anne. Ce nom invoqué met fin aux plus cruelles douleurs, cicatrise les blessures et rend la santé aux malades abandonnés des hommes. De tels signes parlent assez haut. Spinola est au ciel, ses compagnons l'y ont suivi, la chrétienté n'en doute plus depuis deux siècles et demi, et Pie IX n'est que l'interprète de la tradition, en plaçant sur nos autels de si puissantes images, en insérant dans les diptyques sacrés de l'Église des noms si redoutables aux anges de ténébres.

Ce n'est pas sans raison, ô bien-aimé pontife, que Dieu vous a donné le soin de réveiller ces vieilles gloires et d'appeler sur le Japon les regards de toute la chrétienté. Vous avez appris, à n'en pas douter, que la religion n'y a pas péri tout entière, et que des milliers de fidèles, sans prêtres, sans églises, sans sacrifices, sous la seule garde des anges et des saints, ont conservé avec le baptême le dépôt sacré de la foi, se transmettant de génération en génération l'eau sainte qui régénère, le culte de la Vierge qui intercède pour nous, et la grande idée du sacerdoce catholique, qui n'a rien de commun avec les intérêts de la chair et du sang. Les nations civilisées ont arboré leur drapeau sur ces ri-

vages lointains, elles forcent tous les jours davantage les barrières mises à leur industrie et à leur commerce, elles introduisent leur langue, leurs lois et leurs mœurs dans ces contrées réputées impénétrables à nos pères. Place au drapeau de la croix ! s'est écrié Pie IX, c'est le seul qui ne change jamais, le seul qui durera toujours. Place à la langue de l'Évangile ! de toutes celles qui promettent la paix, c'est la seule qui peut la donner ! Place aux lois de l'Église et aux mœurs chrétiennes! et le Japon, corrompu par le vice, refleurira dans la piété et dans la vertu. O bienheureux Spinola, ô nobles compagnons de ses travaux, pressez le Seigneur en faveur de ces îles qui vous ont été si chères, fléchissez sa justice, excitez sa bonté, hâtez par vos prières l'avénement du règne de Dieu dans l'empire du soleil levant.

C'est aussi pour l'Europe que j'implore les nouveaux intercesseurs. L'Europe est la terre où croît la sainte audace et d'où s'élance la noble hardiesse ; elle est la patrie des missionnaires aussi bien que des conquérants ; elle inspire, elle conseille, elle soutient toutes les grandes entreprises. O bienheureux Spinola, ô nobles compagnons de ses tourments et de sa gloire, suscitez en France, en Italie, en Espagne, partout où l'on vous invoque aujourd'hui, de saints religieux, d'éloquents apôtres, de généreux martyrs. En avant ! en avant! sous vos sacrés drapeaux l'armée nouvelle de l'obéissance et du sacrifice! En avant sous la bannière de la croix les nouveaux soldats levés par saint Ignace, le camp de saint Dominique tout rayonnant de lumière, et les fils de saint François, dont les pieds nus semblent avoir des ailes pour devancer tous les autres! O mes pères, vous vivez de macérations et de sacrifi-

ces, tandis que le monde s'affaisse et se corrompt dans les joies mondaines; vous grandissez en ne regardant que le ciel, tandis que le monde se rapetisse et se courbe vers la terre parmi toutes les bassesses de l'orgueil et toutes les insolences de la corruption. Passez, mes pères, passez, vaillants et radieux, à travers les outrages de ce monde égaré. Gardez sous l'habit de votre vocation un cœur qui batte plus haut que l'insulte et qui demeure toujours assez tendre pour aimer les hommes, toujours assez fort pour les sauver et pour les rendre à eux-mêmes, à la patrie et à l'Église. Croissez, multipliez-vous, remplissez la terre des merveilles de votre zèle, et accomplissez votre tâche dans les écoles, dans les chaires, dans les missions des deux mondes. Que d'astres levés aujourd'hui sur vos têtes! Que de saints nouveaux insérés par l'Église dans vos litanies et invoqués par vos lèvres avec l'expression d'un filial amour! Que de forces pour engager les combats de la foi! Que d'assurances pour gagner la victoire!

Mais c'est à toi surtout, Église de Dijon, qu'il convient de goûter cette joie, de saluer cette gloire, de louer les travaux de l'apostolat et de recueillir avec une noble fierté les palmes de la bataille. Non, je ne terminerai pas sans mêler encore une fois à cette fête le nom de l'apôtre et du martyr de la Corée. Il est allé, ce Just de Bretenières, cet autre Spinola, ce gentilhomme devenu prêtre, il est allé plus loin que le Japon et sur des rivages plus inhospitaliers encore, porter le nom, les souvenirs et la foi de saint Bénigne, ne regrettant de la patrie absente que les chants de son Église natale. Et c'est dans le ciel qu'il chante aujour-

d'hui, entouré des saints de la généreuse Bourgogne ; il joue avec les palmes de saint Symphorien ; saint Bernard le proclame le véritable héros des nouvelles croisades, et la bienheureuse Marguerite-Marie lui apprend le cantique des vierges. O jeune et blanche étoile, tu te lèveras bientôt au ciel de l'Église, et, j'en ai la douce confiance, ce siècle ne s'achèvera pas sans qu'un pape te donne aussi des autels. Martyrs du Japon, hâtez ces temps heureux, et dès aujourd'hui, prenant par la main les martyrs de la Corée, penchez-vous ensemble du haut de la gloire pour regarder avec une sainte affection la terre et l'Église de saint Bénigne. Appelez sur le pontife qui la gouverne l'abondance et la plénitude des miséricordes divines, multipliez entre ses mains si pures la semence sacerdotale, obtenez pour ses lèvres si persuasives de nouvelles grâces de force autant que d'onction ; que sa jeunesse reverdisse comme celle de l'aigle, sous la parure de ses cheveux blancs ; et que chacune des années de ce second épiscopat ajoute dans ces riches contrées aux mérites de cette Compagnie qu'il aime et qu'il honore, aux services de cette maison de prédications et de prières, à la sanctification de la cité, au bonheur du diocèse, et, ce vœu résume tous les autres, à la gloire de Dieu : *Ad majorem Dei gloriam !*

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT V

Panégyrique de saint Pierre. 1
Panégyrique de saint Paul 21
Panégyrique de saint Jean 41
Panégyrique de saint Étienne, premier martyr 61
Panégyrique de sainte Madeleine 81
Panégyrique de sainte Cécile 97
Panégyrique des saints Ferréol et Ferjeux, apôtres de Besançon 113
Panégyrique de saint Claude 131
Panégyrique de saint Pierre de Tarentaise 164
Oraison funèbre des comtes de Bourgogne 182
Panégyrique de saint Dominique 227
Panégyrique de saint François d'Assise 246
Panégyrique de sainte Colette. 272
Panégyrique de saint Pie V 302
Panégyrique du B. Jean Berchmans. 320
Panégyrique du B. Charles Spinola 352

2392. — Abbevillle. — Imprimerie Briez, C Paillart et Retaux.